LETTRES D'AMOUR

DE

MIRABEAU

PRÉCÉDÉES

D'UNE ÉTUDE SUR MIRABEAU

PAR

MARIO PROTH

NOUVELLE ÉDITION

PARIS

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

6, RUE DES SAINTS-PÈRES ET PALAIS-ROYAL, 215

LETTRES D'AMOUR

DE MIRABEAU

PARIS

ÉDOUARD BLOT ET FILS AINÉ, IMPRIMEURS

7, RUE BLEUE, 7



SOPHIE MONNIER.

D'après un portrait du temps.

Garnier frères, Éditeurs

LETTRES D'AMOUR

DE

MIRABEAU

PRÉCÉDÉES

D'UNE ÉTUDE SUR MIRABEAU

PAR

MARIO PROTH

NOUVELLE ÉDITION

PARIS

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

6, RUE DES SAINTS-PÈRES ET PALAIS-ROYAL, 215

1874

GABRIEL-RIQUETTI DE MIRABEAU

LES MIRABEAU

Ces Mirambeaux sont tous des diables.

(*La Voix du Peuple.*)

« Vivent MM. de Mirabeau ! Voulez-vous que lei boujarrein touteis à la mar? » Ainsi hurlait, vers 1715, le peuple de Marseille, prêt à lancer dans la mer les sergents du fisc, qui avaient osé essayer de franchir le seuil redouté de Jean-Antoine Riquetti de Mirabeau, *le brave Provençal.*

« Vive Mirabeau, le père de la patrie ! » tonnait, en 1790, le peuple immense de Paris, prêt à disperser au gré de Mirabeau l'*ouragan,* bastilles et monarchies.

Vous le voyez, c'était de famille, comme on dit; l'empire des foules était le titre de légitimité, le patrimoine des Mirabeau. Et maintenant, qui voudra prétendre encore que l'Italie, *alma mater,* n'a point tout donné à la France, l'art, la science, la forme, l'idée et ce qui les éclaire, et ce qui les entraîne en un rayonnement infini, la Révolution.

Donc, en 1267-68, frappés par une des vicissitudes de la lutte éternelle entre l'Empire et le Sacerdoce, un grand nom-

bre d'entêtés Gibelins, dont l'un s'appelait Dante et d'autres Arrighetti, furent exilés de Florence. L'acte d'accusation porte: *Azzucius Arrighetti filius Gherardi et omnes masculi descendentes ex eis*. Azzucius vint s'établir sous le ciel italien de la Provence, où il mourut en 1294. Son fils Pierre, qui ne voulait mentir à sa devise : *Juvat pietas*, fonda sur la pointe d'une montagne, à Seyne, un hôpital : ses fils et-arrière petits-fils fondèrent à Marseille toutes sortes de couvents, où pas un d'eux ne s'enfroqua. Un seul membre de la famille, au dix-huitième siècle, prit l'habit, sans savoir pourquoi. « Tous, dit Mirabeau, paraissent s'être ressentis d'un esprit ardent et actif, vrai type de la race. » Ce Pierre, fils d'Azzucius, avait, sans coup férir, en prenant pied sur le sol de France, épousé Sibille de Fos, cette fille des comtes de Provence dont tant de troubadours ont chanté les talents et la merveilleuse beauté. Ainsi s'allia par cette haute et romanesque union lè sang de France au sang d'Italie; ils mêlèrent leurs ardeurs, leurs sèves, leurs finesses, leurs audaces. Pierre et Sibille engendrèrent toute cette lignée « de diables » dont le nom franco-italien symbolise l'origine et signifie, à cinq siècles d'intervalle : Révolution et Révolution.

Ils se démènent, ils font tapage, ils enlèvent tous une place dans l'histoire ou la légende, ces enragés de Mirambeaux. Antoine (1412) réunit deux montagnes par une chaîne de fer que l'on voit encore à Moustier. Jean (1562), premier consul de Marseille, sauve cette ville d'une tentative des huguenots, qui détruisent par pieux dépit l'hôpital de Seyne et ouvre la la ville à Charles IX : son neveu l'ouvrira à Henri IV, son fils à Louis XIII, son petit-fils à Louis XIV. Jean reçoit du roi divers lots qui excitent la jalousie de l'archevêque de Digne; le prélat intente un procès à Jean, ce marchand de Marseille, « dit-il, qui a surpris le don du roi. » « Je suis ou fus marchand de

police, repartit Jean, comme M. l'Évêque est marchand d'eau bénite. » En vérité, je vous le dis, les Mirabeau ont la réplique. Honoré III, premier procureur et *Salomon* du pays, veut, en dépit de sa sagesse, chasser à coups de canne les robes d'une assemblée de la noblesse où M. Delamolle, conseiller au parlement, a insulté le marquis d'Oraison. Aix, sous Louis XIV, se révolte contre le fisc; il empêche Aix de se donner au duc de Savoie et répond au duc d'Hamilton, qui s'étonne, à son arrivée, de trouver les portes fermées aux troupes royales : « Jeune homme, un ton plus bas, et songez que d'un signe je puis faire sortir sur vous vingt mille hommes qui répondraient pour moi. Votre troupe sera reçue, mais par mes ordres seulement; et quant à vous, c'est chez moi que vous logerez, et vous me direz dans deux heures si vous croyez que de vous à moi le ton du commandement ait quelque grâce. » Les frères d'Honoré sont des démons. L'un d'eux rompt tout simplement la chaîne du port de Marseille pour faire évader la connétable Colonne et la belle duchesse de Mazarin, sa sœur, qui s'en vont courir le monde, et se tue en domptant un cheval fougueux. Un autre frère d'Honoré, Bruno fait dire de lui par Vauban, que l'on s'étonne de voir l'ami d'un si drôle de corps : « Ah! ce fou-là a des qualités qu'on ne trouve point dans les sages. » Et ces qualités vont croissant de génération en génération, jusqu'à leur expression souveraine, Mirabeau.

Le héros de la famille, la grande admiration et l'orgueil de notre orateur, c'est son aïeul Jean-Antoine, fils d'Honoré III né en 1666. C'est à lui qu'il consacre les trois quarts d'une importante notice sur sa maison, écrite dans la prison du château d'If (fin 1774). C'est Jean qui inspire à Mirabeau cette réflexion, où perce le sentiment de sa propre personnalité, où éclate le passé de sa race et resplendit l'honneur futur de son nom : « L'audace est vraiment odieuse, pour peu qu'elle soit

oppressive et qu'elle ne respecte pas le droit d'autrui, le faible, soit de sexe, soit d'âge, soit d'état, de rang ou de moyen. Elle devient orgueil alors, vice repoussant, ou insolence, vice lâche. Mais, jointe à l'équité et à la générosité, qui est la vertu naturelle des hommes forts et bouillants, l'audace s'attire infailliblement le respect des petits, portion de la société la moins brillante sans doute, mais la plus utile et celle qui exécute. Cette audace fut un des caractères distinctifs de notre race et lui attira toujours l'amour du peuple. » Avec cette audace les vaillants de la famille, en effet, ont tenu tête aux princes, dominé des villes et des provinces, conquis l'amour de leurs vassaux; avec cette audace, le génie de la famille, Gabriel-Honoré Riquetti de Mirabeau, brisera un trône et conquerra l'amour d'un grand peuple. Le coup de tête se fera Révolution, la généalogie deviendra histoire. Et ne voyez-vous point, dans cette préférence pour la portion de la société qui exécute, le pressentiment de 89?

Il est de Jean, il est une parole fière qui sera le mot d'ordre de son petit-fils: « Il y a, dit Jean, des hommes faits pour obéir; il en est de faits pour commander, et cela ne se ressemble pas. » Cet aphorisme, que Mirabeau a pour sa part cent fois raison de trouver bien autrement profond que l'aphorisme trivial: « Il faut savoir bien obéir pour apprendre à bien commander, » est d'une application fort délicate. Les natures d'élite, grandes par le cœur et l'intelligence sont la plupart du temps trop modestes ou généreuses pour en tirer profit; les vaniteux ou les despotes s'en emparent, comme l'âne et le renard de la peau du lion. Pour les voyants, heureusement, il passe toujours un petit bout de l'oreille.

Jean fait ses premières armes dans le corps magnifique des mousquetaires. Un vrai Porthos, ma foi, cinq pieds dix pouces. « Il est bien grand, marmonnent les méchantes langues. Bien

grand un jour d'affaire, ripostent les vieux capitaines. Jean est beau, il a la taille parfaite, il est généreux et même fastueux, fier mais humain, obligeant, poli, ingénieux, digne comme un portrait d'aïeul. Ses reparties courent la ville. Il est rangé comme une demoiselle de Saint-Cyr. Jean est le bras droit du gros Vendôme, il se bat comme un paladin d'Arioste. Jean n'a point de préjugés. Il enfonce un jour les portes d'une église où des cordeliers avaient recueilli des déserteurs; une procession de moines se présente sur le seuil, le Saint-Sacrement en tête: « Enlevez-moi donc le bon Dieu à ces drôles! » ordonne Jean; et il fait fusiller les déserteurs sur le parvis. A la célèbre journée de Cassano, une armée tout entière lui passe sur le corps; on le ramasse sous un paquet de morts tout perforé et tailladé de blessures. On le recoud tant bien que mal: une écharpe soutiendra désormais son bras fracassé, un collier d'argent maintiendra sa tête sur ses épaules. Ainsi paré, il subjugue (aux eaux de Barèges) le cœur de mademoiselle de Castellane, une de ces femmes pour qui Montluc écrit: « Quelle est l'honnête dame qui voudrait s'associer à un homme qui eût tous ses nerfs et tous ses os? » Sans plus de préambules il propose à la jeune fille un mariage secret avant le consentement des parents. « Vous avez tort de ne point accepter, » dit à la demoiselle madame de Valaverre, une étrange marquise qui a pris à la mort de son mari le commandement de l'armée française et fait lever aux impériaux le siége de Valence; et Jean épouse (mai 1708), au château de Norante, la belle Françoise de Castellane. Jean n'a qu'un tort, il regarde le Manitou de Versailles comme le modèle achevé de la forme du commandement, et la perruque royale lui semble un soleil; si bien que, dès l'âge de vingt-cinq ans, il s'emperruque, le *brave Provençal*. Mais Jean sait réparer ses torts. Vendôme, un beau matin, le présente au lever de l'astre. Celui-ci daigne com-

plimenter le seigneur de Mirabeau sur ses héroïques cicatrices. « Oui, Sire, répond le colonel Riquetti, et si, quittant les drapeaux, j'étais venu à la cour payer quelque catin, j'aurais eu mon avancement et moins de blessures. » — « J'aurais dû te connaître, dit Vendôme ; mais désormais je te présenterai toujours à l'ennemi et jamais au roi. » Une fois marié, il retourne à la bataille; puis l'amour de sa femme le rappelle et le dérangement de sa fortune, occasionné par la folie du marquis de Castellane qui a donné dans le Système. A force de vertus domestiques il la rétablit. L'archevêque d'Aix, Vintimille, et M. Le Bret veulent le faire premier procureur du pays. « Vous m'honorez de quelque estime, répond Jean, et moi, je vous respecte également. Au bout de quinze jours, si j'étais là, vous me prendriez pour un fou, et si j'osais je vous prendrais pour des fripons. Ainsi demeurons. » *Et le brave Provençal* meurt le 27 mai 1737.

Jean-Antoine Riquetti de Mirabeau laisse trois enfants, les survivants d'une bande de sept: le comte Louis-Alexandre, qui épouse par folie amoureuse la demoiselle de Navarre, une fille du harem du maréchal de Saxe, le bailli de Mirabeau, le meilleur des oncles, et Victor marquis de Mirabeau, le plus intraitable des pères.

Victor est né en 1715, la même année où le roi-soleil s'éteint comme un lampion de fête nationale. Victor n'est point un guerrier comme son père, il tourne vite le dos au régiment. Il épouse, le 21 mars 1743, Marie-Geneviève de Vassan, née le 3 décembre 1725, veuve de Jean-François de Ferrières, marquis de Saulvebeuf, veuve et vierge. Le mouvement du siècle entraîne l'excellent marquis ; il est pour ainsi dire le prélude de son fils et comme la transition naturelle entre le guerrier Jean et l'orateur Mirabeau. Tout affolé d'économie politique, il publie un livre sous ce titre naïf : *L'Ami des hommes*, qui

lui attire l'approbation de toutes les têtes couronnées. Le dauphin se plaît à nommer *l'Ami des hommes* « le bréviaire des honnêtes gens » et à regretter que le vertueux économiste ne daigne accepter la place de sous-gouverneur de ses fils. Une *Théorie de l'impôt*, un peu moins approuvée, donne à Victor les joies du martyre. On le retient cinq longs jours dans ce donjon de Vincennes où, de par sa volonté, son fils souffrira trois ans. Il quitte le Midi pour s'établir au Bignon, près de Paris, afin de se tenir à portée de l'Encyclopédie. Victor brave homme tout au fond, maniaque et boursouflé, est au demeurant un être fort bizarre, un toqué de raison dont on ne saurait aucunement excuser la conduite brutale envers son fils, s'il ne s'était lui-même condamné par cet aveu : « J'ai toujours exagéré et déplacé ma conscience. »

Le bailli de Mirabeau, qui rafiole de son neveu, est un homme fort aimable et de conception large, un audacieux comme les autres. « Quel dommage, lui dit un jour madame de Pompadour, toute prête à solliciter le roi en sa faveur, quel dommage que les Mirabeau soient si mauvaises têtes. » — « Madame, répond le bailli, il est vrai que c'est le titre de légitimité dans cette maison; mais les froides têtes ont fait tant de sottises et perdu tant d'États, qu'il ne serait peut-être pas fort imprudent d'essayer des mauvaises. Assurément, du moins, elles ne feraient pas pis. »

JEUNESSE DE MIRABEAU

(Des faictz du noble Pantagruel en son ieune eage).

> Ie me doubte que ne croyez asseurement ceste estrange natiuité.
>
> « Ce misérable échapperait au diable, et il en a douze dans le corps.
>
> « Il ne descendra pas le nom. »

La France est de l'avis du cher bailli. Lasse des bonnes et froides têtes, elle s'en va bientôt essayer des mauvaises.

Le 9 mars 1749, le marquis, tout entiché de postéromanie, se proclame au comble de ses vœux. Il y a fête au château, fête au village. Les paysans dont la marquise, de temps en temps, soigne les ulcères, tandis que le marquis leur glisse cinq sols dans la poche, se réjouissent à outrance. Ce ne sont que pétards et hurlements : « Si le nouveau-né ressemble à son père, s'écrient-ils, nous ne mangerons de longtemps du gland comme le firent nos voisins d'Egreville, l'an passé. » Le nouveau-né, Gabriel-Honoré Riquetti, comte de Mirabeau, dit l'*Ouragan*, aura nom dans l'histoire Mirabeau tout court; quoi qu'il soit destiné à devenir un grand homme, sa naissance si bruyante est dotée de circonstances inédites. Lui qui courra si bien l'aventure, il vient au monde avec un pied tordu ; lui dont la parole tonnera à travers les âges, il débute avec la langue enchaînée par le filet (*frœnum*). Mais ce ne sont là que baga-

telles. Voici venir un chapitre de l'horrificque Gargantua. La grossesse est orageuse, l'accouchement un miracle, car les dimensions de la tête de l'enfant dépassent toute mesure ordinaire, sa taille et sa vigueur n'ont point de précédents dans les annales de la science, et deux dents molaires arment sa bouche. « Je n'ai rien à te dire de mon énorme fils, écrit le marquis à son frère le bailli, sinon qu'il bat sa nourrice, qui le lui rend bien ; ils se gourment à qui mieux mieux, ce sont deux bonnes têtes ensemble. » La nourrice de Gabriel est une maréchale ferrante de la plus belle venue, qui ne laisse point chômer le commerce de son époux et bat chaque jour l'enclume pour se distraire.

Trois ans après, une petite vérole fond sur l'enfant, confluente et maligne. La mère éperdue applique sur le visage du malade un collyre inopportun qui le crible de marques éternelles. Désormais « le neveu du bailli est laid comme celui de Satan, » ce dont le marquis enrage, car de tout temps les Riquetti furent beaux. Faut-il attribuer à ce désappointement esthétique l'inimitié paternelle de l'*Ami des hommes* ? Aucuns le supposent, ce qui n'est point à la louange d'un économiste vertueux. A sept ans, Gabriel subit la confirmation. Le prélat, en ce jour mémorable, dîne au château. « Mais M. l'évêque, jacasse l'enfant terrible, vous m'avez fort clairement expliqué comment Dieu ne peut pas faire les contradictoires : par exemple, un bâton qui n'aurait qu'un bout. Monsieur l'évêque, un miracle, est-ce pas un bâton qui n'a qu'un bout? » La confirmation, s'il nous souvient de notre catéchisme, sonne l'âge de raison : aussi, à quelque temps de là, la mère de Mirabeau lui disant : « Mon pauvre enfant, quand tu te marieras, où veux-tu que ta fiancée te regarde? — Ce ne sera pas peut-être au visage, réplique l'écolier. — Bah! mais où donc? — Le dessous aidera le dessus. » Il nous semble, si tou-

tefois nous la comprenons, deviner dans cette réponse, on ne peut plus précoce, le verveux amant des *Lettres à Sophie.*

A peine en puissance de pédagogue, le mauvais sujet s'engage dans une interminable série de pénitences. Le père, en observation pédante devant la nature exubérante de son fils, hésite entre le rôle de la douceur et celui de la sévérité. Un jour, Poisson, le précepteur, dit à son élève d'écrire ce qui lui viendrait dans la tête. Le petit écrit littéralement ceci : « Monsieur moi, je vous prie de prendre attention à votre écriture et de ne plus faire de pâtés sur votre exemple ; d'être attentif à ce qu'on fait. Obéir à son père, à son maître, à sa mère ; ne point contrarier ; point de détours, de l'honneur surtout. N'attaquez personne lorsqu'on ne vous attaque. Défendez votre patrie. Ne soyez pas méchant avec les domestiques, ne familiarisez pas avec eux. Cacher les défauts de son prochain parce que cela peut arriver à soi-même. » Qui ne reconnaît pas dans le petit écolier le grand orateur? Devant ce devoir, le père ne se sent pas d'aise. « C'est un cœur haut, écrit-il au bailli, sous la jaquette du bambin. Cela a un étrange instinct d'orgueil, noble pourtant ; c'est un embryon de matamore ébouriffé qui veut avaler tout le monde avant d'avoir douze ans. » Le lendemain la girouette a tourné, le père Tant-mieux est devenu le père Tant-pis, et l'oncle, qui se garde d'y rien comprendre, apprend que son neveu est « un type profondément inouï de bassesse, de platitude absolue, une chenille raboteuse et crottée qui ne se déchenillera jamais. » Le matin, quand le soleil sourit et que les idées du marquis sont fraîches, Gabriel est doué « d'une mémoire, d'une capacité, d'une intelligence qui saisissent, ébahissent, épouvantent; » le soir, quand tout se revêt de teintes sombres, il ne reste plus de l'enfant du miracle qu'un « esprit de travers, fantasque, fougueux, incommode, penchant vers le mal avant

de le connaître et d'en être capable, un rien enjolivé de fadaises qui donnera de la poudre aux yeux des caillettes, mais qui ne sera jamais qu'un quart d'homme si, par aventure, il est quelque chose. »

Le père, enfin, se décide pour la rigueur à perpétuité. On donne à Mirabeau, puis on lui retire l'honnête professeur Sigrais. On le dégrade de son nom ; il entre dans un pensionnat sous le pseudonyme de Pierre Buffière: «...Et, dit le père, je ne lui rendrai mon nom qu'à bon escient. » En attendant, l'enfant se dispose à illustrer sa nouvelle étiquette : langues italienne, anglaise, allemande, espagnole, mathématiques, dessin pittoresque et géométral : il s'assimile tout en se jouant; la musique, qu'il lit à livre ouvert et qu'il compose même; le chant, où il excelle ; l'équitation, l'escrime, la danse, sont ses distractions. Le marquis veut exiler M. Pierre Buffière ; tout aussitôt une députation d'écoliers assiége l'*ami des hommes* et lui fait signer la grâce au bas d'une immense « pancarte de rogations. » Le 9 juillet 1767, Buffière est incorporé dans le régiment du rude marquis de Lambert. Pour ses débuts, M. le comte de la Bourrasque (ainsi le bailli nomme son neveu) perd quarante louis au jeu. « Le voilà bien monté sur le type de sa race maternelle, qui mangerait vingt héritages et douze royaumes si on les lui mettait sous la main, s'écrie le père, avare selon les règles de l'économie politique. Allons, allons, nous lui trouverons à ce drôle une geôle bien fraîche et bien close. » Pour surcroît de bonheur, la marquise de Mirabeau, qui, au fond, aimait tendrement son fils, abandonne son époux mal bâti ; une intrigante, madame du Pailly, vrai brandon de discorde, s'installe au Bignon. Le comte du Saillant, beau-frère de notre officier, le rattrape chez le duc de Nivernois, à qui il a demandé asile, le ramène tambour battant à Saintes où son régiment tient garnison. Le colonel, un vert-

galant, n'est pas trop disposé à l'indulgence envers le sous-lieutenant qui, tout dernièrement, lui souffla une maîtresse. La du Pailly entretient près de sa victime une espèce de mentor ou, en bon français, une mouche, l'ignoble Grévin, qui envenime tout. Sur les instances du marquis, on emprisonne l'Ouragan au fort de l'île de Ré. En prison, comme partout, l'Ouragan ensorcelle tout le monde ; ses geôliers se font ses défenseurs. On le lâche; il se bat, à la Rochelle, avec un officier mal famé qu'il n'a daigné saluer, et Grévin de s'écrier : « Ce misérable échapperait au diable et en a douze dans le corps. » Enfin, à Toulon, il s'embarque (16 avril 1769) sur la « plaine qui se sillonne d'elle-même » — « Dieu veuille qu'il n'y rame pas quelque jour ! »

II

Il aborde au rivage de la Corse, que les Français sont en train de conquérir. En Corse, il se distingue ; il se bat comme un lion, il écrit comme un sage,—lisez plutôt l'*Éloge du grand Condé comparé à Scipion l'Africain;* — il aime beaucoup, il aime de tous côtés. Une main sottement pieuse a, par malheur, brûlé tous les documents où nous eussions voulu suivre les aventures galantes de notre héros. M. Lucas de Montigny, fils adoptif du tribun, nous a légué sur son père un travail fort long et assurément très-utile, mais au demeurant fort incomplet. De telles pruderies niaises, dont il se glorifie, sont impardonnables. L'histoire est une muse virile qui n'a et ne doit avoir aucune pudeur et doit éclairer ses juges à la façon de Phryné. L'amour est une des formes du génie, et dans l'amant on retrouve les trois quarts de l'homme. En vérité,

sans la prévoyance de Manuel, monsieur Lucas (il l'avoue encore) eût étouffé Sophie, cette part si grande de Mirabeau.

Ceci dit en passant à l'adresse des historiens entachés de chasteté, quittons la Corse à la poursuite de l'Ouragan. Son oncle, retiré dans le Midi, le happe au passage. « Le romanesque, qui parfume ce vaurien du haut en bas, monte à la tête, pourtant bonne et forte » de l'excellent bailli. Il en est tout *absorbé* et le drôle de jouer de plus belle ses grandes marionnettes. Le marquis lui-même est en belle humeur. Une interminable correspondance s'engage entre les deux frères. « Reprends-le, dit l'oncle; garde-le, riposte le père. — Comme ton fils a beaucoup d'esprit et même ce qu'on peut appeler du génie; il y a toujours de la ressource avec cette sorte d'hommes. — Soit; mais, comme je suis économiste, je le ferai rural. — Oh! pour cela, monsieur le comte Pierre Buffière travaille comme un forçat à se mettre la terre de Mirabeau dans la tête; le drôle y mord bien, il fait des plans de campagne contre la Durance. — Très-bien, mais ayons patience, il ne faut pas déboucher trop tôt la bouteille qui est restée ficelée vingt et un ans, sans quoi tout s'en irait. « Pendant que ses parents se chamaillent ainsi, Mirabeau s'évertue à démêler sa mission dans les vagues effervescences de sa jeunesse. Les agitations de la vie militaire, ne lui déplaisent pas : il pressent de plus nobles activités. « Elevé dans les préjugés du service, écrit-il en parlant de cette époque, avide de gloire, robuste, ardent, infatigable, audacieux et cependant très-flegmatique, comme je l'ai prouvé dans tous les dangers où je me suis trouvé; ayant reçu de la nature un coup d'œil excellent et rapide, je devais me croire fait pour le service. » Quelque chose bouillonne en lui : quoi ? il ne le sait encore; il cherche sa voie, une voie brûlante et glorieuse. Patience, comme dit le marquis.

La légion de Lorraine, restée quelque temps à Hyères, passe aux environs de Mirabeau : le sous-lieutenant la rejoint au Pont-Saint-Esprit. A peine a-t-il tourné les talons que le bailli ouvre une enquête sur son neveu ; il demande à chacun ce qu'il pense de cet étrange personnage. « Oh ! monseigneur ! il faudrait l'avoir suivi comme nous, répondent les paysans, pour savoir combien il est bon : *Es ben vior, mai es bouen; nous fazie amitié en touties ; boulegue toujours, mai n'a ger d'ourguei.* » Vite le bailli chante les louanges du romanesque vaurien.

Le marquis enfin rappelle son fils et lui rend son nom. Si vous voulez bien, nous aussi, qui n'aurions jamais pensé à le lui ôter, nous ne le lui reprendrons plus. Pierre Buffière est mort, vive Mirabeau ! L'Ouragan plante là son régiment et quitte la Provence le 25 août 1770. Il dévore le chemin si bien que par deux fois son cheval le lance au loin et sa voiture le verse. Il arrive le 21 septembre à Aigueperse, tout disloqué et meurtri. Qu'importe ? « les horions ne sont-ils point nécessaires à l'exubérance comme le régime à la témérité. » — « Je l'ai reçu avec bonté et même attendrissement, écrit *l'Ami des hommes* à son frère. — Continue, répond le bailli, continue de prendre en gré M. le comte de la Bourrasque, que tu appelles avec raison *rudis indigestaque moles;* ainsi tu le déshousarderas. » — L'enfant prodigue est le sujet de tous les étonnements, le point de mire de toutes les curiosités. « Avouez, lui dit naïvement le domestique Luce, une manière de Berthold, avouez, monsieur le comte, qu'un corps est bien malheureux de porter une tête comme celle-là. » « Quelque besoin qu'il ait de travailler, s'écrie le père, et quelle que soit la multiplicité des affaires qui avalent des heures comme des dragées, je suis étonné et effrayé de la quantité de besogne qui le compète. » Le plan du chef des Mirabeau est assez com-

plexe et ne pèche guère par le défaut d'ambition. « Il faut que le cher comte soit homme rural (rural tout d'abord, cela va sans dire) pour ne pas être ruiné ; *homme national* pour n'être pas indigne de ses pères; homme du monde, vu son état et sa fortune; homme de cabinet, attendu son goût et son talent. En tout, rabâche-t-il, laissons mûrir le fruit vert. » En dépit du jardinier le fruit mûrira ; le cher comte, homme assez peu rural, sera homme de cachot et de cabinet, vu son talent et sa passion ; *homme national*, et nous constaterons avec joie que ses pères n'étaient point indignes de lui; homme du monde, vu son état qui sera de le gouverner.

Meurt la grand'mère maternelle de Mirabeau. Le marquis se rend au pays de la défunte, où il rencontre sa femme ; il s'engage entre les époux une série de procès scandaleux dont quinze ans ne verront point la fin. Pendant ce temps l'Ouragan ruralise tant qu'il peut; son père revient, l'emmène à Paris, le présente à Versailles. « Il étonne ceux-là mêmes qui y ont rôti le balai. Ils le trouvent tous fou comme un jeune braque. Madame de Durfort dit qu'il démonterait la dignité de toutes les cours nées et à naître ; mais ils trouvent qu'il a plus d'esprit qu'eux tous, ce qui n'est pas habile de sa part. » Ainsi *l'Ami des hommes* raconte au bailli les débuts de son fils à la cour. Est-ce point alors que le prince de Conti demande au futur tribun : — « Que ferais-tu si je te donnais un soufflet? » Il répond : — « Cette question eût été embarrassante avant l'invention des pistolets à deux coups. » Un prince ne l'intimide guère ; un Dreux-Brézé, une monarchie, plus tard, lui sembleront des jouets. Madame Elisabeth, âgée de six ans, demande au fier grêlé s'il a été inoculé. « Et toute la cour de rire. Non, il n'avait pas été inoculé, dit Victor Hugo. Il portait en lui le germe d'une contagion qui plus tard devait gagner tout un peuple. » « Il vous retourne les grands

comme des fagots, s'écrie le père, dans un juste ravissement d'orgueil. Il a ce terrible don de la familiarité, comme disait Grégoire-le-Grand. » Et puis, comme les courtisans sont rares dans la généalogie des Mirabeau, le raisonnable vieillard continue : « Je n'ai pas du tout l'intention qu'il vive à la cour et qu'il y fasse comme les autres le métier de dérober sa subsistance au roi, de patrouiller dans les fanges de l'intrigue, de patiner sur les glaces de la faveur, car il faut, pour mon but même, qu'il voie ce dont il s'agit; et, du reste, quand on me dit pourquoi moi, qui n'ai jamais voulu *m'enversailler*, je l'y laisse aller si jeune, je réponds qu'il est bâti d'une autre argile que moi, oiseau hagard dont le nid fut entre quatre tourelles; que là il n'extravaguera qu'en bonne compagnie soi-disant; que tant que je l'ai vu gauche, je l'ai caché; sitôt que je le trouve à droite, il a son droit; qu'au reste, comme depuis cinq cents ans on a toujours souffert des Mirabeau qui n'ont jamais été faits comme les autres, on souffrira encore celui-ci, qui, je te le promets, *ne descendra pas le nom.* » Mais le père ne peut guère suivre de son vieux pas méthodique cette nature bondissante, impérieuse, insaisissable; il se reprend à murmurer que, quand la tête sera mûre, la queue sera demeurée en lanière aux buissons; il retourne à son domaine du Bignon, séjour paisible de l'économie politique où règne la du Pailly. Mirabeau reste quelque temps encore à Paris, où il met sens dessus dessous la cour et la ville, et bouquine à outrance avec ce bon M. Lefranc de Pompignan, l'auteur des *Poésies sacrées pour tous,* s'il en faut croire cette grande méchante langue d'Arouet.

Le 14 juin 1771, l'Ouragan, qui commence à redevenir pour son père effaré « un barbouilleur, un gaspilleur, l'indécence, la garulance habillées qui rebuteraient trente men-

tors, » l'Ouragan part pour le Limousin, chargé d'une mission inventée par la haine de la du Pailly. Ce voyage de Mirabeau est, cela va sans dire, semé d'aventures charmantes. Il va sans dire aussi que la farouche vertu de monsieur Lucas nous les a entièrement confisquées. L'enfant terrible, pour faire enrager son monde, prend sa mission au sérieux et la remplit avec plus d'audace et d'habileté qu'on ne lui en demande. Et puis voici qu'un beau matin le marquis, tout ébahi, annonce en ces termes la grande nouvelle à son frère le bailli : « L'incrusté museau de mon fils, avec toutes ses grâces tant naturelles qu'acquises, a trouvé en Provence, où je l'avais envoyé pour faire peur à des vassaux insolents, à se faire accepter, désirer et enfin rechercher en mariage. »

Ce mariage, à propos duquel nous serons brefs, car il n'occupe point par lui-même une grande place dans la vie de Mirabeau, eut de part et d'autre les allures d'un véritable impromptu. De vieux et jeunes beaux, fades néophytes de je ne sais quelle cour d'amour, assiégeaient mademoiselle Marie-Emilie de Lovet, fille unique du marquis de Marignane, alors âgée de 18 ans. L'occasion d'un éclatant triomphe tente Mirabeau; sans nul doute il croit aimer celle qu'il désire. Quand on ensorcelle ses geôliers, on n'est point absolument incapable d'ensorceler une jeune fille. L'Ouragan se présente, Emilie l'aime au nez et à la barbe de sa revêche aïeule, la Renarelle, et, le 29 juin 1772, lui donne sa main. A ce mariage, enlevé d'assaut, aucun des grands parents n'assiste, et pourtant l'aîné de leur maison épouse une des plus riches héritières du royaume. « Elle était, a dit le marquis, d'une figure très-ordinaire et même vulgaire au premier abord, même un peu mauricaude: de beaux yeux, de beaux cheveux, les dents pas belles, mais un joli rire continuel; ayant la taille petite, mais bien, quoique se tenant de côté; montrant bien de l'es-

prit ingénu, fier et sensible, vif, gai et plaisant, et un des plus essentiellement jolis caractères. »

Est-ce bien vraiment un joli caractère qui pourra enchaîner cette indomptable nature? Lui, l'orage et la révolte incarnés, sera-t-il magnétisé par cette risette perpétuelle, et la gentille petite comtesse suivra-t-elle longtemps, sans perdre haleine, le futur tribun de 89? Non, madame de Mirabeau, la tiède épouse, ne sera qu'un éphémère dans la vie de Mirabeau. Sophie de Monnier, la fougueuse amante, la femme en lutte contre la société, la digne maîtresse de l'*Ouragan*, va bientôt envahir la scène, où nous hâterons son entrée.

Mirabeau, toutefois, commence par aimer sincèrement Emilie. Un fils naît de leur union. La fortune du jeune ménage consiste tout entière dans *les espérances*, comme disent les positifs. Le comte fait des dettes pour subvenir aux modestes besoins de sa maison. Son père l'économiste s'indigne tout aussitôt contre ce barbouilleur gaspilleur. Il obtient contre lui une interdiction de biens au Châtelet de Paris, puis un exil, de par ordre royal, au château de Mirabeau et ensuite dans la ville de Manosque. Là, Mirabeau trouve dans la chambre de la comtesse des lettres à elle adressées par un jeune homme qui l'avait aimée jeune fille et persistait à l'aimer mariée. Il n'en fallait certes autant pour exciter la jalousie de maris plus débonnaires. Mirabeau s'emporte, il écume, il tonne, puis il pardonne. «Qu'on juge, s'écrie-t-il, si l'on veut, qu'on juge ma situation, celle où entouré de tous les malheurs domestiques que le sort peut déchaîner contre un infortuné, je pardonnais une imprudence à la femme, à la jeune femme qui, portant mon enfant dans ses bras, baignait mes pieds de ses larmes et me demandait au nom de mon fils l'oubli de ses torts ; qu'on juge cette situation comme une situation commune! Quel est donc le mari qui, ayant à se plaindre de

sa femme, ne voudrait pas que tout le monde crût qu'il n'a qu'à s'en louer. » A quelque temps de là, Mirabeau rompit son exil pour faire un voyage à Grasse. Mal lui en prit: un lâche matamore, un capitaine parvenu ayant nom le baron Villeneuve de Mohans insulte, en la présence du comte, sa sœur, madame de Cabris. Mirabeau le provoque, le baron ne bouge; Mirabeau le bâtonne et le baron bâtonné arrache à de serviles robins contre ce méchant homme un décret de prise de corps. Qui ne s'étonnerait de ne point voir, en cette occurence, le marquis de Mirabeau faire acte d'importance et lutter d'acharnement avec les persécuteurs de son fils? Il n'a oncques voulu s'enversailler, le brave *Ami des hommes*, mais il ne dédaigne de postuler fort souvent des lettres de cachet contre l'héritier de son nom. Cela lui fait si peu de peine, et à la du Pailly tant de plaisir ! Donc, le marquis postule et, comme on ne saurait en conscience rien refuser à l'auteur du bréviaire des honnêtes gens qui a failli élever le roi nouveau, Mirabeau, l'indigne Mirabeau, qui mériterait bien en vérité de redevenir M. Pierre Buffière, est jeté au château d'If, le 23 décembre 1774. Là, pour oublier son père, il écrit, d'après les notes de ce dernier, la vie de son aïeul, Jean-Antoine Riquetti de Mirabeau, le *brave Provençal*; là, comme l'expérience des gouvernements commence à lui venir, il crée son magnifique *Essai sur le Despotisme* « Le vœu des honnêtes gens, des *vrais amis de l'humanité* (Monsieur le marquis, qu'en dites-vous ?) serait que la morale fut appliquée à la science du gouvernement avec le même succès que l'algèbre l'a été à la géométrie. C'est un rêve, dira-t-on ; d'abord, je suis loin de le croire; mais, si c'est un rêve, qu'on ne me parle plus de morale, *qu'on pose hardiment le fait pour le droit;* en un mot, qu'on m'enchaîne sans m'ennuyer et sans insulter à ma raison. » Et vous aussi, qu'en dites-vous, messieurs les amis

des hommes de l'an de grâce 1861 ? Au château d'If comme au fort de Ré, le comte de Mirabeau conquiert l'estime de ses gardiens ; le commandant Dalègre écrit lui-même au marquis pour laver son fils de certaines calomnies odieuses et solliciter la grâce du prisonnier. Pour toute grâce, le Jupin tonnant de la ferme du Bignon accorde à Mirabeau une prison plus douce, celle du château de Joux.

UN ROMAN TRÈS-HISTORIQUE

SOPHIE

> La vie ressemble plus au roman que le roman ne ressemble à la vie.
>
> GEORGE SAND.

Au seuil de cette prison, de ce nid de hiboux égayé par quelques invalides, expire la première jeunesse de Mirabeau. Nous nous sommes appesanti sur la généalogie, sur les débuts si tourmentés de cet homme exubérant; nous avons étudié la germination rapide, les affections tumultueuses de cette nature puissante; nous avons assisté, en un mot, à la formation de l'homme, à son développement graduel par l'éducation et les choses de la vie, à l'exaltation de sa volonté par la lutte. Dans ces vingt-cinq premières années gît l'énigme de toute une personne, et voilà pourquoi nous avons insisté sur les commencements, en général fort vaguement connus de Mirabeau.

L'espace et le temps nous pressent. Nous allons esquisser à grands traits la seconde partie, si courte et si grande, de cette étrange existence. Sophie et la Révolution, ces deux belles moitiés de Mirabeau, le roman et l'histoire, le drame et l'épopée, chantent dans toutes les mémoires, « on dit Sophie et Mirabeau » comme l'on dirait « Héloïse et Abeilard ; » on dit Mirabeau comme l'on dit à toute heure du jour : la Révolution, 89, la France, l'avenir, le monde, l'infini. On excusera donc notre concision.

A peine Mirabeau fut-il enfermé « dans ce nid de hiboux

« égayé par quelques invalides », qu'eurent lieu de par toute la France les fêtes du sacre de Louis XVI, le roi de joyeux avénement. La petite ville de Pontarlier festoya tout comme une autre. M. de Saint-Mauris gouverneur du château de Joux, présidant l'allégresse publique, voulut avoir son noble prisonnier « pour témoin de sa gloire ». Donc l'Ouragan fut gratifié d'une demi-liberté et présenté par ce Saint-Mauris « dans la « seule maison où il put se lier, » chez Claude-François, marquis de Monnier, seigneur de Courvière, Mamerole... et autres lieux, ancien premier président de la chambre des comptes de Dôle. Cet homme, d'un âge on ne saurait plus respectable, malin comme tous les vieux avares, avait, pour faire pièce à sa fille, mariée contre son gré (madame de Valdahon), épousé une fillette de dix-huit ans, Marie-Thérèse Richard de Ruffey, fille d'un président à la chambre des comptes de Bourgogne. Cette pauvre Marie n'avait en vérité point de chance. La vieillesse et l'ennui pesaient impitoyablement sur sa destinée ; son père était un de ces vieux maniaques que l'on nomme vertueux, sa mère une de ces femmes sèches, expertes en morale et en confitures. On l'avait une première fois fiancée à un vieillard aux manchettes solennelles, qui a écrit que « le cheval est la plus noble conquête de l'homme. » Un instant, à demi gagnée par la renommée de monsieur de Buffon, la jeune fille s'était vite consolée de voir avorter ce mariage en lisant dans les écrits de son futur cet aphorisme que nous recommandons à monsieur Nisard Désiré, l'inventeur de la chasteté du pinceau de Buffon : « En amour, il n'y a que le physique de bon, « et le sentiment qui l'accompagne ne vaut rien. » « Perdant « l'espoir de l'épouser, dit Marie, je perdis mon goût pour les « vieillards. » Il s'agissait bien vraiment de son goût et M. de Buffon était bien jeune encore. Les dix-huit ans de Marie furent vendus à monsieur le seigneur de Courvière et autres

lieux, septuagénaire. Le jour, il lui faisait couper des liards en quatre ; le soir, il lui offrait les délices du whist, et sa mère la trouvait heureuse.

Quand survient le comte de la Bourrasque, fut-il jamais deux êtres plus disposés à s'aimer? Tous deux pleins de jeunesse et de rèves inassouvis et de passions ardentes, tous deux seuls, incompris, luttent contre la famille et la société. Celui-ci n'a guère de raisons d'aimer sa femme et il appelle l'amour. Celle-ci n'a que trop de motifs d'abominer son mari, et elle ne demande qu'à aimer. « Ame formée des mains de la nature « dans un moment de magnificence, s'écrie Mirabeau, elle « réunit les rayons épars de ma bouillante sensibilité ; sa phy-« sionomie fine, douce et voluptueuse, est pleine de franchise « et d'agrément ; ses saillies, si heureuses et si naturelles, sor-« tent comme un éclair et frappent d'autant mieux qu'elles « sont plus imprévues; ses discours vont jusqu'à l'âme. » Nature énergique, Mirabeau lutte contre l'envahissement de la passion ; il s'évade même, il court en Suisse chercher l'oubli, qu'il n'y trouve point. La passion, plus forte que sa grande volonté, le ramène à Pontarlier, où Saint-Mauris, le troisième amoureux cacochyme (1) de madame Monnier, et la Saint-Belin, une ancienne amie de la marquise, se liguent contre lui. Le marquis de Mirabeau leur prête, cela va sans dire, l'appui de sa colère stupide. Mirabeau s'évade une seconde fois : on le traque d'asile en asile. Il demande à reprendre du service militaire ; d'honnêtes personnages interviennent en sa faveur près de son père. Il offre à sa femme une pleine réconciliation. Peines perdues, il jette enfin à ses persécuteurs ce défi suprême : « Il me reste une amie, une seule amie, je ne tiens

(1) « Il n'avait que quarante-cinq ans de plus que moi, » a dit Mirabeau.

« plus à la vie que par elle. » Il arrive à Dijon sur les pas de madame Monnier, qui vient y demander à sa famille protection contre les outrages de son mari.

Pauvre Sophie (c'est le nom immortel que lui donna son amant), elle n'a fait que changer de bourreau. Une mère prude et sans cœur, un père sans esprit ni cœur, ne valent guère mieux qu'un vieil époux en colère. Des gardes sont placés dans la chambre de Sophie; Mirabeau est arrêté sur l'avis de madame de Ruffey, puis laissé libre sur parole. Il tente encore une lutte désespérée contre l'amour. « On la traite, a-t-il écrit « plus tard en parlant de la bien-aimée Sophie, on la traite « comme une enfant dont l'opinion et les fantaisies seraient « aisément vaincues. C'était bien fou, car elle a autant « d'énergie dans l'âme que de force et de ressources dans « l'esprit. Je connais bien madame de Monnier, je connais cette « âme douce mais forte; mon amie n'est pas une femme à « grands mouvements en dehors, mais son cœur est un volcan; « on la verra sereine et tranquille un quart d'heure avant la « catastrophe, qui n'en arrivera pas moins si on la réduit au « désespoir..... Certainement, elle ne serait pas retournée à « Pontarlier *si je ne le lui eusse demandé comme une marque « d'attachement*. Elle y alla (24 mars 1776) et je restai à Di-« jon. » Aussitôt après le départ de Sophie, Mirabeau se constitue prisonnier du comte de Changey, le magistrat qui l'a arrêté sur la dénonciation de la Ruffey et qui, comme tant d'autres, se fait l'ami et le protecteur du pauvre aventurier. Aidé par sa mère, qui n'a cessé de l'aimer, il s'adresse à Malesherbes pour lui demander une fois encore un grade dans l'armée: « Si je rentre désormais sous la main de mon père, je « suis un homme perdu. » Malesherbes, à ce moment-là, quitte le ministère pour se réfugier dans la vie privée. « Prenez « des grades à l'étranger, fait-il répondre au comte, ce conseil

« est le dernier service que je puisse vous rendre. » Et l'*Ami des hommes* de s'écrier : « Ce Malesherbes, avec son débraillement de philosophie et ses belles idées républicaines, ne « répondit-il pas à mes reproches qu'il était tout naturel de « rechercher sa liberté ! »

Relâché par le comte de Changey, Mirabeau franchit la frontière suisse. De Verrières, où il craint les agents de Saint-Mauris et de la famille Ruffey, il traverse le lac de Genève, où il essuie une tempête furieuse, arrive à Lyon, où sa sœur, madame de Cabris, accompagnée de son éternel amant, l'aventurier Brianson, l'engage à fuir du royaume avec Sophie. Mais l'amour n'en a point fini encore avec l'effrayante volonté de Mirabeau; il met cent lieues (en ce temps-là, cent lieues étaient l'infini) entre Sophie et lui. Cinq mois durant, il se cache dans la Provence, il erre comme un bandit. Partout l'atteignent les appels déchirants de son amante. « Tiens, vois-tu, si tu ne m'écris pas, si je ne reçois pas tes lettres, je ne réponds plus de rien. Je lis tous les soirs tes serments. Ah! mon ami, je les répète après toi. Oui, je jure d'être à toi, de n'être qu'à toi, que rien au monde n'altérera mon amour ; je te l'ai dit mille fois, je ne survivrai ni à toi, ni à ton amour. Je sais qu'ils ne m'ont pas fait tout le mal qu'ils voulaient me faire, mais bien tout celui qu'ils ont pu. Il en est qui n'est pas en leur pouvoir, ils ne m'ôteront pas ton cœur..... *Ne recevrai-je donc jamais le signal du départ?* Tu me disais que nous ne manquerions pas dans notre retraite, que tu te ferais maître de langues, de musique, de peinture ; tu penses sans doute encore de même, et moi-même, que ne ferai-je pas? que je travaille chez moi ou en boutique, gouvernante d'enfants, oui, tout ce que tu voudras, pourvu que nous soyons ensemble; il n'est rien que je ne fasse pour me réunir à toi. Aucun parti ne m'effrayerait, et je le suis horriblement de mon

état actuel. Je ne puis plus le supporter. Il faut que cela finisse, je te le répète, *Gabriel ou mourir !* » Ici j'entends rire à mon oreille un esprit malin : « Ne vous tourmentez point, dit-il, Sophie survivra à son amour; et puis Sophie se tuera, pour un autre que Gabriel. » Tais-toi, Méphisto!

L'économie politique apprend aux hommes, si nous l'en croyons, à ne point perdre leur temps. Le marquis a sagement employé les instants, il a postulé, il a intrigué, il a obtenu pour son fils une prison presque aussi sûre que la tombe, la citadelle du Mont-Saint-Michel. Huit hommes sont partis de Paris à la recherche du fugitif ; fins limiers, s'il en fut. Mirabeau les dépiste.—Le marquis enrage; il épanche sa bile dans le cœur du bailli. « Cet homme, je te le dis, mon frère, ravagera le monde avec ses détestables talents. (Oui, marquis, il le ravagera)... Par le temps mou qui court et les folies publiques tissues d'anarchie, et les révolutions qui s'approchent (dites la Révolution, marquis), parce qu'on pend trop de pauvres et pas assez de riches, les scélérats ont beau jeu; et si ceux-ci ne font pas plus de mal, c'est qu'ils n'ont pas encore la griffe assez affilée. C'est en vain que j'aurai dépensé 250 louis (pardon, marquis, les dettes de votre fils n'atteignaient pas 250 louis; si vous les aviez payées, il n'eût point aimé Sophie, et vous auriez fait par là de véritables *économies*), pour couper le fil de cette union de malfaiteurs, tu verras qu'ils ne l'attraperont pas. » Non-seulement ils ne l'attrapèrent pas, mais même, avertis par Brianson, qui tout d'un coup se mit à trahir Mirabeau, ils se tinrent parfaitement tranquilles aux abords de la retraite du comte, et l'on peut sans grande chance d'erreur supposer qu'avis leur fut donné de lui laisser le temps de faire un coup de sa tête qui permit d'obtenir son expatriation. De tels soupçons, d'ailleurs, sont confirmés par la correspondance du marquis.

Mirabeau passe en Savoie; madame de Cabris exhorte Sophie : « Aimez bien *votre sœur*, lui écrit-elle, votre sœur qui vous aime tendrement et qui ne désire que le moment de la réunion. » Mirabeau franchit les montagnes et arrive le 23 août à Verrières, dans le voisinage de Pontarlier. La nuit suivante, Sophie, prévenue, revêt des habits d'homme, enjambe les murs de son jardin et, le 24, les amants sont enfin réunis. Cependant, notre héros ne cesse de demander à être entendu et jugé. Un combat de générosité s'élève entre lui et Sophie. Au bailli, il écrit : « Elle réclama mon assistance et mes serments; je courus, je volai, je traversai les Alpes, et elle vint ensuite se livrer à mon honneur et à ma foi. » Le père assure que ce maudit ne voit dans toutes ses aventures que l'occasion de faire du bruit. « Il est des cœurs qu'il ne faut pas juger par les principes ordinaires ; ce serait prendre l'horizon pour les bornes du monde, » lui répond son fils, qui se justifie avec chaleur et noblesse. Et Sophie, pour sauver son bien-aimé, rejette sur elle-même tous les torts. Les hommes de police restent cois. Le 17 septembre, enfin, les amants quittent les Verrières suisses et se dirigent vers la Hollande. Et hop ! et hop ! les amoureux entrent, le 26, à Rotterdam, le 7 octobre à Amsterdam, où ils s'arrêtent dans le Calvestrand, chez un tailleur de corps, Lequesne. En Hollande, Honoré l'Ouragan Riquetti, dit Buffières, comte de la Bourrasque, Mirabeau, prend nom comte de Saint-Mathieu. Et il travaille pour Rey, un libraire, qui a déjà exploité Rousseau, et pour Changuyon, qui l'écrase d'ouvrage. Et il donne des leçons, et le ménage d'amour est parfaitement heureux ; ce qui ne fait point l'affaire de bien des gens. La fille exhérédée du seigneur de Courvière a accusé Sophie d'avoir emporté dans sa fuite l'argent et les bijoux de son mari; plate accusation. Le vieux Monnier, toujours épris de sa femme, selon la commune loi

des septuagénaires trompés, envoie à la recherche de Sophie son laquais *Sage* pour lui offrir des secours. Ce laquais, si bien nommé, échoue ni plus ni moins qu'un fou. La mère de Mirabeau conseille à son fils d'abandonner Sophie. La généreuse amante se voue d'elle-même au couvent. « Oui, ma chère maman, écrit-elle à la Ruffey, réglez tout avec vos amies et conseils; trouvez-moi un couvent près de vous, mais ne m'imposez pas l'humiliation de rentrer chez monsieur de Monnier.» Pour toute réponse à ces conseils ou à ces sacrifices, Mirabeau presse Sophie contre son cœur. Cinq ans plus tard, la maîtresse du grand tribun résuma ainsi dans une lettre à son amant ses beaux, ses déchirants souvenirs de Hollande : « Tu liras dans le dernier *Mercure* une petite histoire de chevalerie qui te fera plaisir ; tu en auras surtout à celle de Sabinus, ce Romain qui, sous le règne de Vespasien, s'enferma avec sa femme dans un souterrain. Leur vie, passée loin de la société qui étourdit le bonheur, ressemble à celle que nous passions à Amsterdam. Mais pourtant, quelle différence! ils vécurent neuf ans dans leur cachette et nous neuf mois seulement dans la nôtre; ils y eurent deux enfants qui vécurent, et notre pauvre petit n'est plus ; ils furent arrêtés ensemble comme nous, mais ils moururent ensemble et du même coup. Ah! ils ont été bien plus heureux que nous! » Mirabeau, qui avant de passer en Hollande s'était affilié aux francs-maçons, se fit en ce pays libre beaucoup d'amis qui, plus tard, servirent puissamment sa cause. Il écrivit, à Amsterdam « un Mémoire aux frères concernant une association intime à établir dans l'ordre des francs-maçons pour le ramener à ses vrais principes et le faire tendre véritablement au bien de l'humanité rédigé par le f.·. m.·. nommé présentement Arcésilas (1776) »

Cependant une étourderie de Mirabeau apprend à ses ennemis le lieu de sa retraite. Monnier, le vieil avare, et Saint

Mauris, le vieux satyre, commencent par obtenir, le 10 mai 1777, un jugement du bailliage de Pontarlier qui déclare Mirabeau atteint et convaincu du crime de rapt et séduction, le condamne à avoir la tête tranchée, ce qui sera exécuté en effigie sur un tableau, puis à cinq livres d'amende envers le roi, quarante mille livres pour réparation civile, dommages-intérêts envers le marquis de Monnier. Sophie déclarée déchue de tous ses droits, douaires, contrats, condamnée à dix louis d'amende envers le roi, sera enfermée sa vie durant dans la maison de refuge de Besançon, rasée et flétrie comme les filles de la communauté. Le baron d'Espagnac, indigné de cet ignoble jugement, arrache publiquement l'effigie de Mirabeau et la jette loin du poteau d'infamie. Les Ruffey s'agitent et piaillent, le marquis de Mirabeau se met en mouvement. Lui que les agents servirent si mal l'an passé, lui « qui n'avait qu'une bouse de vache pour outil », lui qui a déjà, « dans ce temps où toutes les cassettes ont une ceinture de chasteté, dépensé vingt mille livres contre son fils », il vient de mettre enfin la main sur un bon instrument, Brugnières, *le roué de police.* Toutes les difficultés tombent devant Brugnières, et la Hollande pays libre, pourra se vanter d'avoir, quelques années à peine avant 89, livré Mirabeau. Le comte de Saint-Mathieu, trop tard averti par des amis, est arrêté le 14 mai 1777. Sophie veut s'empoisonner, son amant lui ordonne de vivre. On jette Mirabeau dans un cachot du donjon de Vincennes à deux pas du marquis de Sades. On veut traîner Sophie à Sainte-Pélagie dans la société des catins; elle se débat, et M. Lenoir, le lieutenant de police, plus humain que la vertueuse mère Ruffey, lui accorde une sorte de maison de discipline tenue par mademoiselle Douay, rue de Charonne, d'où elle passe au couvent des Saintes-Claires, à Gien. Et même, comme il est impossible à tout être intelligent de ne se point intéresser à de telles amours,

M. Lenoir se fait le complice de nos amants. Une correspondance, active, incessante, passionnée, éloquente, s'engage entre le couvent et le donjon, sur laquelle la police ferme les yeux.

Cette correspondance, qui ne l'a lue et relue? n'a-t-elle point fait oublier l'effusion un peu pédante d'Héloise et d'Abeilard? Quels sont les jeunes gens avides de savoir, les amants avides de sentir, les historiens à la recherche de la vérité, les écrivains, les artistes en quête de belle éloquence et de passion vivante, les hommes d'État même et les philosophes enamourés du progrès social qui n'ont fouillé, qui n'ont appris les *Lettres à Sophie?* Quand Mirabeau eut l'heur inouï d'attacher son nom à cette date que tous savent en tous pays, que tous invoquent ou bénissent, petits et grands, ignorants et lettrés, 89; quand il eut fait de sa voix la voix et de son rayonnement l'aurore de la Révolution géante, le tribun fit l'amant immortel; on se raconta tout haut le roman de Sophie et de Gabriel. Dès 1778, Mirabeau, à qui ne s'attachait encore que le renom de ses aventures, avait craint la publication de ses lettres. « Des monstres qui infestent le pavé de Paris, tandis que tant d'honnêtes gens gémissent à Bicêtre et aux galères, se vantent hautement qu'ils feront imprimer ma correspondance et celle de la malheureuse victime de mon amour : ce coup est affreux, et si j'y survivais, ce serait pour le venger, dussé-je y périr.» Tant que Mirabeau vécut, amis impatients, ennemis acharnés, tous hésitèrent, tant on redoutait les énormes colères de l'Ouragan. En 1792, P. Manuel, procureur de la commune, fit publier les lettres du donjon de Vincennes avec cette épigraphe absurde :

In nos tota ruens Venus Cyprum deseruit.

Quoi qu'il en soit, aujourd'hui que tous les parents ou contemporains de Mirabeau ne sont plus ; aujourd'hui que trois quarts de siècle écoulés ont fait de Mirabeau une des grandes

figures de l'histoire, et de Sophie l'un des types légendaires de l'amour héroïque, nous sommes heureux de posséder ce monument d'amour, d'éloquence, de rage sublime, de passion rare et de haute raison. Les *Lettres à Sophie* vivront autant que l'Amour et la Révolution. Les *Lettres à Sophie* sont immortelles.

A Mirabeau nous laissons le soin de vous raconter les vives douleurs, et les espérances soudaines, et les désespoirs amers, et les rêveries, et les travaux, et les consolations, et les amitiés, et les luttes de sa longue captivité. Les lettres de Mirabeau, écrites au courant de l'idée, sous la poignante impression du moment, avec le laisser-aller de l'amour et l'énergie d'une âme forte qui éclaire et soutient une âme tendre et incertaine, sont aussi belles et émouvantes que ses discours. Mirabeau prisonnier, combattant à toute heure et de toutes ses forces pour sa liberté; Mirabeau, expliquant à la pauvre détenue de Gien, qui met en lui toute science et tout espoir, les lois du monde et les vicissitudes humaines, et défendant envers et contre tous, et souvent contre la sienne propre, la cause de Sophie; Mirabeau, père prévoyant et tendre jusqu'à l'enfantillage, Mirabeau, dans ces conditions exceptionnelles, est aussi grand écrivain que plus tard il fut grand orateur. On peut même dire que cette correspondance, où se traitent, à côté des événements journaliers de la vie de l'illustre captif, les plus hautes questions philosophiques ou politiques, l'athéisme, la permanence des armées, etc., n'est qu'une longue improvisation écrite où resplendit, dans toute sa verve fulgurante, le génie oratoire de Mirabeau. La lecture des *Lettres à Sophie*, que réunit ce volume, celle plus complète des lettres du donjon de Vincennes, et les Mémoires de monsieur de Montigny donneront, sur la captivité de Mirabeau de longs détails trop nombreux pour le cadre de cette étude

Mirabeau ne vécut point seul, durant ces deux sombres années, avec le souvenir de Sophie. Deux femmes, celle du gouverneur, dit-on, et une princesse française, victime prédestinée de la révolution, illuminèrent tour à tour de leur tendresse la cellule de Gabriel. Grâce à la princesse, il commença vers la fin de 1779 à voir s'allonger un peu sa chaîne. Tous les jours il venait à Paris, libre sur parole, jusqu'au coucher du soleil. C'est à Vincennes que le « spirituel polisson » Mirabeau, inspiré par les commentaires de dom Calmet sur la *Bible*, composa l'*Erotica-Biblion* et peut-être aussi le *Libertin de qualité*, ou bien encore la traduction inédite du *Parapilla* italien ; mais c'est à Vincennes aussi que le grand orateur de la Constituante, Mirabeau, écrivit les *Lettres de cachet*, ce livre qui, dès lors, le rendit célèbre et précipita le cours de l'indomptable Révolution ; c'est de Vincennes qu'il lança le premier et le plus émouvant peut-être de ses *Mémoires apologétiques*.

Le marquis ayant pris lassitude à la fin de sa propre cruauté, l'Ouragan joyeux franchit, pour ne le plus repasser, le pont-levis de Vincennes, le 17 décembre 1780. Après quelques cérémonies, l'asile du Bignon lui fut rouvert et le cœur de son père aussi, mais non sa bourse. « Je dis à Honoré, écrit le marquis à son frère, en lui tendant la main, que j'avais pardonné à l'ennemi, que je la tendais à l'ami, et que j'espérais pouvoir un jour en bénir le fils. Au moyen de quoi le voilà dans la maison. — Je l'ai trouvé grossi beaucoup, surtout des épaules, du col et de la tête. Il a de notre forme construction et allure, sauf son vif-argent ; ses cheveux sont fort beaux, son front s'est ouvert, ses yeux aussi ; beaucoup moins d'apprêt qu'autrefois dans l'accent, mais il en reste ; d'air naturel d'ailleurs et beaucoup moins rouge : à cela près, tel que tu l'as vu. » La du Pailly étant allée passer quelque

temps en Suisse, son pays, Mirabeau put goûter six mois de paix au Bignon. Pendant ces six mois, il ne cesse de remplir de son absorbante personnalité la correspondance du marquis et du bailli. L'*Ami des hommes*, qui prévoit le retour de la du Pailly, voudrait bien envoyer à son oncle le comte de la Bourrasque; aussi fait-il au solitaire de Provence le portrait le plus séduisant de l'enfant prodigue. Mirabeau est un fou, oui, mais « il est impossible d'avoir plus d'esprit et de facilité; avec toutes les conditions, ou à peu près, de la fusée, c'est un foudre de travail et d'expédition, et l'exemple, et l'acquit, et la supériorité le corrigent d'eux-mêmes; mais il a un besoin immense d'être gouverné, il le sent fort bien. Il sait qu'il te doit son retour; il sait que tu me fus toujours et que tu lui dois être et pilote et boussole; il met sa vanité en son oncle. » Et le vieil oncle de répondre, effrayé de la tâche : « Te voilà donc, grâce à ta postéromanie, occupé de régenter un poulet de trente-deux ans! Envoie-le, comme dit sa bonne femme, aux *insurgens* se faire casser la tête ou se faire un caractère. Entre nous, dans la famille, je ne suis rien, tu es la peau je ne suis que la chemise. » Cependant le marquis, tout préoccupé de régénérer son fils, lui conseille de rentrer en grâce près de la comtesse de Mirabeau, puis de purger sa contumace, car une condamnation capitale demeure menaçante sur la tête de Mirabeau. Mais l'honneur, car ce n'est déjà plus l'amour, commande au comte de délivrer tout d'abord celle qui fut sa bien-aimée, Sophie-Gabriel. Et le père s'incline « Pas pour un diable mon fils ne prend pas le change, et comme il s'échauffe pour la folle qu'il ne veut pas laisser en contumace, et comme il raisonne fort bien quand il veut, il faut en démordre; je le sauverais bien tout seul et obtiendrais des *lettres d'abolition*, car tous les cabinets sont de beurre et les puissances de laiton, mais il ne veut point lâcher sa Sophie. »

Donc, le 2 février 1782, Mirabeau, plein d'audace, quitte le Bignon. Le 8, après avoir vainement essayé une transaction avec Valdahon, il se constitue prisonnier à Pontarlier.

Il se présente à la barre du tribunal, une fiole de poison dans sa poche, des cheveux de Sophie sur son cœur. Et dès ce jour, plus d'aventurier, l'immense orateur se révèle. Il parle, il s'indigne, il rugit, il défend Sophie, il se défend, il accuse ses accusateurs, il étonne, il émeut, il intimide, il enlève les juges. Il écrit dans un cachot malsain, « entouré de fiévreux dans la malpropreté la plus fétide, et tellement resserré qu'il lui est impossible d'écrire une ligne à tête reposée ou de conférer un quart d'heure avec ses conseils sans témoins. » Il écrit ses admirables Mémoires apologétiques; Paris les dévore, la France applaudit. Le père et l'oncle, stupéfaits, maudissent cette explosion de génie qui dévoile à l'Europe les misères d'Honoré. Six mois s'écoulent, six mois de captivité et de luttes retentissantes. Mirabeau triomphe à la barbe de ses ennemis puissants. Mirabeau dicte le jugement à ses juges. Il est absous, Sophie est sauvée. Et, trois ou quatre jours, il court les rues de Pontarlier pour montrer aux Saint-Mauris et autres qu'il se rit de leur colère; ce dont se réjouissent marquis et bailli, qui aiment que les Mirabeau se fassent partout respecter.

Au moment de suivre notre héros dans la vie politique, achevons la destinée des deux femmes qui traversèrent sa jeunesse. A tout seigneur, tout honneur; commençons par la maîtresse.

On devine sans peine que dès longtemps il ne restait entre Gabriel et Sophie d'autre lien que la magie des souvenirs. Ainsi le veut, dit-on, mère Nature. La correspondance des deux amants était devenue oiseuse, puis aigre. Ils s'adressaient les reproches de ceux qui veulent se quitter. Sophie avait

reçu au couvent de Sainte-Claire, à Gien, les assiduités de M. de Raucourt. Deux grandes dames avaient consolé Mirabeau à Vincennes. Le 3 juillet 1781, Mirabeau partit à franc étrier du Bignon pour Gien, où, par l'entremise du docteur Ysabeau et de la sœur Louise, amie de Sophie, il eut avec madame de Monnier, devant témoins, une explication verbale fort violente, et ils ne se virent plus. *Sic transit amor mundi.* Ainsi tombe cette plaisanterie niaise, rabâchée à la queue leu-leu par d'aimables perroquets. «Mirabeau, tranquille possesseur de sa maîtresse, se rit avec elle de la clémence des maris outragés ; » mais Sophie pleura longtemps. Son mari et sa mère, ces deux bonnes têtes ensemble, moururent : depuis longtemps elle avait jeté aux orties le nom de Monnier et on ne la connaissait à Gien que sous celui de madame de Malleroy. Elle refusa de rentrer dans sa famille, et toute la noblesse de Gien, qui la respectait, lui ouvrit ses portes. Après une ou deux liaisons malheureuses, Sophie conçut une violente passion pour M. de Poterat, un gentilhomme de la famille des de Raucourt, belle et sensible nature. M. de Poterat aimait Sophie, et le mariage, consenti par toute la famille, allait légitimer leurs amours, quand une maladie de poitrine enleva le pauvre fiancé. Il fallut arracher du cadavre madame Monnier, qui dans la nuit s'asphyxia. Elle avait écarté avec un sombre courage toutes les chances de salut : toutefois, quand on pénétra chez elle, elle respirait encore, mais un frater de village déclara tous soins désormais inutiles. Sophie mourut en pleine année de 89 (8 septembre), alors que montait son Gabriel au faîte de la Révolution. Sophie, une femme supérieure, douce, gracieuse et bonne, qui aidait les pauvres de son travail, de ses deniers, et s'attachait les grands par le charme de son esprit, fut conduite à son dernier asile par toute la population de Gien. Son nom vit dans le pays comme

une légende de charité. Le jour de la Toussaint (1831), quarante-deux ans après la mort de Sophie, M. Lucas de Montigny vit un vieillard centenaire pleurer sur la tombe de celle qui l'avait, lui comme tant d'autres, arraché de la misère et du désespoir. Héloïse s'était faite religieuse, mais Sophie resta femme. Pauvre grande Sophie !

Et, maintenant, qu'advint-il de la femme légitime, madame la comtesse de Mirabeau? Le bailli accueillit son neveu après l'affaire de Pontarlier. Puis après s'être concertés, père, fils et oncle firent auprès de la famille de Marignane les démarches les plus cordiales et les plus respectueuses pour obtenir la réunion de la comtesse et de son mari. A toutes les avances des Mirabeau, les Marignane répondirent par l'insulte et l'agression ; si bien qu'un jour le bailli écrivit à son frère : « Poussés à bout par les obsesseurs, les collatéraux, les dîneurs, soupeurs, parasites, flatteurs, histrions, etc., nos adversaires, ont comblé la mesure. Je ne te cache pas que ton fils s'est plus longtemps tenu et retenu que moi ; enfin nous nous sommes réciproquement lâché la bride, il a donc présenté sa requête et nous voilà en danse. » La danse fut longue et le procès scandaleux. Mirabeau se présenta en personne devant le siége, à Aix, et plaida. « Marignane y fut et dans le commencement il ricanait ; au milieu, il baissa la tête, on assure même qu'il finit par pleurer, comme la bonne moitié de l'auditoire. » Ce qui n'empêcha point la famille de Marignane de recourir aux procédés les plus odieux. Elle inonda le public de factums calomnieux auxquels Mirabeau répondit par des mémoires plus beaux encore, assure-t-on, que ceux de Pontarlier. Quand fut amenée l'affaire devant la grand'chambre, il préluda par une ovation sans pareille aux triomphes de 89. « Figurez-vous le triomphe de ce saltimbanque, écrit le père, qui n'a jamais pardonné l'éloquence de son fils, le jour des

grandes marionnettes ; malgré la garde triplée, portes, barrières, fenêtres, tout a été envahi et enfoncé par la foule hébétée ; il y en avait jusque sur les toits pour le voir, sinon pour l'entendre ; et c'est dommage que tous ne l'entendissent pas, car il a tant parlé, tant hurlé, tant rugi, que la crinière du lion était blanche d'écume et distillait la sueur. » « Son avocat adverse, écrit le bailli, qu'il a fallu emporter évanoui et foudroyé hors de la salle, n'a plus relevé du lit depuis le terrible plaidoyer de cinq heures dont il le terrassa. » Cet avocat, jeune alors, c'est Portalis. Mirabeau gagna son procès devant l'opinion publique et le perdit devant la cour. Les époux demeurèrent bel et bien séparés de corps et de biens.

La comtesse chercha, mais en vain, l'oubli dans les fêtes. Plus tard, quand le peuple élut Mirabeau, il se porta en foule à l'hôtel des Marignane pour supplier la comtesse de rejoindre son mari. Grâce à madame du Saillant, vers 1796, la réunion allait enfin se faire, quand mourut Mirabeau. La comtesse émigra, végéta dans l'exil, épousa M. de la Rocca, rentra en France en 1796, toute contristée et repentie. Elle pleura convenablement son second mari (24 pluviôse an VI) ; mais combien plus ensuite *son* Mirabeau. Elle se retira chez madame du Saillant, à Paris, « à l'hôtel de Mirabeau, au milieu du luxe royal du XVIe siècle, conservé intact dans la chambre de Maguerite de Valois, à qui la spirituelle réfugiée se comparait, non certes par la beauté et les galanteries, mais par les vicissitudes d'une vie pénible et des orages de famille, par le périlleux isolement d'un divorce, par le goût et la pratique des arts et des lettres ». Jusqu'à sa mort, elle lut et relut les lettres de Gabriel, elle contempla son portrait, elle chanta la musique qu'il préférait. Elle mourut (le 15 ventôse an VIII, 6 mars 1800) dans la chambre et dans le lit même du tribun, en appelant d'une voix déchirante *son Mirabeau.*

Ainsi vont les choses en ce monde renversé. Sophie l'amante passionnée se tue sur la tombe d'un monsieur du Poterat. Emilie, la femme rebelle, meurt en invoquant son époux méconnu. O femmes que vous êtes ! trois fois femmes ! C'est que, voyez-vous, Sophie avait tant aimé Mirabeau, qu'elle ne l'aimait plus. Emilie, qui ne l'avait aimé qu'un instant, se reprenait à l'aimer, sur le tard. Mieux, disait-elle sans doute, mieux vaut tard que jamais. Et puis la Révolution avait passé par là. Emilie avait fui l'aventurier, elle adorait le grand homme. O femme ! trois fois femme !

LA RÉVOLUTION.

« Allez dire à *votre* maître. »

« Cet homme était la fin d'une société et le commencement d'une autre. »

« Au Temps. »

Mirabeau appartient désormais à l'histoire. Ici expire la tâche du biographe. Mirabeau aura, dieu merci, plus d'une maîtresse encore, et les aventures de toute sorte ne manqueront certes à sa vie privée. Mais la vie publique a commencé; bien des bouches ont maintes fois déjà redit son nom. L'orateur d'Aix et de Pontarlier, l'auteur de *l'Essai sur le Despotisme* et des *Lettres de cachet,* n'est plus désormais l'homme d'une femme, ou le fils du marquis, ou le neveu du bailli, il est l'homme d'un pays, le promis de la Révolution. Notre devoir est désormais restreint autant que nos forces. Nous nous bornerons donc aujourd'hui (nous disons aujourd'hui, car cette étrange physionomie nous attire, et nous y reviendrons plus tard) à un modeste et rapide résumé des dix dernières années de Mirabeau, si vastes, si touffues, si pleines et si retentissantes, mais si connues, et nous laisserons à l'histoire, avec sa grande voix et ses grands travaux, le soin de parler pour nous.

Entre la transaction de Pontarlier et le procès d'Aix, Mirabeau passe trois mois en Suisse, où les anarchies de Genève et la situation périlleuse de cette république vis-à-vis de la France frappent son esprit. Il s'institue dans un mémoire au ministre de Vergennes le médiateur entre Genève et la France, et se proclame dès ce jour l'apôtre de la liberté en tout et partout, envers et contre tous.

En 1784, craignant d'être poursuivi pour son mémoire en cassation (à propos de la séparation), il part pour l'Angleterre emmenant avec lui son fils adoptif, âgé de deux ans, et sa nouvelle amante, madame de Nehra. Madame de Nehra, qu'il n'a cette fois ravie à aucun mari, est une belle jeune fille de vingt ans, la fille naturelle du célèbre Hollandais Onno Zwier van Haren (1). Elevée dans un pensionnat de Paris, elle a vu le célèbre grêlé, elle l'a aimé, elle lui a confié sa vie. En abordant le sol de l'Angleterre, Mirabeau reconnaît que « l'Anglais est l'homme social le plus libre qu'il y ait sur la terre, mais que le peuple anglais est un des moins libres qui existent ». Le peuple anglais n'a guère changé depuis et je ne sais trop pourquoi l'on nous vient proposer aujourd'hui comme récompense finale de notre sagesse les libertés anglaises. En Angleterre, il écrit ses fameuses *Considérations sur l'ordre de Cincinnatus* où il reproche aux Américains l'invention peu républicaine d'une chevalerie, et leur enseigne les moyens de rendre la Révolution d'Amérique utile au monde.

De retour en France (1er avril 1785), on l'abouche avec M. de Calonne, et il publie en cinq mois cinq ouvrages sur les finances, sur la Banque Saint Charles, la Caisse d'escompte, la Compagnie des eaux de Paris, cinq pamphlets révolution-

(1) Nehra est l'anagramme de Haren.

naires. Ils soulèvent de vraies tempêtes : les agioteurs accusent Mirabeau de s'être vendu au ministre ; Beaumarchais le présente comme livré à des joueurs à la baisse ; une lutte violente s'engage. Mirabeau part pour la Prusse, non point chargé d'une mission stérile, comme tant de biographes l'ont assuré, mais bien pour y écrire dans la retraite un mémoire sur ses relations avec de Calonne, dont ses amis ont obstinément empêché la publication.

Il quitte la France, le 23 décembre 1785, avec « sa horde. » c'est ainsi qu'il nomme « madame de Nehra, Coco, son fils adoptif et son chien favori ». Il échappe sur sa route à une tentative d'assassinat; il arrive à Berlin le 19 janvier 1786, on le présente à Frédéric dit le Grand, qui lui écrit de sa propre main. Le bruit s'attache aux pas de Mirabeau, en quatre mois de séjour, il crée je ne sais combien de polémiques. Il démasque l'illuminisme de Cagliostro et Lavater, il compose la vie de Mosès Mendelsohn, il défend les juifs, il revendique la liberté de conscience. Et Frédéric ne veut point le laisser s'éloigner sans lui avoir une dernière fois serré la main. A peine a-t-il revu Paris, que M. de Calonne, conseillé par des amis communs, le renvoie à Berlin, chargé d'une mission diplomatique. Frédéric va mourir, et il faut guetter l'alliance importante de la Prusse. Voilà donc *la chenille raboteuse, le rien enjolivé de fadaises, le saltimbanque, le bandit,* érigé en arbitre des empires. Le second séjour de Mirabeau à Berlin est grandement célèbre. Deux œuvres, entre autres, le signalent : la *Correspondance de Berlin,* précédée d'un *mémoire sur la situation actuelle de l'Europe,* et l'audacieuse *Lettre à Frédéric-Guillaume* où Mirabeau conseille au nouveau roi d'accomplir lui-même en Prusse dans tout son programme la révolution dont se chargera bientôt le peuple en France.

Cependant, à Paris, le romanesque de Calonne convoque

l'Assemblée des notables, à cette seule fin de causer gentiment des affaires de la France. Nous sommes en 87, les grands jours s'en viennent. Mirabeau accourt, écrit et fait imprimer en trois semaines la *Dénonciation de l'agiotage au Roi et à l'Assemblée des notables*. Les vérités pullulent dans ces cent pages : donc l'autorité fait sa laide grimace et prépare ses lettres de cachet, Mirabeau s'enfuit avec sa chère Yet-lie (madame de Nehra) à Tongres et puis à Liége, où on le fête, semant partout les brandons d'incendie, *Conseils à un jeune prince qui sent le besoin de refaire son éducation; Seconde Lettre sur l'administration de Necker*, etc., etc. L'autorité fut toujours maladroite, n'est-ce pas?

Mirabeau, disons-le avec madame de Nehra, n'avait point à cette époque un sou dans sa poche, car son père n'était prodigue que de malédictions; mais il s'écriait avec douleur « qu'il n'y aurait bientôt plus un écu dans le trésor public. »

De Liége notre grand agitateur revint à Paris, où le ministère ferma les yeux sur sa présence. Puis il quitta presque aussitôt la France et retourna une troisième fois en Allemagne. Passant à Saverne, cette adorable petite ville que nous connaissons et aimons bien, et qui est en train de faire du bruit dans le monde, il formula sur le penchant des Vosges le vœu comique de toutes les existences tourmentées, celui de vivre là en cultivant son jardin, comme Candide, avec son amie et son fils. En attendant le repos des champs, il alla terminer en Prusse son admirable ouvrage *sur la monarchie prussienne*, qui ne parut qu'en 1788. L'Assemblée des notables s'était dispersée après une session aussi bruyante qu'inutile. Un autre fou, Loménie de Brienne, avait remplacé de Calonne. Mirabeau jeta au pouvoir une grandiose profession de foi et réclama la prochaine convocation des États-Généraux, que l'on voulait retarder jusqu'en 92. En attendant les États généraux,

Mirabeau, sur la prière de quelques patriotes hollandais, écrivit la fameuse *Adresse aux Bataves*, où sont inscrits tous les préceptes de la démocratie moderne, une vive brochure *sur la liberté de la presse* qu'il ne serait peut-être point inutile de réimprimer, *ad majorem Dei gloriam* et pour l'édification des Français de 1861, etc., etc. Mirabeau ne perdait point son temps. Hélas ! fils dégénérés, à quoi passons nous le nôtre?

Enfin le 27 décembre 1788, un réglement du roi convoque les États généraux. Aussitôt un vaste espoir envahit l'âme de Mirabeau, sa tête fermente. Les États, ce sera la Révolution; la Révolution ce sera peut-être Lui. Il part le 8 janvier 89 pour la Provence, il arrive le 13 à Aix. Il met en mouvement son oncle le bailli ; la nuit, il écrit; le jour, il prononce des discours. La presse est pleine de sa polémique. Ses ennemis le harcèlent, le calomnient : ils publient à son insu la *Correspondance de Berlin* et les accusations les plus odieuses pleuvent sur lui. Il démontre, dans les assemblées des ayant fief à la noblesse et au clergé, qu'ils ne savent point l'avenir, et le consul d'Aix, marquis de la Fare, le chasse des assemblées de la noblesse, sous prétexte que, n'étant investi que de substitutions, il ne possède aucun fief. On le désigne aux populations comme un *chien enragé.* « C'est une grande raison de m'élire, répond Mirabeau, si je suis un chien enragé : car le despotisme et les priviléges mourront de ma morsure. » Et le peuple d'applaudir. Le peuple idolâtre le terrible *Ouragan.* Toute sa route, à son retour d'un rapide voyage à Paris, n'est qu'un délirant triomphe. A Lambesc, on crie : Vive le comte de Mirabeau ! vive le père de la patrie ! Les boîtes de tirer, les cloches de sonner et lui, fondant en larmes : « Je vois comment les hommes sont devenus esclaves, la tyrannie s'est entée sur la reconnaissance. » On veut dételer sa voiture : « Mes amis, dit-il, les hommes ne sont pas faits pour porter un homme, et vous n'en portez déjà que trop ! » A deux lieues

d'Aix, des députations arrivent avec des couronnes de fleurs; dix mille personnes l'attendent en dehors de la ville. Les fenêtres se louent deux louis sur son passage. Il étouffe sous une avalanche de fleurs et de lauriers. A Marseille, où il se rend quelques jours après, les postes lui rendent les honneurs militaires, les autorités se portent à sa rencontre. On pavoise sa maison des drapeaux de tous les navires du port. On le supplie de venir à la comédie se montrer au peuple. Ses harangues sont mille fois interrompues par des vivats frénétiques. Mais lui, énergique contre lui-même, il comprime les battements de son cœur; il calme le peuple, car ses ennemis n'attendent qu'un prétexte. Aix et Marseille se révoltent pour avoir du pain. Mirabeau se jette au-devant de l'émeute, et sa voix et son nom la domptent. « C'est lui qui a fait tout le mal, » crient les nobles. Qu'importe! Aix et Marseille le nomment d'enthousiasme député du tiers état (1). Il opte pour Aix, et pas un n'ose réclamer contre son élection, et son retour à Paris n'est, comme son retour à Aix, qu'un interminable triomphe.

Le 5 mai 1789, une étrange procession défile à travers les rues de Versailles. Derrière les nobles chamarrés, le nez au vent et l'épée en quart de civadière; derrière les prélats onctueux et rubiconds, s'avance, les rangs serrés comme des soldats au jour du danger, une longue file d'hommes noirs, sans broderies, sombres et dignes. Ils sont six cents, ils sont le Tiers-État, ils sont la France qui se lève, l'avenir qui gronde.

(1) Certains historiens prétendent que Mirabeau fut obligé de se faire boutiquier pour se présenter à l'élection du tiers-état, et qu'on lut quelque temps sur une enseigne à Aix ou à Marseille : *Mirabeau marchand de draps*. Il ne nous souvient pas d'avoir rencontré la moindre trace de cette anecdote dans le travail très-recommandable et si bien informé de M. Lucas de Montigny.

Aux premiers rangs, marche un homme, dont la tête énorme, le regard droit et puissant, la démarche audacieuse, inquiètent la foule. Quel est cet homme? Un comte. Pourquoi n'est-il pas en avant, avec les comtes? C'est qu'il se nomme Mirabeau. C'est lui, vous savez bien, l'amant de Sophie, le prisonnier de Vincennes; c'est lui le pamphlétaire, c'est lui le député d'Aix, lui le grand lutteur et le grand débauché. Et la foule l'a noté, la Révolution l'a marqué au front. Le rêve des années de prison, le rêve des courses à toute bride à travers l'Europe va s'accomplir, Mirabeau pourra bientôt dire avec un juste orgueil : « Vous savez que j'ai mis plus de suite qu'un autre mortel quelconque peut-être, à vouloir opérer, améliorer et étendre une révolution qui plus qu'aucune autre avancera l'espèce humaine. Vous verrez aussi que ce qui n'a dû vous paraître longtemps que les aperçus électriques d'une tête très-active était la combinaison d'un énergique philanthrope qui a su tourner à son but toutes les chances, toutes les circonstances, tous les hasards d'une vie singulièrement étrange et féconde en bizarreries et en singularités. »

Point d'assemblée d'hommes sans un homme qui la domine, point de peuple en mouvement sans un homme qui le pousse et le dompte, et l'agite et le mène. Cet homme, ce sera Mirabeau. Une tribune surgit, chose miraculeuse, effrayante, inconnue dans cette France où les lettrés seuls savent les Catilinaires de Cicéron et puis les oraisons funèbres de monsieur de Meaux. Un homme s'empare de cette tribune et la proclame sienne. On lui a dit qu'il n'avait que des substitutions; eh bien, voici son fief, et ne le partageront avec lui que ceux qu'il voudra bien, car il s'appelle lion. Cet homme, c'est Mirabeau. A côté de la tribune, une autre machine s'élève, vrai bélier de guerre qui bat en brèche les monarchies, la presse. Un homme se saisit de la presse. Cet homme, c'est encore, c'est toujours

Mirabeau. Paraît la *Feuille des Etats généraux*, l'autorité la supprime sans avertissement (on ne connaissait point en ce temps-là les avertissements). Le lendemain, paraît une autre feuille : *Lettres à mes commettants*. Pendant que *cette voix âpre et rude et qui tonne toujours* ébranle les voûtes de l'assemblée, cette feuille brûlante court les rues, enflamme les masses, soulève les provinces. La tribune et la presse s'entendent on ne peut mieux. La tribune et la presse, c'est le glaive à double tranchant, c'est l'épée à deux mains. Qui manie la parole et la plume, manie le monde. Qui écrase la plume et la parole, étouffe le monde. L'embryon de matamore ébouriffé a fait décidément une belle poussée, l'embryon est devenu géant et le marquis peut s'éteindre doucement (1790), par un beau soleil, en murmurant : Ah ! voilà de la gloire, de la vraie gloire ! Oui, marquis, de la vraie gloire, celle qui a des rayons et des ombres, celle qui s'alimente d'amour et de haine, qui a un peuple pour héraut et pour base l'envie.

Comme on le diffame et comme on l'injurie, ce colosse qui tient tant de place et gêne tant d'ambitions ! comme on se moque adorablement de ce génie qui éclipse ou ajourne tant d'espoirs impatients ! comme on jette à la tête de ce terrible Mirabeau le louable Barnave ! Voici monsieur Mirabeau, le monstrueux bavard, ricane Rivarol. M. Barnave fait plaisir et M. Mirabeau fait peine, grogne M. Goupil. Bravo, Barnave ! souffle l'envie. Tais-toi, Mirabeau, répète la sotttise aux cent échos. Scélérat, gueux, assassin, traître ! hurlent jacobins et cordeliers. Petit Mirabeau ! plaisante la noblesse en secouant son fin jabot. » Qu'on me donne vingt cavaliers, demande cet aimable prince de Lambesc, qui tue les vieillards et sabre les femmes; qu'on me donne vingt cavaliers, et je vous le fourre aux galères.» Et Robespierre hausse les épaules, dans un coin, disant: Cela ne vaut rien. Mirabeau sourit et secoue sa crinière.

Fixant Robespierre, il répond : « Cet homme ira loin, car il croit tout ce qu'il dit.» La presse qu'il a créée le conspue. Il y a grêle de pamphlets, tonnerre de menaces. « Citoyens, écrit le doux Marat, élevez huit cents potences, pendez-y tous ces traîtres et, à leur tête, l'infâme Riquetti l'aîné ! » Mirabeau sourit et dit : « Il paraît qu'on publie des extravagances ; ceci est un paragraphe d'homme ivre. » Quand s'agite la Montagne, quand ragent ces quelques hommes ténébreux qui prennent en pitié l'Assemblée nationale et rêvent la Convention, Mirabeau se tourne vers la Montagne et, de son regard qui dompte et de sa voix qui rugit, il crie : Silence aux trente voix ! et la Montagne se tait. Patience, messieurs les coupeurs de tête, votre jour viendra ; mais patience, et laissez cet assassin de Mirabeau montrer à l'*Ami du peuple* le chemin du Panthéon ! Le peuple ne s'y trompe point, car le peuple et Mirabeau sont tous deux faits d'instincts. C'est l'instinct qui commence les révolutions, c'est l'instinct qui brise les vieilles choses et trouve les idées nouvelles. Mirabeau ne saurait se passer du peuple, et que serait le peuple sans Mirabeau ? Aussi, comme le peuple l'aime, comme il l'acclame et obéit à sa voix !

Ainsi va Mirabeau, passant par-dessus toutes les colères, celles de la cour, celles de l'Assemblée, celles de la ville, bravant toutes les tempêtes, celles du nord et du midi, de la royauté qui croule et de la révolution qui se rue. A ouragan, Ouragan et demi ; il est de toutes les fêtes : il est au Serment du Jeu de paume. Quand Louis envoie son maître de cérémonies à son assemblée ; c'est Mirabeau qui le reçoit, et vous savez avec quelle éloquence. On ne peut, en vérité, renvoyer plus dignement un valet à *son* maître. Il est du 14 juillet, sa voix vaut cent canons, pour démolir les bastilles. Il est du 4 août, car il l'a dit ce *chien enragé*, « les priviléges mourront de sa morsure. » Il est de la Fédération, il est de toutes les fêtes où l'on

s'embrasse, où l'on travaille, où l'on fonde. Il n'est point de celles où l'on massacre. Il n'est point des 5 et 6 octobre. Quand le peuple se précipite, le peuple que n'arrêtent, à certaines heures inévitables, ni casernes ni grenadiers, un seul homme peut parfois arrêter le peuple, c'est Mirabeau! Il est de tous les décrets, de toutes les abolitions, il est surtout de toutes les propositions; toutes les idées qu'a depuis exécutées la Révolution, Mirabeau les a proposées. Ce n'est ni un fondateur ni un homme d'Etat, c'est un démolisseur des iniquités, que les siècles ont faites et un semeur de théories que les siècles féconderont. Il fait des ruines, et sur ces ruines il jette à poignées du grain. Viendront après lui les déblayeurs de ruines et les enfouisseurs de grain... Il est l'homme fatal et comme qui dirait la synthèse de 89. Il éclate pour affirmer la vie et non la mort. Quand son œuvre sera faite, il s'en ira; 93 n'aura point sa tête, et celui-là, au moins, ne descendra point de la tribune pour monter à l'échafaud.

Et tous, amis comme ennemis, sentent si bien que cet homme est l'atlas de la Révolution et peut tant qu'il vivra la lancer ou la retenir à son gré, que tous, ceux qui en ont peur comme ceux qui l'aiment, viennent à lui. Marie-Antoinette, cette pauvre belle entêtée, finit par comprendre ce que le faible Louis a dès longtemps deviné; entre la Révolution et le roi qui en vérité ne se connaissent guère, Mirabeau ou, comme dit la reine, monsieur de Mirabeau pourra servir d'interprête. Le tribun est pauvre, le tribun a presque autant de dettes que d'idées. Le roi l'aidera un peu de son argent, il aidera beaucoup le roi de ses conseils. Quelques démarches sont tentées près de Mirabeau, qui hésite longtemps et adresse au roi, pour le bien éclairer sur ses véritables intentions, une profession de foi où nous lisons ces nettes paroles : « Je dé-
« clare au roi que je crois une contre-révolution aussi dange-

« reuse et criminelle que je trouve chimérique en France « l'espoir ou le projet d'un gouvernement quelconque, sans « un chef revêtu du pouvoir nécessaire pour appliquer toute la « force publique à l'exécution de la loi. » Et, sur la promesse du roi de ne jamais tenter ni même rêver une contre-révolution, Mirabeau accepte et fait passer à Louis une série de notes où la Révolution s'impose non plus tout-à-fait comme une menace, mais comme un conseil *in extremis*. « Sire, écrit « Mirabeau, je vais proposer demain telle loi à l'Assemblée, « acceptez-la ou vous êtes perdu. » Et voilà que la tourbe immense, des sournois, des fanatiques et des niais crie à l'infamie; voilà qu'on colporte dans les rues *la grande trahison découverte de monsieur de Mirabeau*; voilà que les pamphlets se déchaînent et que les injures et les calomnies grouillent. Et les barbouilleurs de papier et les petits, je ne dis pas les grands historiens répéteront *in sæcula sæculorum*, sur tous les tons : « Voyez, messieurs et mesdames, voilà ce qui vient de paraître : *la grande trahison découverte de monsieur de Mirabeau*. » Or, messieurs, entendons-nous, je vous prie, et que votre austérité daigne un instant se calmer. Qui donc eut jamais la prétention d'ériger Mirabeau en un de ces êtres fabuleux que l'on nomme en rhétorique des Catons? Qui ne sait les besoins énormes et le tempérament surhumain de ce frère de Pantagruel, aussi grand en génie et en passions que son père Gargantua? Quel parti eût donc osé réclamer Mirabeau pour son féal? Lequel, si large qu'il fût, eût pu contenir cet homme en qui, deux années durant, s'incarna pour ainsi dire toute la Révolution? A qui donc appartenait-il, si ce n'est à lui, à lui seul? La nature sait mieux que vous ce qu'elle fait; elle n'avait point créé tout exprès Mirabeau pour une république, 89 était l'œuvre de ce Messie et non 93. Il était royaliste non-seulement de naissance et d'instincts, mais de convictions. Ce qu'il mandait au

roi, il l'avait dès l'aube proclamé du haut de la tribune : Ni contre-révolution, ni république. « Je serai toujours, écrivait-il sous les verroux de la forteresse royale de Vincennes et prisonnier de Louis XVI, je serai ce que j'ai toujours été, le défenseur du pouvoir monarchique réglé par les lois et l'apôtre de la liberté garantie par le pouvoir monarchique. Le 6 octobre lui dénonçait le 21 janvier. Si Louis contemplait souvent le portrait de Charles Ier, Mirabeau, s'en allait souvent répétant : « On battra leurs cadavres ! » Et pourquoi lui reprocher à ce poète, à cet homme sensible d'avoir voulu conserver la vie de ceux dont il ne voulait point briser la couronne, « Sire, vous « êtes perdu si vous ne me suivez, mais moi je marche. » Qui sait si même il avait tort de considérer le salut de la royauté comme inséparable de celui de la liberté ? Et il suivit jusqu'au bout sa voie. Pas une seconde il ne s'arrêta : tant pis pour la royauté qui ne le suivit pas. Cessez donc, républicains, de poursuivre jusque dans la mémoire du grand Mirabeau vos aînés les constitutionnels. Il n'est point nécessaire, pour être républicain, ou seulement sévère, ou même indulgent, de ne pas savoir discerner les temps et les hommes. Madame de Staël, une ennemie politique de Mirabeau, car elle était la fille de Necker, Madame de Staël, une femme, c'est-à-dire une méchante langue, n'a-t-elle pas dit : « Mirabeau, « soit qu'il acceptât ou non l'argent de la cour, était bien « décidé à se faire le maître et non l'instrument de cette « cour. » Enfin à ceux qui supposent des relations entre Mirabeau et le Palais-Royal, cet éternel asile des princes républicains et des Césars déclassés, le tribun s'est chargé d'infliger un démenti qu'il ne nous convient point de rappeler ici. Singulier prince, du reste, dont Monsieur (Louis XVIII) comparait le caractère à deux boules d'ivoire huilées que l'on s'efforcerait en vain de retenir ensemble.

L'Assemblée a élu Mirabeau pour son président. En lui se concentrent toute la domination morale, le pouvoir officiel, les espérances, les regrets; mais c'est bien rude à porter, si athlète qu'on soit, une révolution. Les forces extraordinaires de Mirabeau s'épuisent, le travail incessant, les luttes perpétuelles, les plaisirs passionnés usent le colosse, et aussi, selon toute apparence, (la lecture des documents nous a convaincu), le poison. Oui, le poison; Mirabeau ne manque pas d'ennemis, et tous les moyens sont bons au fanatisme et surtout à l'envie. Le 27 mars 1791, tout Paris apprend que Mirabeau est malade, et tout Paris tremble aussitôt et comprend qu'un grand malheur est dans l'air. C'est égal, meurs, Mirabeau, car hier le peuple qui t'adore marquait « l'arbre où tu seras pendu. » Une dernière fois il se traîne à l'Assemblée, qu'il a saisie d'une loi sur les mines. Cinq fois il monte à la tribune, il enlève les suffrages, la loi passe, et il retombe anéanti sur son lit de douleur pour ne s'en plus relever. Trois jours et trois nuits, une multitude immense stationne sur le boulevard et remplit la rue de la Chaussée-d'Antin, pressant, arrêtant, questionnant tous ceux qui vont à la maison mortuaire, les parents, les amis, les enthousiastes, les curieux, les envieux. Les députations font la queue, l'Assemblée envoie d'heure en heure des membres choisis. M. Robespierre n'en veut être. La société des Amis de la Constitution accourt, Barnave en tête; ce dont Mirabeau est fort touché. De minute en minute, des bulletins sont lancés par les fenêtres : ils passent de main en main, de rues en rues, et vont porter par toute la ville de chétives espérances ou de poignantes inquiétudes Un jeune homme dans la foule, s'arrachant les cheveux, offre son sang pour qu'il soit transfusé dans les veines du moribond. Pendant ce temps, Lamarck, Frochot, Pellenc, madame du Saillant, sa sœur, la marquise d'Aragon, sa nièce, Legrain, le vieux domestique, sanglotent.

Son secrétaire, M. de Comps, s'est retiré dans sa chambre pour prendre une heure de repos; on le réveille, il croit que tout est fini déjà et se perce de plusieurs coups de canif, en s'écriant: « Mon maître! crime! poison! » et lui le grand homme, il agonise lentement. Son médecin privilégié, son jeune ami Cabanis est là pour adoucir des souffrances parfois cruelles et le conduire doucement aux portes de l'éternité. Il s'entretient, paisible et souriant, avec Cabanis. Ils parlent ensemble de ce qui se passe à l'Assemblée, de ce qui se fait à la cour; ils se préoccupent de ce que sera la France quand Mirabeau ne sera plus. « J'emporte le deuil de la monarchie, dit le mourant; « après moi, les factieux s'en disputeront les morceaux. » Et ce pauvre roi : « Ils battront leurs cadavres, » répète-t-il. Et M. de Talleyrand, un vieil ami avec qui il était brouillé, vient tout d'un coup s'asseoir à son chevet. Ils causent une bonne heure avec effusion, et Talleyrand emporte pour l'Assemblée un mémoire sur les successions. Et l'Europe, que dit-elle?— « Ah! si *j'eusse vécu*, que j'eusse donné de chagrin à ce « Pitt! » Sa fin approche. — «Allons mon cher Cabanis, je mourrai aujourd'hui. Quand on en est là il ne reste plus qu'une chose à faire : c'est de se parfumer, de se couronner de fleurs et de s'environner de musique, afin d'entrer agréablement dans ce sommeil dont on ne se réveille plus. Legrain, qu'on se prépare à me raser, à faire ma toilette tout entière.» Cabanis le contemple avec des sanglots étouffés.—«Eh bien! êtes-vous content, mon cher connaisseur en belles morts?»Enfin, entendant le canon qui tonne, il demande : « Sont-ce déjà les funérailles « d'Achille? » Ce mot si célèbre arrive aux oreilles de Robespierre, qui s'écrie : « Achille est mort, Troie ne sera pas prise. »

Le 2 avril 1791, vers dix heures du matin, le président de l'Assemblée nationale se lève et dit : « il est mort! » et tout Paris, et toute la France redit : il est mort! Le directoire du

département s'avance et propose d'inhumer le grand citoyen dans la nouvelle église de Sainte-Geneviève et de décréter « que cet édifice sera désormais destiné à recevoir les cendres des grands hommes... Sur le fronton l'on gravera : *Aux grands hommes la patrie reconnaissante.* » Barnave, le louable Barnave, dit : « Il a mérité cet honneur. » Robespierre ajoute : « J'appuie la proposition de tout mon pouvoir ou plutôt de toute ma sensibilité. » Et l'Assemblée décrète pour Mirabeau le Panthéon.

On n'avait point vu en France de funérailles comme celles de Mirabeau. Le cortége compta cent mille personnes. Mirabeau, le créateur de la tribune, le premier de nos orateurs dans l'ordre du génie et dans l'ordre du temps, eut l'heur étrange d'être le premier citoyen enterré avec pompe, et surtout le premier regretté. Jusque-là on n'avait rendu de tels hommages qu'aux princes et l'on n'avait pleuré personne. On entendit pour la première fois à ces funérailles, disent les naïfs récits du temps, le tam-tam et l'imposant trombone. Soit, mais on y entendit surtout pour la première fois les sanglots d'un peuple.

Ainsi se succédèrent d'année en année dans la tombe : Sophie, qui voulut partir la première (1789); le marquis (1790) et Honoré-Gabriel, l'amant de l'une et le fils de l'autre (91). Le bailli vivra trois ans encore, il verra conduire son neveu au Panthéon et le roi à la guillotine.

Meurs, Mirabeau ; la mort, tu l'as dit toi-même, n'est point le repos. Ta mémoire sera orageuse comme le fut ta vie.

Un jour vint où l'on chassa du Panthéon « l'infâme

Riquetti l'aîné » pour lui substituer le vertueux Marat, puis un autre où l'on jeta au vent les cendres de l'*Ami du peuple*; et Mirabeau reprit le chemin du Panthéon. Il eut, lui qui aimait tant la gloire; lui, le connaisseur en belles renommées, il eut tous les genres de gloire, l'accusation, l'amour, la calomnie, l'enthousiasme. On fit sur lui des complaintes. *Hélas! il est mort!* et puis des pamphlets : *Les Turpitudes de M. de Mirabeau.* Sur cette tombe à peine fermée, l'on déblatéra ces mauvais vers :

L'Éternel, fatigué des crimes de ce monde
Et voulant le punir par un cruel fléau,
Recueillit un instant sa sagesse profonde.
Il dit à Lucifer : Engendre Mirabeau.
Le diable alors le fit à son image,
D'une peau dégoûtante enveloppa ses traits
Et dans son cœur plaça tous les forfaits.
Il lui laissa l'éloquence en partage ;
Mais par les charmes du langage
Sur les mortels il eut tant de pouvoir,
Que le démon, au désespoir,
Détruisit son plus bel ouvrage.
Il eut raison..... ce monstre insidieux
Aurait anéanti son père,
Renversé les temples des dieux
Et placé l'enfer sur la terre.

Un poëte un peu meilleur, quoique fort classique, Marie-Joseph Chénier le chanta tout d'abord, puis le traîna aux gémonies. Les poëtes n'en font jamais d'autres. Il n'est point de joie folle, de divagation inouïe, de douleur profonde, d'imagination insensée que n'ait suggérée la mort de Mirabeau.

Une foule d'inventions des plus burlesques, mélanges innommés d'amour et de haine, sont les témoignages vivants du bruit immense que fit ce colosse en tombant. Entre autres libelles extravagants pleins de verve d'ailleurs, nous citerons la *Confession générale de feu Honoré-Gabriel Riquetti, ci-devant comte de Mirabeau, de son vivant très-infidèle mandataire du tiers état de la sénéchaussée d'Aix, membre du département de Paris, à son féal ami et digne collègue Talleyrand, ci-devant évêque d'Autun, suivie d'une lettre à madame Lejay*. Cette confession, où le mort s'accusait, cela va sans dire, de tous les crimes, avait pour épigraphe ces vers de *la Pucelle :*

> ... Au devoir il faut enfin se rendre;
> Toute ma vie, j'ai hanté les vauriens.

Et le pauvre Mirabeau finissait sa lettre à madame Lejay par ces mots : « Forcez le peuple à dire : Il n'a fait qu'une chose pour notre bonheur, il est mort. » Cette madame Lejay, femme du libraire-imprimeur des *Lettres à mes commettants,* fut le dernier caprice du tribun, comme madame de Nehra fut sa dernière amie. Et elle n'en garda point petite vanité, comme nous le montre l'anecdote suivante.

A une table bruyante et nombreuse, un jour, l'on parlait de la Révolution. Les uns l'exaltaient, les autres la maudissaient. « J'en sais plus long que vous, s'écria tout d'un coup madame Lejay, j'ai couché avec la Révolution. » Béranger, qui était de la fête, rapporta le mot à son illustre ami M. Michelet, de qui nous le tenons.

Il vint dans l'esprit d'un autre folliculaire une assez plaisante idée. Il mena Gabriel Riquetti, décrété grand homme des Français par l'Assemblée nationale et roi des Français de

par l'auteur, il le mena, la couronne royale en tête et la cocarde sur le cœur, à la diète générale des rois de France, tenue aux Champs-Élysées. Et le marquis de Mirabeau de sauter à la gorge de son fils impie, et les rois de crier : haro sur l'intrus! Mais Riquetti, le monstrueux bavard, ne s'étonne pour si peu. Il harangue l'Assemblée royale tout comme il haranguait la veille l'Assemblée nationale. Il prouve à tous ces ci-devant qu'il a régné deux ans et qu'en ces deux ans, tout grand vaurien qu'il fût, il a fait plus de bien à la France qu'eux tous en tant de siècles; et saint Louis se tait, et Henri IV s'écrie : Ventre-saint-gris! et Louis XV fait la pirouette, et Louis XIV le roi-soleil, clôt la diète par la reconnaissance solennelle de la royauté de Mirabeau.

Trêve aux folies. Comme M. Lucas de Montigny, nous ne croyons pouvoir terminer mieux cette étude qu'en répétant ces paroles du grand homme, la meilleure de ses épitaphes :

« Souvenez-vous que la seule dédicace qui nous est venue de l'antiquité, celle d'Eschyle, ne porte que ces mots : AU TEMPS. Eh bien! cette dédicace est la devise de quiconque aima sincèrement et avant tout la gloire. AU TEMPS ! ils auront beau faire : je serai moissonné jeune, et bientôt ou le *temps* répondra pour moi, car j'écris et j'écrirai pour le TEMPS et non pour les partis. »

Le temps a, comme celle d'Eschyle, accepté et justifié la dédicace de Mirabeau. Maintenant que le temps a parlé et que les passions contemporaines peu à peu se sont tues, la grande figure de Mirabeau, tant et tant débattue et ballottée, tour à tour conspuée et déifiée, éclairée puis voilée, a revêtu enfin le calme de l'éternité; l'argile changeante, où chacun

laissait son empreinte, s'est faite marbre, et la grande histoire, qui voit de haut et qui est la voix du TEMPS, a compris Mirabeau ; car elle aussi comme lui ne parle point « pour les partis », et elle lui a fait une grande place. Mirabeau, c'est l'homme de 89.

Un homme vient d'entrer dans l'éternité dont la destinée nous remet en mémoire celle d'Honoré-Gabriel Riquetti. Comme lui, frappé bien longtemps avant l'âge par la mort idiote, il a émancipé un grand peuple; il a été l'atlas, le génie unique, *spes una* d'une grande révolution qu'il dirigeait et modérait à son gré. Il a conquis l'estime du monde, l'amour d'une nation. Sa mort fut un deuil universel. Il a dédié son œuvre AU TEMPS, et non aux partis. Cette œuvre immortelle est sœur de celle de Mirabeau, car elle se nomme : l'Italie. Pauvre grand Cavour! il ne manque à sa renommée que le roman d'amour. Après tout, qui sait? Et puis il est des hommes qui savent fort bien s'en passer.

Qu'il nous soit permis enfin de basarder une conclusion contraire à celle de notre très-illustre et très-aimé poète Victor Hugo. « La Providence, dit-il en terminant son admirable étude sur Mirabeau (1834), la Providence ne crée pas des hommes pareils quand ils sont inutiles. Elle ne jette pas de cette graine-là au vent. Et, en effet, à quoi pourrait servir maintenant un Mirabeau? Un Mirabeau, c'est une foudre. Qu'y a-t-il à foudroyer?... Un orage comme Mirabeau qui passerait sur nous ne trouverait pas un seul sommet où s'accrocher. Mirabeau, c'est un grand homme de révolution. Il nous faut maintenant le grand homme du progrès. »

Mais non, tout nous dit, au contraire, qu'il faudrabien que

le grand homme du progrès soit un Mirabeau. La société qui s'éveillait en 89 s'est rendormie. M'est avis qu'une voix « âpre et rude et qui tonne toujours » pourra seule la réveiller de sa léthargie profonde. Tout est défait, dites-vous, rien n'est refait. C'est vrai, et bien des choses qui étaient défaites se sont refaites.

Vous savez mieux que personne, vous qui fûtes un sublime ouragan, qu'il est toujours des sommets où la tempête se peut accrocher.

Mario Proth.

LETTRES D'AMOUR DE MIRABEAU

I

A SOPHIE.

Oh ! non, mon amie, je ne crois pas que tu aies été insensible à cet affreux silence qui nous a enveloppés pendant près de deux mois. Quand je ne te connaîtrais pas comme je fais, qui pourrait ne pas prendre confiance dans ta délicieuse ingénuité ? qui ne persuaderaient tes plaintes amères, ton trouble continuel, tes expressions si forte, quoique si simples, si variées et si naturelles ? Ah ! je le sens, je n'ai pas été seul malheureux ; et, malgré les distractions qui t'obsèdent, tu ne l'étais guère moins que moi. O mon amie ! je serais bien cruel à moi-même si *je ne croyais pas à ton amour*. Eh ! quel autre bien me reste-t-il ? quelle autre consolation ? quel autre espoir ? Tu penses peut-être qu'il y aurait plus que de l'injustice à moi, qu'il y aurait de l'ingratitude à en douter. Mais prends garde, chère amante, que l'amour passé est plus que prouvé par ta conduite passée, sans doute ; mais que le présent seul peut prouver l'amour présent. Certainement j'ai de toi la plus haute opinion que jamais amant ait eue de sa maîtresse ; je te l'ai dit cent fois, je suis plus amoureux de tes vertus que de tes charmes ; et un mot, qui me peint ton

âme m'est plus délicieux que ces ravissantes faveurs dont l'idée seule me plonge dans le délire. D'après cette déclaration bien formelle, je crois que tu peux et que tu dois me pardonner des craintes uniquement relatives au peu que je crois mériter, à l'opinion que j'ai de mon étoile, aux artifices que je redoute de mes ennemis. Tu es si jeune, si malheureuse, si tourmentée ; je suis si amoureux et, par cela même, si exigeant au fond de mon cœur, qu'il n'est pas étonnant que je tremble quelquefois ; mais ce n'est jamais que lorsque tu te tais, que lorsque tu ne relèves pas le cœur abattu de ton ami. Tu peux voir, par les choses que je t'écris depuis huit mois, que tu calmes à ton gré ma tête et mon cœur. Je ne le crois pas *plus vaste que le tien.* Qui, mieux que Gabriel, connaît toute ta sensibilité, cette sensibilité inépuisable qui a fait, qui fait, qui fera tout mon bonheur? Mais il m'est permis d'assurer t'aimer plus encore que tu ne me chéris, parce que tu es infiniment plus aimable que moi, ce que je sais mieux discerner que toi, mettant à part, s'il est possible, les préventions de l'amour qui nous sont communes, parce que j'ai beaucoup plus connu de femmes que tu ne connaîtras jamais d'hommes. Il est vrai qu'il n'en est pas un seul capable de plus de sacrifices, de dévouement et de sincérité que moi ; et surtout pas un seul capable d'un amour aussi exclusif que le mien, parce que l'habitude de tromper des femmes leur ôte la faculté d'être constants, tandis que cette habitude-là même m'a fait soupirer après une amie telle que toi, que je n'espérais pas trouver, et dont je sens mieux le prix en raison de ce que je l'ai plus désirée. Mais il y a tout plein d'hommes plus aimables que je ne puis être, depuis que le vent de l'adversité a soufflé sur moi ; et jamais tournure d'esprit, façon de penser et caractère ne furent mieux assortis pour me séduire que les tiens. Je n'eusse pu

beaucoup aimer une femme sans esprit, parce qu'il me faut raisonner avec ma compagne. Un esprit recherché me fatigue : qui avait plus de celui-là que madame de Feuillans? L'affectation, selon moi, est à la nature, ce que le rouge et le blanc sont à la beauté c'est-à-dire non-seulement inutile, mais très-nuisible à ce qu'elle veut embellir. Il me fallait donc trouver un esprit naïf, quoique fin, solide, et cependant gai. J'ai si peu de préjugés ordinaires, je pense si peu comme tout le monde, qu'une femmelette, pétrie de petitesse et tyrannisée par les convenances, ne m'eût jamais convenu. Je t'ai trouvée forte, énergique, résolue, décidée. Ce n'était pas tout. Mon caractère est inégal, ma susceptibilité est prodigieuse, ma vivacité excessive; il fallait que je rencontrasse une femme douce et indulgente pour faire mes délices; et je ne devais pas espérer que ces qualités précieuses se rencontrassent avec des vertus beaucoup plus rares et qu'on regarde comme incompatibles. Cependant, ô mon épouse! j'ai trouvé tout cela réuni dans toi. Songe donc à ce que tu m'es : tout l'édifice de mon bonheur est fondé sur toi. Ne trouve pas mauvais que je tremble à la seule idée d'un péril qui me paraîtrait le menacer, ni que je te regarde comme un bien infiniment plus précieux pour moi que je ne puis l'être pour toi. Mon caractère était fait, le tien ne l'était pas; mes principes décidés, et à peine avais-tu pensé à la nécessité de t'en former. Tu aurais pu trouver dans le monde une autre sorte d'attachement et de bonheur que celui que tu as cueilli dans les bras de Gabriel; mais Sophie était indispensable à ma félicité, elle seule pouvait l'assurer. — Que je suis sensible à cette espèce de répugnance que tu exprimes si bien, et que t'inspire le baiser d'une femme même! Tu es si caressante, ô *ma fanfan*! que je dois m'applaudir de ce changement : car c'est bien à l'amour qu'il est entièrement dû. Hélas! cela est

bien naturel, que de froides caresses te rappellent ces ardents transports que tu regrettes, et que tu ne retrouveras jamais que sur mon sein. O amour! c'était une des choses qui me donnaient quelque humeur contre la Saint-Belin, avant qu'elle eût si bien mérité mon mépris et ma haine; c'est que tu lui prodiguais de ces doux riens qui faisaient tout mon bonheur, et que souvent tes caresses étaient si ardentes, que tu étais obligée de te réprimer, puisque toi-même m'as écrit qu'il te prenait des idées qui te chassaient de ton lit qu'elle partageait. Il me semble que les faveurs les plus simples doivent être réservées à l'amour, et ton sexe me paraît les dérober : je puis dire même ton sexe seul; car un regard gracieux qu'obtiendrait de toi un être du mien me mettrait au désespoir.

Je reviens de la promenade, j'y ai été assez longtemps aujourd'hui. Il faisait très-chaud : j'ai peur que tu n'en aies été incommodée; car tu m'y as paru très-sensible; et le poids qui te le rend plus difficile à supporter augmente tous les jours. Heureusement les chaleurs seront absolument abattues lorsque tu accoucheras; mais surtout, ne fais point alors allumer de trop grands feux dans ta chambre, et souviens-toi, en dépit de toutes les commères qui t'entoureront, que l'excessive chaleur a causé plus d'accidents aux femmes en couches que les imprudences contraires.

Hélas! oui, adorable amie, notre position précaire et dépendante, en Hollande, nous a ôté bien des moments. Tu souffrais de voir ton ami le stipendié d'un libraire, et tu aurais bien voulu que son travail ne fût que volontaire : il est certain qu'alors j'eusse été plus paresseux, et qu'assurément je ne me serais pas levé de si grand matin. Nous aimions tant notre lit! ah! c'était là que, s'il y avait souvent des combats, il n'y avait jamais de longues querelles. Tu daignes te rap-

peler, ô mon amie douce! qu'un de tes baisers ramenait toujours la sérénité sur mon visage et la paix dans mon cœur. Ah! qui aurait pu résister à tes douces caresses, à ta tendresse si complaisante, si docile même? Car enfin il est sûr que souvent j'étais injuste, ou du moins trop susceptible. Le premier mois surtout, cette furie de Belin était sans cesse après moi. Elle alla jusqu'à me dire que Draweman t'avait voulu embrasser sur l'escalier: et, si elle ne me dit pas qu'il l'avait fait, cela avait plutôt l'air du ménagement, pour ne pas trop m'affliger, que celui de la vérité. Ensuite, quand Changuion m'écrasait d'ouvrage, j'avais des mouvements involontaires de vivacité et d'impatience que tu pouvais prendre pour de l'humeur contre toi, et tu te serais bien trompée; mais cette erreur très-excusable pouvait t'en donner à toi, douce et bonne Sophie, qui ne m'en as jamais montré un moment. D'ailleurs, j'avoue que ma jalousie est sans bornes: tes leçons d'italien me mettaient au supplice; je m'en allais de guerre lasse; souvent je te grondais sur ton étourderie grammaticale, pour cacher le vrai sentiment qui me tyrannisait. — Je te dis tous mes secrets, ma fanfan, bien sûr que tu me pardonneras, comme tu m'as déjà pardonné; mais observe du moins que, convaincu comme je le suis, que j'avais quelquefois tort de me fâcher d'un rien très-innocent, je n'avais pas autant de mérite que tu crois à revenir si facilement. Il est vrai que, dans ces circonstances, ma peine, pour n'avoir qu'une cause légère, n'en était pas moins cuisante et moins vive. Mais tes yeux, qui me fixaient si tendrement et se détournaient avec tant de tristesse quand je paraissais encore assombri, avaient bientôt porté l'attendrissement et la persuasion jusqu'au fond de mon cœur, et mes lèvres te portaient aussitôt tout l'amour que tes regards en avaient pompé. En tout, mon amie, ton Gabriel a bien des

défauts ; mais ils sont excusables à raison des contrariétés, des malheurs qui l'ont tant aigri, et surtout de son amour sans bornes et de son honnêteté sans tache. Oui, je le crois, et j'ose le répéter avec toi : peu d'amants sont capables de m'imiter; mais c'est qu'aucune femme n'est digne d'inspirer un tel amour. — P... m'a parlé, en courant, d'un nouveau voyage à Lyon. Naturellement, il ne devrait pas être bien long; mais, comme tu dis, il *s'éternise partout*, et j'ai déjà peur que nous ne languissions longtemps. Hélas! à peine osé-je encore y penser, et ne voici que le neuvième jour que je l'ai vu : mais, comme tu le remarques bien, jamais nous n'avions connu de telles privations, et nous en éprouvons trop à la fois. D'ailleurs, mes premières lettres sont trop tristes, et celles-ci te feront plus de plaisir. En outre, elles répondent à des choses essentielles et te donnent des avis que tu ne saurais recevoir trop tôt. Tu le sentiras bien, ma belle amie, et cela me fait espérer que tu le presseras vivement de revenir bientôt : j'en ai d'autant plus besoin que je ne n'espère de papier qu'à sa quatrième visite; et je t'avertis que la disette me menace beaucoup. J'ai déjà sondé mon porte-clefs pour m'en donner; mais il fait la sourde oreille. Quand tu me sauras avec quinze ou vingt cahiers devant moi, cela te fera grand plaisir. A présent, je ne vis que de pillage ; et, quoique, grâce à mon caractère si prodigieusement serré et petit, je t'écrive au moins quatre heures par jour, cela me paraît bien peu. Ma vue s'affaiblit de plus en plus; je ne veux la perdre que pour toi : ainsi je désire te consacrer tout mon temps ; et ce temps est long, comme tu sais. Adieu, ma bien chère et à jamais unique amie, mon amante, mon épouse, ma Sophie-Gabriel. Dis-moi bien que tu n'apprendras jamais à pouvoir vivre sans moi. Le temps ne doit rien diminuer à l'amour, ô Sophie! puisque c'est lui seul qui peut en confir-

mer la vérité et la durée. D'ailleurs, n'est-ce pas dans le sein de ce temps redoutable, quelquefois si rapide, actuellement si lent, que sont enserrées toutes nos espérances? Que serait-ce donc que la vie, si, nous privant chaque jour de quelqu'un de nos bonheurs passés, elle ne tenait aucune des promesses qu'elle nous fait pour l'avenir? O mon amie! encourageons-nous; augmentons, s'il se peut, mutuellement notre amour de tout ce que nous avons perdu, de tout ce que nous espérons recouvrer. Songeons souvent que l'honneur est pour nous où est la félicité : aspirons sans relâche à ce but, qui seul peut nous donner, par sa délicieuse perspective, la force de l'atteindre.

9 *août, samedi.* J'ai été toute la nuit occupé de toi, et cependant j'ai dormi; mais je me suis réveillé vingt fois. Ces moments-là sont bien cruels : on vient de voir tout ce qu'on adore; on se hâte de profiter de son bonheur; et, dans l'instant où l'on croit le saisir, l'on s'aperçoit, avec une désolante surprise, qu'il a fui. Mon amie bonne, tu éprouves souvent ce sentiment douloureux; ainsi je n'ai que faire de t'en déceler toute l'amertume. Le jour, on n'est pas la proie de ces méprises, parce que l'illusion n'est jamais si complète; mais, la nuit, on arrose son chevet de ses larmes, et, cependant, on y enfonce la tête pour y retrouver son erreur.—Je pense comme toi, ma charmante amie, que nous nous accommoderions très-bien d'une fortune médiocre, et très-mal d'un grand état: mais observe que l'opulence ne nous obligera point à tenir *un grand état,* surtout résolus, comme nous le sommes, de vivre en pays étranger. Quelque petit que soit le nombre des fantaisies de deux amants, cependant il est doux de n'être arrêté dans aucun projet faute d'argent. Comme nous ne vivons que pour nous et nos enfants, nous serons bien aises

de pouvoir nous transporter, à volonté, où nous croirons mieux être, quoique bien sûrs d'être partout bien ensemble. Tu sais bien que ton ami voudrait te donner sans cesse de nouveaux plaisirs ; qu'il a un goût assez cher, qui est les livres ; que l'envie de te voir parée, quoique avec élégance, et non pas magnificence, l'excite vivement ; qu'il ne sera vraiment content enfin, que lorsqu'il t'aura rendu tout ce qu'il t'a coûté. D'ailleurs, nous aurons probablement plusieurs enfants, si nous nous retrouvons de bonne heure ensemble ; et, pour mettre leur fortune à l'abri de tout procès, c'est sur notre revenu qu'il faut leur épargner. Je compte cependant que, toi achetant d'un tiers une de mes terres, je la leur mettrais à l'abri de tout événement. Quoi qu'il en soit, ne nous désire point une fortune médiocre; nous saurons très-bien jouir d'une plus grande, sans nous rendre esclaves de personne, ni d'aucun préjugé. Ah ! je le sais bien, que la vie la plus retirée ne t'effraye pas, qu'elle te plaît même : eh! quel noviciat n'en as-tu pas fait en Hollande ! mais, chère amante, tu savais bien que ton ami ne pouvait t'y procurer plus de dissipation. Il aurait fallu te jeter dans des sociétés mal assorties, et nous n'en avions que trop de cette bégueule de Coul qui ne m'a pas pardonné de ne point vouloir de son énorme corpulence. Moi-même je n'ai jamais voulu chercher à aller dans le monde, parce que je sentais que je ne pourrais t'y mener ; peut-être aurais-je bien fait cependant de m'y introduire, parce que cela aurait pu nous tirer de la dépendance de ce scélérat de Le Quesne. Mais, après l'exemple de Crévenna, tu dois voir ce qu'il y a à espérer des gens riches.

. . . .

P... m'avait dit où était le couvent de ma mère; je l'ai totalement oublié : il faut que tu tâches absolument qu'il te le dise. Tu peux même lui promettre de ne pas lui écrire à son

insu, d'autant qu'il y aurait du danger à le faire à présent. C'est à moi qu'il faut écrire sans cesse, mon amie bonne, à moi qui ne vis plus que pour lire tes lettres et te revoir un jour. — Tu vois bien que je n'ai pas un moment pour lui parler de cachets, cartouches, etc. J'ai demandé ici des crayons et des couleurs : on m'a répondu que cela ne se pouvait pas. Les cachets ne nous coûteront presque rien ; il n'y a qu'à les faire en acier ; mais cela n'est pas pressé tant qu'aucun de nous n'est libre. Je veux me faire faire un cachet dont j'ai trouvé la devise, qui est charmante par l'énergie et la brièveté qu'elle a en latin : *A te principium, tibi desinet.* Cela veut dire : C'est avec toi qu'a commencé l'amour, c'est avec toi qu'il finira. Vois, que de choses en cinq mots! ce sera à jamais ma devise. Celle qui nous est commune, tu l'as choisie ; c'est : *L'amour brave le sort*, en attendant qu'on puisse lui substituer : *L'amour a soumis le sort.* Je ne me souviens point du tout des vers du cartouche, et tu me les enverras à la première fois ; mais tout cela n'est pas pressé. Epargnons notre argent pour tes couches, je t'en prie. J'approuve fort ton idée pour ma bague ; mais je ne veux pas changer celle que je porte, et d'ailleurs elle est trop gâtée. Tu peux bien me sacrifier de tes cheveux pour en faire une autre ; la tienne servira de modèle pour le chiffre ; je la garderai ici sans qu'on s'en aperçoive ; mais je n'y consens qu'à condition que les frais de façon et la valeur de l'entourage n'excèderont pas celle de la bague ; sans quoi je n'en veux pas : que P... consulte sur cela un joaillier. C'est à toi-même que tu aurais dû faire ce cadeau ; mais je ne m'oppose point à ce charmant présent, sous la condition que j'y ai mise, et dans l'espoir d'imaginer et de pouvoir me procurer des revanches. D'ailleurs, je pense que cette bague t'eût attiré des querelles ; mais cependant, je ne veux pas que tu renonces à celle que tu portes ; ni toi non plus,

n'est-ce pas, Sophie? — Ma montre ne me sera sûrement pas rendue ici : j'ai eu bien du regret à voir qu'elle a été si gâtée dans les poches de P...; mais je ferai réparer cela; car cette montre-là ne me quittera jamais. — Tu sais à présent que je me suis mis au lait, et je ne le quitterai pas; car ma poitrine délabrée en a plus besoin que jamais. Cette pauvre folle, qui va mourir, et semble recouvrer sa raison pour sentir toute l'horreur de son état, m'a fait grande pitié, ma bonne amie; cette circonstance, surtout, d'avoir été abandonnée par un lâche et perfide ravisseur, m'a été jusqu'au fond de l'âme. Peut-être cette infortunée, si elle eût rencontré un homme honnête, l'eût-elle été aussi, quoique faible, et par conséquent susceptible de dépravation. La plupart des femmes, et des hommes aussi, ne sont que ce que les font les circonstances. Ce n'est point la corruption de cette femme qu'il faudrait punir, c'est l'infamie du corrupteur. C'est à un tel homme que M. le président de R... prétendait m'assimiler. J'espère que tu ne lui pardonneras jamais cette iniquité. — Ah! oui, mon amie, *quand la vie n'est pas un bonheur, elle est un supplice;* mais l'amour et l'espoir la rendent supportable. Ne perds donc pas le courage, ô ma Sophie! ce serait dégrader ton âme et nous ôter toutes sortes de ressources.

II

Tu es bien mal en livres, pauvre chère fanfan. Je suis bien aise que tu aies lu Young; il y a des choses sublimes, beaucoup de bizarres et quelques-unes de folles : mais un tel livre va au cœur quand on est malheureux; car on n'est jamais si

sensible. Ils ne veulent donc point que tu lises des romans? Les pauvres gens ne savent pas que rien ne semble si plat que la plupart des romans, quand on aime. Tu feras de furieux reproches à Rousseau quand tu reliras son Héloïse; mais tu y trouveras des choses vraiment inspirées par la passion et exprimées comme il exprime toujours. Au reste, tous ces grands écrivains ne nous paraissent plus des maîtres, quand il est question d'amour ; c'est nous qui savons le secret de ce dieu. P... m'a dit qu'il te prêtait le journal de Linguet. Vois s'il n'y aura rien sur Watron, et n'oublie pas que tu m'as promis de prendre des notes pour mon grand ouvrage. Ce genre d'occupation te fera toujours plaisir, puisqu'il te rappellera sans cesse ton ami. Tu juges bien que je n'écris pas un mot sur cette matière depuis que je sais que mes papiers iront à la police. Tu ne saurais croire combien cela me gêne et me glace l'imagination. Aussi, hormis ce que je t'écris et nos dialogues, je ne prends que des notes pures et simples, sans hasarder la moindre réflexion. Tu peux noter aussi toute pensée remarquable et saillante dans mes principes ou contre mes principes, en observant toujours de citer exactement. Il faut que P... t'abonne à un cabinet littéraire dont tu aies le catalogue ; il est trop cruel de ne pouvoir se procurer jamais que des livres d'emprunt mal choisis. — Hélas! mon amie, je voudrais bien travailler à mes affaires avec la plus grande activité ; mais tu sais ce que j'y puis ; écrire des lettres auxquelles on ne répond pas. En voilà à peu près une douzaine, je crois, que j'envoie à M. Lenoir ; de quoi cela m'a-t-il avancé? Cependant je continuerai toujours; mais il faut une permission, et, pour avoir cette permission, il faut voir M. de R...Je comptais que l'Assomption nous l'amènerait; mais il est tout occupé des ordres à donner pour dimanche, où tout Paris vient à Vincennes. Au moyen de cela, nous ne le verrons

peut-être pas après-demain : en ce cas, je lui ferai demander d'écrire à M. Lenoir, d'autant que je veux lui faire un peu de honte de l'état où l'on me laisse. Il est vrai de dire que je n'ai plus ni culottes, ni souliers, ni bas, ni habit. Ma culotte de drap est en pièces; mes culottes de basin il faut bien les faire blanchir. Je n'ai pas une paire de bas dont les pieds ne soient troués. Mon habit de drap est en loques, l'autre plus sale qu'un torchon. Tous les prisonniers qui sont au compte du roi ont abondamment le nécessaire : faut-il que je manque de tout parce que je suis au compte de mon père? J'écrirai sur cela une lettre très-forte à M. Lenoir, pour lui donner un peu d'humeur contre le vénérable *Ami des hommes.* — Pauvre mimi, tu auras bien chaud aujourd'hui ; car j'étouffe de chaleur dans mon cachot, dont les murs sont 7 ou 8 fois au moins plus épais que les tiens. Hélas ! les baisers de l'ami ne te rafraîchiraient pas; mais cette chaleur te ferait oublier l'autre, et nous ne mourrions du moins que de volupté. Adieu. mon épouse; adieu, ma bien-aimée, l'amie, l'élue de mon cœur, le bonheur de Gabriel et son amante à jamais adorée. Je t'embrasse comme et autant que tu veux l'être, le tout sans compter, sans te dérober la langue, sans te faire aucune malice; enfin, si ce n'est que je te mords partout, et que, jaloux de ta blancheur, je te couvre de suçons. Adieu, bonne bonne. Baise-moi donc bien fort.

16 *août, samedi.* J'aurais été cruellement inquiet de ta fluxion, si je l'avais sue à temps, ma toute belle amie; car, outre que cela est bien douloureux, cela pouvait avoir de fâcheuses suites pour le petit enfant que tu portes dans ton sein. Aie bien soin de ta santé, chère amour, pour lui, mais surtout pour toi et pour moi. Voici la saison des fruits ; ils te tenteront, car ceux de ce pays sont beaux et bons. Mais n'en

mange pas excessivement, et surtout qu'ils soient mûrs. O mon amie bonne ! que deviendrait ton Gabriel si tu étais malade ! — Je pleure de bien bon cœur quand je relis les tendres plaintes que t'arrachaient l'absence de P... et la privation de mes lettres ; mais ces larmes sont douces : je vois, je sens combien je suis aimé, et je pardonne presque au malheur auquel j'en dois de nouvelles preuves. Ton pauvre cœur a bien souffert, amie douce ; tu étais presque désespérée. Tu as pensé tout ce qui m'a passé par la tête ; car je craignais bien aussi que Briançon n'eût de nouveau séduit P... ; mais je tremblais, de plus, que M. de R..., piqué de ce que P... avait eu une permission de me voir en particulier, ne s'opposât à ce que je le revisse. S'il l'avait fait, tout était dit : je n'avais plus qu'à mourir. Ah ! *si je pouvais le toucher, ton cœur*, quand il t'étouffe, bientôt il reprendrait plus d'activité : ses battements précipités ne seraient plus incommodes ; mes lèvres et ma main y porteraient, en un instant, le calme et la vie. J'éprouvais souvent, avant de recevoir tes lettres, et même encore aujourd'hui, quand je pense trop longtemps à nos malheurs, ou me rappelle notre séparation et ses funestes circonstances ; j'éprouve, dis-je, le symptôme que tu me dépeins. Mon cœur se serre et se gonfle alternativement, au point qu'il semble vouloir éclater ou s'élancer hors de moi. Cela est précédé d'un froid glaçant qui, aussi vite que la pensée, se porte d'une extrémité du corps à l'autre, et me comprime le cerveau jusqu'à m'hébéter. Si les larmes ne venaient pas, je crois que j'expirerais. — Je te le promets, que tu n'ignoreras jamais rien des nouveaux événements qui pourront survenir, quand je les saurai et que je pourrai t'en instruire : j'ai trop éprouvé moi-même que le doute et l'incertitude étaient les pires des maux pour t'y laisser. Un malheur connu abat le cœur et arrache mille larmes ; mais enfin on cherche à y remédier, et l'on se

décide sur ce qu'on sait : mais l'incertitude tourmente et déchire; c'est un vautour dévorant qui ne laisse pas un moment de repos.—Il me tarde que tu puisses être seule autant que tu voudras, car l'agitation involontaire est un tourment réel. Tu ne peux jamais réfléchir de suite à nos affaires. Au moment où ton cœur te demande la solitude, tu es obligée d'entendre des propos dégoûtants; on t'étourdit, on t'importune même par des attentions. Du moins, quand tu auras ton chez toi, tu ne prendras de la dissipation que quand tu voudras, et alors elle te sera moins désagréable et plus salutaire. Tu m'écriras longtemps; tu penseras à moi plus de suite; tu ne m'aimeras pas plus, mais tu me le diras davantage. — O divine amie, tu ne regretteras jamais de les avoir achetés si cher, *ces neuf mois de bonheur. Tant d'amants n'en ont pas eu autant*, me dis-tu; mais qui d'entre eux les a payés d'un tel prix? Qui les a mérités comme nous? Ah! qu'aucun ne se compare à Sophie-Gabriel et à son époux pour le dévouement, pour le courage, pour la tendresse. Qu'ils ne prétendent donc ni aux mêmes dédommagements, ni à la même félicité. — Eh! qui leur demandait leurs odieux secours? n'avions-nous donc pas des bras? ta subsistance n'était-elle point assurée? que nous importait le reste? Le bonheur était en nous : l'opulence n'y pouvait rien. Qu'ils ne viennent pas nous parler des embarras où nous serions tombés! J'étais devenu nécessaire à un homme trop vil pour être généreux, mais trop intéressé pour m'abandonner. S'il n'avait pas eu la certitude de me perdre, il ne se serait pas conduit comme il a fait; il m'aurait libéré, ou du moins il aurait fait patienter nos âpres créanciers; et, une fois sortis des griffes de Le Quesne, nous n'avions rien à craindre que des tyrans que nous avions fuis. O Sophie, Sophie! que n'ai-je choisi un autre asile! Mais, hélas! tu as vu par quels degrés j'ai été inévitablement précipité dans le

gouffre où nous gémissons.—Ne donne point dans le préjugé ordinaire, qu'il faut saigner une femme grosse à telle ou telle époque : il n'y a pas plus de raisons de saigner une femme grosse qu'une autre, à moins que la nature n'en indique le besoin; ce qu'elle fait souvent par de grands maux de tête, des éblouissements et, en un mot, des symptômes qu'il ne faut point être médecin ou chirurgien pour reconnaître. Alors il faut une saignée. Les femmes très-sanguines sont plus sujettes que d'autres aux accidents qui la nécessitent. Je ne crois pas que tu le sois beaucoup : tes maladies périodiques n'ont jamais été bien considérables. Quoi qu'il en soit, consulte un bon chirurgien et laisse les contes de bonnes femmes pour ce qu'ils sont. — Je ne sais à propos de quoi M. Martin te tourmente et te protége. Il me déplaît souverainement, ton M. Martin, surtout s'il en veut à P... Mande-moi donc ce que c'est que cet original, et avertis P... d'être sur ses gardes. Ce n'est pas celui qui a le district des prisonniers; au moins, je ne le crois point. J'ai encore oublié de demander aujourd'hui à Fontelliau le nom de celui qui a cette charge, et qui vient toujours ici avec M. Lenoir. Je ne sais si celui-là est mieux avec P...; mais c'est un matador et presque un sous-ministre, comme son maître.

Ta mère se trompe fort, si elle croit que je fais consister la fermeté dans le style. On se doit d'écrire noblement, mais sans emportement. La modération prouve un parti pris, et la fougue n'est ordinairement que passagère. Qu'elle croie donc qu'on ne lui refusera pas le respect en formule; mais de là à celui du cœur il y a infiniment loin, et celui-ci ne se commande pas. Ce qu'elle appelait une lettre *impudente* était une lettre très-sage. Ce qu'elle appelle des *leçons d'impudence*, ont été, j'ose le dire, des leçons d'honneur et de vertu, dont tu n'avais pas besoin sans doute, mais qui sont les seules

donner, si tu en exceptes celles d'amour, chère fanfan. Je jouis de ma maîtresse avec délices, avec transport; je suis le plus voluptueux et le plus ardent des hommes; mais je ne corromps pas. On peut jouir sans corrompre; mais les dévotes, qui ne le sont qu'après avoir été des catins, ne savent pas cela. Ces vaines apparences, qu'elles appellent piété, sont des compliments qu'elles font à la vertu. Elles l'ont fait consister, dans leur jeunesse, à cacher leurs ébats; elles croient ensuite toute réparer par des momeries, et surtout une aigre sévérité. Pour Sophie et Gabriel, ils pensent que la vertu et la sensibilité sont inséparables; qu'on doit tout à qui a fait tout pour nous; que l'honneur d'une femme ne consiste pas à n'avoir point d'amants, comme la sobriété n'est pas de se laisser mourir de faim, mais qu'il ordonne de n'avoir qu'un amant et de l'adorer; que celui de tous les sexes est de tenir ce qu'il a promis, d'être fidèle à ses serments, reconnaissant, ferme, incapable de céder à l'infortune, à la persécution, de trahir par inconstance ou par lâcheté celui ou celle dont on a reçu tous les sacrifices. Voilà notre honneur, notre religion, nos principes : malheur à qui les trouve impudents ! son âme aride n'est pas faite pour juger la nôtre.

Que tu m'as fait pleurer, quand j'ai lu ces mots : *Il n'y a pas moyen de travailler ici !* Mais tu ajoutes, avec une dignité qui te convient, *que tu ne le ferais pas*, quand cela serait possible; que tu ne l'eusses fait que pour ton ami et ton fils..... Ah ! Sophie, tu sais s'il eût bêché la terre pour toi avec joie..... Tu es toujours la même, ô mon amante ! unique en délicatesse, en courage, en amour.... Ah ! crois que tu es aimée comme ne le sera jamais aucune femme, — O ma Sophie ! je l'ai pensé bien des fois, ce que tu as écrit dans un violent accès de douleur, que nous aurions eté bien heureux d'expirer au moment où nous nous sommes dit adieu. Cepen-

dant conviens qu'on ne médit pas de la vie, le jour où l'on reçoit des lettres de ce qu'on aime. Quelquefois je pense que c'est lorsqu'on n'a pas de chagrins qu'on ne doit pas regretter de mourir, parce qu'on ne peut plus que perdre en continuant à vivre. Souvent aussi je pense qu'il serait bien cruel de renoncer à un avenir qui peut nous dédommager de tant de maux, en nous rendant le bonheur, ne fût-ce que pour une nuit. Tant qu'il nous restera de l'espoir et quelque consolation par des lettres mutuelles, pour tempérer le chagrin qui nous ronge et en arrêter un peu les progrès, il faut lui résister. Ton ami, qui n'est pas moins malheureux que toi, qui sûrement est plus las de la vie, t'y invite, chère amour; et tu sais bien qu'il ne donne jamais de conseils pusillanimes.

Chère Sophie, ne va donc pas t'imaginer que tu portes un faux germe : tu te forges des tourments. Il est des enfants qui remuent plus tard les uns que les autres. Peux-tu croire que Gabriel et Sophie aient produit un *être insensible?* Oh! non, non; mais, au moment où je te rassure, tu l'as déjà senti, cet enfant si cher; tu comptes les preuves de son existence; tu sens les battements de son cœur animé par le tien. Oh! que j'attends avec impatience cette délicieuse nouvelle! et que celle de ta délivrance me sera plus précieuse encore! Dieux! que de larmes de crainte et d'attendrissement! quelle horrible inquiétude pour ton époux! mais aussi, qu'il lui sera doux de recevoir par toi le nom sacré de père!... Pauvre enfant!... exposé, si jeune et sans défenseur, à tous les coups du sort! L'amour veillera-t-il sur lui? Hélas! que chaque instant ajoute à nos inquiétudes, à nos maux! Quel fardeau que l'existence, si l'amour ne versait pas sur nos plaies quelques gouttes de ce philtre dont il a abreuvé nos cœurs!..... Non, non, ma Sophie, jamais deux mortels ne furent si infortunés;

mais aussi jamais une tendresse si vraie, si active, si continuelle, ne soutint leur courage.

III

Oui sûrement, mon amie chère, ma franchise a toujours prévalu avec toi, et jamais elle ne m'abandonnera, quand elle devrait me nuire. Ce m'est une qualité trop naturelle, et dont je ne me méfie point assez avec mes ennemis ou les gens indignes de confiance. Ma physionomie parle, lors même que je ne parle pas; et tu as dû voir souvent qu'il faut que je me prépare d'avance avec soin, quand je veux soutenir un déguisement que j'ai cru nécessaire. Si je ne contiens pas tous mes mouvements, je me décèle bientôt; car ils tendent tous à peindre au vrai ce qui se passe dans mon âme. C'est un défaut très-essentiel qui résulte de l'excès d'une qualité estimable; et certainement, je chercherai à m'en corriger tout à fait, comme j'y suis déjà parvenu en partie : mais ce n'est point avec Sophie que je m'observerai jamais; je ne puis que gagner à ce qu'elle voie mon cœur tel qu'il est; car elle y règne absolument et sans partage. Les traces de jalousie qu'elle y remarquera ne lui paraîtront qu'un hommage de plus, dont elle me saura gré. Je ne te cacherai pas même les événements qui peuvent t'affliger, parce que je sais que c'est un soulagement très-réel que de savoir jusqu'à quel point on est malheureux. Les doutes et les craintes étendent les maux à l'infini, et il est impossible de prendre des résolutions et des mesures sur des objets qui n'ont point de bornes et qu'on ne voit qu'à travers un brouillard épais. — *Changer?* ah! non, tu n'en admets

pas la possibilité; et jamais Gabriel n'aura besoin de se justifier d'un crime atroce dont tu ne pourrais le croire coupable sans lui donner une preuve complète du plus parfait mépris. Mais ne va pas croire que des considérations de devoir et d'honneur entrent pour rien dans ma constance. Je t'aime parce que je vis. L'amour est mon souffle. Penser à ne plus t'adorer me paraîtrait une supposition aussi absurde que celle de continuer de vivre sans un cœur pour distribuer le sang dans mes veines, et sans des poumons pour respirer. Je t'assure, ma Sophie, que je n'ai pas plus de mérite à t'aimer, que les rivières n'en ont à couler, ou le feu à brûler : c'est ma nature, c'est mon essence. Je t'adorerais assurément encore quand il me serait libre de choisir l'indifférence ou l'amour, la constance ou l'inconstance; mais cela ne me l'est pas; et je t'aime, ne pouvant faire autrement..... Aime-moi donc de même, si tu peux; mais non pas par reconnaissance, car je n'en mérite aucune. — Pourquoi donc est-ce qu'Alexandrine soupe avec toi, dès que cela te gêne? Donne-moi les plus petits détails de ta vie journalière. Hélas! je voudrais minute par minute te voir, te suivre, t'entendre. — Qu'il est heureux cet inséparable! que j'envie son sort! Que j'en serais jaloux, si je pouvais le remplacer quelquefois! Mais, hélas! il ne faut point te reprocher cette faible consolation..... Et puis n'ai-je pas la petite Sophie..... Va, va, je me venge plus et mieux que tu ne crois; et je parie bien que mon représentant ne peut pas t'accuser d'autant d'infidélités qu'elle en a obtenues de moi. — *Il en est du moins bien peu*, mon tendre amour, *de femmes qui ne soient pas méprisables :* certainement il n'en est qu'une qui sache aimer, et c'est toi. J'ai lu, avec bien du plaisir, avec quelle indignation tu as appris les déportements d'Alexandrine; et cette découverte t'est une double preuve du mépris que mérite ton sexe; car sa confidente est aussi méprisable qu'elle de

t'avoir dit des choses qui doivent la perdre dans ton esprit. Au reste, tu devais bien te douter de la dépravation de ses mœurs, du moment où tu t'apercevais de familiarités, et de familiarités si indécentes avec son geôlier. Mais par quel hasard l'as-tu vu *manger dans la même assiette?* Est-ce que cet homme mange devant toi? est-ce que tu manges avec lui? Assurément je ne le crois pas, ni ne le dois croire, et je te prie que cela ne soit pas. Tiens toutes ces espèces à la distance immense où elles doivent être de toi, et que cet homme ne soit jamais que ton valet, comme en effet il n'est que cela. De la douceur sans doute, des ménagements aussi; mais de la politesse, non, non; et des familiarités..... mille fois non, moins dans ta position que dans toute autre. C'est dans l'adversité qu'on se doit à soi-même le plus de respect. . . . .

Tu trouves bien étrange qu'on ait un comédien, ma tendre amie; mais je t'assure que ce Clairval, chéri d'Alexandrine, a eu les plus huppées de Paris; et, au fait, il a rendu service à une branche de Choiseul, en lui donnant un héritier. Puis assurément ce n'est que par air qu'Alexandrine s'est livrée à lui; car aujourd'hui il est las, flétri, et ne doit plus avoir les talents qui séduisent les femmes à tempérament : puisqu'elle s'est livrée à celui-là, elle est sans doute de celles qui sont rivales de toutes les femmes, sans aimer aucun homme. Elle l'a eu parce qu'il était à la mode. Toutes ces diseuses de grands mots sont plus grandes faiseuses encore, crois-moi. Je me rappelle à ce propos une certaine madame Carrouge, dont je ne crois pas t'avoir jamais parlé, que je me mis en fantaisie d'avoir, parce qu'elle me parlait toujours de ses premières amours, qui seraient les dernières. Elle était amie et confidente de la Brémond et de la Latour-du-Pin, et elle savait par elles que j'avais quelque mérite dans un tête-à-tête.

Je connaissais l'objet de sa tendresse, petit, boiteux, malingre et absent. Je trouvai plaisant de tenir sa place le jour même de son arrivée. Il revenait le soir et devait coucher avec elle. Je le savais par la Brémond, qui me dit qu'elle ne souperait point avec nous à cause de cela. Que fais-je? Je vais chez la tendre amante pour me plaindre du mauvais tour qu'elle nous joue; je la presse de venir avec moi : elle me dit qu'elle attend Guérin; je l'assure que je la ramènerai de bonne heure : elle refuse; j'insiste, je la tiraille; elle résiste, m'entraîne sur son sopha, et j'ai l'honneur..... Cela fut si facile, que j'en fus presque indigné. Oh çà, convenez, lui dis-je, que bien qu'exclu de vos dernières amours irrévocablement destinées à Guérin, je vaux mieux que lui. Avant d'en convenir, je crois qu'elle voulait m'admettre à de nouvelles preuves; mais je savais que la Brémond en attendait de moi, et je me ménageai. Quand la Carrouge vit qu'il n'y avait pas moyen d'être encore une fois offensée, elle déplora son malheur, pleura, se mit en colère et voulut me dévisager. Je m'en allai, et ne l'ai jamais touchée depuis. Voilà, mon amie, ce que sont toutes ces héroïnes; voilà ce qu'est la Cabris : voilà ce qu'était la Latour-du-Pin, qui parlait mieux que qui que ce soit au monde de sensibilité, de délicatesse, d'amour, de passion. Ah! qu'on est plus simple dans son langage, quand on est vraiment ému! et que tu es bonne de te laisser duper encore par ces grands étalages, que l'accent, la physionomie et les manières démentent autant que la conduite! Il est bien aisé de voir si une femme aime réellement, surtout en la considérant avec d'autres hommes que son amant. Une âme vraiment remplie de son objet n'est pas susceptible de certaines distractions. L'amour est une fleur si délicate, que le moindre souffle étranger le détruit; et je ne croirai jamais qu'une femme capable de voir avec plaisir les hommes et

d'entendre sans répugnance leur jargon et leurs fadeurs, le soit d'aimer constamment et tendrement. Mon opinion doit être comptée pour quelque chose, en fait d'amour et de sensibilité; car j'ose dire que je sais aimer. Je suis persuadé que le cœur n'est pas même susceptible d'unir une passion violente et des goûts vifs. Tu ne saurais croire quel plaisir m'a fait ce jeu de mots : *J'ai le cœur trop plein de toi pour pouvoir m'attacher*. J'ai toujours été convaincu qu'une amitié vive était elle-même une espèce d'infidélité, non pas criminelle, mais qui décèle la faiblesse de l'amour. Au reste, j'ai besoin de penser ainsi, cher toutou, pour ma propre justification; car, depuis que je t'adore, je n'aime plus rien : je suis susceptible d'émotion, de pitié, d'empressement à obliger, mais non pas d'un attachement quelconque. Quand le cœur est une fois brûlant, il ne sent pas ce qui est tiède, ou la sensation que cela lui procure lui est pénible. Tu ne saurais imaginer combien, avant même que je fusse convaincu que la Saint-Bel... était méchante, fausse et perfide, j'étais affligé de l'ascendant que je lui voyais sur toi; si cela avait continué, je n'aurais jamais cru que ton amour fût vraiment fort et durable. La confiance, la tendresse exclusive me paraissent les vrais symptômes d'une passion : ce sont ceux de la mienne, et tu permets bien que je dise qu'il n'en est pas une autre aussi tendre : j'en excepterai seulement la tienne, pour que tu ne boudes pas. Oui, ma Sophie, je le crois, je le crois du fond de mon âme, nos cœurs étaient uniquement faits l'un pour l'autre; toi seule pouvais me rendre constant, et même amoureux; car tu ne dois pas croire, ô mon amie, que j'eusse jamais connu l'amour avant toi. La fièvre de mes sens n'avait pas plus de rapport aux transports que tu m'inspires, qu'il n'y a de comparaison à faire entre toi et les femmes auxquelles j'ai porté mes hommages avant d'être ton

époux. Je te l'ai dit cent fois : ta langue, ta langue, parfumée quand elle erre sur mes lèvres, me trouble mille fois plus que je ne le fus jamais par le dernier degré du plaisir dans les bras d'une autre femme. C'est un triomphe que tu ne sauras jamais apprécier, mon amie, mais qui me console d'avoir si longtemps encensé d'autres beautés, en me prouvant quelle différence il y a entre les désirs de la nature et ceux de l'amour, et que, par conséquent, je n'aimai jamais que toi. Tu sais, mon amie, la plupart de mes frivoles exploits dans la carrière du plaisir. La vigueur de ma constitution paraissait autrefois par la multiplicité et la variété de ce que j'appelais mes jouissances ; mais jamais une seule femme n'était l'objet d'un grand nombre d'assauts. Une seule fois, la lubricité d'une Messaline (tu sais qui c'est) pensa me tuer. Tout le reste de ma vie, jusqu'à toi, n'a guère été que celle des autres hommes. Mais ces lauriers que je croyais avoir cueillis si glorieusement, insensé que j'étais! comme l'amour les a flétris ! que de guirlandes de fleurs il a substituées à quelques brins d'herbes ! Dans quel délire ne m'as-tu pas plongé? Quelles incroyables victoires n'ai-je pas remportées sur ton sein? Oh Sophie! belle Sophie! que de volupté je trouve à y penser, et que mes forces étaient encore inférieures à mes désirs ! Mais l'ardeur de mes sens n'est pas la meilleure preuve que je n'aimai jamais que toi. C'est l'union des âmes qui met le sceau à notre tendresse : c'est ce dévoûment sans bornes et sans exemple, qui fait que l'univers entier n'est à nos yeux qu'un atome ; que tout intérêt cède devant l'objet aimé, ou plutôt se confond avec lui ; que tout sacrifice est une jouissance, tout sentiment un devoir; que le crime et la vertu, l'honneur et la honte, le bonheur et l'infortune, ne sont et ne seront jamais pour nous que dans ce qui peut servir l'amour ou lui nuire, plaire à Sophie-Gabriel ou

l'offenser. O mon amante! relis et rappelle-toi tout ce que je t'ai écrit de plus tendre, de plus énergique, de plus enthousiaste, fais-en un seul tableau ; repais-en ton cœur, remplis-en ta mémoire ; ce n'est encore que l'ébauche, la faible ébauche de ce que sent ton ami, dans les moments où il paraît le moins occupé de toi ! — Ah ! dis-le moi, dis-le moi souvent, que tu n'as jamais aimé comme tu aimes, que je suis le seul que tu pusses aimer ainsi! Dis-le moi, que je tâche de le croire, ô amante chérie! Ne te fâche pas surtout de ce que je t'ai parlé de ces hommes : crois que j'en ai des raisons essentielles, et que, si je n'eusse été que méfiant, je me serais tu. Pour jaloux, je ne puis l'être. Je sais bien que tu ne les verras pas, parce que tu n'en es pas capable; et d'ailleurs tu ne le peux point. Mais dis-moi tout, je t'en conjure; et nie tout, soit à cet égard, soit à celui de M. P....., à d'autres qu'à moi.

IV

Mon amie, guide-toi toujours suivant les circonstances; sois réservée, prudente, mais active; et sois en garde contre ton cœur, trop fécond en confiance, en bonté, et fautif en pressentiments. Autrefois je croyais aux miens, et m'en suis bien corrigé; cependant le 31 juillet m'a un peu raccommodé avec eux ; car, au premier mot que me dit Bérard, je pensai involontairement à P....., et j'étais persuadé au fond de mon cœur que je l'allais voir, quoique convaincu par la réflexion que je n'avais aucune raison de l'espérer. Les songes m'affectent à présent, et je n'avais jamais éprouvé cette faiblesse. Je

sais que le cours fortuit des esprits animaux réveille au hasard, pendant le sommeil, les idées qui ont le plus fortement préoccupé l'âme pendant le jour; mais cela ne satisfait que ma raison, et le sentiment reste vainqueur. Il me semble impossible qu'il n'y ait pas entre nous une espèce d'attraction invisible qui nous avertisse réciproquement de ce qui nous intéresse relativement aux sentiments l'un de l'autre. Depuis que j'ai reçu tes lettres, mes rêves sont plus heureux, et souvent ils sont délicieux; mais auparavant j'en ai eu, un surtout qui me fit fuir de mon lit, tant j'avais de crainte de le trouver. Maintenant chaque nuit me rappelle quelques-uns des événements passés de nos amours; souvent l'illusion est si forte que je t'entends, je te vois, je te touche. Il y a trois jours que j'étais chez la Barbaud, le jour même où tu consentis à me rendre heureux. Tout se retraça, ou plutôt se répéta à moi jusqu'aux plus petits détails. — O dieux! je frissonne encore d'amour et de volupté, quand j'y pense. Ta tête appuyée sur mes bras... ton beau cou, ton sein d'albâtre... livré à mes brûlants désirs : ma main, mon heureuse main ose s'égarer : je soulève ces remparts redoutables dont tu m'avais toujours écarté avec tant de soin... Tes beaux yeux se ferment... tu palpites, tu frémis... *Sophie... oserai-je? O mon amie! veux-tu faire mon bonheur?* — Tu ne réponds rien... tu caches ton visage dans mon sein... la volupté t'enivre et la pudeur te tourmente... Mes désirs me consument; j'expire... je renais... je te soulève dans mes bras... inutiles efforts !... le parquet se dérobe à mes pieds... je dévore tes charmes et n'en puis jouir... L'amour rendait la victoire plus difficile pour en augmenter le prix. Ah! ces obstacles étaient bien inutiles... D'importuns voisins m'ôtaient toutes les ressources... Quels moments! quelles délices! que de contrainte! que de transports étouffés! que de demi-

jouissances cueillies! — Eh bien, mon amante, j'ai éprouvé de nouveau tout cela; je t'appuyais contre ce lit, qui depuis fut le témoin de mon triomphe et de ma félicité... Je te pressais sur ces chaises où tout m'offrait d'invincibles résistances; car quel genre de beautés ne réunis-tu pas?... Enfin, je me réveillai plein d'agitation et de trouble, et je m'aperçus jusqu'où avait été mon délire... Es-tu quelquefois heureuse, ô chère amante ! tes rêves semblent-ils réaliser mon amour? Sens-tu mes caresses, me prodigues-tu les tiennes? Tes baisers de feu animent-ils un peu l'inséparable? O fanfan, tu me dis que tu rêves, et tu ne me dis pas ce que tu rêves! Ne me dois-tu pas compte de tes nuits comme de tes jours? Ah! oui, oui sans doute. Elles sont bien plus à moi : elles sont tout à moi, qu'à moi. Raconte-moi donc tes illusions, ô épouse chérie! trompe l'absence; embrasse ton ami; fais-lui voir qu'il possède ton imagination aussi bien que ton cœur. Ah! ton âme est si brûlante! tes sens seraient-ils glacés? Non, non, sans doute; la nature te donna toutes les sensibilités; tes sensations sont exquises comme tes sentiments délicats : je me plais à le croire du moins, c'est là mon seul amour-propre; je n'en ai que par toi, et tout le reste est en toi. Adieu, chère, chère et incomparable amante. Adieu, épouse de mon cœur, bien-aimée de Gabriel. Adieu, son tout, sa déesse, son âme, sa vie, son univers. Reçois tous les baisers que tu voudrais me donner. Je les disperse sur ton beau corps; ah! la plus petite place en est couverte; et combien se réfugient à l'ombre de ce délicieux bosquet qui couvre le temple de l'Amour!

. . . .

— Tu vois, mon amie chère, comme je me tue la vue pour écrire fin et ménager mon papier : encore ne puis-je diminuer mon caractère à ce point que le soir, parce qu'alors, le

soleil donnant à plomb sur ma chambre, j'y vois bien clair, au lieu qu'en tout autre temps elle est si obscure, que je suis gêné pour écrire. N'oublie pas de m'en faire donner bientôt et abondamment, ou je serais chagrin. Pour finir de te récapituler aujourd'hui tout ce que je t'ai demandé précédemment, donne-moi une explication bien nette et bien détaillée sur Ma et sur S. L'un des deux est sûrement un lâche coquin, et peut-être tous deux. Surtout ne dis à personne que je t'en ai parlé, et n'oublie pas que c'est plutôt un ami qui veut te servir qu'un époux qui pourrait s'offenser qui t'interroge. Tout est pardonné, je te le proteste; mais, au nom de l'amour, plus de tergiversation et de réticence. Ne néglige pas non plus les mémoires que je t'ai demandés; ils feront mes délices. Écris-les avec détail, tendresse et naïveté; fais, pour mon usage, une petite récapitulation des dates des principaux événements de nos amours (à la fois si heureux et si infortunés) depuis que je te connais. Comme tu as tout marqué sur ton almanach, cela te sera aisé. Adieu, bonheur de Gabriel; adieu, mon âme : j'espère que tu signeras toujours désormais : mais je t'avertis par avance que je soufflette Marie-Thérèse et ne donne et ne reçois de baisers que de *Sophie-Gabriel.*

V

Bonjour, bonne et douce mimi que j'adore. J'ai assez bien dormi, malgré le gros ouragan; et je ne me porte pas mal aujourd'hui. Je compte à présent les jours où ma santé ne souffre pas; mais je ne compte point ceux où je suis tran-

quille, car il n'en est pas un seul. Agitée d'espérance ou d'inquiétude, de douleurs ou de désirs, mon âme, quoique gouvernée sans cesse et exclusivement par le même sentiment, est le jouet de mille sensations contraires qui s'entre-choquent, et ne me laissent pas un moment de repos. Quelquefois je me repais de toutes sortes de chimères ; j'invente, je conjecture, je combine ; je me persuade presque que je puis compter sur des ressources qui n'existent peut-être que dans mon imagination. Mais, quand l'édifice de mon bonheur est élevé, une seule réflexion vient le détruire ; et je trouve plus aisément encore des raisons de me désespérer que je n'avais saisi celles de me flatter. C'est ainsi que mes jours se passent. Quelque chose que je fasse, par quelque lecture que je m'efforce de me distraire, je ne puis donner de l'attention à rien. Entièrement absorbé par mon amour, aucune distraction n'a de prise sur moi. Les belles-lettres qui avaient tant de charmes pour ton Gabriel, l'ennuient et le fatiguent. La politique dont je faisais mon étude la plus sérieuse, me dégoûte : je ne puis supporter que les hommes fassent tant de sacrifices et commettent tant de crimes, pour des intérêts qui me paraissent si petits. L'histoire me met en colère, en m'offrant sans cesse la perfidie des hommes, la tyrannie des grands, la bassesse des subalternes, et surtout la lâcheté des historiens qui font de la profession la plus respectable, la plus utile et la plus noble, un vil commerce d'adulations, d'erreurs et de mensonges. Je parcours des pages entières avec humeur ou sans intérêt. Je tue le temps. Je ne m'occupe pas, si je ne trouve un trait qui ait quelque rapport avec la disposition présente de mon âme. Je me réveille ; je lis, je relis avec empressement : je médite ; le livre se ferme, et me voilà replongé dans mon ordinaire rêverie. Hier au soir, j'ai éprouvé cela d'une manière très-vive, en lisant, dans une assez mauvaise histoire de Louis XII, une

anecdote que je ne connaissais pas. Ce prince était très-beau. Thomassine Spinola, Génoise, devint éperdument amoureuse de lui, dans un bal à Gênes, qu'on lui donnait. Elle lui parla plusieurs fois, et lui fit l'aveu de sa tendresse, en le priant de vouloir bien être son *intendio*. Jusqu'ici tu ne vois qu'un compliment en italien, dans le genre de la C. M. P. L. Tu trouves mêmè, comme moi, qu'il faut être bien inflammable pour être si amoureuse d'un roi, qui est ordinairement un assez sot homme; mais la pauvre Thomassine va t'intéresser. Du moment où Louis XII eut reçu ses serments (et l'on prétend qu'il n'en reçut que cela, ce qui, par parenthèse, est assez sot), elle dédaigna le commerce du reste des mortels et rejeta avec mépris les caresses et les empressements de son mari. Livrée entièrement à sa passion, elle écrivait sans cesse à son amant pendant son absence, et sut rendre son amour précieux et respectable à ses concitoyens, par les grâces qu'elle leur en obtint. Sa tendresse luì coûta la vie. Le bruit courut en Italie, pendant une grande maladie du roi, qu'il était mort. Cette fausse nouvelle trancha les jours de son amante. Thomassine s'enferma dans une chambre obscure, où, tout entière à sa douleur, elle invoquait la mort. Une fièvre ardente la consuma en moins de huit jours. L'ingrat Louis XII lui donna quelques larmes et fit graver une épitaphe sur un magnifique tombeau que lui élevèrent les Génois. Ne te sens-tu pas émue, ma tendre amie? Il faut être bien sensible pour pouvoir aimer à ce point sans retour et sans espoir; et cette Italienne infortunée méritait un *intendio* plus reconnaissant. O chère et douce amie, comme tout ce qui vient du cœur y retourne! Qu'il est doux d'être aimé pour soi-même! celles qui aiment ainsi méritent seules le titre de vertueuses, de sensibles, et le nom d'amante. Mais, entre des millions de femmes, en trouve-t-on quelqu'une à qui on puisse le donner? Au premier rang

comme au dernier, c'est ce qui flatte leur vanité qui touche leur cœur; et, depuis le sceptre jusqu'à la houlette, l'éclat de la couronne et celui du ruban sont les talismans qui enchaînent ton sexe. Oh combien différente est ma Sophie ! que tous les riens pompeux ou frivoles ont peu d'accès dans son âme ! que tous les rois de la terre lui paraissent petits auprès de son amant ! Oui, chère épouse, j'ose le croire, tes regards ne se détourneraient pas de dessus les miens, pour fixer le plus puissant des mortels qui t'adresserait son hommage. Gabriel, fut-il né dans un état obscur, dans un rang subalterne, eût touché sa Sophie, s'il eût été connu d'elle. Ce ne sont pas les titres, ce n'est pas le faste que tu aimes, c'est ton amant; et la fleur qu'il place sur ton sein fait battre ton cœur, que ne séduirait point un diadème. Voilà quelle idée j'ai de ta délicatesse et de ta sensibilité. Ah ! ne crains pas que Gabriel, qui se croit aimé d'un tel amour, puisse être sensible à l'ambition, aux honneurs, à tout autre désir qu'à celui de te posséder ! Son but unique, la fin de son être, l'objet de toutes ses démarches, sera la réunion des deux moitiés que la tyrannie a séparées, mais que la mort seule peut désunir.

23 *août*. Je suis maintenant, ma tendre amie, dans cette agitation que tu m'as si bien dépeinte, et qui ne te laissait pas un moment de relâche quand tu attendais P. chaque jour. Je compte sur sa promesse, parce que j'ai besoin d'y compter; et je me dis, dès l'aube du jour : Hélas! sera-ce aujourd'hui? Si notre bon P. lambine, comme il y est un peu sujet malgré son excessive vivacité, il commet une grande cruauté sans dessein. Il se hâtera sûrement (car il a bon cœur), s'il compare les inconvénients que nous souffrons par ses longueurs, avec les motifs qui suspendent peut-être sa visite. Tu sais du moins, ma tendre amie, s'il viendra, ou s'il

ne viendra pas; mais moi, je suis dans une continuelle attente, et l'espérance ne se présente jamais à mon âme que suivie de la crainte; de sorte que ces deux mobiles, réunis à l'objet toujours présent de mon amour, de mon inquiétude, de mes désirs, de ma douleur, me tiennent dans une tension continuelle. L'espérance adoucit un peu mes peines; mais la crainte fait équilibre et, quelquefois, emporte la balance. Cependant celle-là rend ma situation supportable, et je contiens celle-ci; mais je n'en serai pas maître longtemps. Hélas! mon amie, tout ce que je te dis de mon chagrin n'est que trop applicable au tien; et je te prie de croire que je ne perds jamais de vue cette triste vérité. Oh! que nous sommes bien unis par tous les liens, chère amante! les mêmes plaisirs ont fait notre bonheur; les mêmes disgrâces nous affligent aujourd'hui; et, comme tu le dis si bien, nous tenons l'un à l'autre *par l'union de nos douleurs* comme par tant d'autres nœuds: mais qu'on nous fasse les épancher dans le sein l'un de l'autre. Hélas! c'est le seul bien qui nous reste après tant de félicité. O mon amie, que n'était-elle inaltérable! que ne nous étions-nous refugiés dans des déserts inconnus aux tyrans! C'est là que le flambeau de l'amour eût toujours lui pour nous d'une clarté céleste et pure. Je ne crois pas, ma Sophie, qu'il soit un autre exemple d'une tendresse aussi soutenue que la nôtre; et grâces t'en soient rendues, ô mon amante, dont l'imperturbable douceur enchaînait de roses ma fougueuse sensibilité. Pourquoi tous les amours, même les plus délicates, finissent-ils? c'est qu'on s'imagine y goûter des plaisirs qu'on n'y trouve pas; c'est que, chez presque tous les mortels, l'imagination est plus active que le cœur n'est sensible. Toi, toi seule es une source intarissable de joie et de bonheur, parce que tu n'es sujette ni à la bizarrerie, ni à l'humeur, ni à l'impatience; et ta tendresse est si vive, qu'elle te

dérobait tous les défauts de ton ami, toutes les infirmités de son esprit. Qui eût jamais obscurci cette douce sérénité due à tes vertus, à ton âme, à tes principes et, j'ose le dire, à ta passion? Rien au monde : ah! jamais rien. La foudre seule a pu nous séparer; et ce n'est que d'au dehors de nous que pouvaient venir les malheurs.

VI

Si tu voyais comme je pleure, ma Sophie. Est-ce donc une honte à un être malheureux et sensible de verser des larmes? Hélas! c'est la seule douceur qui me reste; car, quand je pleure, ma tristesse est mêlée d'une certaine volupté indéfinissable, mais réelle. O mon amie, quel sentiment que l'amour, puisqu'il peut adoucir de si cruels malheurs! Nous lui devons la force de supporter notre douleur, comme nous lui avons dû nos transports. Mais le sentiment de la perte est aussi vif que celui de la jouissance, et bien plus durable. Ah! j'ai goûté tous les biens de l'amour heureux : j'éprouve tous les supplices de l'amour persécuté..... Je n'ose décider, mais je pleure, et je n'ai pas assez de soupirs pour tous mes maux. Quel courage n'y succomberait pas, ô amante? Quel effort veux-tu que je fasse sous un tel fardeau? Peut-il éclore en moi une pensée, un sentiment, une sensation qui n'en augmente le poids? Le commun des hommes trouve qu'il y a du courage à ne pas craindre la mort. Ne dirait-on pas qu'ils sont bien heureux? Non; mais ils n'aiment qu'eux, et cependant ils sont toujours hors d'eux. Ils ont mille désirs, mille goûts, et pas une passion. Ah! s'ils aimaient un objet unique qui fît

tout leur espoir, qui réunît toutes leurs affections, tous leurs vœux; alors qu'ils le perdraient, ils ne craindraient plus rien, ils braveraient de folles terreurs. La réflexion et la raison suffisent assurément pour rabaisser le prix de la vie; mais les maux du cœur ne lui en laissent aucun. Eh ! qui voudrait la posséder pour n'en plus jouir ! Sophie, il nous faut bien plus de courage pour ne pas souhaiter la mort que pour ne point la craindre. Puisque le temps, dont la durée excessive est une véritable mort, a dévoré nos plaisirs, que lui disputerions-nous encore s'il ne doit pas nous les rendre ? Ah ! je lui abandonne sans regret tout ce qui ne t'est pas destiné. Je deviens plus triste chaque jour, mon amie, et je verse, malgré moi, sur le papier, les poisons dont mon cœur est abreuvé. Tu sais bien que deux lignes, deux lignes de toi, me guériraient bien vite; et sans doute tu n'as pas moins de besoin d'entendre les plaintes de ton Gabriel, que lui de recevoir tes consolations. Ma Sophie, pour être moins emportée, n'est pas moins sensible; et je sens tout ce qu'elle souffre dans ces mêmes moments d'attente et de tourment où je gémis plus haut, mais non pas plus amèrement. Qui sait même si l'avantage de savoir tout ce que j'ignore n'est pas un tourment de plus pour toi, chère épouse? J'espère du moins encore, et peut-être tu n'espères plus. Adieu, ma Sophie-Gabriel, que j'aime, que j'adore infiniment plus que je ne puis le dire et qu'elle-même ne peut le croire. Je te donne des millions de baisers que tu prendras et que tu me rendras sans compter. Je caresse le petit, et je le prie de remuer bien fort, mais non pas cependant jusqu'à incommoder sa maman; car je l'aime bien cet enfant; mais qu'il ne s'avise pas de vouloir jamais rivaliser avec Sophie.

Tu ne veux donc absolument pas m'envoyer des nouvelles de ta grossesse ? Ah ! si je savais du moins qu'elle est heureuse, que tu souffres peu, que tu marches beaucoup, que ce pauvre

petit remue! Ma mie bonne, je crois t'avoir donné quelques avis, dans mes premières lettres, utiles sur la conduite que tu dois tenir à cet égard. La grossesse orageuse dont j'ai été le témoin et l'observateur très-attentif, m'en a beaucoup appris. Sophie, habille-toi bien large, pour que ton enfant se place à son aise; mange des choses saines, pour qu'il se porte bien et toi aussi; ne crois point aux envies, mais contente tes désirs avec modération, pour qu'il ne soit ni malingre, ni gourmand, ni capricieux; et surtout marche beaucoup, quoique sans t'excéder, pour faciliter tes couches. Hélas! c'est sur cette importante révolution que je voudrais veiller; car la santé des femmes dépend de leurs couches. Point d'imprudences, mais point de recettes de bonnes femmes: elles sont toutes fausses, pernicieuses et importunes.

VII

M. de Rou... m'a fait dire, en réponse à ma lettre, qu'il me verrait demain; d'où je conclus qu'il compte parler aujourd'hui à mon père. Il ne laisse jamais partir mon porte-clefs à l'heure du rapport, quand il a une lettre de moi, qu'il ne l'ait lue; faveur qui, dit-on, m'est particulière, mais dont, au fait, je ne retire rien. Toute l'honnêteté de ses propos et de ses manières n'avance pas le moins du monde mes affaires; je sais trop que, dans sa place, on n'est guère poli qu'aux dépens de la sincérité: et n'est-ce pas à peu près de même dans la société? La franchise, cette qualité noble et généreuse, qu'on ne trouve plus, pas même dans nos romans, et qui est aussi loin de nos mœurs que les vertugadins le sont de nos

modes, n'est plus la manie que d'un certain nombre d'hommes qu'on appelle fous ou imprudents. Cependant, ma chère amie, elle est presque toujours la marque d'une âme véritablement élevée, et, le plus souvent aussi, elle est accompagnée d'un courage indomptable; mais tout contribue à l'éteindre. Cette vertu, hors de mode, si je puis m'exprimer ainsi, n'est presque plus que dangereuse. Etre sincère dans le monde, c'est se présenter au combat avec des armes inégales et lutter, le sein découvert, contre un homme plastronné qui vous tend un poignard. Les vains compliments, les perfides protestations qui surchargent tous nos discours, nous accoutument à tout altérer, à tout exagérer; et l'on ne peut penser sans indignation à quel bas prix on doit réduire, dans le cours de cette fausse monnaie, les expressions les plus énergiques d'amitié, de bienveillance, de soumission. On se dit le serviteur de tout le monde, parce qu'on n'est l'ami de personne; l'on offre tout, parce que l'on ne veut rien donner. Eh! qu'on ne croie pas que ces faussetés de convention n'influent point sur la conduite et sur l'âme. Celui qui prostitue ses lèvres ne peut avoir un cœur pur. Si sa conscience était délicate, sa bouche le serait aussi. L'habitude et l'exemple encouragent, parce que la plupart des hommes n'ont point de caractère; et l'on a bientôt, pour tout principe et toute conscience, un recueil de formules dont il n'y en a presque pas une qui ne soit une perfidie déguisée. Il me semble, mon amie chère, que je t'ai toujours dit cela, et que ce n'est pas l'humeur que peut me donner le malheur qui me fait parler ainsi. Au reste, quand j'invectiverais les hommes avec un peu trop d'aigreur, je serais bien excusable; car j'ai bien sujet d'être mécontent d'eux, et j'ai acquis le droit de me plaindre, sans être accusé de misanthropie. . . . .

. . . .

24 *août, dimanche.* Certains peuples de l'Afrique, au moins aussi raisonnables que nos dévots, prétendent, ma bonne amie, que tout ce qu'ils souhaiteront dans le ciel viendra d'abord se présenter à eux. C'est là l'idée qu'ils ont du bonheur à venir. Si cette croyance n'est pas chimérique, il serait aisé de me rendre aussi heureux sur la terre que je pourrais jamais l'être en paradis, car je ne forme qu'un souhait, je n'ai qu'un désir, et la possession tranquille de Sophie suffit à mon bonheur : ainsi je ne serais pas incommode à leur dieu; car, tandis que les uns lui demanderaient des promenades magnifiques, les autres une musique voluptueuse, ceux-ci toutes sortes de plaisirs, ceux-là une variété continuelle d'objets qui les intéressent et les occupent, tous mes désirs, réunis en un, n'exigeraient qu'une seule jouissance. Toutes les facultés de mon âme tendent vers toi; c'est Sophie que je veux voir, entendre, aimer : c'est d'elle seule que je suis capable de recevoir le plaisir et l'exercice de tous mes sens intérieurs et extérieurs. Ainsi, si le bonheur d'une autre vie doit être le bonheur de l'homme tout entier, c'est ma Sophie qui le constituerait encore. Quand bien même on parviendrait donc à nous rendre de *vrais croyants*, de zélés dévots, nous aspirerions à nous réunir, comme les âmes pieuses aspirent à leur salut; car c'est là le nôtre. Peut-on nous désapprouver de chercher à anticiper sur le bonheur céleste, et nous assimiler aux bienheureux dès cette vie?... Comment trouves-tu cette théologie, ma bonne amour? je crois qu'elle sera de ton goût, et cela me suffit; car je prétends qu'elle ne soit qu'à notre usage. Laissons aux cœurs glacés la leur : que, renfermés en eux-mêmes, ils feignent de s'élancer vers un être imaginaire, pour lequel ils ne se piquent d'amour que parce que, ne chérissant, dans le fait, que leurs individus, ils s'intéressent on ne peut moins à ceux de leur espèce, ce qu'ils n'osent

avouer : qu'ils gardent leur religion, qu'ils accommodent à leur égoïsme et à leur méchanceté, ou plutôt qui en est le produit; et nous suivrons la nôtre, inspirée par la nature et dictée par l'amour; nous écouterons notre cœur, et nous lui obéirons, hélas! quand nous pourrons, car nous ne sommes pas les plus forts; que dis-je? nous ne sommes pas maîtres du moindre de nos mouvements; mais nous le serons toujours de nos sentiments et de nos principes. N'est-il pas vrai, ô ma Sophie? Nos membres peuvent céder à la tyrannie; mais nous serions aussi vils que nos tyrans, s'ils pouvaient asservir nos âmes. Luttons contre la mauvaise fortune, chère amante, et croyons que l'amour nous élèvera au-dessus d'elle : soutenons courageusement nos cruelles épreuves; le triomphe en sera plus doux, et notre passion, s'il se peut, plus heureuse et plus tendre. J'ai toujours vu, ma tendre amie, les hommes et les femmes donner une longue liste des vertus et des bonnes qualités qu'ils exigent de leurs amis, ou de leurs amants ou maîtresses; mais bien peu tâchent de les acquérir eux-mêmes, ou d'en donner l'exemple. Pour moi, tout en avouant ta supériorité et le plaisir délicieux que je ressens à trouver en toi mille qualités qui me manquent, je crois du moins pouvoir assurer que je ne le céderai jamais à qui que ce soit en courage, en constance et en tendresse. Je t'accorde tout le reste, ô mon amie chérie! et je m'en glorifie, puisque étant un autre toi-même, j'ai quelque droit de m'attribuer, d'une certaine manière, tes vertus; mais laisse-moi le prix de la tendresse, et permets que je partage celui de la constance et de la fermeté. Le véritable devoir de l'amour est d'inspirer de l'ardeur, du zèle, du courage. Animé par un mobile si puissant, on se surpasse soi-même; et voilà pourquoi Gabriel peut figurer quelquefois à côté de Sophie. — J'ai passé de mon trou à un autre trou, ma tendre amie,

auprès duquel on a jargonné ce tissu de solécismes qu'on appelle la messe; mais je ne me suis pas pour cela élevé de l'amour profane à l'amour divin, car j'avoue que je suis terrestre.

VIII

27 août 1777.

J'ai beaucoup saigné du nez cette nuit, mon adorable amie, et cela m'a réveillé au milieu d'un songe bien doux. J'étais avec toi à P... Nous étions seuls; j'humectais de mes lèvres tes paupières mourantes, où pesait le doux poids de mes baisers. Je séparais ta bouche en deux roses, et, descendant toujours, je m'ouvrais un passage dans tes plus secrets appas. Je t'enveloppais de mon amour; nos cœurs s'appelaient, se répondaient : nos haleines unies formaient de voluptueux murmures; des soupirs entrecoupés tenaient lieu de nos voix, qui n'étaient plus; je venais d'expirer : ton âme allait suivre la mienne..... Mais, hélas! cette illusion a fui comme une vapeur légère... O mon amie! ces rêves brûlants m'offrent l'objet que je désire; mais je n'en saurais jouir..... S'ils donnent quelque plaisir, il est sitôt évanoui! Loin d'apaiser la soif qu'il procure, il ne sert qu'à la redoubler. Toujours enflammé et jamais satisfait, je me consume, et mes pleurs n'éteignent pas le feu qui me dessèche. — Hier, en travaillant à mon quatrième dialogue, j'ai éprouvé un vrai plaisir : c'est d'avoir trouvé et réuni la démonstration complète que tu ne m'as rendu heureux que parce que tu l'as dû. Telle que je l'ai écrite, je la mettrais sous les yeux du moraliste le plus

sévère, pourvu qu'il ne fût pas bigot. Ce dialogue est trop long pour que je le transcrive; mais je veux te dire en substance comment j'ai prouvé que, comme madame de Monnier, tu étais libre de me rendre heureux. C'était là sans doute ce qu'il y avait de plus difficile à manier, car tu n'avais pas fait le vœu de chasteté, et tu étais maîtresse de ta personne, si les devoirs de la fidélité conjugale ne te liaient pas. Après avoir invoqué mon honneur et ma générosité, tu me demandes : 1° si j'approuve la conduite de madame de Mirabeau; 2° si les devoirs du mariage sont des mots dépourvus de sens : et je réponds à la première question : Non, sans doute; je la déteste : mais c'est plutôt sa perfidie que son infidélité que j'abhorre. Si elle eût choisi tout autre amant que l'homme qui me devait tout, qui avait mon amitié, que je regardais comme un frère, qui m'a trahi à l'ombre de ma confiance, elle me serait moins odieuse. Cependant ce n'est ici que mon sentiment particulier que j'expose, et mon opinion n'est pas un principe. L'infidélité de madame de M. serait toujours une action très-lâche, quel que fût son complice. Elle m'avait épousé par amour, disait-elle : j'avais été préféré par son choix à cinq rivaux. Je lui avais fait de grands sacrifices pour sauver sa réputation : j'avais lutté contre ma famille et la sienne et bravé tous les malheurs que me présageait l'odieuse parcimonie de mon père. Mes procédés ne se sont pas démentis un instant. La plupart de mes dettes ont été contractées pour elle. J'ai couru au-devant de ses goûts et prévenu toutes ses fantaisies. En un mot, je me suis toujours conduit avec elle comme si j'étais son amant, et je ne l'étais pas. Mon âge et ma conduite ne lui laissaient point d'excuse. C'est donc de gaîté de cœur, si je puis m'exprimer ainsi, et par une infâme dépravation d'âme et d'esprit qu'elle s'est égarée. Aucune de ces circonstances n'a de rapport à toi. Immolée à la cupidité

de ta famille, tu as été plutôt livrée que mariée. Cette différence infinie en apporte une considérable dans vos devoirs mutuels. Mais il ne faut pas traiter une question si importante seulement dans quelques-uns de ses détails; il faut l'approfondir. Les devoirs du mariage sont-ils un vain nom? La réponse n'est pas douteuse. Le mariage est une institution civile souverainement respectacle : c'est un contrat sacré dont les obligations sont la base de la société. Elles intéressent à la fois l'ordre politique et le bonheur des individus, même des célibataires; car ils ont un père et une mère, et l'union domestique est le meilleur garant du bien-être des enfants. Tous les hommes sont donc intéressés à respecter et à maintenir la force du lien conjugal; et si quelques circonstances peuvent excuser l'infraction des devoirs qu'il impose, aucune ne la justifie. Ce n'est pas là la morale du siècle, mon amie, mais c'est la vérité; et je suis incapable de l'altérer, quoique je n'aie point été assez vertueux pour me conduire selon ses principes. Mais, ma Sophie, es-tu mariée? Unie à un homme qui serait bien ton aïeul, tu n'as de commun avec lui que les armes, la livrée et le nom. — Mon amie, ceci n'est-il pas plutôt une excuse qu'une justification? Je me sers de ta propre distinction, parce qu'elle exprime parfaitement mon idée. Je serais peut-être moins coupable qu'un autre de céder à l'amour, mais je serais coupable. Tu supposes que mes sens me commandent tellement, que l'indispensable sceau du mariage est pour moi la jouissance; et cette supposition me paraît humiliante. Mon amie, nous ne nous sommes pas proposé de faire des romans platoniques. Nous examinons ce qu'exigent de toi les différents devoirs d'une femme, et d'une femme mariée; et la fidélité conjugale est celui auquel nous nous arrêtons en cet instant... Qu'est-ce que le mariage? C'est l'union d'un homme et d'une femme,

dont la société se rend le garant. Mais pourquoi s'en rend-t-elle le garant? C'est sans doute parce qu'elle y a un intérêt. Cet intérêt est la naissance des enfants qui en doivent provenir, et sur lesquels elle a des droits, et leur existence civile qu'elle doit assurer et maintenir. Le but social du mariage est donc la propagation de l'espèce; et cela est si vrai, que les lois sont toujours prêtes à dissoudre toute union dont l'un des contractants ne peut remplir ce but. La fidélité conjugale n'est un devoir qu'en ce sens, quoique, considérée comme chasteté, elle soit une vertu morale. Nous n'en sommes point encore à cette question, que nous agiterons tout à l'heure : je n'ai prétendu qu'examiner en ce moment ce que tu te devais comme madame de Mo.; et je vois que tu es parfaitement libre. — Si cela n'est pas raisonné, ma bonne Sophie, je ne m'y connais point. Je passe ensuite à toutes les autres faces de cette question. Je te demande si, quand tu fais une société agréable avec monsieur de M., tu n'es pas acquittée envers lui des obligations que tu lui as pour la petite partie de sa fortune que tu partages? quelle prétention il peut avoir sur tes charmes dont il ne peut pas jouir? s'il doit être tout à la fois auprès de toi vil eunuque et sultan impuissant? Je te prouve qu'il recueillera des avantages très-réels pour une perte très-imaginaire, puisque, te trouvant plus heureuse, tu combattras plus aisément le mépris et la répugnance que t'inspirent son humeur superstitieuse et monacale, son âme aride et inflexible, que lorsque tu ne peux t'empêcher de penser que cet homme, que tu as si peu de raisons d'estimer et d'aimer, est la cause du malheur de l'amant que tu chéris. Après cela, je passe à l'examen de la vraie et de la fausse pudeur, de la vraie et de la fausse chasteté, etc. En un mot, je te répète toute la conversation qui a fait mon bonheur; et, à ce propos, je pense à la singularité unique qui fit que ce

fut devant trente personnes que tu pris la résolution qui est ordinairement si cachée, et que je té dis (à l'oreille, il est vrai) toutes mes raisons pour t'y décider. Remarque qu'il fallait absolument que cela fût ainsi ; car, quand j'étais seul, je n'étais occupé que de mes désirs, et toi qu'à te défendre. Quelque éloquents que fussent mes baisers, ils ne te persuadaient pas. Je t'attaquais sans cesse : il fallait une trêve pour pouvoir capituler ; et la présence d'un cercle aussi nombreux qu'importun pouvait seule te la donner. O mon amie! d'un bout à l'autre ils sont bien uniques, nos amours. Notre tendresse est sans exemple, aussi bien que les événements qu'elle a suscités. Tout mon quatrième dialogue est très-joli. Quand tu m'auras envoyé beaucoup de papier, je te les ferai passer tous ; mais comme ils ont chacun quatre grandes pages in-folio, et quelques-uns plus, tu vois bien que je ne puis pas faire une pareille dépense sans me réduire à la mendicité. Adieu, mon amie bien chère. Je suis très-las d'attendre P. ; mais je n'ose pas t'en parler, de peur de devenir si triste, si triste, que j'en perde la raison. J'aime bien l'égarer sur tes lèvres et sur ton sein. Ah! combien de fois j'y ai trouvé le délire et laissé la vie! — Adieu, chère amante, épouse adorable, univers, Sophie-Gabriel, charme de ma vie, consolation de mes maux, et tout ce que j'adore et adorerai toujours.

. . . .

7 *septembre, lundi.* Être avec les gens qu'on aime, dit La Bruyère, cela suffit. Rêver leur parler, ne leur parler point, penser à eux, penser à des choses plus indifférentes, mais auprès d'eux, tout est égal. O mon amie, que cela est vrai! et qu'il est vrai aussi qu'on en prend tellement l'habitude, que cela devient une partie nécessaire de l'existence! Hélas! je sais bien, je dois savoir trop bien, depuis

trois mois que je gémis loin de toi, que je ne te possède plus, que mon bonheur est fini. Cependant, chaque matin, lorsque je me réveille, je te cherche ; il me semble que la moitié de moi-même manque, et cela est trop vrai. Vingt fois dans le jour je me demande où tu es : juge combien l'illusion est forte, et qu'il est cruel de la voir disparaître! Lorsque je me couche, je ne manque pas de te faire ta place ; je me pousse tout près du mur et laisse un grand vide dans mon petit lit. Ce mouvement est machinal, ces pensées sont involontaires. Ah! comme on s'accoutume au bonheur! Hélas! on ne le connaît bien que lorsqu'on l'a perdu ; et je suis sûr que nous ne savons combien nous sommes nécessaires l'un à l'autre que depuis que la foudre nous a séparés. Elle n'est pas tarie, la source de nos larmes, chère Sophie : nous ne nous guérirons point, nous ne nous consolerons point ; nous avons dans le cœur de quoi toujours aimer et, par conséquent, de quoi toujours pleurer. Laisse dire ceux qui prétendent être sortis d'une grande affliction par vertu, ou par force d'esprit ; ils ne sont consolés que parce qu'ils sont faibles et légers. Il est des pertes auxquelles on ne doit pas s'accoutumer ; et lorsqu'on ne peut plus faire tout le bonheur de ce qu'on aime, on en doit faire le malheur : disons la vérité même, on le veut ; et ce sentiment délicat, quoi qu'on en puisse dire, est dans la nature d'un tendre amour. Sophie ne serait-elle pas désespérée, si elle savait Gabriel consolé? Eh bien! pourquoi le même sentiment serait-il interdit à Gabriel? Il est vrai, il est très-vrai, très-exact que, dans une grande passion, on aime sa maîtresse ou son amant plus que soi-même, mais non pas plus que leur amour ; on peut tout sacrifier, que dis-je? on désire tout sacrifier, excepté la tendresse de l'objet aimé. S'il est un être humain qui pense autrement, qu'il ne se croie pas plus désintéressé que moi ; il

n'est que moins amoureux. Il n'est qu'un seul moyen de sacrifier l'amour de ce qu'on idolâtre : c'est de se percer le cœur. Si je croyais que ma mort fût nécessaire à ton bonheur, et que tu pusses le recouvrer à ce prix, je ne balancerais pas un instant à m'immoler. Je le ferais avec joie, parce que je t'obligerais ; mais surtout parce que c'est une vengeance très-douce, pour celui qui aime comme moi, de faire, par son procédé, d'une amante ingrate une personne très-ingrate. Je le ferais sans regret, parce qu'il serait évident que tu ne m'aimes plus, puisque tu pourrais être heureuse indépendamment de moi, sans moi. Ce n'est donc pas ton amour que je sacrifierais ; c'est ton inconstance dont je me vengerais sur moi-même, seule manière de me venger de Sophie. Loin de renoncer à ta tendresse, je me punirais de l'avoir perdue. L'amant qui ne pense pas ainsi se trompe lui-même, ou veut tromper : il croit aimer plus qu'il n'aime, ou veut le faire accroire. Pour moi, aussi simple que vrai, voilà ma profession de foi. Je puis te sacrifier tout au monde, excepté ton amour. Je ne sais si c'est manquer de générosité, et, le jour où tu le croiras, je suis prêt à m'en punir ; mais je sens que j'aime ainsi, et je ne crois pas qu'il soit dans l'humanité d'aimer plus que je fais : car mon cœur a un degré d'énergie et d'activité dont je n'ai point vu d'exemples ; et jamais amant ne dut autant à une aussi aimable maitresse que Gabriel reconnaît devoir à Sophie. C'est un plaisir si pur pour mon âme que celui de la reconnaissance, qu'elle suffirait pour me rendre amoureux ; mais ma tendresse est fort indépendante de toute autre considération qu'elle-même ; et je doute que, quand tu m'aurais poursuivi de la plus belle haine, j'eusse pu guérir de mon amour, une fois que je t'ai connue, tant il est devenu rapidement mon despote et mon maître. Tandis que tes agréments, ta fraîcheur, ta physionomie fine, douce et voluptueuse, occu-

paient mes yeux, chacun de tes discours allait jusqu'à mon cœur. J'aurais bien voulu jouir des droits d'amant et n'être que ton ami, car je craignais terriblement l'amour ; mais tu me menais, malgré moi, plus loin que l'amitié, et c'est de très-bonne foi que je te disais que je ne pouvais pas être ton ami. Trop jeune, trop jolie pour ne pas plaire à mes sens, tu étais trop séduisante pour ne pas intéresser mon âme. Chaque découverte que je faisais serrait mes liens. Pleine de vivacité et de sentiment, quoique dérobant celui-ci le plus souvent que tu pouvais, tu me surprenais et tu me touchais. Ces saillies si heureuses et si naturelles, qui sortent de ta bouche comme un éclair et frappent d'autant mieux qu'elles sont plus imprévues, m'enchantaient; et, quand je réfléchissais, j'étais troublé. C'était ce trouble-là qui m'inquiétait. Cependant je me rassurais; je disais : J'en ai tant vu, tant eu ! elle a si peu d'expérience! comment me subjuguerait-elle? c'est une enfant. Mais cette enfant était si aimable, flattait tant mon amour-propre par l'avidité avec laquelle elle m'écoutait, le compte qu'elle semblait faire de ce que je disais, le discernement avec lequel elle appréciait les moindres mots, que sa société me paraissait délicieuse et me devenait un besoin très-impérieux. Rien de ce qui sortait de ma bouche n'était perdu avec toi; mais mille petits riens, qui échappaient, étaient aussi avidement recueillis. Nous nous aimions déjà sans vouloir nous l'avouer à nous-mêmes. Si simple, si naïve, et par cela même si éloquente, ma Sophie me paraissait un chef-d'œuvre de sincérité et de sensibilité : il ne lui manquait que de l'ardeur, et l'amour me promettait à l'oreille de lui en donner. Elle était *elle*, ne ressemblait à rien, avait même des singularités; mais tout cela lui allait si bien, qu'eût-elle été farouche, j'aurais voulu l'apprivoiser, et je ne sais quoi m'assurait que j'en viendrais à bout. Je ne me suis pas trompé; mais, en sédui-

sant, j'ai été séduit, et je ne m'y attendais pas, et je le craignais même. Insensé que j'étais ! à quel bonheur je voulais me refuser ! Je substituais l'orgueil à l'amour. Pardonne, ô ma Sophie, pardonne ; je ne connaissais pas les délices d'une tendresse mutuelle : toi seule pouvais me les faire goûter. J'ai bien expié mon crime. Ah ! je chéris mes chaînes mille fois plus que je ne les ai craintes.

IX

C'était Ninon Lenclos qui disait qu'elle remerciait Dieu tous les soirs de son esprit, et qu'elle le priait tous les matins de la préserver des erreurs de son cœur. Je dis *erreur*, parce que le mot effarouche moins ma pauvre mère ; mais qu'est-ce que Ninon entendait par les *sottises de son cœur?* les faux pas multipliés où l'entraînaient sa complexion et son tempérament. Elle-même n'approuvait sûrement point ses légèretés, ou plutôt ses prostitutions. Jamais on ne fut plus aimable en amitié et plus méprisable en amour. Ma pauvre mère a d'autres inconvénients encore à redouter de sa constitution presque aussi fougueuse qu'à vingt ans : c'est l'emportement où elle l'entraîne, l'inégalité, les indiscrétions et les imprudences que cette inégalité nécessite. Je lui ai dit qu'elle était trop vraie ; mais, dans le fait, elle n'est que trop inconsidérée. A mesure que ses sens se sont éteints, son caractère a pris de leur ardeur, et l'habitude du malheur et de la contrariété a encore accéléré cet embrasement. Quand je lui ai dit qu'on pouvait me faire le même reproche, je n'ai prétendu parler que du défaut de méfiance, sur lequel je ne puis me vaincre,

et qui me fait tant de mal. Quoiqu'une triste expérience m'ait convaincu qu'il y a très-peu d'honnêteté dans ce monde et m'ait donné fort mauvaise opinion de l'humanité, je ne sais point, ou je sais trop tard appliquer cette mauvaise opinion à quelqu'un en particulier. J'excepte, de la meilleure foi du monde, de ma règle générale, ceux en qui je vois quelque apparence de vertu ; et je suis, sinon surpris, du moins affligé quand je vois que j'ai eu tort de les excepter. Tu es tout de même, ô mon amie ! et voilà dans quel sens je prétends qu'il nous faut méfier de notre cœur ; car il est certain que cette duperie est la suite d'une bonté naturelle trop peu surveillée. C'est vraiment à nous, et seulement en ceci, que le mot *erreurs du cœur* convient. Mais je n'ai jamais voulu profaner de ce nom ni notre amour, ni même aucune autre véritable tendresse. Crois-tu de bonne foi que ce fut le cœur qui conduisit Ninon dans les bras de dix hommes en un jour? Ce qu'elle appelait son cœur était son tempérament inflammable, aiguisé par une imagination pervertie qui, quand elle était assouvie pour quelques instants, trouvait un juge sévère dans la droiture de ses sens et la délicatesse de sa raison. Si son cœur n'avait pas été dépravé, ou plutôt si elle avait eu réellement un cœur, il aurait contenu cette imagination en lui donnant pour pâture un seul objet de désir. Nous savons bien, nous dont les sens ne sont pas plus engourdis que ceux de tant d'autres, que, quand on aime vraiment, ils sont très-inflammables ; mais ce n'est qu'au feu de la passion qu'ils peuvent s'allumer. Certainement, la véritable vertu ressemble aussi peu à ce que l'on appelle ordinairement ainsi qu'au vice même. Elle n'est point cette exigence monacale et contradictoire à la nature appelée continence. La véritable vertu ne dépend point du caprice des mortels, des illusions des fanatiques, des temps, des lieux, des sexes ; elle consiste dans un

cœur droit, incapable de lâcheté, sincère. Mais on ne me persuadera pas que changer d'hommes au gré de l'appétit de ses sens, que faire un commerce de parjures et de tromperies, puisse s'accorder avec la vertu et l'honnêteté, telle que je la définis sans sévérité. Une femme peut être très-chaste et très-voluptueuse; mais celle qui se prostitue à plusieurs hommes ne peut pas plus être chaste que celle qui trahit sa foi ne peut être honnête; et, comme on l'a très-bien remarqué, la nature venge l'honnêteté trahie par le plaisir, en flétrissant ce plaisir. Toute femme libertine est bientôt blasée : d'autant plus malheureuse qu'elle est plus méprisable; d'autant plus éloignée de la volupté qu'elle la poursuit avec plus d'ardeur. Mais est-ce l'amour qui guide cette *Messaline?* On pourra donc dire des animaux les plus lubriques qu'ils sont très-amoureux? On a appliqué le mot d'amour à l'action universelle de la génération qui reproduit les êtres, parce que, par une fausse et ridicule délicatesse, le mot propre à cette opération de la nature est devenu trop libre pour des femmes qui n'avaient de chaste que les oreilles. Mais cette application détournée a avili ce mot si sacré d'*amour*. Les femmes galantes en ont été enchantées, parce qu'elles ont voilé de ce mot, toujours sûres de s'attirer de l'intérêt et de l'indulgence, leurs excès méprisables et même dégoûtants. Nous autres amants, nous nous inscrivons en faux; et, plus connaisseurs en vraie volupté que qui que ce soit, nous ne sommes pas moins avides des délices des sens; mais nous savons que c'est de la sincérité, de la tendresse et de la vivacité qu'ils reçoivent leur plus précieuse saveur, et ce n'est qu'à cette réunion que nous devons le mot *amour*.

Ne crois donc pas, ô mon amie! que le cœur puisse induire en erreur en amour; c'est au contraire lui qui le discerne et qui seul peut préserver les femmes d'une avilissante galanterie.

Ce n'est pas le cœur non plus qui produit les emportements de la tête ; c'est au contraire lui qui la ramème. Ce sont les ravages de l'imagination qui, n'ayant plus de diversions du côté des sens, aigrissent le caractère, qui portent certaines femmes à des excès de déraison, tels que ceux qui font tant de tort à l'infortunée que nous plaignons. C'est cela qui me rend croyable cette puérile malice d'aller arracher des fruits non mûrs, pour faire enrager des religieuses qu'elle hait. Encore s'il y avait de la gaîté et de l'invention dans ce ressentiment, on en rirait ; mais malheureusement la tristesse et l'humeur ennuient et irritent lorsqu'elles ne touchent pas, et c'est ce qui arrivera à ceux sous la dépendance de qui elle est. La célèbre madame de Mazarin, par exemple, celle qui s'enfuit en Angleterre, ayant été mise à Sainte-Marie de la Bastille, où elle s'ennuyait, remplissait d'encre le bénitier pour faire barbouiller les nonnes. Cela divertit tout Paris. Elle s'était associée avec une certaine madame de Courcelles, aussi maligne qu'elle ; elles couraient par le dortoir pendant le premier sommeil des nonnes, avec beaucoup de petits chiens, en criant *tayaut !* Une autre fois, elles demandèrent à se laver les pieds: les religieuses s'avisèrent de le trouver mauvais et de leur refuser ce qu'il leur fallait, comme si elles eussent été là pour suivre leur règle. La duchesse et son amie remplissent d'eau deux grands coffres qui étaient sur le dortoir ; et parce qu'ils ne la tenaient pas, et que les ais du plancher joignaient fort mal, ce qui se répandit perça ce mauvais plancher et alla inonder les lits des bonnes sœurs. Ces tours-là sont fort bons et ne fâchent que les vieilles et les dévotes.

Cependant, ma toute belle, ne va pas t'aviser de les mettre en pratique dans le couvent où tu vas : tu es assez espiègle pour rivaliser avec madame de Mazarin ; mais je t'avertis que tu ne voudrais pas l'imiter en tout ; ainsi vaut autant ne pas

commencer. C'était la femme du monde qui avait le plus de beauté, d'agrément et d'esprit; mais le premier visage d'homme lui tournait la tête, et elle a eu à peu près autant d'amants qu'elle a vu d'individus de notre sexe. Les eunuques, les laquais, étaient pour elle des hommes comme les autres. Elle avait un odieux mari, dévot, fanatique, cupide, fou; elle le planta là, et il lui fit un grand procès qui ne l'empêcha pas de vivre fort heureuse et très-libre dans le pays étranger. Mais cette femme si belle, qui avait apporté vingt millions à son mari, c'est-à-dire beaucoup plus que les plus grandes reines n'en apportent à leurs époux; qui avait pensé épouser le roi d'Angleterre et le duc de Savoie, ne put seulement pas obtenir une pension honnête de M. de Mazarin, et vivait à Londres pensionnée par le gouvernement. C'est elle qui, ne sachant que faire, un matin, jeta avec sa sœur quelques centaines de louis par les fenêtres du palais Mazarin, pour avoir le plaisir de faire battre les laquais qui étaient dans les cours. Eh bien, chère amante! elle est morte heureuse et libre, cette femme qui avait fait un tel éclat, ayant quatre enfants de son mari, et traînant partout ses amants qu'elle laissait là pour les premiers venus. Et toi, épouse adorée, toi, l'innocence et la vertu même, qu'aucun de ces liens ne retenait; qui avais un mari tout aussi dévot, tout aussi bête, tout aussi jaloux, tout aussi avare que le sien, et qui était embelli, par-dessus le marché, de soixante-dix ans; toi, qui ne connaissais aucun des dédommagements qui se présentaient en foule à cette femme légère; toi, qui n'as fui qu'après la plus horrible des persécutions, suscitée par ta propre famille, tandis que la sienne la protégeait et la soutenait; toi fidèlement, inséparablement unie à l'amant à qui tu t'étais si généreusement sacrifiée; toi, modèle de constance, de tendresse, d'innocence, de pureté, tu gémis dans une hideuse maison, réceptacle de

servitude et de corruption! Les tribunaux retentissent de ton nom, on veut te couvrir d'infamie, t'ôter tous tes droits, ta modique dot! ta liberté t'est déjà ravie! O fortune! voilà de tes coups : ô Providence! voilà ta justice. Je me suis rappelé les aventures de cette femme, qui ont tant de rapport aux tiennes, en lisant un livre où il en est question; et cela m'a fait faire de tristes et cruelles réflexions. Il y a des mémoires d'elle que tu trouveras, je crois, dans les œuvres de l'abbé de Saint-Réal, ou même à part; lis-les : elle y arrange tout à sa fantaisie, elle n'y avoue aucun de ses torts; mais cela est assez bien écrit, rempli d'anecdotes, et l'on s'amuse avec elle sans s'intéresser; car on voudrait plus de franchise, et son affectation à vouloir paraître une vestale, alors même que sa narration donne le plus à entendre le contraire, n'inspire pas, à beaucoup près, d'estime pour elle. Adieu, ma toutou bien chère : embrasse-moi comme je t'aime, et crois que tu es pour ton Gabriel la plus belle des femmes, comme tu es, en effet, la plus aimable et la plus vertueuse.

11 *septembre, jeudi.* J'ai trouvé, dans ce recueil des mélanges où il est question de madame de Mazarin, des mémoires pour et contre elle. Tu ne saurais croire combien il y a de rapport entre M. de Mazarin et M. de M..., à la distance de la vieillesse près. Je vais ramasser quelques-unes des anecdotes, des folies de celui-là, pour que tu fasses la comparaison de ces deux odieux personnages. Le Mazarin était de la dévotion la plus monacale, la plus folle et la plus absurde; il faisait des fondations de maîtresses d'école de cent mille écus, tandis qu'il refusait tout à sa femme; il distribuait des catéchismes de sa façon dans les villages (cela serait fort digne de M. de Monnier, s'il avait l'esprit de les rédiger); il voulait ériger en couvents les corps de garde des places où il com-

mandait (M. de M..., qui n'a point de commandement, assemblait ses domestiques pour prier Dieu, et ne voulait pas qu'ils eussent des maîtresses). Un des plus vieux domestiques de M. de Mazarin, qu'il menait ordinairement en carrosse avec lui dans ses voyages, le pria de lui permettre d'aller à cheval, ne pouvant plus soutenir ses entretiens mystiques. (Je crois que les gens de M. de Monnier voudraient bien pouvoir s'affranchir du joug de sa dévotion.) M. de Mazarin prescrivait la bienséance que doit garder un garçon apothicaire lorsqu'il donne un lavement; défendait aux femmes de traire les vaches et de filer au rouet, à cause de la posture et du mouvement. (Cette législation-là est dans le genre de M. de Monnier.) M. de Mazarin mutila toutes les superbes statues que lui avait laissées le cardinal, parce qu'il ne pouvait pas voir de nudités. (Assurément voilà du Monnier tout pur.) Il vendit sa charge de grand-maître d'artillerie, par scrupule que l'exercice dans la guerre n'en fût criminel. (M. de Monnier a laissé perdre la sienne, pour être plus détaché des choses de ce monde par ce sacrifice de trois à quatre cent mille livres.) M. de Mazarin était du zèle le plus ardent pour la conversion des autres. Un jour, il alla trouver le roi pour l'informer que l'ange Gabriel lui était apparu, et l'avait chargé de dire à Sa Majesté de renvoyer madame de La Vallière. Il m'a aussi apparu, lui répondit ce prince, et m'a assuré que vous étiez fou. (Tu sais combien M. de Monnier s'intéresse au salut de tout le monde.) Les rapports vont devenir plus étroits et plus surprenants encore.

M. de Mazarin, qui avait toujours le diable présent à son imagination, éveillait la nuit la plus belle femme de l'Europe; devinerais-tu pourquoi? pour lui faire part de ses visions. On allumait des flambeaux, on cherchait partout; madame de Mazarin ne trouvait de fantômes que celui qui était auprès

d'elle dans son lit. (Tu te souviens bien du temps où tu étais éveillée pour écouter le moindre bruit que faisait une souris ; mais ce temps n'est pas celui que tu as passé en Hollande.) M. de Mazarin, après avoir voulu marier sa fille aînée à un de ses écuyers qu'il aimait beaucoup, étant empêché de cette folie par toute sa famille, fut arrêté par un très-singulier scrupule, quand le marquis de Richelieu la demanda en mariage ; il se ressouvint qu'étant jeune il avait eu des habitudes d'écolier avec le duc de Richelieu, père du jeune homme, et s'imagina que leurs enfants se trouvaient par là dans un degré de consanguinité qui ne leur permettait pas de s'épouser. Il alla consulter sur ce cas de conscience les évêques de Grenoble et d'Angers, l'abbé de la Trappe, etc. (N'y aurait-il pas quelques scrupules de M. de M. à peu près équivalents ?) Sa fille n'attendit pas que ces doutes fussent éclaircis ; le marquis de Richelieu l'enleva. Aussitôt son pieux père la déshérite, elle et son premier enfant. (Tu vois que ce n'est pas d'aujourd'hui que les dévots sont mauvais pères.) Madame de Mazarin quitte son mari et fuit d'abord en Italie. Le chevalier de Rohan, son amant, la suivit jusqu'à son premier relais, lui laissa un de ses gentilshommes pour la faire accompagner ; aussitôt M. de Mazarin rend plainte, fait décréter le chevalier, et même le duc de Nevers, frère de madame de Mazarin. (Je crois que M. de Monnier avait ce détail de sa conduite sous les yeux, lorsqu'il a commencé la procédure dont nous sommes les victimes.) M. de Mazarin avait été éveiller le roi à trois heures du matin pour le prier de faire courir après sa femme. — Vous devriez plutôt me demander, dit le roi, des ordres aux gouverneurs pour l'empêcher de revenir en France, que pour l'empêcher d'en sortir. (M. de M. serait bien heureux, et nous aussi, s'il avait trouvé quelqu'un capable de le conseiller ainsi.) M. de Mazarin envoya tout le

long de la route qu'avait suivie sa femme, pour s'informer de ce qu'elle y avait fait. (La commission de *Sage* est un peu plus folle et un peu plus indécente que celle-là.) Madame de Mazarin ayant écrit pendant son voyage à son amant, sa lettre fut interceptée; son mari la montra au roi, et la donna au parlement. Ainsi, disait M. de Bussy, *n'étant pas cocu de chronique* (parce que la lettre n'était pas publique), *au moins le sera-t-il de registre.* (M. de Monnier, après avoir déposé au greffe la culotte de l'amant de sa fille, y a mis les lettres de celui de sa femme, parce que celui-ci ne perd pas si aisément ses culottes; aussi a-t-il la double satisfaction d'être *cocu de chronique et de registre,* et de passer pour l'homme le plus fou et le plus vil qui soit en France.) Au reste, ce n'était pas la peine que M. de Mazarin recherchât avec tant de soin la preuve de son cocuage : sa femme ne l'en laissait pas manquer, et le chevalier de Rohan était dès la troisième journée, et peut-être dès la première, remplacé par Courbeville, son gentilhomme. (Quant à M. de M., il n'avait qu'à laisser faire ses confidents et ses prêtres, et son insensée famille : tous ces énergumènes-là ussent bien fondé sa réputation et ses titres, sans que les juges s'en mêlassent.) Madame de Mazarin eut assez de bonheur pour que sa famille et le crédit de ses parents assoupissent cette affaire. (Les tiens ont ébruité et envenimé la nôtre.) Celle de madame de Mazarin se termina plusieurs années après en une demande en perte de dot et de droits matrimoniaux. (Je suis persuadé que M. de Monnier répondra, comme M. de Mazarin, aux propositions d'accommodement qu'on pourra lui faire, *qu'il se ferait scrupule d'entrer dans la moindre négociation ni d'écouter aucune proposition, quelle qu'elle fût; qu'il te poursuit et te poursuivra en justice :* car en tout temps et en tout pays, les méchants, les dévots et les fous se sont ressemblés.

Comme tu serais peut-être embarrasée de deviner pourquoi M. de Mazarin défendait aux femmes de traire les vaches et de filer au rouet, je te dirai que c'est à cause d'un exercice des doigts et d'un mouvement de pied, qui peuvent donner des idées malhonnêtes. Il demande, dans ses règlements pour ses terres, une grande pureté aux bergères qui conduisent les moutons, plus grande encore aux bergers qui gardent les chèvres. Il ordonne à tous ceux qui gardent les taureaux, ou leur amènent des vaches, de détourner les yeux de l'accouplement. Tout cela n'est pas plus fou que bien des anecdotes que tu m'as racontées. J'ai cru que ce parallèle entre M. de Mazarin et M. de Monnier t'amuserait un moment; et je suis si peu dans la situation et dans la possibilité de dire des choses gaies, que je n'en ai pas manqué l'occasion. Au reste, cependant, quand je réfléchis sur ce qui nous donne le désir de chercher de tels rapports, le souris que l'anecdote arrache est bientôt enseveli dans une morne et sombre douleur. A quel cadavre on t'avait unie! et que ne te faut-il pas souffrir pour en être separée! O mon amie! le bonheur de notre vie se réduira-t-il donc à une année? Nous faudra-t-il périr, parce que nous avons été fortunes pendant neuf mois? Quel horrible sort! et comme chaque jour l'aggrave par sa durée!..... O mort! accours vite à notre aide, si nous sommes malheureux sans retour. O amour! si tu veux nous réunir, hâte-toi; chaque instant nous détruit, et nos larmes usent une vie qui devrait t'être consacrée.

Mais, mon amie, P. ne viendra donc point? Voici un nouveau mois qui s'écoule; tout à l'heure nous sommes à sa moitié. Ta grossesse avance; je ne sais rien de toi, de ta santé, de tes affaires... Ah! je suis très-malheureux! F. que je n'ai point revu n'a sûrement point été à Paris; je crains de le demander : on conçoit si aisément des soupçons, et ils

seraient si dangereux! O amie! aie donc pitié de moi; envoie-moi P. : qu'il n'attende pas d'avoir un prétexte pour demander à me voir. On me l'a promis pour consolation, et non pour affaires. S'il attend que mes effets soient revenus de Hollande, hélas! en voilà pour mille ans. Je n'y tiendrai pas, je t'assure; je patiente encore, mais je me tiens à quatre. Voici le quarante-deuxième jour que je n'ai rien de toi ; multiplie les minutes par les quarante-deux, et tu auras le nombre de mes supplices. L'autre fois j'en ai été cinquante-un, mais aussi j'étais au désespoir : hélas ! je m'abonnerais presque à présent à n'être pas davantage. Adieu, ma toute bonne et tendre amie, mon épouse, mon adoration si chère ! Je suis bien triste, je t'assure; il me faut bien des pages pour me consoler, et surtout bien de la tendresse, la certitude que tu te portes bien et que tu m'aimeras toujours. Donne-moi des nouvelles du petit. Hélas! nous n'arrangeons rien pour lui; et je ne puis pas être un moment sans mille inquiétudes diverses. Je t'embrasse mille fois.

X

12 septembre 1777.

Que le brave Givri, que le tendre d'Humières, qui se firent tuer de désespoir d'une infidélité, me semblent heureux ! Dès qu'ils aimaient bien, ils avaient la vie en horreur après une perfidie. Mais moi, j'expire de douleur, et je suis adoré de la plus aimable des femmes! La vie me serait si précieuse, si j'étais libre ! je l'ai en horreur à 27 ans. Avec un nom, une

fortune considérable, quelques talents, et, ce qui devrait effacer tous ces avantages comme l'astre du jour éclipse une faible lampe, une maîtresse charmante, je suis le plus infortuné des hommes. Il n'est point d'inquiétudes que je n'éprouve, de malheurs dont je ne sois assailli; mon amie les partage tous. D'impitoyables tyrans, déchaînés contre nous, nous rendent malheureux pendant leur vie, et s'assurent chrétiennement la certitude que nous serons misérables après leur mort. Nous nous débattons dans un abîme sans fond : la cruelle consolation de savoir les détails de notre infortune nous est refusée. De tous les supplices le plus cruel, et le seul intolérable tant que l'objet aimé respire, l'incertitude est notre partage. Les espérances prochaines nous sont interdites; les plus éloignées nous échappent; en un mot, vivre serait le plus terrible des maux pour nous, puisque notre existence est un tissu de tant de peines, si l'amour n'était pas le produit de notre vie; et cet amour, quelles que soient ses angoisses, est le plus doux des biens; car être indifférent, c'est trouver le néant sans mourir, et la vie en elle-même est bien haïssable. Aimons donc, ô mon amie! qu'aimer bien soit notre mérite et notre récompense : que tout le reste soit subordonné à ce sentiment consolateur et vainqueur de tout. Eh! quelle différence y aurait-il entre mon affreuse solitude et mon tombeau, si je n'aimais pas! c'est que je souffre, et que dans le cercueil je ne sentirai rien. La mort ne serait-elle donc pas mille fois préférable à ma situation? Quel autre attachement ai-je au monde, que celui de mon amour? Je n'ai ni amis, ni parents : ceux-là m'ont trahi; ceux-ci, ou me sont odieux, ou me sont indifférents. Le lien le plus naturel, l'inclination la plus douce qui se forme au sein des familles, n'existe plus pour moi. La conformité d'éducation que l'on reçoit, et la ressemblance des sentiments qu'elle produit ordinairement, la

communication des intérêts, des secrets, des affaires, y contribuent plus que la nature. Les noms de frère et de sœur ne seraient que des mots sans les relations civiles, et les liens du sang sont très-chimériques. Mais si, loin de concourir à cette liaison, on tend à la détruire; si l'on ne trouve parmi les siens que haine ou froideur, insouciance ou tyrannie; de bonne foi, le hasard qui, de la conjonction de ma mère et d'un homme quelconque, fit naître un individu, m'impose-t-il beaucoup de devoirs? et dois-je une aveugle tendresse à mon père, parce que, dans un moment de désir, il lança dans le sein de sa femme le germe dont je suis né, quoiqu'il ait été depuis mon plus cruel ennemi? Quand on ne se laisse pas abuser par de grands mots, et qu'on ne reçoit pas, sur parole, des maximes gigantesques ou des rêveries spéculatives, on rabat à sa juste valeur toute cette morale dont on étourdit notre jeunesse. Ceux qui nous la prêchent, ont vraiment un grand intérêt à nous la persuader. Ils nous parlent sans cesse de nos *devoirs*, mais jamais de nos *droits*: aussi ne peuvent-ils pas tromper longtemps un être qui réfléchit; et les patelins qui se montrent si crédules, ne me persuadent guère que de leur hypocrisie. Le grand lien de l'humanité, c'est la bienveillance, ce sont les bienfaits, c'est l'amour. Je dois tout à ma Sophie, parce qu'elle a tout sacrifié pour moi : je la chéris, parce qu'elle a fait mon bonheur, et qu'elle y est nécessaire. Mais je n'aime, ni ne dois, ni ne puis aimer ceux qui m'ont fait du mal, et du plus cruel, ou qui s'engourdissent dans leur indolence, lorsqu'ils pourraient me servir. Je demande si un hasard, qui est dans le cours des choses possibles, faisait que, par la découverte de quelques circonstances jusqu'ici ignorées, je me trouvasse être le fils de monsieur et de madame de R., et qu'il me fût démontré que je suis un des fruits de leurs chastes ardeurs, leur en devrais-je beaucoup plus d'attache-

ment pour cela? Me serait-il possible d'échanger le juste ressentiment que j'ai de leurs procédés, pour la tendresse et le dévouement filial? Si l'on ne convient pas que non, je demande encore ce qu'est une obligation qui descend d'un nom et suit ses variations? si, dans le nom de Ruffei où il y a six lettres, dont quatre se trouvent dans le mien, on en ôte deux pour y substituer quatre de celles qui composent le nom de Mirabeau, je me trouve tout devoir, mon obéissance, mon sang, ma vie, à ces mêmes gens qui, dans la position actuelle des signes élémentaires de nos dénominations, ne méritent que ma haine et mon mépris? En vérité, voilà un code bizarre: crois-tu de bonne foi que des êtres raisonnables puissent l'adopter? et ne faut-il pas conclure de son absurdité, que ce sont les bienfaits des parents qui seuls nous imposent le devoir de la tendresse et de la reconnaissance! O mon amie! je ne dois qu'à toi; je me le dis chaque jour: aussi toute ma vie te sera-t-elle consacrée. Si je ne puis me réunir à toi, au moins tous mes vœux, tous mes sentiments, toutes mes pensées seront dirigés vers toi; et, quand la mort viendra fermer mes yeux pour jamais, mon unique désir sera de les attacher sur toi. Ma passion, longtemps nourrie de difficultés, a été à l'épreuve de la jouissance. Je ne me suis point refroidi au sein du bonheur: je ne changerai pas au milieu de l'adversité. Je n'ai jamais été aveuglé sur toi; je t'ai vue telle que tu étais; et, à mesure que ton cœur s'est mieux développé, je t'ai aimée davantage. Ma jalousie, allumée par les plus légères apparences, n'a jamais eu d'autre principe que l'amour. Elle pourrait peut-être m'emporter aux extrémités les plus violentes, mais elle reviendra toujours aux éclaircissements, et ne peut jamais servir qu'à augmenter le sentiment qui l'a fait naître. Ton ami est incapable de cette jalousie sombre, méprisable et odieuse, produite et nourrie

seulement par l'orgueil : en un mot, ma tendresse n'est pas fondée sur un caprice de l'amour. Quel autre objet pourrait jamais séduire mon imagination et t'enlever mon cœur ? J'ai trouvé en toi tout ce que j'ai jamais désiré, tout ce que j'ai jamais cherché dans une femme. J'avais renoncé à l'espoir de voir s'accomplir le rêve de mon imagination ; tu l'as réalisé. Que me reste-t-il à désirer, que de jouir de mon bonheur ? Mais, hélas ! comme il s'éloigne à ma vue !

13 *septembre, samedi*. J'ai vu Fontelliau aujourd'hui. Mon porte-clefs nous a laissés deux minutes pour aller chercher de l'eau. Il m'a dit : « Je n'ai pas pu aller à Paris ; j'ai ici une malade à laquelle s'intéresse fort le duc d'Orléans, et que je ne puis pas quitter. (C'est mademoiselle Desaleu, la tante de cette madame de Montesson qui a eu l'esprit de se faire épouser par ce prince. (Mais, mort ou vif, j'aurai P., je vous le promets. Votre porte-clefs a vu l'autre jour que vous m'aviez donné un billet. Je le lui ai nié ; mais il en a ri et ne m'en a pas cru. Prenez-y garde, car ce serait, pour moi et pour vous, un crime irrémissible. » Il a fui comme l'éclair, parce qu'on attendait M. de R. qui, cependant, n'est point venu. Ainsi m'en voilà encore à l'incertitude, aux lueurs d'espérance, aux craintes déchirantes. Ah ! j'en suis bien las, et jamais je ne fus si faible et si découragé. Ma santé redevient fort mauvaise depuis quelques jours. J'ai de nouveau perdu le sommeil, qu'à dire vrai je n'ai jamais bien retrouvé. Je souffre de la poitrine, et j'ai surtout des maux de tête intolérables. Mon œil recommence à s'enfler ; en un mot, tout concourt à me contrarier ; mais, en vérité, le dérangement de ma santé est une faible diversion à mes véritables maux. Hélas ! si je m'assurais de ta correspondance, de tes nouvelles, de ton amour, je ne m'inquiéterais guère de tout le reste. Si

je ne le puis, que fais-je au monde? Je suis condamné à la mort par la nature. Aucune puissance de la terre ne peut annuler cet arrêt, pas même en suspendre quelques instants l'exécution. Elle ne sera jamais assez prompte à mon gré, s'il me faut être longtemps encore dans l'état de perplexité où je suis. Je puis me dérober à la tyrannie, à la douleur, terminer d'affreux regrets; je n'ai plus qu'un asile, que le despotisme qui me foudroie ne peut atteindre, et dont il ne pourra m'arracher. Pourquoi ne m'y réfugierais-je pas? Je veux croire que ton amour ne change jamais, que tu me restes fidèle alors que tout m'abandonne: n'est-ce pas un tourment de plus, dès que tu ne peux me le dire? Ma chaîne est-elle allégée, parce que tu en traînes une aussi pesante? Aucunes considérations ne pourraient jamais m'engager à me séparer de ce sentiment délicieux, si j'en pouvais recevoir les assurances. Mais, hélas! vivre même aimé de Sophie, mais sans conserver aucune relation avec elle, sans avoir la moindre certitude de son existence, c'est un supplice au-dessus de mes forces, et j'y succomberai, si tu ne me viens pas à l'aide. Agité par mille idées contraires, tantôt j'écoute en silence cette voix qui me parle, qui m'appelle, qui me crie : *Elle est perdue pour toi; voilà ta dernière demeure; tu ne la reverras plus;* et je suis prêt à me frapper. Tantôt l'amour, par une illusion délicieuse, mais mensongère, me distrait, m'attendrit, me console, me persuade d'espérer. Je cède à ces douces inspirations, mais pour peu d'instants; et, passant tour à tour du découragement à la confiance, et de l'espoir à la crainte, je suis vraiment le plus malheureux et le plus tourmenté des hommes.

XI

14 septembre 1777.

J'ai été entendre tristement la messe aujourd'hui, dans l'espérance que je verrais M. de R... à la sortie. Il y était, en effet; mais il n'a parlé à personne, m'a-t-on dit : il s'est informé de ma santé, ce qui me touche peu; mais comme elle t'intéresse, je te dirai que je n'ai pas dormi, et que je suis toujours fort mal à mon aise. L'abattement de mon âme ajoute encore à mes maux, et mes réflexions ne servent plus qu'à me tourmenter. Hélas! disais-je ce matin, pendant cette sotte cérémonie dont j'entendais bourdonner les formules, si j'étais homme à me persuader les rêves des dévots, je convaincrais Sophie pour que nous nous hâtassions bien vite de mourir. Notre séparation finirait alors. Nous nous rejoindrions l'un l'autre dans des lieux où nos cœurs seraient réunis pour toujours; et où la mort, les persécutions, l'absence, l'infortune, ne troubleraient plus notre éternelle félicité. Car, enfin, nous aurions sûrement le même sort; damnés ou sauvés, nous serions ensemble : et quel est l'enfer où je ne serais pas heureux avec ma bien-aimée? Mais, ma chère amie, nous ne sommes point assez heureux pour nous repaître de telles illusions; au moment où nous finirons, tout notre être finira avec nous; et nous avons sûrement besoin de cette opinion pour supporter la vie; car la crainte de perdre notre amour est le seul sentiment qui puisse lui donner quelque prix. O mon épouse! que nous paraîtrions insensés à tous ceux qui no

savent point aimer, s'ils lisaient nos lettres, qui contiennent tant d'assurances d'un dévouement éternel! comme toutes ces femmes pétries de petitesse, de déraison, de perfidies, et de tout ce qu'engendre cet intérêt de rivalité qui est leur première et peut-être leur unique passion, te prendraient en pitié! Pour celles qui ont autant de désirs qu'elles voient d'hommes, et autant d'amants qu'elles ont de désirs, elles diraient seulement, comme M. Ruffei, que tu es folle et qu'il te faut des bains. Et ces hommes frivoles et vains, violents et menteurs, insolents et volages, toujours gouvernés par l'amour-propre et, par conséquent, toujours portés vers l'ingratitude, parce qu'ils croient mériter fort au-delà de ce qu'on fait pour eux, ou parce qu'ils pensent qu'il y va de leur gloire d'être inconstants et de se signaler sans cesse par des infidélités; que crois-tu qu'ils disent de moi? Pour ceux qui, semblables à MM. de R... n'ont que le goût des plaisirs les plus grossiers et les plus abjects, et ne seront jamais susceptibles d'un amour tendre et délicat, parce qu'ils n'ont ni cœur ni esprit, ils auront la bonté de me refuser jusqu'à ces sentiments dont ils n'admettent pas la possibilité, parce qu'ils en sont incapables; et, du plus grand sang-froid du monde, ils diront que je me suis perdu pour le plaisir de faire un éclat ; que ton amour n'est que surprise des sens, faiblesse de cœur et opiniâtreté d'esprit ; que je t'ai corrompue; que, dans un moment dangereux, tu m'as fait le sacrifice de ta personne, et que je t'ai persuadé que tu me les devais tous après celui-là; que, dans la suite de ton aveuglement, tu t'es laissé entraîner aisément à commettre les actions les plus folles; que tu ne dois point être considérée comme ayant disposé de toi-même ; que l'ascendant de mon esprit et l'impulsion de tes sens ont tout fait; en un mot, ils te feront l'honneur de te justifier en s'efforçant de prouver que je suis un scélérat, fier

(peut-être même diront-ils insolent), intéressé, sans honneur, sans discrétion, sans générosité ; mais que ces vices sont balancés par un esprit insinuant, une conduite adroite, des manières agréables, une finesse souple et déliée.

Je prends un vrai plaisir à coudre toutes ces atroces absurdités, parce qu'il me semble que je les entends parler et que je veux te laisser un modèle de leurs beaux propos, afin que tu voies si je ne les ai pas bien copiés. Eh bien, mon amie, c'est d'après ces gens-là que je serai jugé, et l'on dira : que cet homme est dangereux! que cet homme est méchant ! quel dommage que tant d'esprit soit si indignement employé ! Juste ciel ! quand serai-je donc assez bête pour qu'on veuille bien me croire honnête? ou bien, quand cessera-t-on d'être assez sot pour me juger sur les propos de mes pires ennemis ; pour croire qu'un homme à qui on accorde des combinaisons et des vues, ait fait de si grands écarts sans autre motif que celui de perdre une femme pour laquelle il s'est perdu? Je voulais faire un éclat... Mais, méchante vipère, à quoi mènerait-il cet éclat? Avais-je besoin d'emmener une femme en pays étranger pour me faire la réputation d'avoir une femme ? Ne sait-on pas que les laquais en trouvent plus qu'ils n'en veulent? Si ce n'était qu'une femme que je désirais, en manquais-je? Si ce n'eût pas été une amie respectable, adorable, dont je voulais faire le bonheur et recevoir le mien, que je voulais sauver des persécutions et des persécuteurs que je lui avais attirés, mon sort était-il si désespéré, et mon existence si méprisable, que je n'eusse rien à perdre ? m'appropriais-je des trésors avec lesquels je pusse mener une vie d'épicurien dans le pays étranger? Celle que j'y ai menée était-elle bien désirable, si l'amour ne l'eût pas embellie ? Prêtez des motifs vils, faux, intéressés, à ces hommes odieux qui, pour fuir une mauvaise affaire, ou l'indigence, ou l'ennui, errent dans

le monde au gré de leurs caprices et des hasards, et emmènent avec eux des infortunées qui, pour prix de leur crédulité, sont lâchement abandonnées par le monstre qui les a séduites et dépouillées. Mais moi, qu'ai-je fait pour motiver vos atroces calomnies? n'ai-je pas partagé jusqu'au bout le sort de ma maîtresse? Je n'ai fait que mon devoir, sans doute, et à Dieu ne plaise que je sois assez méprisable pour désirer d'en être loué ; mais du moins, en faisant son devoir, on a le droit de n'être pas injurié : il y a tant de gens qui ne le font pas! Si cependant vous voulez absolument me déchirer, dites des choses qui aient quelque vraisemblance, quelque bon sens ; et ne criez pas que, pour le plaisir de faire un éclat, je me suis exposé à me voir obligé de gagner ma vie, et à me faire enfermer peut-être pour le reste de mes jours. Tu verras aussi que c'est pour faire une singularité que je me suis laissé prendre, et que je suis venu à Vincennes sans chercher à m'évader. Je voudrais bien qu'on me dît aussi en quoi je suis si délié et si fin, moi que tout le monde a trompé comme un enfant, moi dont l'esprit si vanté n'a jamais pu réussir à me préserver des piéges des plus sots, des plus grossiers animaux que la nature ait fabriqués. Ah ! bon Dieu ! s'il ne faut que se trouver bête jusqu'à en faire pitié, pour posséder l'humilité chrétienne, je serai sauvé, quoique amoureux; cela est immanquable. Quant à ma fierté, elle est si considérable que tu m'as vu encourager des manants à me manquer par mon excessive affabilité. Au reste, avant que de reprocher à un homme qu'il est fier, je voudrais qu'on me définît la fierté. Il est des circonstances où un homme d'honneur est incapable de n'en pas avoir. On confond la fierté et l'orgueil; c'est l'erreur des esprits très-courts et des âmes basses. La pierre de touche de l'orgueilleux, c'est l'adversité ; il est vil alors, tandis que l'homme fier se redresse. Pour ce

qui est de mon honneur, je ne réponds pas à ces choses-là. Un coquin parle toujours de sa probité, un poltron de sa valeur, et un secrétaire du roi de sa noblesse. La fausse modestie qui fait que nous nous défendons des bonnes qualités qu'on nous attribue, est un ridicule d'un autre genre, presque aussi général et plus singulier. Monsieur, vous avez si bon cœur ! — Ah ! point du tout, Monsieur. — Vous l'avez donc mauvais, dirais-je volontiers ? Il est de ces vertus nécessaires qui constituent l'honneur, dont on ne doit pas plus se vanter que se défendre. Dirai-je que j'ai un bon cœur ? Non ; parce que ma conduite doit le prouver sans que je le dise. Le nierai-je ? je m'avouerai donc un monstre. Mais, par la même raison, que répondrai-je à un homme qui dit, loin de moi, et sans que je le puisse joindre, que je n'ai pas d'honneur ? Rien, absolument rien. C'est quand les R. en sont à mon indiscrétion, qu'ils triomphent. J'avoue que je suis très-indiscret dans les lettres que je t'écris ; et que, lorsqu'ils les font arrêter et les tiennes aussi, nos indiscrétions deviennent très-publiques, puisqu'ils les montrent jusqu'à un officier de police qu'ils n'ont jamais vu. J'avoue encore que notre fuite n'est pas fort discrète, surtout quand il s'ensuit une procédure. Si je voulais chicaner, je demanderais lesquels, des amants qui écrivent, ou de ceux qui arrêtent et divulgent leurs lettres ; des amants qui s'enfuient, ou de ceux qui constatent par une information criminelle leur fuite, sont les plus indiscrets. Mais je ne veux pas disputer pour si peu, et je passe condamnation de tout mon cœur. Il n'en est pas tout à fait de même de mon humeur *intéressée.* Je suis forcé d'avouer en conscience que je suis dans la misère, et que je n'y serais pas si j'avais été un peu plus rangé : mais je ne puis conserver ce ton d'ironie... Moi intéressé ! moi, qui, toute ma vie, me suis sacrifié pour les autres, qui sans cesse fus leur dupe !

Et ce sont ces êtres dont la cupidité, dont la vile cupidité est la première passion, qui osent m'en accuser ! Les odieux calomniateurs vous repousseraient avec indignation, si vous aviez l'audace de leur offrir un louis qu'on ne donne qu'à un domestique ; mais ils s'attendriront devant des rouleaux de cette même monnaie ; ils feront des bassesses, des infamies pour l'obtenir. La pile en augmentant, diminue, efface l'insulte. C'est cette observation si humiliante, mais si vraie, qui m'a rendu prodigue. J'ai su trop tard que cette boue jaune que je méprisais si souverainement, est le mobile de toutes les jouissances, et que la pauvreté expose à toutes sortes d'humiliations, de contrariétés et de malheurs réels. Quand je l'ai su, mon pli était pris : et lors même que je me suis surveillé avec le plus d'attention, je me suis souvent surpris à une négligence en fait d'intérêts, impardonnable après les épreuves où j'ai passé, et surtout quand je ne souffrais pas seul de mon indigence. Mais je m'échauffe dans mon harnais assez inutilement ; car tu n as pas besoin que je réfute les sottises de ton honorée famille ; et un ange du ciel viendrait pour les convertir sur mon compte, qu'assurément il ne serait ni écouté ni cru Adieu, mon amie bien chère. J'ai toujours grand mal aux yeux, et le vent du nord me serre la poitrine ; mais mon cœur, quoique malade et très-malade, ne perd rien de sa vigueur et de son énergie.

15 *septembre, lundi.* Tant qu'il plaira au vent de souffler au nord, et à P. de ne pas venir, assurément je ne dormirai pas; et toute ma machine sera très-dérangée. Mes lettres, par un autre coup nécessaire, s'en ressentiront : elles affligeront ma Sophie, en lui retraçant ce qu'a souffert son Gabriel. Ah ! mon amie, crois, je t'en supplie, que je fais tous mes efforts pour t'entretenir le moins que je puis de mes maux ;

mais je retombe sans cesse, avec quelque soin que je me roidisse. Hélas! comment veux-tu que cela soit autrement? Toute mon existence n'est-elle pas douleur et mal-être? De quoi t'entretiendrais-je, si ce n'est de mon amour, et puis-je en parler sans me plaindre? Tu me trouverais bien froid et bien sot, si je voulais, pour m'en distraire et varier un peu cette correspondance si triste, faire le philosophe ou le bel-esprit. Et comment en aurais-je la force? je ne puis pas combiner deux idées, pas même saisir celles d'autrui; et, après avoir lu toute la journée, je ne sais pas un seul mot de ce que j'ai lu.

XII

19 septembre 1777.

Il a croulé, ma tendre amie, le frêle édifice de mon bonheur. Je n'ai pas même vu M. de R., qui n'a point resté aujourd'hui à Vincennes; ainsi j'ai passé vingt-quatre heures dans la perplexité, la crainte et le désir, et je n'en suis aujourd'hui qu'un peu plus malheureux. Que je devrais être déshabitué d'espérer quelque chose! Après tant et tant de traverses, de fausses espérances peuvent-elles m'abuser encore? Je pleure amèrement, comme si j'avais eu lieu de penser que la source de mes larmes fût tarie; elles couleront, sans doute, jusqu'au moment qui finira tous mes maux... Mais quelle cruauté que de se faire annoncer à l'avance, et de ne point

paraître ! Ne devrait-il pas penser que la moindre chose me fait révolution ? Hélas ! mon amie, il est certaines professions qui sèchent le cœur; ou du moins est-il vrai de dire que l'habitude familiarise ceux qui les exercent avec une insouciance, une dureté qui devient leur seconde nature. Et puis, le moyen de penser aux malheureux, quand on ne l'est pas ! Leur souvenir est importun à ceux qui, quoique susceptibles d'une sorte de pitié machinale, s'aiment trop pour risquer de troubler leur bien-être, en réfléchissant sur cette émotion. Mais du moins, quand les infortunés dépendent de nous, on leur devrait quelques ménagements. O Sophie ! que de choses j'ai perdues, quand l'illusion qui m'entourait s'est détruite ! Dieux ! que tes lettres m'étaient nécessaires ! que je suis inquiet ! que je souffre ! Tant d'événements ont pu survenir ! Qu'ont fait les R. ? qu'ont-ils écrit, arrangé, projeté ? où es-tu ? que fais-tu ? Peux-tu te supporter au milieu de ces femmes? continue-t-on à avoir des égards pour toi ? Tu m'as laissé tant de sujets d'inquiétude, en me dépeignant ton séjour ! Je frémis si souvent en pensant à l'odieuse compagnie qui t'y obsède ! Hélas ! ton Gabriel n'en a pas d'autre que celle des idées lugubres, désespérantes, qui le déchirent nuit et jour. Et ta grossesse... ta grossesse, qui avance chaque jour, qui avoisine son terme, et dont je ne sais rien ! Dans quel antre tu vas supporter les maux de l'enfantement ! Quelle cruelle préparation que nos chagrins et nos malheurs !... Ah ! Sophie, tu n'auras aucun de ces tendres adoucissements qui peuvent soulager dans de si douloureux moments. Ton Gabriel, qui te les eût prodigués, est loin de toi. C'est pour lui que tu souffriras; mais aussi c'est lui qui a produit ces affreuses circonstances qui aggraveront tes tourments... O amie si chère ! savoir que son amante souffre, être dans l'impuissance de la soulager, ou du moins de la

consoler, s'imputer son malheur, c'est la situation la plus affreuse qu'il soit possible à l'imagination humaine de concevoir... et c'est celle où gémit ton Gabriel... Hélas ! tu n'entends pas même mes soupirs, mes sanglots, mes cris... Ah! du moins, tu te les figures. Deux tendres amants, forcés de se quitter, convinrent de s'entretenir à la plus grande distance, en regardant la lune à une certaine heure : tous deux se nourrissaient de la pensée que chacun d'eux, au moment même, considérait le même objet. Hélas ! je n'ai pas ce moyen de donner le change à ma douleur; jamais je ne l'aperçois, cet astre des amants : mais tu peux bien dire et croire qu'à tous les moments du jour et de la nuit, ton époux est occupé de toi; tu n'as pas besoin d'en déterminer aucun. O ma Sophie! réfléchis sur l'horreur de mon sort, et tu ne trouveras pas que mon affliction soit au-dessus de mes maux. Mais non ne t'en occupe pas, s'il est possible. Il est des moments où je suis presque capable de souhaiter que tu me sacrifies. Ah! si je pouvais croire que ta félicité est attachée à l'instant où tu m'oublieras, je m'immolerais tout à l'heure à ta tranquillité ; mais je sais bien qu'il n'est plus de bonheur pour Sophie sans son époux. Chère amie ! son bien suprême, ou le dernier degré de son infortune, sa vie ou sa mort dépendent entièrement de la conduite que tu tiendras à son égard ; mais il ne demande que ce que dictera ton cœur.

Oh! oui, nous retrouverons un asile, dussions-nous habiter le fond des déserts, garder des troupeaux dans des montagnes ignorées, courir au bout du monde, partout enfin où l'on peut jouir de la liberté de l'amour. O mon amie ! nous avons moins d'années qu'eux, et autant de persévérance dans notre amour et nos désirs, qu'ils en peuvent avoir dans leur haine et leur tyrannie. S'ils ne m'ont point enseveli pour toujours, si mon corps trop affaibli peut résister à ce cruel

esclavage, le bonheur n'est pas perdu pour nous sans retour, et je le vois au bout de la carrière que je parcours en ce moment; mais, hélas! qu'elle est longue! Au reste, je ne serais pas le premier de ma race qui serait péri ici. Le maréchal d'Ornano, dont mon quatrisaïeul avait épousé la fille, y est mort. J'avais cru, jusqu'à présent, que c'était à la Bastille; mais j'ai lu hier, dans l'histoire de Louis XIII, que c'était ici. Un certain d'Hélicourt était lieutenant de roi : il le traitait avec la plus grande dureté. Dans le commencement, le maréchal était nourri par la bouche du roi; on ordonna ensuite que les gens de M. d'Hélicourt le serviraient et lui feraient à manger. Lorsque le maréchal s'en aperçut, il refusa de toucher aux mets apprêtés par eux, craignant d'être empoisonné. D'Hélicourt lui dit: Quoi! vous craignez que je vous empoisonne? quelle idée! Allez, allez, n'ayez point peur, je n'en prendrais pas la peine; car, si le roi m'ordonne de vous poignarder de ma propre main, je suis prêt. Le pauvre maréchal entendant, quelques mois après, le canon et tous les signaux d'une réjouissance publique, demanda au farouche commandant ce que c'était. L'autre lui dit: C'est le duc d'Orléans qui épouse mademoiselle de Montpensier. (Tu observeras que le maréchal d'Ornano avait été gouverneur du duc d'Orléans, frère du roi, et s'était toujours opposé à ce mariage, ce qui était, en partie, cause de sa détention.) Dieu soit loué! dit-il, vous ne m'aurez pas longtemps en votre puissance. Pourquoi cela, dit d'Hélicourt? C'est, répondit d'Ornano, que Monsieur aura obtenu, avant que de consentir à ce mariage, la promesse de ma liberté. Désabusez-vous, reprit le satellite du tyran, il se marie sans condition, et on ne pense à vous que pour faire votre procès. D'Ornano désespéré tombe malade et meurt à quarante-six ans. Tu vois que ce n'est pas d'aujourd'hui que nous avons à nous plaindre du despotisme.

Cependant le gendre du maréchal d'Ornano est le seul de nous qui ait jamais reçu quelque chose de la cour, car c'est pour lui que Mirabeau a été érigé en marquisat.

Le papier me manque, ma Sophie.

XIII

5 octobre 1777.

J'espérais voir aujourd'hui M. de R., ou du moins savoir par Berard si le jour de M. Lenoir était fixé; mais M. de R. est parti dès le matin. En conséquence, je n'ai rien de nouveau à te dire. Je n'ai point été à la promenade, parce qu'il m'a été impossible de dormir qu'environ une heure ce matin; et point à la messe, parce que cela m'ennuie, ce que tu croiras aisément. Heureusement M. de R. n'est pas dévot, quoique la promenade ne soit jamais ici que la suite de la messe; c'est-à-dire, qu'un prisonnier n'obtient pas la permission de jouir de la promenade, qu'il n'ait entendu la messe, sans doute pour remercier Dieu de cette faveur signalée. Au reste, je n'aurai jamais de querelle avec personne pour un sujet si peu important selon moi. Je trouve tout simple qu'un homme qui s'est rangé de bonne foi d'une secte, ne veuille point s'astreindre aux pratiques d'une autre; mais celui qui ne croit rien, en passe par tout ce que l'on veut sans scrupule pour être tranquille, pourvu qu'on n'exige de lui que ces momeries qui ne font ni bien ni mal à personne. Ce sont là,

selon madame de R., des *principes sacriléges;* mais son anathème n'effraiera ni toi ni moi; et je déclare d'avance que celui qui nous rendra dévots, est le plus signalé convertisseur du siècle. Je sais bien que si j'étais assez faible pour avoir absolument besoin d'une croyance religieuse, notre système théologique serait le dernier que je choisirais. A supposer la nécessité d'une religion pour le peuple, hypothèse très-fausse selon moi, la multiplicité des dieux, avec des dogmes proportionnés à une telle idée, serait le dogme le plus favorable à la tranquillité de la société humaine. La mythologie du paganisme exilait tout esprit d'intolérance, toute fureur de superstition, malgré le nombre infini de leurs dieux et la variété de leurs rites, par la facilité d'admettre dans ces systèmes religieux toutes sortes de cultes. Je ne vois pas que les passions humaines dont le paganisme revêtait les êtres célestes, aient été plus perverses lors de cette opinion, que dans les jours les plus purs du christianisme. Après tout, les païens ne faisaient que ce que font et feront toujours les hommes, en attribuant leurs affections, leurs sentiments, leurs désirs, leurs facultés aux êtres célestes. La raison de cette erreur est bien simple; c'est qu'il est impossible à l'humanité de se former une idée de quelque chose absolument hétérogène et disparate à tout ce qu'elle connaît. Mais les systèmes théologiques des anciens favorisaient par leur nature la tolérance : le polythéisme (la pluralité des dieux), absurde aux yeux du philosophe, ne l'est guère davantage que tout autre système religieux admis dans nos sociétés, à le considérer dans toute son étendue. Il avait du moins cet avantage de concourir à la sociabilité, au lieu que nos idées métaphysiques, qui ont produit les subtilités et les disputes scolastiques, ont soufflé partout l'intolérance et la superstition. Au fond, il faut convenir que l'unité de Dieu ne sera jamais la religion d'aucun

peuple. Ce dogme pur et simple ne sera jamais à la portée du vulgaire; et, dans tous les pays du monde, le commun des hommes se fera un dieu ou des dieux à sa mode, ou à celle de ses prêtres, intéressés à compliquer la croyance et les pratiques. Des opinions purement spéculatives ne les accommoderaient point. On a donc troqué, dans le fait, polythéisme pour polythéisme; mais le nôtre est âpre, insociable, turbulent, et celui des anciens était infiniment plus politique. Ils avaient vraiment la religion des sages et celle du peuple. Dans le christianisme on veut que tout le monde soit peuple. Le plus grand inconvénient, cause de tant d'effroyables malheurs que les disputes des prêtres ont fait fondre sur tout le globe, c'est que l'autorité s'est mêlée de leurs débats. Quand la puissance civile se déclare en faveur d'une opinion religieuse, l'intolérance est la suite nécessaire de cette partialité. En fait de religion, comme dans tout le commerce de la vie civile, la concurrence est le garant le plus sûr de l'équilibre, et la digue inexpugnable à élever contre leurs monopoles et les fripons. Je suis donc loin de croire que la multiplicité des religions soit un mal. Chacun a le droit de suivre son jugement en matière de doctrine, pourvu que sa conduite soit du reste absolument subordonnée aux lois qui doivent protection à tous. Aucune secte ne prévaudra, quand le magistrat ne s'occupera point de discussions religieuses, quand il s'opposera à la persécution, au prosélytisme, aux tumultes, et à toute action qui puisse troubler la société. Les principes spéculatifs ne sont point de son ressort. Voyez la Hollande, cette école et ce théâtre de tolérance, où il n'y a que cela de bon. Dans ce pays paisible, il y a plus de fanatisme qu'ailleurs, et cela doit être à raison de la quantité de sectes émules l'une de l'autre, dont les prosélytes exercent les pratiques religieuses de leur croyance dans les mêmes lieux; mais jamais ce fana-

tisme ne produit aucune explosion, parce que le magistrat est toujours neutre, et ne s'occupe qu'à préserver la société de tout trouble. Je sais bien le grand argument des dévots intolérants. Il est absurde, disent-ils, d'opposer l'intérêt frivole et temporel de la société civile à celui du salut et de la vie éternelle. Il n'y a qu'une réponse à faire à cela ; car attaquer leur vie éternelle, serait une controverse aussi interminable que les autres, et qui les réveillerait toutes. Le magistrat civil n'est préposé que pour avoir soin des intérêts temporels ; et, en cette qualité, il ne peut, ni tourmenter les hommes pour leur acquérir une félicité éternelle qui ne le regarde pas, ni permettre qu'on attente dans le même objet à leur liberté et à leur tranquillité présente, qu'il est chargé de protéger. Il doit laisser au premier être le soin de sa gloire et de l'établissement de sa loi ; s'il est vrai que la puissance créatrice puisse désirer et exiger un culte des faibles créatures, qui forment un point si imperceptible dans l'immense chaîne de ses ouvrages. Le fameux comte de Peterborough disait, à propos d'un bill proposé dans le parlement d'Angleterre contre l'athéisme, qu'il était bien pour un roi parlementaire; mais qu'il ne voulait pas avoir un Dieu de la main du parlement, non plus qu'une religion, et que si la chambre se déclarait pour une de cette espèce, il irait à Rome, et ferait ses efforts pour être nommé cardinal, d'autant que, pour traiter de pareilles affaires, il préférerait d'être assis dans le conclave, plutôt qu'avec leurs seigneuries. Cette opposition est au fond aussi sensée qu'elle est plaisante dans la forme... Mais je m'aperçois que je te fais une dissertation sur la tolérance, ce dont je n'ai ni la force ni l'envie. Je finis donc, ma toute bonne. Tu sais comme je laisse courir ma plume quand je t'écris, bien sûr que tout ce qui vient de ton ami te fait plaisir, et que tu aimes à raisonner comme à sentir avec lui.

6 *octobre, lundi.* O ma chère amie! que l'attente est longue et cruelle, quand c'est le cœur qui espère, qui désire et qui souffre! Que tous les autres malheurs qui peuvent affliger l'humanité sont légers, comparés à ceux qui affectent l'âme et ses passions! Qu'un amant malheureux est infortuné! La mort, cette ressource immanquable pour tous les maux et si précieuse pour tous les hommes courageux, malheureux sans espoir, est pour lui seul un expédient redoutable. Quand le désespoir pousse sa main, la tendresse l'arrête.... L'idée, l'image de ce qu'il aime lui rend la vie précieuse, au moment où la sienne est le plus abreuvée d'amertume; il regrette la lumière, alors que tout autre à sa place l'aurait en horreur.... Ces réflexions que j'ai faites si souvent depuis que je suis enfermé dans ces murs odieux, se sont réveillées avec véhémence en moi ce matin, en lisant une anecdote si singulière que je vais la répéter; mais qui prouve bien qu'aucune passion ne peut entrer en comparaison avec l'amour, puisque la tendresse qu'on ressent pour ses enfants, et l'attachement conjugal, sont si impuissants, dans certains malheurs, contre le dégoût de la vie. Richard Smith, relieur de livres, et retenu pour dettes dans un quartier privilégié à Londres, persuada à sa femme de suivre son exemple, en se faisant périr elle-même après avoir tué leur enfant. Ce malheureux couple fut trouvé dans la chambre où ils couchaient, pendus à quelque distance l'un de l'autre; et dans une autre chambre, on trouva leur enfant mort dans son berceau. Ils avaient laissé deux papiers enfermés dans une lettre très-courte adressée à l'hôtesse de la maison, pour lui demander ses soins en faveur de leur chien et de leur chat. Ils laissèrent aussi de quoi payer celui qui devait porter les papiers aux personnes dont ils avaient mis les adresses. Dans l'un de ces papiers, le mari remerciait celui auquel il écrivait, des marques d'amitié

qu'il en avait reçues, et se plaignait des mauvais procédés de quelques autres. L'autre papier, signé du mari et de la femme, contenait les raisons qui les avaient portés à agir si cruellement contre eux-mêmes et contre leur enfant. Cette lettre était écrite gaîment, et portait tous les symptômes d'une délibération tranquille. Ils déclaraient qu'ils se retiraient eux-mêmes de la misère où ils étaient tombés par une suite inévitable d'accidents fâcheux, prenaient leurs voisins à témoin de leur industrie et de leur application au travail, se justifiaient sur le meurtre de leur fille, en disant qu'il était moins cruel de l'emmener avec eux, que de la laisser sans amis dans le monde, exposée à l'ignorance et à la misère. Ils marquaient leur foi et leur confiance en Dieu qui ne pouvait se plaire en la misère de ses créatures, et lui résignaient leur vie sans remords et sans terreur. Ces deux infortunés avaient toujours été industrieux et sobres, d'une probité à toute épreuve, et remarquables par leur affection conjugale. Ni ce lien, ni celui qui devait les attacher à leur enfant, ne put leur rendre la vie tolérable, tandis qu'ils étaient obligés de lutter sans cesse contre le besoin et ses contrariétés..... Chère amie ! je suis certainement mille fois plus malheureux qu'eux, et ma vie est infiniment plus triste, quoique ma subsistance soit assurée. Cependant je ne puis penser, sans frémir, à en trancher le fil ; et ce sentiment conservera toute sa force, tant que je n'aurai pas perdu tout espoir de sortir des lieux où je suis enseveli, pour voler dans tes bras. Je pense sur le suicide comme les deux Anglais infortunés ; je le crois très-juste et très-naturel, quand la somme des maux l'emporte absolument sur celle des biens attachés à l'existence. Je ne manque sûrement pas de courage, et il n'en faut pas beaucoup pour s'ôter la vie quand on l'a en horreur. J'ai un fils ; mais je n'y pense jamais depuis que

je t'ai voué mon existence, et surtout depuis que tu portes dans ton sein le fruit de nos amours. J'ai une mère que j'aime sincèrement; mais je ne supporterais pas un moment pour elle la vie que je mène ici. Toi seule, et l'espoir de te revoir, me retiennent donc encore.

O Sophie ! quel est le charme de l'amour, qui attache à la vie, lors même qu'elle est un supplice? O chère Sophie ! ce n'est pas sans raison que je désire de pouvoir saisir une idée étrangère à mon amour quand je t'écris; car, lorsque je suis la pente naturelle de mon cœur, un torrent de douleurs m'entraîne et sort de mon sein pour ravager le tien. L'image qui me réfléchit le passé, vers lequel le désir et l'amour m'entraînent, me rend le présent plus horrible et l'avenir plus redoutable. Jamais ta présence n'excita en moi un amour plus brûlant, des désirs plus violents, que ceux qu'allume ton souvenir; et leur impétuosité aiguise le tourment des privations. Eh ! que me reste-t-il de la vie, loin de toi? que m'en resterait-il quand je serais libre? Des amitiés stériles ou perfides, des haines injustes et implacables, des préventions odieuses et enracinées, de lâches et continuelles faiblesses, voilà ce que j'ai à moissonner dans le monde. Je ne suis plus à ce temps où je me repaissais de projets gigantesques ou d'espérances vaines, où je me faisais des biens et des maux imaginaires, où je m'engouais de bagatelles, où, avide de dissipation, j'étais à l'affût des événements, des occasions, et faisais ressource de tout pour le plaisir. Je n'ai plus qu'un objet d'affection, d'ambition, de désir; je ne connais plus qu'un bonheur, et toi seule peux me le donner. Je ne brigue plus l'estime des hommes, le crédit, les titres, les honneurs, le pouvoir. Ma passion, mon unique passion est trop grande, trop exclusive, pour que j'obtienne jamais les applaudissements de ceux qui n'aiment pas comme moi, et je ne veux

qu'un suffrage dont je suis bien sûr. Je n'ai qu'un besoin, je ne puis goûter qu'un plaisir; je ne forme qu'un vœu : mais s'il est déçu, si ce besoin unique n'est pas satisfait, si ce plaisir délicieux m'est à jamais refusé, si je suis voué à brûler dans les désirs, sans atteindre jamais la jouissance, il n'est plus de bonheur pour ton Gabriel : il n'en est plus pour lui sans sa Sophie, puisque Sophie est l'unique source de sa félicité. Hélas! mon amie, j'espère encore; mais n'est-ce pas la violence de mes désirs que je prends pour la probabilité de leur succès? Est-il possible? ma tendresse ne m'aveugle-t-elle pas? Ah! mon amie, tu sais si aucun autre nœud m'attache à la vie, que celui de mon amour. Si ces nœuds sont brisés, ou du moins (car tu ne me soupçonnes pas sans doute de prévoir qu'ils puissent se détacher dans nos âmes), s'ils ne peuvent plus nous unir, quelle autre illusion pourrait enchanter mon cœur? Pourquoi laisserais-je mes yeux ouverts à ce jour que je hais, dès que ce n'est plus le flambeau de l'amour qui l'allume?..... O Sophie! si tu ne dois plus presser de tes beaux bras ton époux, que t'importe que ce sein, brûlant sous tes baisers, soit glacé et devienne la proie des vers, quand celui dont tu partageas le goût, les plaisirs, le cœur, l'existence, ne serait plus? Serais-tu séparée de lui plus que tu ne l'es en ce moment, où tu ne peux pas même recevoir des papiers baignés de ses larmes et empreints de son amour? Cet amour te refuse le bonheur que tu en attendais : pourquoi désirerais-tu que le cœur qui le nourrit conservât son inutile existence? — Ah! ma Sophie, je ne conterai plus d'histoires tragiques; elles me rendent trop sombre. Adieu, mon amante. Pardonne-moi mes tristes élégies; pleure en les lisant; donne des larmes à la douleur de ton ami; mais n'oublie pas que, lorsque tu en recevras l'expression, si ces lettres te sont remises par P., j'aurai reçu un grand sou-

lagement, puisqu'assurément j'en aurai des tiennes; et que si, par un hasard que je ne puis prévoir, elles te parviennent par une autre voie, j'aurai du moins la consolation de te savoir moins inquiète et plus tranquille que moi. Adieu, ma bien-aimée; tu sais s'il est un amour plus tendre que celui de ton Gabriel.

O mon amie! ton amour, ta fidélité, voilà la base sur laquelle je m'appuie : sans cette confiance, je serais déjà englouti dans l'abîme de douleur sur lequel la fortune m'a suspendu. Aimer sans cesse est le besoin de mon cœur; être toujours aimé est son vœu et son espoir consolateur. Amour, source de toutes les vertus, de tous les plaisirs, de toute félicité, mon âme t'appartient tout entière. Mon unique envie, mon seul devoir est d'obéir à ta voix; tu soutiens ma vie; tu m'es bien plus cher qu'elle, et je ne la conserve que pour toi: c'est toi seul qui m'en donneras la force et le courage, et non ces principes soi-disant philosophiques qui masquent la faiblesse ou l'apathie de leurs prosélytes, ou ces croyances superstitieuses qui dégradent l'humanité. Ils prétendent que nuls malheurs ne doivent abattre l'homme, ces ridicules déclamateurs, qui ne connaissent pas la véritable infortune ni le vrai bonheur, qui se vantent de vaincre les passions qu'ils sont incapables de sentir, et jettent des cris aigus quand les douleurs de la goutte les tourmentent. Ils veulent qu'on soumette tout à la religion, ces pieux charlatans qui font un dieu pour qu'on leur obéisse et qu'on les révère; et, quand on examine ce que c'est que cette religion qui réclame un empire si absolu, on voit que la politique et la fraude, de concert avec l'ignorance et la crédulité, en ont jeté les fondements, et que les diverses religions varient dans leurs dogmes, sans varier dans leurs vues et leurs exigences; parce que le caprice a produit ceux-là, tandis que l'intérêt des prêtres, qui est

toujours le même, guide celles-ci. Singulier code à donner à l'homme, que celui qui dépend absolument du hasard de sa naissance! Aveugle esclave de tyrans audacieux, il faut qu'il soumette, non-seulement sa raison, mais encore ses sentiments, aux impressions qu'il a reçues dans son enfance, et sur lesquelles toute réflexion, tout retour lui est interdit. C'est dans l'âge où sa pensée n'était pas née, où son cœur n'était pas développé, où ses sens, encore informes, existaient à peine, qu'il a subi le joug auquel il doit soumettre, pour le reste de sa vie, ses idées, ses sensations, ses sentiments..... O ma Sophie! toi, dont le souffle m'anime encore, quoique arraché de tes bras, tu repousses, comme ton époux, cet odieux et insensé despotisme. Tu vis pour ton ami, tu vis pour l'amour, lui seul a le droit de nous dicter des lois. Notre cœur le désire encore en le possédant, il nous pénètre, il nous embrase; c'est à lui seul qu'est consacré notre être, et pour lui que nous conservons une vie dont le flambeau s'éteindra au moment où ses feux n'en entretiendront plus la lumière.

XIV

Ah! chère, chère amie! si jamais nous nous revoyons, n'aurons-nous pas mille raisons pour nous aimer plus encore que par le passé? Quelles épreuves n'aurons-nous pas subies? Que de larmes il nous faudra essuyer! Que ton ami aura de

grâces à te rendre pour ta générosité, ta constance, ton courage! Ah ! tu avais déjà tout son amour ; mais son estime pouvait encore augmenter, puisqu'il te restait des occasions nouvelles et si funestes de développer tes vertus. Qu'ils rougiront au fond de leur cœur ceux qui voudraient te dégrader, t'avilir, en changeant tes sentiments et tes principes, quand ils verront que leurs suggestions, leur tyrannie, tout le poids du temps, de l'adversité, de la douleur, n'a pu te lasser un moment; que ton courage, égal à ta sensibilité, dompte leur acharnement; qu'on a pu séparer ton corps de celui de ton malheureux époux, mais non pas ton cœur du sien ; qu'aux yeux mêmes du public sévère ou malin, qui ne croit point à l'amour, parce qu'il n'en voit point, tu auras su honorer ce qu'il appelle *ta faute*, et la rendre aussi respectable qu'intéressante ; que tu auras démontré qu'il est une femme tendre et vertueuse, voluptueuse et constante, sensible et courageuse, qui a su fouler aux pieds les préjugés, et leur substituer les vrais principes de la nature et y persister! Que diront-ils alors? Ils frémiront de rage, mais ils étoufferont de honte. Eh bien, oui : celle qui porta le nom d'un vil et méprisable septuagénaire ne se crut pas sa femme parce qu'un prêtre avait permis à ce vieux satyre de salir sa couche ; elle donna son cœur à un amant qu'elle trouva vertueux; elle lui donna sa personne; elle lui voua sa liberté, sa vie; elle quitta tout pour lui; elle crut lui devoir le dédommagement des maux qu'elle pensait lui avoir attirés. Nul lien ne l'attachait à la société ; elle n'avait point d'enfant; elle n'était pas même, dans la rigueur du droit, l'épouse du débile vieillard auquel on l'avait unie. Non content de l'abreuver de dégoûts, d'humiliations et d'ennuis, il en voulait à sa liberté, et était résolu de la sacrifier aux prêtres haineux qui avaient juré sa perte. Elle crut devoir se soustraire à leurs trames, et non pas re-

pousser le bonheur qui l'attendait, précipiter son ami dans les malheurs qui la menaçaient, et sacrifier elle-même, et ce qu'elle avait de plus cher, à la vaine terreur du *qu'en dira-t-on*. Après tout, ses amours étaient aussi ébruitées avant qu'après sa fuite, grâce aux folies et aux noirceurs de ses parents; et son évasion était annoncée à tout le public par eux-mêmes, ce qui équivalait, pour sa réputation, à l'exécution même de ses projets. Mais, quoi qu'il en soit, cette chimère appelée *réputation* ne lui paraissait pas pouvoir faire équilibre avec l'alternative inévitable de son infortune ou de sa félicité. Elle s'est donc jetée dans les bras de son amant; elle a fui la terre arrosée de ses larmes et habitée de ses tyrans, pour aimer et jouir en liberté. Voulez-vous qu'elle ait fait une imprudence? elle seule l'a expiée. Personne au monde qu'elle et son amant n'a été puni de leur *erreur*, si vous appelez ainsi leur démarche. Mais comment nommerez-vous le courage avec lequel elle a soutenu le plus affreux des revers; la persévérance dans ses opinions et ses sentiments; la hauteur de ses démarches au milieu de la plus cruelle détresse; la décence de sa conduite dans des circonstances si critiques; l'uniformité de ses principes; l'héroïsme de son amour, et la délicatesse de sa constance? Si ce ne sont pas là des vertus, je ne sais ce que vous appellerez ainsi; et, si vous convenez avec moi que ce sont des vertus, et des vertus rares, peut-être uniques à un tel âge, dans ce sexe, et dans une situation dont on citerait à peine un autre exemple, je vous abandonnerai ce que vous appelez sa *faute*. Certes il y a plus de mérite à *faillir* ainsi, qu'à suivre, en tâtonnant, la route vulgaire de la mode et des préjugés... Oui, ma Sophie! je te dirais mieux encore et avec plus d'assurance, si tu n'étais pas mon amante, parce que mon âme serait moins exigeante, et moins tourmentée de jalousie et d'inquiétude, tu es le chef-

d'œuvre de la nature ; et si tu persistes jusqu'au bout, tu laisseras bien loin ton sexe et le nôtre.

O ma Sophie ! si douce et si tendre, ce n'est jamais toi qui te plaindras que je parle avec trop d'enthousiasme de l'amour et de ses devoirs; toi, exemple unique de dévouement et de sensibilité ! Ah ! ne la désavoue jamais cette sensibilité divine qui fait toutes tes vertus, ou plutôt qui l'emporte sur toutes; qui est ton essence, le bonhenr de ton Gabriel, la source de son amour. Elle produit quelques maux, mais elle les soulage tous, et fait goûter la jouissance de tous les biens. Elle te donne les plus précieux de tes charmes ; la facilité de ton esprit, la naïveté de tes sentiments : si jamais tu enveloppais ceux-ci, je n'y croirais plus; je penserais que ta tendresse épuisée ne te permet plus d'avoir une passion véritable. C'est ton âme toute nue que je veux voir ; ce sont ces détails si simples, et si chers aux vrais amants, que je cherche avec ardeur. Quand on les néglige, c'est qu'on a recours à l'esprit pour plâtrer la sécheresse du cœur, et que ces délicieux riens, où les yeux d'un amant lisent son sort et démêlent la vérité, paraissent à celle qui devient indifférente, insipides et puérils. Je suis l'homme du monde le plus maladroit en fait de dissimulation, chère amie, et je n'envie pas ce talent ; mais je pénètre aisément, et je crois que l'amour, tout magicien qu'il est en toi, ne me fascinerait pas la vue; car le mien lutterait dans cette seule occasion contre le tien, et il est trop intéressé à savoir la vérité pour se laisser facilement tromper. Le moindre déguisement ne lui échapperait pas ; mais la simplicité et la franchise lui inspirent une douce sécurité ; et quand je vois tes lettres aussi faciles qu'autrefois, je me tiens assuré que ton cœur est le même. Je ne voudrais cependant pas qu'elles fussent si courtes ; car enfin, joli démon que tu es, tu as assez d'esprit pour te donner le

change à toi-même un quart d'heure par jour; c'est la variété successive de tes sentiments et de tes pensées, que je voudrais examiner. Tu commences une page où il y a quinze lignes, par une caresse ; tu la finis de même. Comment veux-tu que je sorte d'ivresse? malgré toute ma sagacité, je n'y vois rien que mon trouble. Tu ne me laisses pas assez de sang-froid pour te juger. Si tu étais à la même épreuve que moi, obligée de tout tirer de ton cœur, parce que ton esprit serait épuisé par la solitude, et la quantité d'écritures que de longs intervalles te feraient accumuler, comment t'en tirerais-tu?... Je cesse cette plaisanterie, ma bonne et tendre amie, qui n'est vraiment qu'une plaisanterie. Si j'avais quelque doute sur la véritable disposition de ton âme, je ne t'en parlerais pas de ce style-là, mais il est certain que si tu trouves dans mes lettres du feu et de la variété, ce doit être une grande preuve que ma tendresse est inépuisable ; car jamais mon esprit ne fut plus aride ; et quand il serait ce qu'il a été, il ne suggérerait sûrement pas, dans un sujet unique, cette foule d'idées et d'expressions toutes différentes. Le cœur seul peut donner une telle fécondité.

XV

8 décembre 1777.

Après un silence de plus de six mois, savoir des nouvelles de ce qui nous est mille fois plus cher que nous-même, c'est un bonheur que je ne chercherai point à exprimer. Que ma Sophie tâte son cœur, qu'elle l'écoute quand elle ouvrira cette

lettre : il lui dira ce qui se passe dans celui de son Gabriel ! — Mon inquiétude était horrible, parce qu'il ne me restait presque plus d'espoir. Elle est adoucie, mais non pas dissipée. — Il est des écritures que je devrais savoir lire ; mais il est aussi des gens qui griffonnent tellement, qu'ils déroutent la science et l'habitude, et qui font un 20 comme un 10, de sorte que, dans un moment où les dates sont si importantes, l'on reste dans l'incertitude ; mais, fût-ce le 20 que les précieuses nouvelles sont parties, quel immense espace du 20 au 28, quand il ne faut qu'une heure, une minute, une seconde, pour amener des événements que je voudrais, au prix de mille vies, si je les avais, savoir à l'instant ! Eh ! que ne donnerais-je pas pour que ma Sophie lût cette lettre avant la crise où il lui serait si nécessaire d'avoir quelque tranquillité d'esprit !... Le passé n'est pas en mon pouvoir (hélas ! rien n'y est) ; profitons du présent, s'il est possible. Hâtons-nous. Ah ! que ne puis-je faire voler ces lignes que je trace d'une main tremblante des palpitations de mon cœur !

. . . .

L'on m'a toujours promis de ne pas me laisser ignorer l'événement de tes couches ; mais je sens que la bonté de ceux qui s'intéressent à nous ou qui en ont pitié, est gênée. J'en reçois bien plus que je n'attendais ; ne tarde pas un moment à achever de me rassurer. Un *je t'aime, j'existe,* et mes poumons reprendront du ressort. — Le pauvre enfant ! ah ! sans doute, après toi, c'est ce qui m'est le plus cher. J'avais pensé que, dans tous les cas qui peuvent se présenter à mon esprit, le parti le plus sage, le plus noble, le plus sûr, le plus tendre, que tu pusses prendre, était de nourrir. Il faut qu'il y ait des objections très-fortes que je ne devine pas, puisque l'idée ne t'en est point venue. Au reste, mes idées ont peu de poids à cet égard, puisque je ne sais rien.

Ce que je te demande à genoux, c'est de m'écrire aussitôt qu'il te sera possible, et en aussi peu de mots que ton état l'exigera, l'événement de tes couches. Je ne veux pas te peindre mon inquiétude; mais tu peux te la figurer aisément Ah! dis-moi bientôt que tu vis, que tu ne souffres plus; surtout ne me trompe pas. Dis-moi ce que sera devenu ton enfant, les baisers qu'il aura reçus de toi, ceux que tu lui auras donnés pour son malheureux père... Délivre-moi de l'étouffante perplexité qui m'oppresse. Tu sais de quelle sensibilité mon cœur est formé, toi qui lui donnas la vie. Je te vois, je t'entends, tu me poursuis : en vain je fermerais mes yeux et boucherais mes oreilles; hélas! le fantôme n'est-il pas dans mon cœur? — Ne va pas t'inquiéter cependant de cette crise si naturelle et si facile à supporter à ton âge; calme ton esprit et ton cœur. Ne fais aucune imprudence; songe que c'est la moitié de moi-même sur laquelle tu attentes, quand tu ne soignes pas ta santé. Ne hâte pas ton accoucheur; souffre sans impatience : c'est à la nature à se délivrer... Ah! je détourne les yeux de ce tableau; mon faible cœur palpite et ne saurait le supporter. — Je n'ai que faire de te recommander de m'écrire avec prudence; cette lettre le dit assez; encore me suis-je peut-être trop livré au torrent de ma tendresse. — Je ne te dirai pas : *sois tranquille, sois contente;* je sais trop que ce serait exiger l'impossible : mais je te dirai : patiente, et ne t'affecte pas plus de mes malheurs que des tiens; car, au fond, les tiens seront toujours la partie la plus terrible des miens. Tu vois qu'au moment du découragement le plus funeste, lorsqu'on n'espère plus rien, une ressource inattendue peut s'offrir. Qui sait si l'avenir ne nous cache pas des événements plus favorables que nous n'osons en prévoir? Je n'ai pas mérité toute mon infortune, je le sais, et ton cœur te le répète trop souvent; mais je n'avais pas mérité non plus

tout mon bonheur. Il nous a été bientôt enlevé, hélas! dès la première moisson de notre amour. Peut-être n'est-il pas échappé sans retour, ma Sophie ; et ne t'y déroberais-tu pas, si la douleur détruisait ta santé, abrégeait ta vie? Ne l'oublie point, mon aimable amie : le seul de mes maux, auquel il n'y ait point de remède, est celui que tu peux me faire. Considère ce que je te dis là, dans tous les sens, et tu auras la clef de tous mes sentiments et de toutes mes pensées. Je te dirais beaucoup davantage sur ce sujet, si j'avais du temps, et si je ne craignais de lâcher la bride à mon cœur; car je crois avoir vu que ton cœur et ta tête sont bien malades. Au reste, ce qui se passait en moi m'apprenait assez ce que tu dois éprouver. Je tremblais qu'on ne tardât trop à te connaître. On te voit si douce et si modérée, qu'on n'imagine pas de quelle énergie ton cœur est capable. L'on ne sait pas assez que les esprits les plus doux et les plus modérés sont les plus inflexibles lorsqu'ils ont pris un parti, parce qu'ils ne s'y sont arrêtés qu'après une mûre délibération ; et il ne me paraissait donc que trop probable qu'on s'attendrait que les agitations que tes malheurs et ta tendresse ont excitées dans ton âme, auraient le sort de tous les grands mouvements, de toutes les crises extraordinaires, qui est de finir bientôt. Moi, qui te connaissais si bien, je savais que personne au monde ne possède à un plus haut degré que toi la fermeté, quand tu es convaincue que ton amour et la justice sont intéressés à ta persévérance dans une opinion, un désir ou une tentative; en un mot, que tu peux bien mourir, mais non pas changer. Je frémissais donc de leur erreur qui t'allait réduire à l'extrémité, que peut-être ils ne soupçonnaient pas... Mais enfin, il est sûr que j'ai de tes nouvelles, et que je ne puis douter de leur authenticité ; il me paraît certain que tu auras des miennes. Calme-toi donc, ô mon tout ! calme-toi, et attends du

moins de nouveaux malheurs, s'il nous en est réservé d'autres, pour désespérer de notre étoile... — Je finis, car le temps me presse, ô mon amie! et je ne suis peut-être que trop indiscret. Je te le répète, tu connais mon cœur; tu ne peux méconnaître mon écriture; tu es donc sûre que je vis : c'est assez te dire que je t'aime et comme je t'aime.

GABRIEL.

Ajoute tout ce que je n'ose joindre à ce nom. Brûle cette lettre; cela est prudent et convenable.

XV

Vendredi 9 janvier.

Ma chère, mon unique amie! j'ai baigné ton billet de mes larmes, je l'ai couvert de baisers... O mon amie! ma Sophie! quel poids il m'ôte de dessus la poitrine! mais combien il y en laisse encore! Hélas! tu ne me dis rien de toi, de ta santé. Ta lettre a été écrite dans les douleurs, je le vois; tu n'as ajouté qu'un mot, qu'un seul mot après l'événement. Qu'il est tremblant ce mot! que ses débiles caractères ont déchiré mon cœur! Divine, divine attention, c'est toi, toujours toi! toujours ton âme! mais hélas! comment es-tu? dis, dis-le-moi, ma Sophie.—Comment veux-tu que je me contienne? Hélas mon cœur est triste, et il sort d'un état plus convulsif encore. Ne t'inquiète point du désordre de cette lettre, et de l'altération de mon écriture; ce n'est que le trouble de la

nouvelle, l'émotion trop juste et trop forte qu'elle m'a causée. Je ne me donne point le temps de me remettre, parce que je ne veux pas retarder par ma faute le plaisir que te causera la vue de cette lettre... Chère, chère Sophie ! te voilà donc mère, hélas ! et ton enfant ne te sera pas ôté ! Puisse-t-il adoucir tes maux et tes douleurs ! Je dis ton enfant,—ah ! je sais bien qu'il est le mien. Jamais un titre si doux ne sera abjuré par ton ami... Cruelle Sophie, tu te reproches mes *malheurs*. Grand Dieu ! n'est-ce pas moi qui ai fait les tiens ? et crois-tu qu'autre chose puisse m'occuper ? mais calme-toi, je t'en conjure, ô mon bonheur ! songe que tu es la moitié de moi-même ; que c'est sur ma vie que tu attenterais, en ne soignant pas la tienne... Tu as besoin de tranquillité d'esprit, ma Sophie ; je te conjure d'avoir soin de toi, de te conserver pour des temps plus heureux... Ce me serait une grande consolation d'avoir la certitude que tu recevras cette lettre : s'il t'est permis de m'en assurer, apprends-moi ton état ; dis-moi comment tu te trouves, et surtout ne me trompe pas... ah ! ne me trompe pas ; mais n'écris que quand tu le pourras sans danger, sans incommodité même. Mon cœur souffre ; mais j'ai des forces encore, et tu n'en as plus : ne te hâte donc pas, dussé-je souffrir plus longtemps... Ma fille a mes traits, dis-tu ? Tu lui as fait un triste présent ; mais qu'elle ait ton âme, ah ! qu'elle sera riche alors ! que la nature l'aura bien dédommagée des désavantages de sa naissance ! Hélas ! peut-être sera-t-elle trop sensible ; mais quelques maux que fasse la sensibilité, elle fait encore plus de bien. Oui, j'en jure par toi-même... Je ne veux pas t'écrire longtemps ; je ne le veux pas, je ne le puis pas. Je crains mon cœur, je crains ma tête, je crains ton état. Mon amie, ma Sophie, je te demande à genoux, j'exige de toi, je te conjure au nom de ta fille, de son père, de tous tes serments, de toute ta tendresse que tu

m'exprimes si bien en n'osant l'exprimer, d'avoir soin de toi, de ne rien négliger pour le rétablissement prompt de tes forces et de ta santé, d'appliquer enfin à toi-même une partie de cette noble et admirable fermeté qui constitue ton caractère. Adieu : adieu, mon bonheur et ma vie.

XVII

Je reçois ta lettre du douze, ma chère et bien chère amie, ce dimanche dix-neuf. Je n'espérais pas que tu pusses écrire sitôt, ô ma bien-aimée ! cinq jours sont un bien petit intervalle pour t'avoir rendu la force d'écrire, et je te gronderais si je pouvais : mais comment veux-tu que j'en aie la force? J'espère en effet que la fièvre de lait est passée, et les premiers accidents, qui sont les seuls redoutables. Mais souviens-toi, mon cher tout, que la santé des femmes dépend de leurs couches, c'est-à-dire de leurs suites ; et ces suites dépendent absolument de la conduite plus ou moins prudente. Quand on ne nourrit pas, on a besoin d'une bien plus grande circonspection, pour faire supporter à la nature une contrariété si formelle à ses lois. Mon amour tant bonne, j'étais bien sûr que ma lettre ne pourrait pas te faire de mal : et moi aussi j'en ai versé des torrents de pleurs, et je sais combien cette salutaire abondance soulage. Ah! dans combien de moments on l'invoque vainement! Je me sens presque absolument soulagé de l'inquiétude vraiment dévorante qui me consumait. Ton écriture est ferme, et ta tête paraît libre. Mes plus gran-

des craintes portaient sur la situation de cœur et d'esprit où tu te trouverais lors d'une crise telle qu'une première couche. T'en voilà sauvée. Sûrement, ô mon amie ! c'est un événement d'heureux augure. Pourquoi la fortune ne nous eût-elle pas terrassés tout d'un coup ? elle ne peut pas nous faire plus de mal qu'elle nous en a fait : nous achever, c'était nous guérir. Espérons que ses remèdes seront plus doux.

Tu diras tout ce que tu voudras de la figure de cette enfant; mais je suis bien sûr que ce sont tes traits qu'elle aura. L'amour peint ressemblant. Ah! tu ne me croirais pas bien malheureux, si tu savais quel charme et quel attendrissement ce doux nom de ma fille porte jusqu'à mon cœur. Elle prendra de nous deux, mon amie ; de son père, sa tendresse pour sa mère ; de sa mère, ses grâces et ses vertus. Laisse, laisse-la faire : elle aura assez d'esprit pour se bien partager.

Je ne puis te dire ce que ton attention de m'écrire au sein des douleurs, que j'ai reconnue aussitôt, m'a inspiré de reconnaissance et de tendresse; non, je ne puis te le dire... Je n'ai qu'un moment : ma plume court; mon cœur ne peut s'épancher; mais sache seulement que jamais, non jamais je ne t'ai aimée... C'est depuis le 9 janvier que je sais ce qu'est l'amour : Tu n'as souffert *que* vingt-quatre heures ? et combien voulais-tu donc souffrir ? Ah ! je connais ton courage, et tu connais mon cœur... Mais mon imagination est un peu calmée; ta seconde lettre la rassure beaucoup; je suis persuadé que tu ne me trompes pas : ta main, ta bouche, furent toujours pour moi les organes de ton cœur. Qu'appelles-tu ? *égal*... Il m'est égal d'avoir un garçon ou une fille !... Eh ! non, non, Madame : toi seule désirais un garçon; pour moi je n'ai jamais formé des vœux que pour une fille, parce que mon cœur me disait qu'elle serait l'image de sa mère. Un gar-

çon aurait eu mes défauts : il est bien plus dangereux de gâter notre sexe, parce qu'il est plus violent; et je sens bien que je ne pourrai jamais gronder ton enfant... Sans entrer dans des détails d'affaires que je ne saurais toucher, et dont je parlerais, comme un aveugle-né des couleurs, puisque je ne sais rien, je puis te jurer que je n'ai jamais cru de toi, et n'en croirai jamais que ce qui est digne : toi seule, toi seule peux te calomnier dans mon esprit. La raison et la tendresse confirment également tes principes; puis-je jamais redouter qu'ils se démentent? J'ai connu Sophie, puisque je l'aime; le cœur qui a parlé au sien n'en est pas tout à fait indigne; il sait donc l'apprécier. Oui, oui, ce que nous voyons de celui auquel nous sommes subordonnés, doit nous donner bien de l'espérance. Tu vois que les grandes places ne sèchent pas tous les cœurs. J'impose silence à ma gratitude; elle ne serait point assez circonspecte. Mais, mon amie si chère, je suis bien caution que tu la devines, que tu la partages : une âme aussi aimante que la tienne sait reconnaître les bienfaits. Eh! quel bienfait! Ah! nous aurait-on autant donné, en nous donnant la vie, que nous ne prisons que l'un pour l'autre?... J'ai eu des nouvelles de la santé de ma mère. Elle est bonne, dit-on. Elle m'aime toujours : tu sais si je l'ai mérité... Je ne suis pas moins pressé pour cette lettre, que toi pour la tienne; mais j'ai lieu d'espérer que ce ne sera pas la dernière que je lirai, pourvu que tu sois circonspecte, et que tu adresses à notre bienfaiteur une demande que son cœur ne saurait réprouver. Que je sache de temps en temps que tu existes, c'est savoir la plus grande partie de ce qui m'intéresse; car c'est savoir la situation de ton âme. Les affaires ne sont que des accessoires, et nous devons nous imposer silence sur cela. Ta première lettre a été brûlée devant mes yeux; cette seconde sera soustraite de mes mains. Point de copie non plus;

mais ce qui est gravé dans le cœur n'échappe pas à la mémoire.

Il est certain, mon cher tout, que j'ai reçu des secousses violentes. Les plus terribles sont passées. Je n'ai pas vingt-huit ans : la nature m'a donné une excellente constitution; j'aime la vie quand je suis heureux, et je le suis beaucoup quand je lis tes lettres. Le souvenir s'en prolonge longtemps, et j'espère qu'on te permettra de le rafraîchir. Sois donc tranquille sur ma santé ; ses chicanes ne sont pas redoutables; tu ne dois pas t'étonner qu'elle ne soit pas aussi bonne que quand je jouis de mon être. Tu me grondes de ne t'en avoir pas par é... Mais songe donc à la circonstance ; crois-tu que j'étais où j'écrivais ? crois-tu que j'étais en moi? mon âme n'était-elle pas sur le papier? Mon amie, je ne sais point te dire que je t'aime, quand je ne puis pas le dire à mon aise; ainsi cette lettre ne finira pas tendrement; mais tu devines tout ce que je sens ; ah ! oui, tu le devines : car ton cœur et le mien sont des substances tout à fait homogènes. Interroge-toi donc, ô mon enfant! Je ne t'ai pas toujours permis un si grand triomphe, que celui de regarder tes sentiments comme égaux aux miens. Si tu revois ton enfant, donne-lui tous les baisers que je voudrais lui donner. Pourquoi m'as-tu dit qu'elle était jolie ? Crois-tu donc que ce puisse être un éloge pour elle? Elle a bien d'autres mérites, vraiment ! Amie, c'est ta fille, c'est la mienne. Ah ! quand pourrai-je m'occuper de son bonheur ? Ce sera, tu le crois bien, le second et l'un des plus précieux objets de tous mes soins, de tous mes efforts. Aujourd'hui, je ne puis que lui offrir des vœux ; mais qu'elle partage avec toi tous ceux de mon âme... Tu sais cependant que le partage doit être fait. Qu'elle ne prétende pas rivaliser avec sa mère; en vérité, elle s'y tromperait beaucoup. Adieu, ma chère, mon unique amie. Souviens-toi de la promesse que

tu me fais de soigner ta santé; tâche de m'en donner des nouvelles, et qu'il y ait toujours un mot de la petite. Ah! tu ne l'oublierais pas ; Sophie est doublée : mon enfant, tu me réponds de deux Sophie; mais surtout, et à jamais, de Sophie-Gabriel... Hélas ! mon amie, je suis tout consterné de laisser du papier blanc ; mais je ne suis pas le maître, et je suis trop reconnaissant pour être indiscret. Adieu; les plus tendres *adieux,* sans nombre, *sans compter.*

XVIII

2 mars 1778.

Je reçois ta lettre du dix-neuf février, ma chère et bien chère amie. Je ne sais plus te dire ce que j'éprouve en voyant ton écriture : mes sentiments sont trop tumultueux, et ma tête et mes sens trop faibles. Mon cœur inondé de tristesse et d'amour déborderait sans doute, si je lui donnais le moindre cours. Je sens, beaucoup plus que je ne puis le dire, combien il est nécessaire de me contenir, pour que la satisfaction qu'elle me procure ne te soit pas refusée. Il est presque aussi cruel pour moi de recevoir un plaisir que tu ne partages pas, qu'il me le serait de causer volontairement tes peines. Tu sais que je ne suis pas fort exposé à ce genre de chagrins; mais ne te déroberais-je point une douce consolation, si je prenais, dans cette lettre, une liberté qui l'arrêtât? Je me contiens donc : hélas! je me contiens; et ce n'est pas le moindre des sacrifices que j'aurai faits à toi, aux circonstances, à la reconnaissance

même que je dois pour la précieuse condescendance qui porte à mes yeux ton écriture, que de tracer ces lignes si froides, si glacées, pour un cœur de feu tel que celui de ton Gabriel.

Si ta santé est vraiment bonne, j'ai une grande inquiétude de moins. Mon imagination m'avait beaucoup grossi les dangers de ta situation. Jamais on ne subit une révolution plus terrible, dans une disposition de cœur et d'esprit telle que celle où tu as accouché. Je t'en crois, je veux t'en croire. Soigne ta santé, soigne-la, ma chère amie; que la moitié, la plus chère moitié de moi ne soit pas souffrante. Tu veux que je te parle de l'autre; il le faut puisque tu le veux. Je ne suis pas fort bien, mais je ne suis pas ce qu'on peut dire mal non plus. La vie sédentaire m'épuise, et le travail continuel n'y contribue pas peu. Le feu que j'exhalais au dehors, et qui ne produisait, au moyen de cette ressource, que la moitié de son effet au dedans, me ronge, cela est inévitable; mais je suis jeune, et il y a de l'étoffe pour souffrir. Ma poitrine est mieux que par le passé; l'usage du lait et des rafraîchissants me délivre à cet égard des douleurs vives. Le sang l'oppresse, mais des hémorragies me soulagent. Mes reins souffrent davantage. Tu sais que les coliques néphrétiques m'ont toujours menacé, souvent atteint : elles me déchirent plus fréquemment, et c'est encore une inévitable suite de la vie sédentaire. Voilà le détail que tu me demandes : je ne sais pas te déguiser la vérité; celle-là est assez désagréable et peu utile... Oui, mon amie, conserve-toi pour notre fille. La pauvre enfant! puisse l'étoile de son père, de ce père qui, par une inconcevable fatalité, s'est sacrifié toute sa vie pour des ingrats et des perfides, et n'a sacrifié que ce qu'il adorait; puisse cette étoile, unique en singularités et en infortunes, ne pas la poursuivre! puisse-t-elle ramener sur le sein de sa mère le bonheur que j'en ai chassé! J'espère, j'ose espérer qu'on permettra que tu me dises

quelquefois que tu respires; et cette même voie me donnera la double consolation d'être assuré de ton existence et de la sienne... Au reste, mon amie, je te le répète pour la cent millième fois, point de projets, point d'illusions, point de calculs; les mécomptes sont affreux. Ton imagination est trop active: quand un foyer tel que celui-là est associé à une âme aussi sensible que la tienne, il s'y forme des exhalaisons sulfureuses; un rien les enflamme, et la foudre sort de ce tourbillon destructeur. Sophie! Sophie! ne prends pas confiance dans la fortune; ne sais-tu donc pas combien ses caresses sont perfides? résigne-toi si tu peux; et ne te forge pas de nouveaux tourments par des chimères qui n'ont de réalité que dans ta tête et ton cœur agités.

Je ne te suivrai point dans tes déchirants souvenirs; je ne le dois point, et je crois que je ne le pourrais pas... Un seul mot sur la *jalousie*. Sur quoi porterait la tienne? sur des verrous. Certes, à moins que tu ne croies aux sylphides, aux beautés aériennes, tu ne peux qu'être fort tranquille. Quant à la mienne, t'en ai-je parlé?... Oh! oui, mon cœur te reste; si tu le prises, tu peux te dire : *Je ne perdrai jamais ce bien-là, tant qu'un souffle animera mon Gabriel*... Faible consolation sans doute; mais cependant idée qui n'est pas sans douceur : car l'amour, l'amour désintéressé est le seul hommage qui satisfasse en même temps l'amour-propre et l'âme... J'ai découvert une larme sur ton papier; j'en ai baisé la trace, ô ma Sophie! Mais pourquoi verser des larmes stériles? Hélas! elles dégonflent le cœur. Eh bien! pleure, mon enfant; je t'envie cette félicité... Ce n'est pas de répondre aux choses charmantes que tu m'écris qui m'embarrasse, c'est de n'y pas répondre. Tu as bien de l'esprit, ma Sophie-Gabriel! trop même; mais il est si naturel, que je me flatte que ce n'en est pas. Je suis si bête avec toi! pourquoi serais-tu si ingénieuse avec moi?...

Tu as trouvé une amie! je t'en félicite : c'est un rare et délicieux bienfait du ciel. Qui plus que toi est digne d'en trouver? qui en a trouvé moins que toi? Sophie, le malheur n'a pas séché ton cœur, cette intarissable source de sensibilité; mais il faut être à la fois sensible et circonspecte : sonde le terrain où tu marches; souvent des roses cachent des épines acérées et des précipices sans fond... Le ciel me préserve de te donner d'injustes soupçons. Tu sais si ton ami est trop méfiant; tu sais même s'il l'est assez : tu sais s'il est porté à chérir ce que tu aimes; mais hélas! en portant les yeux en arrière, je me rappelle les fautes sans nombre que le beau défaut de la confiance, de la généreuse confiance, nous a fait commettre. Je suis fort aise cependant de te savoir une société. Les distractions sont sans prix dans les grandes douleurs, quoique rarement on les aime... Je ne parlerai ni de tes désirs à mon égard, ni des permissions que tu me donnes, dans des suppositions qui n'auront pas lieu. Eh non! non, je t'assure, on ne me *proposera* rien qui puisse te donner de nouvelles inquiétudes. *Boston* était un asile sûr pour toi... honorable pour moi... Mais pourquoi parler du passé? je ne saurais ni m'accuser, ni me repentir. Je gémis du présent. Oui, j'en gémis; je voudrais, au prix de tout mon sang, et te donner la liberté et ce que tu désires : ce sacrifice serait une douce jouissance. Il est aisé de le croire; et, si tu veux y réfléchir un moment, tu verras que tu m'écris à cet égard des choses déplacées... Je te supplie, ma bien-aimée, de te soigner, et d'obtenir, si cette lettre te parvient, qu'elle ne soit pas la dernière que tu reçoives. Cela serait, ce me semble, fort nécessaire à tous deux, et dans tous les sens. Mais, quoi qu'il arrive, sois sûre, sois bien sûre, Sophie, que ton nom sera le dernier que proférera ma bouche; que les sentiments que je te dois, que tu m'as connus, qui sont devenus l'emploi et la fin de mon

être, seront les derniers que produira mon cœur, et l'échaufferont jusqu'au terme que le destin a marqué à sa durée. Adieu, ma Sophie-Gabriel; adieu, mon tout et ma vie. Je sais que tu devineras tout ce que je ne dis pas, et j'en ai besoin. Mille et mille baisers à ton enfant, si tu la vois.

XIX

20 mars 1778.

O mon amie! j'ai reçu ta lettre, ta délicieuse lettre; j'y ai imprimé mille et mille fois mes lèvres brûlantes, où mon âme errait. Chère Sophie! comme tout ce que tu écris est naturel et touchant!... comme tu sais le chemin du cœur de ton tendre ami!... Mon amour unique! elle est triste cependant cette lettre qui fait mon bonheur. Tu entends bien ce que je veux dire par là. Je ne sais que trop que tu ne peux pas ne point être triste; mais tu me parais inquiète, sinon de mes sentiments, du moins de mes pensées... Toi, mon tout! toi, mon bien! ne sais-tu donc pas que je ne saurais mettre en doute ni ton amour, ni ta constance, ni ta délicatesse, ni la bonté de tes attentions? Ne sais-tu pas que je te révère autant que je t'adore? Ah! si je doutais de ma Sophie, pourrais-je vivre? Chère amie, si quelques expressions de ma dernière lettre t'ont paru ambiguës, c'est que j'avais des raisons de craindre que le moindre défaut de circonspection t'en privât; et que le bonheur de recevoir de tes nouvelles était tout à

fait empoisonné pour moi par l'idée que tu serais peut-être moins fortunée. . . . .

. . . .

O ma généreuse amie! je sais que tu n'imputes aucun de tes malheurs à ton Gabriel. Il mérite ce sentiment par la pureté de ses intentions, par l'étendue de son dévouement, par sa droiture, par sa tendresse inconcevable, peut-être, pour toi-même; mais comment veux-tu qu'il voie d'un œil sec les maux dont tu es la proie? Mon bonheur! je sens tout ce que tu me dis de noble et de tendre à ce sujet; et c'est pour trop le sentir que je n'ose t'en parler. Sois sûre seulement que toi seule peux t'*accuser* auprès de moi; que j'ai la plus entière confiance, je ne dis pas dans ta fidélité, en un mot, dans tout ce qui a trait au respect de toi-même, car cela n'a pas besoin d'être dit; mais dans tes démarches : sois sûre que j'approuve d'avance tout ce que tu feras, quand il te sera permis de faire, et que je suspecterais l'univers entier et moi-même, avant de former le moindre doute sur ma Sophie-Gabriel. Je connais son âme, et ses principes, et ses résolutions, ou, pour tout dire en un mot, je connais ses devoirs; c'est assez pour être sûr qu'elle ne s'en écartera point... Au reste, vante mon amour; mais ne vante pas ce que j'ai fait pour toi. Veux-tu me louer de ce que je ne suis pas un monstre?

Non, non, vertueuse Sophie, *Si* n'était pas une question; mais crois-tu donc que je t'écris avec une rigueur académique? j'ai une demi-heure pour te tracer quelques lignes. Mon cœur bat si fort, qu'on dirait qu'il veut s'élancer hors de moi; mon imagination bouillonne, et tu veux que je pèse mes mots? Eh! mais vraiment, si j'avais du temps, je l'emploierais bien plutôt à t'écrire plus longuement qu'à arranger ce que je t'écris; je cause avec toi, mon enfant; mon âme s'épanche ou voudrait s'épancher... Hélas! hélas, qu'un mot, qu'un regard

en dirait bien plus que mille volumes! c'est alors qu'il n'y aurait ni doute, ni incertitude, et que le bonheur seul serait en tiers avec nous.

Mais, mon amie, n'injurie donc pas ton esprit; sais-tu bien que c'est le meilleur outil d'un bon cœur, ou plutôt qu'il n'y a rien de si rare qu'un bon cœur sans esprit? Quoique mon imagination soit séchée, quoique je n'aie plus ni facilité, ni coloris quand mon cœur ne parle point, je sens plus que jamais le prix de l'élégance et de la simplicité; mais surtout de la simplicité. Rien n'est si aimable; c'est le costume du sentiment et de la vérité : c'est ce qui fait le charme de tes lettres; c'est ce qui les rend si touchantes. Cette simplicité n'exclut point la force; au contraire, elle la donne si elle n'est pas vide de choses. Il n'y a qu'elle qui soit propre à rendre les vrais mouvements des passions. Elle proscrit les feux brillants, ces antithèses, ces idées recherchées, ces jeux de mots pointus, ces tours d'expression forcés, toutes ces affectations enfin que chérissent si fort les beaux esprits, et qui vont si peu au cœur. Voilà ce que j'abhorre de l'esprit, et c'est assurément ce que tu ne connais pas. Ces vains ornements, ces choses qui ne sont mises que pour briller, et qui décèlent la sécheresse de l'âme et la corruption du goût, sont à mille lieues de toi. Tu as surtout ce qui est du ressort du sentiment, un tact bien exquis comme tout le reste de ta sensibilité. La vive nature, la délicieuse ingénuité, la douce tendresse respirent dans tes lettres; et je ne me méfie de toi, mauvaise petite flatteuse, que quand tu me loues... Va, ne change ta manière pour aucune autre, ma Sophie; tu ne pourrais qu'y perdre. Tu es étonnée sans doute que je te parle ainsi; car, outre que ta sotte et charmante modestie (sotte parce qu'elle est excessive) n'attribue qu'à ma prévention tout ce que je dis de ton style magique, tu ne crois pas qu'il y ait le plus

petit mérite à bien écrire une lettre, à exprimer tout naturellement ce que l'on pense, ce que l'on sent. Mais, mon amie, tu te trompes. La véritable éloquence consiste à dire les choses convenables à une situation donnée, à donner à chaque sentiment, à chaque pensée un coloris analogue; en un mot, à dire chaque chose comme elle doit être dite. Voilà tout le secret de l'art oratoire, ma Sophie, c'est d'être passionné: ainsi tu es bien plus savante que tu ne croyais... Tu es toute surprise de me voir disserter dans cette lettre; mais ne comprends-tu pas qu'au moyen de cela je t'écris plus longtemps, et que je ne risque point de mettre ici des choses qui déplaisent à notre bienfaiteur?... Ah! mon amie, que nous devons le chérir! Il nous rend la vie, que ceux qui nous l'avaient donnée nous avaient ôtée.

Que tu es aimable de me donner de bonnes nouvelles de ma petite Gabriel-Sophie! Ah! mon amie, c'est bien l'enfant de mon cœur, comme celui de mon sang. Si tu savais combien de fois un songe favorable me l'offre enlacée dans nos bras! nos lèvres la touchent ensemble; nous l'enveloppons de la vapeur de nos haleines, comme elle naquit de celle de notre amour: elle sourit à nos caresses... O mon amie! comme ma tendresse est centuplée depuis que tu as donné l'être à un autre toi-même, qui est aussi un autre moi-même!... Sotte que tu es! d'avoir été me dire qu'elle me ressemble... j'en ai une peur! Mais non, je n'en ai pas peur! je suis sûr qu'elle ressemble à toi, tout à fait toi. Fussé-je beau comme Adonis, je voudrais qu'elle te ressemblât uniquement... Sais-tu ce qu'elle fera, la petite (car elle aura tout plein d'esprit)? elle prendra chez nous deux: chez toi, le teint, les traits, le genre d'esprit, le caractère, les grâces, les vertus: chez moi, la voix que j'avais, quelques talents acquis, et le tendre, l'inexprimable, l'immortel amour qui brûle

pour toi dans mon sein : chez tous deux, le courage, la candeur, la générosité, la sensibilité : en un mot, la petite Gabriel-Sophie prendra de sa mère tout ce qui est aimable et bon, ses qualités et ses charmes ; et, laissant respectueusement les défauts de monsieur son père, elle lui empruntera seulement ce qui a plu à sa maman ; enfin sa devise sera le vers qui semble avoir été fait pour ma Sophie : *Chirede in bel corpo anima bella*... Oui, ma Fanfan, je me conserverai pour elle et pour toi, tant que je serai sûr de ton existence, et qu'il me restera quelque espoir de consacrer ma vie à tout ce que j'aime... Ah ! tu n'es point inquiète de la fortune de ta fille, si je ne suis pas mort civilement !...

Sans examiner tes espérances et tes calculs, ô mon amour bien cher ! je te prie seulement de croire que je suis bien loin de vouloir t'assombrir les objets.

Moi, que je te reproche tes larmes ! moi qui les fais couler !... Ah ! Sophie ! tu as bien mal interprété ma dernière lettre ; peut-être aussi était-elle trop triste. Je souffrais, j'étais pressé, et je doutais que tu eusses reçu les mêmes consolations que moi, ce qui me navrait le cœur. Tu vois qu'il s'est bien élargi aujourd'hui. O mon adoration bonne ! puisse le tien s'épanouir en lisant ce petit nombre de lignes dictées par l'amour, mais par l'amour enchaîné par la prudence !

XX

O mon amie si tendre, quel bonheur inattendu ! quel torrent de volupté coule de mon sein ! je reçois ta lettre, je la

reçois au moment où je fermais celle où je la demandais. Elle est douce, elle est tendre, elle est aimable comme toi ; elle me rassure sur la santé de tout ce qui m'est cher, ou du moins de tout ce qui m'est plus cher que le reste du monde : elle allume mon sang; mais c'est une chaleur vivifiante qu'elle y porte. Oui, chaque fois que Gabriel reconnaît ton caractère, chaque fois qu'il lit les assurances de ton amour ; chaque fois que le toucher de ton haleine, de tes mains, de tes yeux, peut-être aussi celui de tes lèvres, empreint sur un papier que je ne garde point, hélas ! assez longtemps, mais que je jonche de baisers aussi longtemps qu'il est en mon pouvoir ; chaque fois que tous ces trésors frappent mes regards, il me semble que je puise à la source de la vie, que j'arrête la faux du temps, que je repousse au moins pour quelque temps ces poisons dont l'infortune voudrait m'abreuver.

Oh non, ma Sophie ! non, tu n'as rien fait qui me déplût. J'étais triste lorsque j'écrivis la lettre qui t'a serré le cœur, parce que je croyais m'apercevoir que tu n'avais pas reçu les miennes, parce que je tremblais de n'en plus recevoir des tiennes, parce que je sentais la vie se retirer de mon cœur avec l'espoir. Tu sais que mon esprit prend toujours la teinte du sentiment qui m'agite ; juge si mon style devait être assombri ; mais, mon amour si cher, aucun mécontentement, personnel à toi, n'influait sur la noire disposition de mon être. Ma confiance n'a pas été altérée un instant, je te le jure... O ma Sophie-Gabriel ! c'est un délicieux bonheur que d'avoir une amie charmante, et de jouir d'autant de sécurité que si c'était une laide qui ne fût désirée de personne ; et tu m'as fait connaître ce bonheur. Hélas ! il en est un plus doux encore ; c'est d'être avec elle ; et la privation de celui-là flétrit beaucoup les autres. Au reste, quand je dis *sécurité*, Fanfan, je n'exclus point la jalousie, mais la *méfiance*. La méfiance,

selon moi, déshonore les deux amants. Pour cette inquiète passion que j'appelle jalousie, qui n'est que la crainte d'être aimé moins, je soutiens qu'il n'y a qu'un simple amour qui en soit exempt. Ne crois donc pas que j'en guérisse, ni que je m'en défende; mais ne crains point que je conçoive jamais ces odieux soupçons qui changent l'amour en fiel, l'empoisonnent et flétrissent ses roses.

. . . .

Mon amie! je t'assure que cette auguste maison-ci est précisément un de ces lieux dont on vante l'air, faute d'en pouvoir vanter autre chose. Rassure-toi donc; l'air y est excellent; et de plus on y prend des précautions très-recherchées contre les maladies épidémiques : aucune contagion malfaisante ne m'enlèvera, je t'assure.

Quoi! tu croyais la neige exclusivement à Pontarlier? Il me semble que tu dois n'en avoir jamais tant vu qu'à Amsterdam; mais, hélas! il est bien vrai, il est trop vrai que la situation de l'âme change bien les objets...

Oh! pour *mes beaux yeux*, je ne saurai te les passer, quoique j'en aie ri comme un fou. Cela m'a rappelé le signalement qu'une belle dame de ta connaissance donnait de moi à quelqu'un chargé de me retrouver; au chemin qu'elle prenait, elle aurait bien pu manquer son but. Je me disais à moi-même : il faut que cette dame n'ait jamais lu la fable qui nous raconte que l'aigle croqua, un jour, de petits hiboux, ne pouvant se figurer que des monstres si laids fussent les enfants dont son cher ami lui avait vanté la beauté. On ne signale pas bien dans ta famille. Madame de R. me peignait assez mal, comme tu sais; et quand elle m'eut vu, elle ajouta aux traits de son tableau l'air d'un *paysan*, dont je n'ai pas ouï dire que beaucoup d'autres qu'elle se fussent aperçus. Cette autre faiseuse de portraits voulait faire de moi un Ado-

nis; et ne pouvant pas trop déguiser la ciselure dont dame nature m'a orné, elle citait de si *beaux yeux,* qu'à les chercher sur mon visage, tels qu'elle les décrivait, j'aurais fort bien pu ne pas me reconnaître moi-même, si je n'eusse aidé à la lettre : mais l'amour-propre, qui est un ingénieux interprète, m'aidait et n'aidait pas ceux qui me cherchaient... Quoi qu'il en soit de mes *beaux yeux,* je te prie de ne pas te moquer de moi en parlant à moi, ou, si tu es de bonne foi, de te taire pour ton honneur. Au reste, j'aimerais bien mieux qu'ils fussent bons que beaux; et ils deviennent si mauvais que je crains de les perdre. Le droit toujours noyé d'eau, pour peu qu'il s'applique, ne voit plus qu'à travers un million de points noirs. Le gauche est affaibli ; et je compte demander un oculiste pour le consulter sérieusement sur ces inquiétants symptômes. Fussé-je aveugle, je n'en aimerais ni plus ni moins; mais, avec tout cela, je ne ressemblerais pas à l'Amour. Il faut donc conserver ses yeux.

Mon bon amour, demande du papier; je suis sûr que l'on t'en accordera. Dans les maisons les plus sévères on en donne en le comptant; et, assurément, l'on ne nous traite pas avec sévérité. Tu aimes le travail et l'étude : il faut faire des notes et des extraits, quand on veut lire avec fruit; je ne voudrais pas que tu négligeasses ton italien, ce charmant idiome si propre à exprimer l'amour.

. . . .

Tu me fais une question bizarre : *Comment je me trouve ici?* Je commencerai par te dire fort sérieusement qu'on a autant de bontés pour moi qu'on peut en avoir, vu les circonstances et la règle de la maison. Quant au reste, je te répondrai par une pasquinade; car comment veux-tu que je te réponde autrement? Les prisonniers de Londres chantent pour se désennuyer! « Alexandre était prisonnier au milieu

de l'univers; le roi d'Angleterre l'est dans son île, le sultan dans son sérail, le moine dans sa cellule, le savant dans son cabinet, le seigneur dans sa voiture, le marchand dans sa boutique; tous les hommes enfin sont prisonniers, et la terre entière est une vaste prison. » Tu vois qu'il y a manière d'égayer tous les sujets; mais j'avoue que, de tous les prisonniers, nous sommes les plus prisonniers. Ma tendre et bonne amie, tranquillise-toi un peu sur mon sort; il est et sera très-tolérable, tant que je recevrai de tes nouvelles. Tu te demandes trop souvent dans l'amertune de ton cœur: *Hélas! qu'a donc fait mon Gabriel, pour être si malheureux?* et tu ne te comprends pas dans cette question, quoique tu sois bien plus innocente que moi. Mais non, Sophie, il faut tâcher de se persuader, malgré les préjugés de l'orgueil et les pieuses rêveries dont on nous a bercés, qu'il importe fort peu à la nature que tel ou tel individu soit malheureux, souffrant ou détruit, pourvu que les espèces se conservent. Nous avons reçu d'elle la vie sans savoir ni comment, ni pourquoi; nous la perdrons de même, et nous ne saurons pas davantage pourquoi cette carrière est hérissée de rocs, quoique nous ne méritions pas un chemin aussi raboteux. Je sais bien que cela ne console pas, ô ma trop aimable amie! mais cela doit arrêter nos inutiles murmures. La fin de notre être, de nos passions, de nos actions nous est à jamais inconnue; mais je réponds bien de l'emploi du mien tant qu'un souffle l'animera; ce sera de t'adorer.

. . . .

Ma bonne amie, je n'aime plus du tout la guerre, à moins qu'elle ne me fasse sortir d'ici. Ceux qui me connaissent ne croiront pas que l'amour m'ait rendu poltron. Oh! non, pas poltron, mais on ne saurait moins ambitieux; et, à raisonner de bonne foi et de sang-troid, quoi de plus fou au monde que

la fureur guerroyante ?.... O ma Fanfan! que ne fait-on des hommes, et surtout des heureux, au lieu d'en tuer? Tu es bien de mon avis, chère et pacifique amie, et tu ne souhaites du mal qu'aux traîtres et aux persécuteurs. Mais ma Sophie n'est pas poltronne non plus, quoique si douce; et notre fille sera toute brave. Je veux qu'elle monte à cheval, qu'elle aille à la chasse, qu'elle manie les armes, enfin qu'elle réunisse aux charmes de son sexe les avantages du nôtre; mais il ne faut pas que cela la rende *hommasse*, car cette affectation dépare tout. Il faut qu'ainsi que toi, elle soit homme et paraisse femme. L'âme n'a point de sexe, mais le corps en a un; et l'une ne doit pas empiéter sur les droits de l'autre. Ma Sophie-Gabriel, si charmante et si bonne, si courageuse et si douce, j'ai bien sincèrement admiré ta fermeté, j'adore ta résolution, et ton mépris pour les préjugés de ton sexe et même du nôtre; mais aussi, combien ta charmante ingénuité, tes grâces naïves, et jusqu'à ces riens délicieux qui seraient ridicules dans nous autres hommes et qui embellissent les femmes, combien ils m'ont rendu heureux!... Ah, Sophie! Sophie-Gabriel! il n'appartenait qu'à toi de donner à la fois à ton amant la maîtresse la plus aimable, l'amie la plus sûre, la compagne la plus utile. Toi seule pouvais réunir la fermeté et le dévouement d'un homme, aux délicates tendresses d'une femme; les fruits les plus savoureux de l'amitié, aux fleurs les plus suaves de l'amour.

Je dis trop de bien de toi: apparemment que j'en pense trop aussi; car assurément je ne dis que ce que je pense. Quoi qu'il en soit, je ne sais si je dors ou si je veille; mais c'est un beau songe: il sera long, et je tremblerais si je pouvais craindre le réveil; car rien ne peut remplacer une erreur si chère.

Bonne, bonne, je voudrais que tu fisses raser de très-bonne

heure ta fille : les raisons seraient trop longues à déduire ; mais c'est une chose très-salutaire, et tu sais que je ne suis pas savant en recettes de *bonne-femme ;* mais ne fût-ce que pour lui faire avoir de beaux cheveux, ce serait bien assez. Je sais bien que les savants assurent qu'il faut être chauve pour avoir beaucoup d'esprit; ils attestent l'antiquité dont la plupart des grands personnages étaient ainsi. Ils cherchent aussi dans l'histoire moderne force exemples de têtes pelées et fort illustres; mais peu m'importe le génie de ma fille, pourvu qu'elle ait un cœur ; et je l'aimerais mieux un peu plus jolie et un peu moins savante. Au reste, il y a des raisons de santé plus sérieuses que l'intérêt de la chevelure, qui rendent cette pratique recommandable.

Oh ! oui, mon amie, j'exprime ma reconnaissance de mon mieux à notre bienfaiteur, et je cautionne bien la tienne. Hélas ! que fussions-nous devenus, s'il n'eût pas été sensible? Toi qui sais de quelle flamme mon cœur est formé, puisque tu lui donnas la vie, imagine dans quel état était ton Gabriel lorsqu'il ignorait ta vie ou ta mort, ta délivrance ou tes souffrances..... Ah ! je rongeais mes fers, et j'invoquais la mort sans oser me la donner, de peur d'élever une barrière éternelle entre moi et le bonheur, dont le retour n'était pas encore impossible... Mais aurais-je pu soutenir cet état violent que l'amour nourrissait, que le temps, l'esprit, l'imagination, la vivacité ne faisaient qu'aggraver?... Que dis-je ? la raison même en aiguisait la pointe, et c'était mon devoir de me désespérer.

. . . .

Je ne sais, madame Sophie, si tu trouveras que ma *fierté* est mal placée aujourd'hui ; mais je sais bien que cette feuille contient plus d'écriture que je n'en trouverai dans dix de tes lettres. J'espère, j'ose espérer, et c'est avec une recon

naissance aussi vive que mon désir, que j'en recevrai encore, et qu'elles me donneront de temps à autre des nouvelles sûres de ma Sophie-Gabriel et de mon précieux enfant... Ah ! si elle était dans tes bras, tu l'embrasserais souvent pour son père ; tu lui dirais de m'aimer, et elle m'aimerait; car tu me peindrais bien aimable à ses yeux, et si aimable, qu'en me voyant, ta petite créature dirait sûrement : *Quoi ! ce n'est que cela? par ma foi, maman est bien bonne !...* Je t'y attends : va, sois aimée seulement la moitié autant que j'aime ta mère, et nous verrons si cela ne bouchera pas à tes yeux bien des trous de petite vérole... O ma Sophie ! tu embellis l'âme et l'esprit de ton Gabriel, et quelquefois même aussi ses traits, au gré de ton imagination et de ton cœur. Mon amour, et surtout le tien, sont le voile qui cache mes défauts sans nombre. Je souris de ton enthousiasme ; je le prise infiniment, comme une preuve irrécusable de ta tendresse ; mais je ne m'en juge pas moins comme je le dois. Ah ! je suis sûr du moins de ne t'avoir jamais induite en erreur sur mon propre compte, de n'avoir déguisé aucun de mes défauts, aucun de mes sentiments, aucune de mes pensées. Tu ne m'accuseras jamais d'avoir voulu te paraître un autre que je suis ; mais j'espère bien, ô mon amie bonne ! que tu ne t'apercevras pas même de ta prévention, parce que l'amour qui te l'a donnée l'entretiendra toujours.

La véritable base d'une passion durable ne te manque pas : tu estimes ce que tu aimes. J'ose croire le mériter : mes défauts appartiennent à mon esprit ou à mon humeur; mes bonnes qualités sont à mon cœur. C'est ce cœur qui te touche : c'est ma sensibilité, ma droiture et mon dévouement qui ont fait ta conquête ; ce sont eux qui ont achevé mon bonheur. Et ces charmes-là, les seuls dignes de toi, durent toujours et ne se flétrissent jamais.

Adieu, mon tout. Adieu, ma vie. Adieu, ma Sophie-Gabriel. Hélas ! adieu.

XXI

O mon amie ! c'est le mois de mai qui m'a horriblement pesé. Ah ! j'étais aux abois ; et, sans le secours de notre bienfaiteur, c'était fait de ma raison. Grâces lui soient rendues : je tiens ta lettre, elle est là : elle a rendu du ressort à mon cœur ; je respire à présent ; et si je ressens un trouble universel, ce sont les palpitations de l'amour et du plaisir qui le produisent. O ma Sophie, mon adorable Sophie ! que j'avais besoin de ta lettre ! que tu es tendre ! que tu exprimes bien ta tendresse, alors même que tu es obligée de la contenir ! Elle donne la vie à mon cœur affamé d'amour, cette lettre délicieuse, quoique si triste. Oui, mon bonheur ! je puise à la source de la vie quand je reçois les assurances de ton amour ; et cette ingénuité touchante, cette inimitable simplicité, si énergique, si ardente, exalte au même degré tout mon être. J'oublie ma situation et la tienne, mes maux et les tiens, mes inquiétudes, mes craintes, j'oublie tout, jusqu'à nos malheurs : je t'entends, je te vois ; mais hélas ! je veux voler dans tes bras, et l'illusion est détruite, et mes yeux retombent sur nos fers, et mes larmes inondent mon visage et mon sein : larmes salutaires cependant, adoucies par l'espérance que tes lettres entretiennent au fond de mon cœur. Ah ! Sophie ! mon amour est le souffle de ma vie.

Cruelle amie ! quel jour tu te rappelles !... Ah ! je ne serai

pas si courageux ; je ne t'en parlerai pas, la plaie saigne encore. Hélas ! nos cœurs étaient unis et confondus ; le glaive de la douleur les a divisés en deux parties... qui pourrait cicatriser une telle blessure ?

Ah ! oui, puisque tu l'as compris, je l'avoue : les lettres que nos imprudences réciproques ont arrêtées, m'ont causé bien du chagrin. Mais j'espère que nous sommes sauvés de cet écueil. Nous ne parlons plus que des sentiments si justes, si naturels, dont on comprend toute l'énergie, puisqu'on daigne compatir à nos inquiétudes. Qu'on efface ce qui pourrait déplaire, ce sera de nouveaux remercîments que nous devrons, puisque nous aurons une preuve précieuse qu'on veut nous accorder tout ce qu'on peut nous accorder. On a trouvé tes lettres longues ; hélas ! les amants ont une optique particulière, apparemment ; je les vois si petites, si courtes ! Mais c'est ta faute, vois-tu, ma Sophie ? avec ton caractère que l'on croirait échappé du sabbat, s'il n'était griffonné de la main de l'amour même, on est toujours dupe. On croit, tant il est menu, qu'il y a beaucoup ; et il n'y a presque rien. Les lignes sont si écartées, les mots si larges, que rien au monde n'est si hypocrite que ton écriture.

Ma Sophie, tu dois savoir que mon esprit est toujours à l'unisson de mon cœur ; ainsi, quand tu vois mon style aisé et facile, tu peux te tenir pour certaine que mon cœur est à l'aise ; que je suis content de ma Sophie-Gabriel ; que mon bonheur est pur. Une chose que tu peux croire, parce qu'elle est très-exactement vraie, c'est que je suis moins jaloux en absence qu'en présence, quoique je le sois toujours beaucoup ; et cette différence est une grande preuve de mon estime. En présence, l'amour l'emporte sur ma raison : un rien qui l'offusque, est un monstre, une hydre redoutable. Je voudrais presque que tes yeux n'eussent la faculté de voir que comme

moi. En absence où la raison est comptée pour quelque chose, parce que les sens sont moins émus, je suis si convaincu que tu ne peux être que fidèle, et même constante; que mes droits sacrés dont tu es la dépositaire sont imprescriptibles, et sous une garde inviolable; qu'un cœur tel que le tien ne peut que chérir des devoirs si saints; qu'un amour tel que le nôtre ne peut être remplacé par quoi que ce soit au monde; qu'un être capable de la passion qui nous embrase ne l'est pas d'une perfidie; que qui a goûté les délices dont nous nous sommes enivrés, ne saurait trouver quelque saveur dans un sentiment qui, pût-il être aussi actif, aussi profond que le premier, ce qui n'est pas dans la nature, serait toujours empoisonné par les remords : tout cela se présente si distinctement à mon esprit et à mon cœur, que ma jalousie en est très-émoussée. Je ressens bien ses atteintes; mais elles me pressent sans me déchirer. C'est d'être aimé moins, que je crains, et non pas de n'être plus aimé. Ah! ma Sophie, cette idée suffit pour m'oppresser. Jamais, non jamais je ne consentirai à perdre la plus petite partie de ta tendresse. Ce trésor m'est nécessaire tout entier, et je périrais, si l'on m'en ôtait la moindre partie.

Raillerie à part, ma chère amie (car je ne ris que du bout des lèvres, c'est-à-dire, de bien mauvaise grâce), je me porte beaucoup mieux. Le temps est beau, et ta lettre va bien l'embellir encore. Tout invite à l'amour, tout porte la livrée du printemps : tout fleurit, tout s'unit, tout s'enlace : nous seuls, nous seuls hélas! de tous les amants, ne nous joignons que par la pensée, le désir et l'espoir. Mais enfin la belle saison répare les désordres de ma santé. Je me promène chaque jour; c'est depuis huit heures jusqu'à neuf du matin : c'est bien court; mais je quitte sans regret le jardin, en pensant que je fais place à quelque malheureux compagnon de mon

sort. Chère et tendre Sophie! tu voudrais marcher aux mêmes heures que moi : hélas! deux amants, obligés de se quitter, se promirent de méditer chaque nuit à l'aspect de la lune, et de tromper ainsi l'absence par une conversation muette! Ton idée est plus fine encore, parce que ton sentiment est plus tendre.

Mon amie, ne cherche pas non plus à répandre tes principes. Que la tolérance soit en tout ta religion. Tu pourrais bien avoir pris de moi le défaut très-grand, très-nuisible à soi-même, de ne pouvoir entendre déraisonner de sang-froid. Je me suis fait plus d'un ennemi et j'ai usé mes poumons en m'efforçant de donner du sens à des buses et de l'honneur à des coquins. Ne va pas suivre ce mauvais exemple avec les femmes. Je te l'ai dit : en général, elles n'ont point de caractère : ce sont des arbustes charmants, faits pour porter des fleurs ; rarement on y rencontre des fruits ; et leur qualité dépend toujours de la greffe, qui rarement est bonne ; car il ne faut pas croire que notre sexe vaille mieux que le tien. Il est peu d'âmes assez fortes pour n'avoir aucune notion de froideur en amour, soit qu'on l'appelle prudence, ou qu'on lui donne tout autre nom : et peut-être n'est-ce pas un mal, car tant de matières combustibles pourraient causer de furieux embrasements. Nous sommes notre univers, chère Sophie ; il n'est pas étonnant que nous ayons une langue particulière. Les autres ne peuvent concevoir nos transports. Nous avons cet avantage sur eux, que nous nous figurons aisément leurs plaisirs, qui ne sont qu'une partie très-subordonnée des nôtres. Il n'y a point de branche d'arbre qui n'offre dans ce mois-ci plusieurs couples d'amants de cette espèce. Laissons leur préférer leurs amours sans amour. Ils sont plus discrets et moins pénibles, à ce qu'ils croient. Ce sont des aveugles qui nient la couleur purpurine des roses,

parce qu'ils ne peuvent la voir, et qu'en tâtonnant ils sentent leurs épines. Tu connais une chère dévote, qui prétend qu'un amant vraiment amoureux est un homme haïssable, parce qu'il est très-incommode, très-jaloux; parce qu'il ne peut cacher sa passion, et que la *chère réputation* croule. Quand tu trouves de telles raisonneuses, appuie leur argument. Conviens sur ma parole qu'un homme en vaut rarement deux; qu'ainsi un amant n'a nul droit de prétendre à des moments qu'il ne peut employer. Tu vois jusqu'où va ce raisonnement, auquel se réduit, en dernière analyse, la morale moderne de l'amour. Si un homme en vaut rarement deux, jamais il n'en vaut quatre, encore moins trente. Le ciel fait rarement des miracles, même pour les dévotes : l'esprit est fort, et la chair est faible : les accidents, dérangements, cas fortuits, etc., doivent être prévus; il faut donc des ressources; et plus elles sont multipliées, moins le public s'en aperçoit. Mais comme, si toutes les femmes étaient au même régime, l'autre sexe ne serait assurément pas assez nombreux pour les servir, prie ces dames d'être tolérantes : il y va de leur intérêt. Qu'elles laissent les femmes tendres, romanesques ou folles, comme il leur plaît de les nommer, qui n'ont de désirs que pour un objet, parce que leur cœur n'est touché que pour un objet, qu'elles laissent ces femmes, dis-je, dont l'âme et les sens sont toujours d'accord, être dupes de leur passion et se borner à leur amant. Voilà le traité qu'il faut faire avec elles, ma Sophie, au lieu de les prêcher. Pour toi, retiens ces jolis vers :

Gertrude dès ce jour, plus sage et plus heureuse,
Conservant son amant et renonçant aux saints,
Quitta le vain projet de tromper les humains.
On ne les trompe point; la malice envieuse

Porte sur votre masque un coup d'œil pénétrant;
On vous devine mieux que vous ne savez feindre;
Et le stérile honneur de toujours vous contraindre
Ne vaut pas le plaisir de vivre librement.

Mon amie si bonne, je voudrais bien que cette lettre te rendît un peu de sérénité, et qu'on te permît bientôt de m'en écrire une qui me rassurât sur la situation de ton esprit et de ton cœur. Chère enfant, tu es fort malheureuse? Hélas! tu sais bien que je le sens au moins autant que toi, mais roidis-toi contre les désagréments et les dégoûts inséparables de ta position. Dépends-tu du caprice, de l'insolence, des bavardages d'une de ces femmes qui sont tes compagnes? Non sans doute. On m'a dit de ta part toute sorte de bien de celles sous la direction desquelles tu es. Assurément il n'a pas dû leur être difficile de t'apprécier et de te mettre à ta place. Je t'en conjure, ô mon amour! un peu de force d'esprit; tu en as tant dans l'âme! Serais-tu comme moi, dont la fermeté et le sang-froid sont à toute épreuve dans les grandes occasions, et que les plus petites contrariétés émeuvent quelquefois ridiculement? O Sophie! tu es si douce! si bienfaisante! si égale! si bonne! malheur à qui ne peut vivre avec toi; mais ne te tourmente pas des sottises des autres. Hélas! notre misère nous suffit, ne l'aggravons point par des riens auxquels nous ne devons que du mépris.

Si tu obtiens une permission pour que je t'envoie quelques-uns de mes manuscrits, je t'en ferai passer successivement quelques-uns; mais il y en a qui ne peuvent sortir de mes mains. Celui de ces ouvrages que je crois le moins mauvais, et qui peut être utile, sera dédié à notre bienfaiteur, si jamais je me trouve à même de le faire paraître. Quant à Tibulle et à Homère, je ne les continuerai qu'autant que je

pourrai te les faire passer; car c'est un ouvrage pénible et ingrat que des traductions; et le plaisir seul de travailler pour toi peut m'y enchaîner, d'autant que j'ai un grand projet qui m'occupe tout entier. Avant que toute la vigueur de jeunesse soit éteinte, il faut du moins essayer de faire voir ce qu'on aurait pu faire. Au reste je t'avertis que mon style devient de plomb, et que mon talent baisse précisément en proportion de ce que mon goût devient plus difficile; ce qui n'est pas un médiocre tourment.

Ma Sophie-Gabriel, je voudrais bien que tu m'assurasses bientôt que tu n'as pas de nouveaux chagrins! ah! c'est trop des anciens. Je voudrais retrouver dans ta lettre prochaine (tu vois que je compte sur les bontés de celui à qui nous devons tant) ce je ne sais quoi qui manque dans celle-ci, et m'inquiète sur la situation de ton âme. Hélas! tu ne peux qu'être triste; mais, ma Sophie, ta tristesse ne devrait-elle point être un peu moins amère, lorsque tu écris à ton Gabriel? Adieu, mon bonheur, mon bien, ma vie! Je ne t'écris pas plus longtemps aujourd'hui; non que j'aie reçu la même injonction que toi (et je tâche que la simplicité de mes lettres fasse disparaître toute objection), mais parce qu'on attend, parce que je ne veux point retarder cet envoi, que je demande en grâce qui te parvienne avant la fin du mois. Il me reste quelques moments que je dois, à tous égards, consacrer à celui dont la bienfaisance est notre unique ressource, et le seul fondement de notre espoir. Adieu, ma bien-aimée. Je ne saurais te dire trop sèchement cet adieu; car c'est surtout à la fin de mes lettres que je me crains. Hélas! c'était à cet endroit que tu courais autrefois. Donne-moi de tes nouvelles bien exactes, marche beaucoup: des détails sur la santé de ta fille.

Est-ce anciennement que tu as consulté les Grandjean?

Tu m'as presque inquiété sur tes yeux : mais apparemment tu me l'aurais dit. Sophie, Sophie, point de réticence sur tout ce qui intéresse la santé. *Addio, mio ben ! la mia salute, e la mia vita. Addio.*

GABRIEL.

Lis le chœur du deuxième acte du *Pastor fido* : il y a des choses qui devraient se trouver à la fin de cette lettre.

Songe bien que si on rase ta fille, il faut que ce soit un chirurgien, la suture de son crâne n'étant point fermée, et les enfants étant fort mobiles.

XXII

Chère amie, que n'ai-je donc mille vies à déposer à tes pieds, que ne puis-je, que ne puis-je, hélas ! te regarder du moins ! mes yeux te diraient ce qu'il m'est impossible de t'exprimer... Sophie-Gabriel ! j'en ai donc deux ? oui, elles sont là : elles partagent mes caresses et presque mon amour. O intention délicieuse ! ah ! ce don du cœur, ce gage si cher de ta tendresse, de quelle reconnaissance il me pénètre ! O Sophie adorée ! que m'est l'univers entier auprès de mon amie et de ma fille ? Idoles de mon cœur, vous qui concentrez toutes les puissances de mon âme ; ah ! quand pourrai-je vous réunir de même dans mes embrassements ?

Je me désolais, ô ma Sophie! Quoi, me disais-je, cinquante-six jours sans une lettre! O mon bienfaiteur! vos bontés nous sont-elles ravies? nos soupirs se perdent-ils dans les airs? Les larmes de Sophie, qui, plus douces que l'ambroisie, quand l'amour les faisait couler, étaient si avidement recueillies par mes lèvres brûlantes; ces larmes que je voudrais, au prix de tout mon sang, boire ou sécher, coulent-elles inutilement pour moi?... Téméraires murmures! par quelle précieuse condescendance il devait me payer des rigueurs de l'attente! M. de R. est monté ce matin; il avait un tableau sous le bras: mon cœur battait bien fort: je devinais, ah! oui, je devinais ce qui m'était destiné; mais je n'osais le croire; et quand je l'ai vue, cette image d'une autre toi-même, quand la lettre toute d'amour qui l'accompagnait m'a été donnée, j'ai presque perdu le sentiment et la raison... Grâces te soient rendues, ô Sophie unique en tendresse! pour ce portrait, pour ces cheveux, pour cette lettre. Tu l'as donc vue, cette enfant? tu l'as pressée contre ton cœur? tu lui as parlé de son père? Hélas! elle ne t'entendait pas; mais j'ai été de moitié de toutes tes caresses: jamais tu ne m'aimas mieux qu'en cet instant... O ma fille, ma fille bien-aimée, si tu savais comme je t'adore, si tu savais ce qu'est pour moi la fille de ta mère! j'ai cru connaître la tendresse paternelle... insensé que j'étais! c'est de l'amour que dérivent toutes les affections de l'âme... Et tu dis qu'il n'est point de plaisirs pour Gabriel; ah! le le plus doux des tiens m'est refusé sans doute; celui de pouvoir causer à ce que j'aime d'aussi touchantes surprises. — Oui, elle me ressemble, en vérité; oui, c'est cette figure ronde et presque bouffie que j'avais; car elle s'est rudement allongée ici. Ce sont ces certains yeux couchés, que, sur mon honneur, je ne saurais appeler *beaux*, dusses-tu me battre; mais qui, enfin, disent assez bien, et quelquefois trop bien, tout ce que

sent l'âme qu'ils peignent. C'est cette bouche, je ne sais comme, mais qui ne proféra jamais que la vérité à tous ceux que j'aime et que j'estime, et que l'amour a sans doute embellie quelquefois. Mais le front, ce trait si caractéristique, et peut-être celui de tous qui fait le plus à la beauté de la forme, est le tien ; et ce bas de visage qui contribue tant à la physionomie, qui est plus susceptible que tout autre trait de grâce et d'élégance, il est à toi, tout à fait à toi. Ta tendresse respire déjà dans ces yeux que tu as fait grandir pour me séduire : ils me disent combien je suis aimé ; ils vont déjà au cœur. Ils sont si doux, si traînants, si modestes ! ce sont les tiens qu'on a dessinés ; mais en les couchant pour me tromper. Et ce nez est déjà malin ; je ne sais, ma foi, où elle l'a pris. Tu as celui de Roxelane, et ce n'est pas celui de ma fille : le mien ressemble beaucoup à celui de la maîtresse de Salomon, puisqu'elle l'avait comme la tour du mont Liban ; et ce n'est pas, Dieu merci, celui de Gabriel-Sophie. Somme toute, elle est jolie, et trop jolie assurément pour me ressembler ; et cependant elle me ressemble : c'est parce que tu lui as donné tout ce qu'il fallait pour raccommoder tout ce qu'elle a pris de moi. Mon amie bonne, il est une autre petite Sophie, qui, à te dire vrai, n'a pas fait de grandes caresses à sa compagne ; hélas ! elle sent bien qu'elle n'est plus que *Sophie tout court* ; mais aussi elle te ressemble tout à fait, celle-là. Que ne peut-elle apprécier ce bonheur ? Les cheveux de ma fanfan sont très-noirs pour son âge, et elle a de qui tenir ; j'espère qu'elle aura su prendre la même couleur pour ses yeux, ses cils et ses sourcils, et que tu auras relevé tout cela en lui prêtant ton teint. Au reste Gabriel-Sophie est une grande fille ; la taille ordinaire d'un enfant qui vient de naître est de 18 pouces. Dans la première année, à peine doit-il grandir de 6 ou 7. Elle n'a pas sept mois, et elle a 23 pouces. Je t'assure qu'elle est

très-grande, et c'est encore une ressemblance ave sa maman.

. . . .

Tu n'ignores pas que j'aime assez ta recette du pistolet, comme expéditive et sûre; et celle-là n'est pas d'une *bonne femme*. Cependant il faut que je te fasse à ce sujet quelques courtes observations : elles sont nécessaires à tout événement, *naturel* s'entend; car la bonté, la céleste bonté de M. L... éloigne tout projet funeste. Mais enfin, ma Sophie-Gabriel, je suis mortel; la feuille d'automne jaunit et tombe, et l'orage emporte aussi la feuille du printemps; ainsi tout dans la nature appelle l'homme à la résignation. Je me porte assez bien en ce moment : la nature et l'exercice m'ont fait robuste : je n'ai que vingt-huit ans; j'aime la vie, puisque je t'adore, et que tu me chéris : ainsi je puis fixer un moment tes yeux sur un événement très-improbable, mais dans l'ordre des possibles. Je connais l'excès de ton amour, de ton courage, et même de ton audace. Je sais que tu ne vis qu'en moi et pour moi, que tu n'as jamais cru pouvoir ni devoir me survivre, et que le premier mouvement te serait probablement funeste, si je périssais avant toi. Mais, mon amie, regarde ton enfant : regarde cette image naïve maintenant exposée sous tes yeux. Ta prison ne saurait être perpétuelle, ni même d'une certaine longueur; et la mienne ne m'offre aucun terme. Si une mort prématurée m'enlevait à toi, je ne pourrais rien pour mon enfant. Ne serait-ce pas une raison de plus pour que tu te conservasses pour elle? Tendre Sophie, laisserais-tu ce fruit de mon amour exposé nu et sans secours à tous les outrages du sort, mendier sa subsistance et traîner notre sang dans la fange de la plus affreuse misère? N'est-elle point un autre moi-même, cette enfant du plus tendre des hommes? Non, mon amie; non, tu ne lui laisserais pas pour héritage le malheur de son père : tu veillerais sur elle.

Tu honorerais, dans ta fille, ton amant à qui tu donnas un titre plus sacré, s'il en est un. Ce serait m'être fidèle que de chérir ma fille, de lui continuer les soins que tu me prodiguas : elle essuierait tes larmes, elle adoucirait ta perte, si elle ne t'en consolait pas. Je te dis ce que je pense : tu te dois à ton enfant. Si la faux du temps m'atteignait avant l'âge, il me semble que je te quitterais avec moins de regrets, si je te laissais ce précieux gage de mon amour, si j'emportais l'espoir que ta tendresse pour la fille que je te donnai te fera supporter ma perte, que mon amour me survivra et sera réchauffé dans le cœur de ma fille, lorsque Gabriel ne sera plus que poussière : son âme, transmise dans un autre lui-même, animée et enrichie dans ton sein, vivra encore en dépit de ses tyrans, et ton ami t'aimera jusqu'au-delà de la tombe. Sa tendresse bravera la mort et le temps, qui asservissent tout, et durera autant que la nature elle-même. Si je ne t'ai jamais parlé ainsi, ma tendre et bonne amie, c'est que je n'avais point fait des réflexions aussi continuelles, aussi sérieuses, aussi profondes sur ce qui peut arriver après moi, et sur les devoirs qui nous lient. J'ai le droit d'absoudre des serments que j'ai reçus, et je le fais. Je ne suis pas malade, je te le répète, et cette longue lettre te le prouve assez : j'espère vivre pour toi, pour ma fille et pour notre bienfaiteur. Mais si le sort en décide autrement, si mes yeux doivent se fermer sans avoir encore une fois fixé mon amante, si mes lèvres se glacent sans lui avoir de nouveau juré mon amour, je transporte à ta fille toute la tendresse que tu m'as si bien prouvée; qu'elle en jouisse autant que le lui permet la nature; que l'amour maternel remplace dans ton cœur celui que tu me dois; que l'amour filial te dédommage de tes pertes, autant qu'il est possible. Le cœur formé de celui de Gabriel et du tien ne laissera point sans exercice ton âme active et

brûlante. Le portrait inanimé de Gabriel t'est si cher, ô mon aimable amie! sa ressemblance organisée et sensible ne te sera-t-elle pas bien plus précieuse? N'est-ce pas le mélange de ton sang et du mien, de ton âme et de la mienne, que j'offre pour pâture à ta sensibilité? Ne dis donc point que ce sont des consolations arides et insuffisantes, et conviens que, si c'est un devoir de te conserver pour une pauvre enfant qui n'a que toi, ce devoir n'est ni trop cruel, ni trop sévère... Tu pleureras en lisant ceci, et je pleure aussi; mais ces larmes ne sont point amères, et ces réflexions sont un sujet important de méditation que je devais t'offrir pour réformer tes principes. Ne cherche point à m'embarrasser par des comparaisons; tu m'affligerais, et tes réclamations, et tes plaintes, et tes tendresses, n'empêcheront pas que tu ne sois pour moi ce que je puis être pour toi... Sur le tout, je me porte bien, je veux vivre cent un ans, pourvu que ce soit avec toi, et dire, à cet âge : *Ma fille, allez dire à votre fille que la fille de sa fillè crie.*

Tu m'as fait un plaisir bien vif en m'assurant de l'intérêt que prennent à toi les personnes dont tu dépends. Je ressens du fond de mon cœur leurs bons procédés, quelque convaincu que je sois qu'il serait impossible à des gens honnêtes de te montrer de la sécheresse et de la dureté. Ma reconnaissance est en ce moment un bien faible hommage; mais il est certain qu'on ne m'obligera jamais si essentiellement qu'en toi.

Si l'on t'a laissé entrevoir que je pourrais t'envoyer quelques manuscrits, dis-le-moi, et je le ferai avec grand plaisir, puisque tu le désires; mais n'abusons pas des complaisances qu'on a pour nous, du temps qu'est obligé de perdre le secrétaire de M. L. N. pour examiner ce que nous nous écrivons. Si tu m'en crois, nous bornerons nos vœux à recevoir un peu plus souvent de nos lettres; car cinquante-six jours

sont bien longs; j'en avais eu jusqu'ici tous les mois depuis tes couches, et quelquefois même deux, et je ne serai pas toutes les fois si bien payé d'avoir été si longtemps inquiet. Adieu, mon amie si tendre, si attentive, si aimable et si bonne. Puisse cette lettre te rendre une partie du plaisir que m'ont fait la tienne et tes précieux envois! Je la finis, car enfin il faut finir, et M. B... qui est obligé de la lire, ne saurait s'y intéresser autant que toi, quelle que soit sa complaisance. Je le sens bien, mais *amore non si sazia mai*..... Oh! non, non sans doute, surtout quand il est si affamé. *Ama il tuo sposo, come ne sei amata.*

GABRIEL.

Je croyais qu'il n'y avait plus d'hommes du nom de Caunigham. Je suis aise de l'établissement de cette pauvre et bonne enfant qui avait goût et presse du sacrement. Elle ne s'est point mal conduite avec toi; et je l'aime autant que je puis aimer une autre femme que Sophie, et une âme aussi tiède. Fais une attention sérieuse à ce que je te dis pour les dents de la Gabriel-Sophie. Je t'enverrai des vers pour mettre au bas du portrait de cette grande fille de deux pieds de haut. En attendant, j'ai trouvé, je ne sais où, un portrait au-dessous duquel tu mettras le nom si tu le devines.

.... La quinteuse déesse repose,
Le cœur gros de chagrin sans en savoir la cause,
N'ayant pensé jamais, l'esprit toujours troublé,
L'œil chargé, le teint pâle et d'hypocondre enflé.
La médisante envie est assise auprès d'elle,
Vieil spectre féminin, décrépite pucelle (1),
Avec un air dévot déchirant son prochain,
Et chansonnant les gens, l'Evangile à la main.

(1) Je crois que ce n'est que pour la rime.

Je ne saurais t'envoyer que cela; mais c'est assez pour fixer la ressemblance. Adieu encore une fois; laisse-moi causer avec ma fille.

XXIII

Nous lui devons donc deux fois la vie! Ah! oui, j'en jure l'autre moitié de moi-même, la mort nous eût été cent fois plus douce qu'un plus long silence, et la perte de tout espoir; et cet homme, dont la bonté céleste nous soutient au milieu de la plus cruelle infortune, ferait moins pour nous s'il arrachait nos tristes jours au glaive d'un ennemi... O ma Sophie! je pleure; mais je respire. Sophie! tu vis, tu m'aimes! Ah! je ne t'ai pas soupçonnée un instant : périsse l'univers, périsse Gabriel avant qu'il te soupçonne! mais mon imagination déchaînée errait dans l'immensité tortueuse des possibles: tous les malheurs, tous, même le dernier, s'offraient à moi... *Tu pleurais*, Sophie..... et moi je ne pleurais plus; et ma douleur touchait au délire... *Quatre-vingts jours!*... O la bien-aimée de mon cœur! eh! les nuits, tu ne les comptes donc pas?... Ces nuits, ces nuits solitaires, ces nuits qui paraissent si longues à la douleur qui veille, ces nuits qu'empoisonnent encore tant de souvenirs délicieux et cruels?... Ah! Sophie, c'est le quart d'une année qui nous a été ravi. Et qui sait?... qui sait?... Mais non : la voilà ta lettre; je la tiens, je la touche, la savoure : oui, mes sens et mon âme

sont dans mes yeux et sur mes lèvres; et ton amour, empreint sur ce papier qu'il anime, oppresse mon cœur et l'inonde de volupté. — Ah ! tu le dis si bien dans ton langage magique : *Une lettre sèche bien des larmes; et, si elle en fait couler, elles sont de tendresse.....* Mais que tu as dû souffrir, si tu as cru un instant, un seul instant, *que cette consolation nous fût à jamais refusée !... A jamais !...* as-tu bien pesé ces horribles mots? — Ah ! Sophie; j'ai craint pour ta vie, et j'étais moins malheureux que toi peut-être, car on sait bien qu'on ne survivra pas à ce qu'on aime; et il ne faut plus que s'assurer de sa perte; mais ne serait-ce pas lui survivre que d'en être *pour jamais* séparé ? Loin, loin de Gabriel cet affreux présage ! Non, non, ma Sophie-Gabriel, je ne puis le croire; car, si elle respire partout, cette mélancolie qui alimente les âmes sensibles, elle ne contient aucun de ces traits terribles qui décèlent le désespoir impuissant : elle est douce et touchante comme toi... Hélas ! et moi aussi, *il faut que je la rende;* je ne puis pas même la brûler et en avaler les cendres; mais je l'ai lue cent fois, je l'ai respirée, je l'ai pompée : elle est gravée dans mon cœur en traits de feu, de feu inextinguible, immortel comme mon amour. — Oui, oui, elle me ressemble mon enfant que je baise cent et cent fois dans un jour, sans déranger sa gravité qui m'impatiente. C'est de bonne foi, ma Sophie, que je lui parle, que je l'interroge, que je me plains de ce qu'elle ne me répond pas : cette illusion se prolonge des heures entières; à la fin je souris de mon erreur, et j'y retombe le moment d'après. Absorbé dans une méditation profonde, une distraction me réveille. Eh ! qui me la donnerait, si ce n'est toi ?... Une distraction ? peut-on appeler ainsi une pensée habituelle ? Je vole à ta fille, je la couvre de baisers et de larmes... Tel, tel, au temps de son bonheur, tu voyais Gabriel accablé de tra-

vail, harassé d'application, se lever de cette table sur laquelle il était courbé des journées entières;... il s'élançait, il volait dans tes bras... Un soupir, un regard, *un bacio;* et ses forces, et sa patience, et son courage renaissaient, et le sentiment de son bonheur étendu sur tout son être se prolongeait encore sur tout ce qui l'entourait : il enchaînait les inquiétudes, il charmait la triste prévoyance, il jonchait des roses de l'amour les épines de la vie, et parvenait à les émousser. Hélas! hélas! parlons de cette enfant; oui, encore une fois, elle me ressemble; et je ne sais pas trop pourquoi tu en es si fière. Si, si pourtant, je le sais. J'ai entendu une femme s'écrier, en voyant Le Kain dans Tancrède : *Comme il est beau!* Or, personne au monde n'est plus laid que Le Kain. J'ai toujours eu bonne opinion depuis de cette femme. Ce n'est pas une âme commune que celle qui trouve que la véritable beauté d'un homme est sa sensibilité; car il faut pour cela connaitre l'amour et son prix. Je conçois donc que tu m'as trouvé souvent *beau;* que je suis même à tes yeux le plus beau des hommes; car je suis l'un de ceux qui sait le mieux aimer. Admire donc ma *beauté,* chère fanfan, et laisse rire ceux qui s'en moqueront. Mais pourquoi calomnies-tu les sourcils de ma fille? Pour peu que leur nuance soit foncée, ils seront très-noirs, et ses cheveux le sont prodigieusement pour son âge; et moi je dis qu'elle est jolie, en tout jolie. Ah! Sophie! elle est bien plus que jolie; elle est ta fille, et ton âme respire déjà dans ses beaux yeux. Il semble que tu as *quelque idée confuse* que je possède l'art des consolations. Ma belle dame, ne vous mêlez point des affaires de *Sophie l'aînée;* elle ne vous a pas porté ses plaintes assurément, et n'a que faire de vos recommandations... Hélas! de mon triste et solitaire ménage, elle est la seule qui s'accommode de ton absence...

O amie de mon cœur! il y a une grande partie de ta lettre (et c'est la plus touchante) à laquelle je ne répondrai pas, puisque tu me le défends; cependant j'aurais bien des choses à dire; mais j'espère que ces tristes discussions sont inutiles; car je ne veux point du tout mourir avant l'âge... Sophie! tout énergique, toute déchirante qu'est la peinture de ce que tu as souffert, tu ne perdras rien à laisser le cœur de ton Gabriel le deviner. Hélas! que nous reste-t-il de tant de bonheur? Nous ne pouvons pas même nous communiquer nos peines. Jamais, dans les plus terribles secousses, nous n'avons éprouvé cette privation mortelle, heureusement tempérée par notre bienfaiteur, mais qui est peut-être le plus violent état de l'affliction... O amie! tu te plains de mes réflexions lugubres; mais, dis-moi, que dois-je sentir et penser quand je jette les yeux sur cette trop longue suite d'années qui se sont écoulées pour moi, quoiqu'à peine arrivé à l'âge viril? Dans quelque partie de ce temps, centuplé par les malheurs, que je jette mes regards, j'y aperçois l'infortune, les contrariétés, l'injustice, les calomnies, la douleur. A peine y puis-je compter une année de vrais plaisirs, et ces rapides instants sont suivis d'innombrables maux. Je me suis vu enlever le trésor de mon cœur, l'unique objet de mon amour (je dirais de mon attachement, si ma mère, ma fille et M. Lenoir n'existaient pas), l'unique objet de mon amour, de mon estime, de mon idolâtrie. J'ai fait le malheur de ce que j'aime, ou du moins je l'ai causé. Toutes les traverses de ma vie, trop fidèle présage, hélas! de celles dont j'étais menacé, ont été oubliées dans les bras de l'amour; mais au moment où ce consolateur m'a manqué, toutes mes plaies se sont rouvertes. Eh! n'était-ce pas assez de mes nouvelles blessures pour souffrir d'intolérables douleurs! Ah! oui, ce sont même les seules qu'il soit impossible de dévorer. Jamais dans ces

maux qui n'intéressaient pas mon amour, je ne manquai ni de fermeté, ni de courage; il a cruellement irrité mes ennemis, lâches calomniateurs qui, ne pouvant atteindre à la hauteur de mon âme, se sont efforcés de l'avilir! Mais ces dernières infortunes, qu'il t'a fallu partager, m'ont totalement épuisé, ô mon amie! et sans les consolations que nous procure celui que je ne puis plus nommer sans que mes yeux se mouillent de larmes, je serais imbécile ou mort. Et comment cela ne serait-il pas arrivé? Souffrir, perdre, être agité continuellement et avec la plus extrême violence, se voir privé de la joie, et du repos, et de la vie de l'âme, et des nouvelles de celle à qui son existence est liée, est-ce un état supportable? Que ce soit le crime de la fortune ou le mien, en porté-je, en portes-tu moins la peine? O mon amie! dois-tu t'étonner que ton Gabriel, que l'infortuné qui t'a perdue, n'ait que des pensées sombres et des sentiments douloureux; qu'il ait longtemps désiré la mort comme le seul remède à ses maux? Ah! Sophie, c'est un vrai miracle de l'amour que je retrouve encore quelques étincelles de gaieté en t'écrivant: le seul contre-poison de ce chagrin destructeur qui s'est emparé de moi au moment où j'ai su qu'il fallait te quitter, c'est le seul bonheur, c'est la certitude d'être aimé. Oui, Sophie, oui, mon tout: abandonné de la fortune, persécuté par le sort, séparé de ce que j'adore, cette seule pensée que j'ai fait naître une passion sincère, est une source de consolations et de volupté. Et quel autre que moi en a inspiré une si tendre et s généreuse? C'est une jouissance que les richesses et la naissance, et l'esprit, et l'ambition exaucée, et toute autre passion, et toutes les voluptés ensemble ne donneront jamais. Ce plaisir du cœur est vraiment unique, parce qu'il a sa cause dans lui-même. Celui qui n'a point été aimé, n'a pas connu le bonheur. Toute autre affection de l'âme peut être intéressée.

On me sert pour soi; on me flatte par artifice; on se dit mon ami, parce qu'on espère que je vaudrai plus que je ne coûterai : mais l'amour n'est accordé qu'à moi; on ne peut ni le contrefaire, ni le feindre.

Ah! Sophie! Sophie! veille sur mon bien, veille sur le seul bien de ton Gabriel..... Eh! pourrais-tu jamais te passer de son amour, sensible Sophie?... Insensée, ne va pas croire que tu sois jamais aimée comme tu l'es par lui! Tu ne retrouveras ni ces ardeurs, ni ces transports, ni ces délicatesses, ni tous ces inexprimables sentiments qui firent ta félicité. Un cœur accoutumé à un tel amour n'entendra pas le langage d'un autre cœur, et ne s'en fera point entendre; ou plutôt l'âme souillée par une horrible perfidie ne pourra plus ni produire, ni recevoir, ni savourer la volupté..... Mais loin de nous d'odieuses suppositions qui t'outragent! O mon amante, un moment de réflexion dissipe ce nuage sombre qui m'enveloppe, hélas! trop souvent. J'ai pensé y retomber pour jamais dans ce cruel état où l'on n'est sûr de rien; où, las d'être malheureux et de l'être sans ménagement, sans compensation, et presque sans espoir, on invoque la mort. N'as-tu pas éprouvé quelquefois que le temps qui précède une catastrophe que l'on prévoit, ou dont on est sûr, paraît horriblement long? Est-ce donc qu'on la désire? non, sans doute; mais c'est que le sentiment de l'attente est pire que le mal, quel qu'il soit. Ce mal une fois arrivé, on le connaît : il est ou plus grand ou plus petit qu'on ne s'y attendait; on le supporte, ou l'on y succombe. Mais le poids, l'horrible poids de l'incertitude qui grossit tout, qui multiplie les possibles, qui donne des réalités pour des chimères, ou des chimères pour des réalités; ce poids écrasant n'est comparable à rien. Eh bien, nous en voilà délivrés; espérons, puisque notre génie tutélaire est si prévoyant, et si puissant et si sensible. Grâces,

grâces lui soient rendues, et toute confiance accordée. Hélas ! quand je pense à ses bienfaits, je désire qu'il soit vrai qu'il est plus doux encore, pour des âmes telles que la sienne, de faire du bien que d'en recevoir.

Tu devais t'attendre à la chute de tes cheveux d'après tes couches. Je me flatte que tu ne perds pas ceux qui tombent. Ne balance pas à te les faire couper, s'il est besoin ; c'est le seul moyen de les recouvrer. Eh ! que t'importe d'être laide pendant quelque temps? Pour moi, il m'en est tombé gros comme les deux bras ; et je ne sais pas quelle sorte de providence y préside, mais je sais que j'en ai toujours beaucoup, bien que je n'en aie nulle espèce de soin que celui qu'exige indispensablement la propreté. Ma savante me permettra-t-elle de lui apprendre que de tous les moyens de les conserver il n'y en a pas un plus sûr que de les laver? Oui, madame, les laver ; et cela tous les jours, au moins le chignon. Les douillettes qui craignent l'eau froide, et s'enrhumeraient si elles s'en servaient, faute d'y être accoutumées, peuvent employer de l'eau tiède. Vous entendez bien qu'il faut les sécher ensuite. Les cheveux, ô auguste érudite ! sont des vraies plantes, qui, à beaucoup d'égards, exigent la même culture que toutes les autres ; mais il est vrai que de tous les jardiniers, les perruquiers sont les plus mauvais et les plus destructeurs. Que je n'entende pas parler, je vous prie, que vous ayez deux pieds de frisure sur la tête ; je ne connais pas un être moins fait pour être ridicule que ma Sophie. — Quant à tes yeux, je suis peu inquiet : ta vue est excellente, et même prodigieuse ; mais elle est délicate, parce que tu as peu de cils. Ne travaille point au grand jour ; travaille plutôt dans des réduits sombres : le défaut de clarté peut fatiguer la vue ; mais le grand jour la blesse. Je te conjure de n'employer aucuns remèdes, ni *de bonnes femmes*, ni d'autres, pour ce précieux organe. Mé-

nage-le, rafraîchis tes yeux avec de l'eau et de l'eau-de-vie, et rien de plus... Jean Second te donnera bien une autre recette; mais hélas! j'ai seul le secret de la composition. — Adieu, mon amie, ma Sophie, mon témoin, mon juge, mon amante; *mio ben, mia sposa, vita mia, addio.*

GABRIEL.

Ma Gabriel-Sophie, ce lâche Ovide qui a osé faire un *Art d'aimer*, rendait un culte à Auguste son tyran et son persécuteur; aussi tous ses écrits, où il est sans cesse question d'amour, ne sont empreints que d'esprit; et il y a bien peu de vers qui aillent au cœur; car un homme sans courage est un froid amant : *Un mal sicuro amico, è freddo amante.* — Il est plus digne de nous de consacrer la bienfaisance des mains de l'amour. Fais acheter une estampe de M. Lenoir; place-la dans ta chambre : tu ne l'aurais pas fait sans ma permission, et je te l'ordonne, et tu m'obéiras bien volontiers. Tu écriras au bas :

Son âme est bienfaisante et son cœur est sensible;
Son esprit vaste, actif, sa justice inflexible.
Magistrat révéré dans des temps orageux,
Lenoir sut allier la prudence au courage,
Les talents d'un ministre et les vertus d'un sage,
Un devoir trop sévère et des soins généreux.
L'épreuve des succès et de l'adversité
L'a rendu précieux et cher à sa patrie :
Il a su mériter et désarmer l'envie.
J'admire ses travaux; j'adore sa bonté.

(Faible expression de l'immortelle reconnaissance
de Sophie-Gabriel et de son ami.)

Le neuvième vers n'est pas de moi; mais il est si heureux, et si bien appliqué, que je l'ai emprunté volontiers, et d'au-

tant plus qu'il a été fait pour M. Lenoir. J'aurais bien voulu exécuter un dessin allégorique ; mais cela est trop difficile ; je n'ai pas mes aises ; et d'ailleurs cela aurait pu souffrir quelque difficulté.

Si l'estampe est ressemblante, tu m'en enverras une. M. Boucher aura sûrement la bonté de te dire où se trouve la meilleure.

Sophie, chacune de mes pages contient environ 72 lignes, chaque ligne environ 25 à 30 mots ; chacune de tes pages porte 40 lignes, et chacune de tes lignes environ 14 mots. Compare, et rougis. Tu m'as écrit 2,240 mots en 80 jours ; c'est 28 mots par jour. Quel effort ! aussi tes yeux sont fatigués. Ah ! Sophie, plus de silence de 80 jours.

XXIV

6 novembre 1778.

Ah ! quel charme est donc celui de l'amour qui peut ainsi changer et les choses, et les lieux, et les circonstances, et les idées, et jusqu'aux sensations ! Au milieu des peines les plus cuisantes et d'une situation presque désespérée, il me distrait, il m'enivre encore par des illusions, hélas ! trop passagères, et que j'ai la faiblesse de regretter. Ta lettre m'a trouvé dans un profond abattement de corps et d'esprit ; et elle me rend un peu de force et d'énergie. Ah ! Sophie, ne me reproche pas cet état d'affaissement si étranger à mon âme. Hélas ! cette

ame longtemps forte et toujours honnête, cette âme pleine de toi, est brisée. J'ai lutté contre le sort plus peut-être qu'il n'appartenait à un être humain; il est inexorable; mes forces s'épuisent, et je n'ai plus que le courage de l'honneur. Accablé de tristesse, de maux, d'ennuis et de craintes, ne voyant autour de moi rien, absolument rien qui puisse remplir le vide affreux que ton absence fait dans ma vie, j'ai peut-être quelque mérite à ne pas me manquer à moi-même. Quand je deviendrais pusillanime et faible, qui aurait le droit de s'en étonner? Un malheur extrême, continu, sans compensations, sans relâche, ne peut-il donc pas dénaturer l'âme même la plus forte?... Mais non : je ne perdrai dans cette affreuse captivité que les faibles talents que j'y ai portés, et peut-être la vie, la moindre de toutes les pertes. Ma tête s'affaiblit : mon imagination s'éteint : mon esprit devient paresseux; il a du moins perdu sa flexibilité. Mais j'ose croire que ma fermeté ne m'abandonnera pas à un certain point; je ne céderai point en lâche à l'adversité; je ne solliciterai pas ceux que je méprise. Je n'ai qu'un appui; c'est notre bienfaiteur : je n'ai qu'une amie, qu'une amante, qu'une sœur, qu'une épouse; c'est toi qui réunis ces titres sacrés. L'amour, la reconnaissance et l'honneur sont mes dieux; je ne prostituerai pas l'encens qui n'est dû qu'à leurs autels. J'ai tout tenté, hors ce qui est vil, et tout tenté vainement; il faut donc échouer. Un surcroît horrible d'infortune me surcharge; mes yeux sont perdus; je suis menacé des cataractes : pour peu que je reste ici, la cécité sera mon partage. Dieux! quel sort! je serai donc nul! Condamné à végéter dans la plus profonde inertie, inutile aux autres, à charge, odieux à moi-même; voilà l'état où l'on a voulu me réduire. Il ne me restera pas même la possibilité de démentir par des succès, par des vertus actives, mes lâches, mes perfides calomniateurs : ils vont recueillir ce qu'ils

ont semé pendant dix ans... Alors, mais seulement alors, ils seront tranquilles et contents.

. . . .

Les nouvelles de mon enfant sont charmantes; je n'aime pas qu'elle soit trop grasse : c'est cependant un défaut que les nourrissons contractent rarement chez des nourrices mercenaires. Qu'on ne la sèvre point, s'il est possible, avant que la plupart de ses dents soient percées. Tu te rends de si bonne grâce sur l'article du corps, que je ne saurais te persifler davantage; mais comme je sais combien je te persuade aisément, et qu'en une matière aussi importante je veux de plus te convaincre; comme tu ne te formes certainement pas une idée exacte, ni même approchante, du danger des corps de baleine, j'ai réfléchi sur ce que je t'ai mandé à cet égard, et qui pourra te paraître exagéré, parce que j'ai pris le ton de la plaisanterie ; et je veux, mon cher amour, fonder ces principes sur une base indestructible, et te montrer que je suis loin de t'avoir tout dit. Je n'ai aucun de mes extraits ici, aucun livre anatomique, et il y a fort longtemps que j'ai perdu de vue ces matières que je n'ai jamais étudiées que dans leur rapport général avec la physique du corps humain.

. . . .

Oui, ma Sophie, oui, l'on est aimé de ses enfants lorsqu'on en est digne. Le premier lien de la nature et l'une de ses plus douces inclinations se forment au sein des familles. Mais qu'est-ce qui serre ce nœud? La conformité d'éducation que l'on reçoit et la ressemblance des sentiments qu'elle produit ordinairement, la communication des intérêts, des secrets, des affaires. Les bienfaits, la reconnaissance et l'habitude y contribuent certainement plus que la nature. Les noms de *frère* et de *sœur* ne seraient que des mots sans les relations civiles, et ceux de *père* et d'*enfant* fort peu de chose ; car les

seuls liens du sang sont souvent incertains et toujours involontairement tissus. Mais si, loin de concourir à cette union d'intérêts, à cette réciprocité de sentiments, tout tend à la détruire; si l'on ne trouve parmi les siens que haine ou froideur, contrariétés ou persécutions, insouciance ou tyrannie; de bonne foi, le hasard qui, de l'union de sa mère et d'un homme quelconque, fit naître un individu, impose-t-il beaucoup de devoirs? et doit-on une tendresse aveugle à cette mère parce que, dans un moment de plaisir, elle féconda le germe que le père lança dans son sein, quoiqu'elle traite son enfant comme le ferait sa plus cruelle ennemie? Quand on ne se laisse point abuser par de grands mots, quand on ne reçoit pas sur parole des maximes gigantesques, on rabat à sa juste valeur tous ces lieux communs dont on étourdit notre enfance. Vraiment! ceux qui nous prêchent cette morale ont un grand intérêt à nous le persuader. Ils nous parlent sans cesse de nos *devoirs*, et jamais de nos *droits*. Or il n'y a point de devoirs sans droits, et réciproquement: aussi ne peuvent-ils pas tromper longtemps un être qui réfléchit. Le grand lien de l'humanité, c'est la bienveillance, ce sont les bienfaits : c'est l'*amour*. Je dois tout à ma Sophie, parce qu'elle a tout fait pour moi; je la chéris, parce que mon bonheur fut et sera son ouvrage : nous devons tout à M. Lenoir, parce qu'il nous a procuré les plus grands des biens, un seul excepté; mais nous n'aimons, ni ne pouvons, ni ne devons aimer ceux qui nous ont fait du mal et du plus affreux, ou qui se sont engourdis dans leur indolence lorsqu'ils pouvaient nous servir. Fais une question bien simple aux déclamateurs. Si un hasard, qui est dans les possibles, faisait que, par la découverte de quelques circonstances jusqu'ici ignorées, je me trouvasse être le fils de M. et de madame de R. et qu'il me fût démontré que je suis un des fruits de leurs chastes ardeurs, leur devrais-je beaucoup

plus d'attachement qu'aujourd'hui? me serait-il possible d'échanger le juste ressentiment que j'ai de leurs procédés, pour la tendresse et le dévouement filial? Balancera-t-on à dire non? Demande encore ce qu'est une obligation qui dépend d'une dénomination et de ses variantes? Dans le nom de R. il y a six lettres, dont quatre se trouvent dans le mien : de ces six lettres, ôtez-en deux, pour en substituer quatre de celles qui composent le nom de Mir...; je me trouverai devoir mon obéissance, mon sang et ma vie, à ces mêmes personnes qui, dans la position actuelle des syllabes qui composent nos noms, ne méritent que mon mépris? En vérité, voilà un code bizarre : il est pire que celui des sorts. Crois-tu que des êtres raisonnables puissent l'adopter? Prie les champions de l'autorité des grands parents de répondre, s'ils peuvent. Pour moi, je conclus hautement (et c'est mon arrêt que je prononce, si je suis jamais un mauvais père), je conclus, dis-je, que ce sont les bienfaits des parents qui nous imposent seuls le devoir de la tendresse et de la reconnaissance. Sans réciprocité de sentiments, sans cet échange de services et de gratitude, ces mots *père, mère, frère, sœur,* ne sont que du vent : les lèvres seules prononcent ces sons arbitraires qui n'ont aucun droit d'intéresser le cœur. J'ai un ouvrage manuscrit qui probablement ne verra pas le jour de mon vivant, mais qui sera peut-être connu de la postérité. Il finit par ces mots touchants, qui sont ma profession de foi sur les devoirs et les droits paternels. « Et vous, mon fils, que je n'ai point em-
« brassé depuis le berceau, vous dont j'arrosai de larmes les
« lèvres agonisantes, le jour même où je fus arrêté, avec un
« serrement de cœur qui m'annonçait que je ne vous rever-
« rais pas : j'ai peu de droits sur votre tendresse, puisque je
« n'ai rien fait pour votre bonheur ni pour votre éducation.
« On m'a arraché à ces douces jouissances, ainsi vous ne

« savez pas si j'aurais été bon père ; mais vous vous devez à « vous-même, et vous devrez à vos enfants de respecter ma « mémoire. Quand vous lirez ceci, je ne serai probablement « plus ; mais vous trouverez dans cet ouvrage ce qui de moi « fut estimable, mon amour pour la vérité et la justice, ma « haine pour l'adulation et la tyrannie. O mon fils ! gardez-« vous des défauts de votre père, et que ses fautes vous ser-« vent de leçons : gardez-vous des excès de cette sensibilité « brûlante qui fit sa félicité, mais aussi son infortune, et « dont il a peut-être mis le germe dans votre sang ; mais « imitez son courage ; jurez une guerre éternelle au despo-« tisme. Ah ! si vous devez jamais être capable de le flatter, « de l'invoquer, de le servir, puisse la mort vous moissonner « avant l'âge !... Oui, c'est d'une voix ferme que je profère « ce vœu terrible... Mon enfant, aimez vos devoirs, aimez vos « concitoyens, aimez vos semblables, aimez si vous voulez « être aimé : ce sentiment est le seul qui rende l'homme ca-« pable d'une joie vraie et durable ; c'est l'antidote des pas-« sions dévorantes, et le remède unique contre le désespoir « de se voir dépérir sous les coups du temps... Est-il néces-« saire de faire un précepte de l'amour de ceux à qui l'on a « donné la vie ? Élevez-les par l'attrait du sentiment, si vous « voulez que leur âme réponde à la vôtre. Apprenez, mon fils, « et n'oubliez jamais que vous n'aurez de droits sur eux qu'en « proportion de vos devoirs, et de la manière dont vous les « aurez remplis ; que vous seriez un monstre dénaturé, si « vous étiez plus sévère envers eux que les lois, et que les lois « proscrivent dans tous les cas les ordres arbitraires : sachez « enfin que, pour qu'ils fassent votre bonheur, il faut que « vous vous occupiez du leur, et soyez plus heureux que « votre père. »

. . . .

Tu m'as dit souvent que tu ne savais point assez de mythologie : tous nos mythologues t'ennuieraient ; et je ne t'ennuierai pas, fussé-je aussi ennuyeux qu'eux. Je t'ai donc fait un ouvrage dont tu n'aurais trouvé la substance que dans deux ou trois cents volumes. Il est destiné d'abord pour toi, ensuite pour l'éducation de ta fille, un peu fort de philosophie, mais à ta portée. Prie, négocie, demande, vois si je puis te l'envoyer par parties. Nous autres modernes, presque toujours imitateurs, et trop souvent forcés de l'être, nous plaçons dans nos spectacles nos poésies, nos tableaux, nos statues, etc., les dieux et les fables des anciens ; il faut donc absolument connaître leur mythologie. Tu as beaucoup lu et prodigieusement retenu ; mais n'ayant eu ni guide ni méthode, tu ne sais pas tout ce que tu devrais savoir ; et, ce qui est rare à ton âge, et surtout dans ton sexe, tes regards se sont portés sur des études sérieuses plutôt que sur la littérature légère, ce qui prouve assez la force de ta tête et la vigueur de ton caractère, que la délicate flexibilité du sentiment a adouci sans l'énerver. Dans les moments du bonheur si court qui nous était destiné, les occupations indispensables dont je me suis trouvé surchargé ne m'ont guère permis de présider à tes lectures. Au moins en cette partie je compenserai des pertes, hélas, irréparables, et je te mettrai à même de diriger les études de ma Gabriel-Sophie vers l'agréable et l'utile, à moins que les yeux ou la vie ne me soient bientôt dérobés. Tâche d'avoir cet ouvrage qui te donnera de précieux monuments de l'antiquité. Son histoire nous offre d'autres hommes ; sa religion et ses doux mensonges si préférables à notre théologie moderne, sombre, fanatique et grossière comme ses inventeurs, nous présentent un autre univers dans lequel il est doux d'errer. C'est là que l'enthousiasme est à la fois l'aliment du génie et des

cœurs passionnés; c'est là que la vigueur, l'énergie, la véhémence, la profondeur des sentiments et des idées s'allient à l'harmonie, à l'élégance, à la délicatesse d'expression que permettait une langue mélodieuse, riche, abondante flexible et variée, telle enfin que des organes heureux et exercés, des imaginations vives et sensibles avaient pu la former. C'est là que la beauté, l'amour, la liberté, la gloire et la vertu ont un culte, et brillent de tous leurs charmes; que les coupables même sont illustres, et que notre âme est encore élevée alors même qu'elle est indignée. C'est là enfin que nos plus grands génies ont puisé des sujets qui leur ont permis d'être les rivaux heureux de leurs maîtres, et que notre médiocrité peut encore trouver une étincelle de ce feu divin qui fit éclore tant de talents et donna aux arts un règne si brillant.

Tranquillise-toi, mon tendre amour : je suis aussi sûr de ta constance et de ta fidélité que de la mienne même ; mais ne confonds pas ces deux mots. On trouve plus d'amants constants que d'amants fidèles, parce qu'on est rarement assez touché pour avoir toujours présent l'objet de son amour qui préside à nos sensations et les réprime, qui rend nos cœurs et nos sens également inaccessibles à toute espèce de séduction. On est constant par procédés ; on l'est aussi par habitude, par sympathie, par des rapports de goûts, d'intérêt et d'humeur ; mais on n'est fidèle que par amour, par un extrême amour. La constance est la vertu des amis ; la fidélité est celle des amants, et ils ont l'avantage ; car la fidélité est une irrécusable caution de constance; et la constance n'est pas toujours un gage bien sûr de fidélité. Mais aussi la fidélité n'est pas une vertu ingrate: elle nous paie de nos sacrifices. Eh ! qui le sait mieux que ma tendre et généreuse amie? — *Addio, cara sposa; addio, ben mio : colgo d'amor*

la rosa, sopra il tuo core. Addio. Des détails vrais sur ta santé, et surtout sur les palpitations, et ce qu'on en aura dit. Ménage ton rhume ; mais ne t'enferme pas trop. Ton lait ne te tracasse-t-il plus ? *Addio : ricevi e pianto, e sospir tronchi, e molti baci e la mia anima sopra i tuoi labbri.*

GABRIEL.

Quant aux traîtres, ton unique et suffisante défense est que tu y as eu recours dans le désesoir de toute autre ressource.

XXV

1er décembre 1778.

O toi qui partages toutes mes peines et qui fis tous mes plaisirs ! toi qui sens plus mes maux que tous ceux que je t'ai causés, ô Sophie, généreuse et tendre amante ! que ta lèvre est brûlante d'amour ! mais aussi que ton cœur est inondé de tristesse ! C'est ma faute, ô Sophie adorée ! J'ai laissé couler trop imprudemment de ma plume des traits empreints de l'humeur et de l'inquiétude que donne la captivité. Peut-être dans un moment de souffrance l'ai-je exagérée ; mais tu te grossis beaucoup les objets, surtout dans leurs suites. Ma santé est fort altérée, je l'avoue ; mais je suis très-loin de menacer ruine ; et il est probable que la liberté effacerait jusqu'à la trace de mes maux. Mes yeux, il est vrai, sont sérieusement attaqués, et je ne crois pas recouvrer jamais ce sens

précieux tel que je l'ai possédé ; mais hors d'ici, j'aurais toute sorte de moyens de le ménager. Je dicterais, je me ferais lire, je travaillerais moins; mais enfin, ici même, je suis loin d'être aveugle. En un mot, ton Gabriel est souffrant : hélas ! comment pourrait-il ne pas l'être loin de toi? mais il n'est point dans une situation désespérée au physique ni au moral. Je te dirai même, et c'est dans toute la sincérité de mon cœur, que, quoique malade en ce moment, et prêt à prendre un vomitif, mon âme est plus sereine qu'elle ne l'a été depuis dix-huit mois. J'ai vu notre incomparable bienfaiteur : il ne se lasse point de faire du bien, il en désire plus qu'il n'en peut faire, et cependant il m'en fait chaque jour. Il sait embellir ses bienfaits de toutes les grâces que la sensibilité seule apprend à connaître et à prodiguer. Il m'a parlé de ma fille avec intérêt; il lui a rendu un service peut-être bien important. Je ne m'explique pas, ignorant si je le dois ; mais je prie et conjure celui qui lira cette lettre avant qu'elle te passe, et à qui, en vérité, nous devons beaucoup aussi, de suppléer à mon silence, s'il le peut. Enfin, je crois apercevoir quelques clartés très-éloignées, fort incertaines (cependant je les vois), qui percent les ténèbres dont mon sort et mon existence sont enveloppés. Sans pouvoir entrer dans plus de détails, je te dirai du moins que tu peux compter que notre adorable protecteur (il n'est point de titre qui coûte à la reconnaissance) ne nous abandonnera pas. Et puissions-nous vivre assez pour lui exprimer, lui prouver notre tendre, notre immortelle gratitude, sans qu'on puisse la soupçonner d'un vil intérêt, ni de la plus légère exagération ! Rassure-toi, ô ma Sophie ! je le veux, rassure-toi : calme-toi, ô l'épouse de mon cœur ! nous ne boirons pas jusqu'à la lie le calice de l'infortune. Il est un triomphe que mes lâches et barbares ennemis, que j'ai tant de droit de mépriser, n'ont pas rem-

porté et ne remporteront pas sur moi : celui de m'avilir à mes propres yeux. Quand, en rentrant en soi-même, on trouve l'honneur surnageant sur les erreurs et sur les fautes, on n'est pas sans consolation et sans force : aussi me crois-je digne d'un meilleur sort, et j'ose le pressentir. Je ne mourrai pas dans les fers, ô ma Sophie-Gabriel! j'y serais mort libre par les sentiments de mon cœur et l'inaltérable constance de ma volonté ; mais je vivrai pour toi, et près de toi ; et, quand nous aurons connu encore le bonheur, quand ton cœur aura senti palpiter mon cœur, quand il nous faudra tomber comme la feuille d'automne, nous mériterons les regrets des hommes courageux et les pleurs des hommes sensibles ; et quelque amant, sachant quels furent notre amour et notre fidélité, couvrira de fleurs notre tombe, et y écrira : UN MÊME AMOUR, UNE MÊME CENDRE.

O toi ! qui connais si bien mon cœur et la physionomie de mon style, tu sens par ce peu de mots que je suis soulagé; cependant j'ai reçu une nouvelle secousse, et je ne dois pas te le cacher ; mais son effet a été amorti, et si tu verses encore une larme, que l'amour la sèche aussitôt. Mon fils, ce fils dont tu me parles une page entière avec tant de tendresse et de bonté, ce fils est mort. Je ne tiens plus à la vie que par toi, et cet autre toi-même qui vient de naître..... Eh bien, Sophie, cette idée même a de la douceur! Conserve-moi ma fille : qu'elle ne soit pas punie de m'être si chère. Conserve-la-moi; que le peu qui me reste de mon bonheur ne soit pas empoisonné. Cet enfant a bien des orages à essuyer. Il est né dans la douleur; mais il a été conçu au sein de la félicité. Hélas ! mon fils avait résisté aux premiers accidents de l'enfance : il promettait la vie la plus longue, et peut-être la plus fortunée; car son père eût été bon et tendre. Ah ! oui, il l'eût été, et il eût montré, pour le défendre de ceux qui ne le sont pas, une

force, une audace et des ressources qu'il ne développera jamais pour lui-même. Il n'est plus, cet enfant que je n'ai pas embrassé depuis le berceau ; mais qui, tu le sais, fut toujours présent à mon cœur, même au milieu des délires les plus passionnés de l'amour. Moi aussi, je pouvais dire : *O mon fils ! que tes jours coûtent cher à ton père !* Il n'est plus, et tout ce que j'ai appris de lui, c'est sa mort. Il y a deux mois cependant que M. Lenoir me procura, par une voie étrangère, de ses nouvelles. Elles étaient satisfaisantes et douces. Ce rayon de joie ne pénétrait dans mon âme que pour la rendre plus accessible au coup qui m'était destiné. Ah ! Sophie, il a pénétré bien avant, je l'avoue, et j'ai éprouvé qu'on avait toujours trop de force pour souffrir. Mais, ce que toi seule peut-être comprendras, la réflexion, loin d'augmenter le sentiment de cette perte, le diminue. Oh ! s'il ne m'en coûtait que les deux tiers de ma fortune pour être tout à fait étranger à certains êtres, que je me croirais heureux ! cent mille livres de rente ne me coûteraient pas un soupir, pas un regret..... Eh ! que ne puis-je au prix de ce qui me reste ravoir mon fils ! Sophie, je ne sais ce qui peut arriver à la suite de tout ceci ; mais je crois que, quelque piége qu'on te tende, tu n'y tomberas pas. Pense, jusqu'à ton dernier soupir, ô ma bien-aimée ! que Gabriel ne manquera ni à toi, ni à lui-même, et que si, par impossible, il était réduit à ce qu'on dit de lui :

Alma ch' avesti più la fede cara
Che la tua vita, la tua verde etade
Vattene in pace alma beata, e bella,
Vattene in pace a la superna sede
E lasia agl' altri essempcio di tua fede.

« Ame courageuse qui, dans le printemps de vos jours, pré-
« férâtes à la vie la foi que vous aviez jurée ; âme sensible et

« pure, allez en paix dans le séjour de l'éternel repos, et « laissez-nous l'exemple de votre fidélité : » si, dis-je, tel était le sort de Gabriel, il s'en trouverait heureux et honoré.

. . . .

Je parlai très-chaudement de ce dépôt de papiers à celui qui me rappela d'une manière si adroite et si aimable la *traduction de Tibulle*. Je vois que je n'ai pas semé dans une terre inféconde. Il est des gens qui, par état, ne peuvent parler ; mais quand ces gens-là ont une âme, leur silence est expressif, et leurs demi-mots sont fort éloquents. Chère amante ! dans un aussi horrible malheur que le nôtre, nous avons trouvé bien des compensations. Ne te laisse donc pas abattre, ô Sophie de mon cœur ! plus je réfléchis au noble caractère que je t'ai connu, à la sensibilité de l'ami que j'adore, et plus j'espère et j'exige de toi et de ton courage. Je n'ai point vu, il est vrai, de femmes ni d'hommes capables de résister constamment à l'infortune et à l'humiliation. Les femmes surtout, lorsqu'elles se croient humiliées, sont entièrement terrassées, et leur abaissement passe jusqu'à l'âme : mais ma Sophie, ma Sophie-Gabriel, mon amante, mon trésor et mon bien, n'est pas une femme. Celle qui a mis sa gloire et l'unique espérance de son bonheur dans la fermeté et la constance d'une passion telle que la nôtre, à l'épreuve du temps, de la fortune, des persécutions, et qui croît avec les disgrâces de la personne aimée ; celle-là, dis-je, n'est pas capable de se croire humiliée par l'injustice, ou de céder à la tyrannie. Je sais, je sais trop que si la tristesse attendrit, elle énerve aussi, et qu'une âme affligée a infiniment moins de ressort ; mais ce n'est pas dans le sentiment de sa passion dominante qu'elle en peut jamais manquer. Mon adorable amie, n'oublie jamais que nous savons par notre propre expérience que l'activité et la résolution sont capables de surmonter toutes les difficultés,

par cette même hardiesse qui les fait tenter, au lieu que la lenteur et la pusillanimité qui se refroidissent à la vue des peines, des traverses et des dangers, forment vraiment l'impossibilité qu'ils redoutent. Les occasions viendront d'appliquer cette maxime; et qui n'aura pas le courage de les attendre ou de les préparer n'aura sûrement pas celui d'en profiter. O mon amante! je le dis comme toi, quand on a aimé comme nous, il est impossible de renoncer à l'amour qui rendit si heureux : je le dis, non pas seulement parce que je le sens, mais parce que l'inconstance paraît vraiment à mon esprit une chose inconcevable dans une passion telle que la nôtre. Qu'elle m'a touché cette exclamation naïve, exhalée de ton âme tout aimante : *Ah! pourrions-nous vivre sans aimer!* Non, non, ma Sophie : ton Gabriel est ta caution. L'amour est la plus sublime affection de l'âme; mais il est aussi le plus impérieux besoin de celle qui l'a connu. Il a augmenté nos plaisirs par une participation mutuelle; il diminuera nos peines en les divisant. Ah! si jamais... quelle délicieuse vie il nous prépare! Les craintes terribles qui nous agitent maintenant, les inquiétudes aiguës qui nous auront déchirés si longtemps, les jours orageux, les nuits amères qui auront précédé le retour du bonheur ne tourneront-ils pas à son profit? O Sophie! quels dédommagements! quelles célestes récompenses! Le souvenir de nos souffrances, de nos sacrifices réciproques, ne deviendra-t-il pas lui-même, au sein de la félicité, l'un de nos plaisirs les plus délicats et les plus vifs? Oh! oui, oui : envoie-moi cette bague de cheveux, on daignera le permettre; pour moi qui crains que ta provision ne manque, j'ose hasarder une tresse de ceux qui m'ont tombé de la tête. Tu me ferais bien plaisir aussi, si cela ne coûte pas trop cher, de faire graver sur acier le dernier chiffre que je t'ai envoyé, avec les ornements qui y sont; mais

point d'entablement. Il sera seulement appuyé contre un socle antique. Au pied, l'on mettra un chien couché, ayant sa laisse sur le dos; et ces mots au-dessous (du chien) : *Fin che vegna.* Tu entends bien que cela veut dire : *jusqu'à ce que l'heure vienne;* et tu devinerais l'emblème, quand tu ne comprendrais pas la devise. On te rendra l'argent que cela coûtera, et tu crois bien que ce n'est pas pour ne pas te devoir que j'ajoute ceci. Il y a longtemps que nos pauvres bourses sont communes, et c'est pour toujours. Mais je crois la tienne fort légère. La mienne ne l'est pas moins; mais le très-peu que j'ai ne saurait m'acheter un plus doux plaisir. Au reste, ce modeste cachet d'acier ne nous fera pas oublier l'autre. Je t'envoie un *Avis aux Hessois* et *Réponse à la lettre de la raison.* Garde le premier, mais renvoie-moi la seconde, après l'avoir copiée; car je n'ai que celle-là. J'ai sept ou huit *le Lecteur y mettra le titre,* si tu en veux. Quant aux Métamorphoses d'Ovide, traduites, expliquées et commentées, ce qui ne laisse pas que d'être un ouvrage considérable, je te les enverrai au fur et à mesure, mais, outre que, depuis un mois, les dérangements de ma santé et les circonstances m'ont arriéré, il faut que je recopie, et cela me fatigue cent fois plus que de composer. Patiente donc; mais je tâcherai de t'en faire un premier envoi à la prochaine fois, si on le permet.

Je te conjure encore une fois de ne pas négliger tes palpitations. Ah, Sophie! soigne ta santé, c'est le troisième des biens. Avec l'amour, la liberté et la santé, on est toujours, ah! toujours heureux. D'après les symptômes que tu me décris, tu me rassures un peu; parce que c'est irritabilité du genre nerveux, et nullement maladie du cœur. Un régime uniforme et sain, et de l'exercice, beaucoup d'exercice doux. De trois à quatre heures du soir M. Gabriel se promène main-

tenant, outre *il spazio* de huit à neuf du matin; profite de l'avis.

. . . .

Sais-tu que tu deviens méchante, madame Sophie? Quoique je t'aie vue assez souvent pincer très-serré, et sans rire, ou en riant, je ne t'avais pas connue si mordante. Après l'amour, je crois que c'est l'indignation qui donne de l'esprit. Adieu, mon amie toute tendre, toute belle, toute bonne; une lettre m'en donnera bien davantage encore, et un baiser, mille fois plus. Hélas! non : un baiser de ce qu'on adore, un baiser si désiré, si attendu, qui succède à des privations si cruelles, un tel baiser rend bien bête; car il ôte la connaissance, s'il ne tue pas... O Sophie! toi seule donnes, ôtes et rends la vie; écris-moi que ton cœur est soulagé, ton imagination calmée, ta santé bonne, tes larmes séchées; et souviens-toi à jamais que quiconque a proféré ou proférera cet horrible blasphème qui m'a fait frémir dans ta lettre, *que Sophie a été ou sera abandonnée par son amant*, est et sera un abominable calomniateur, à qui je désire ta haine qu'il ou qu'elle mérite. Gabriel est ton ami, ton amant, *tuo sposo*. Sa fortune est à toi : son cœur est à toi : sa vie est à toi; et il n'y a pas le moindre mérite; car le premier besoin de son être est de t'adorer.

GABRIEL.

Tu seras un peu étonnée de cette cinquième page; mais que veux-tu? Mon bon ange (car j'ai un génie familier, et je t'assure qu'il nous sert bien; et je crois, friponne de Sophie, que tu le connais mieux que moi), mon bon ange donc m'a soufflé tout bas à l'oreille que je me tuais les yeux à écrire si fin et que je pouvais bien ne pas tant économiser le papier; et moi, qui n'entends pas les affaires, j'ai commencé une cin-

quième page, *parce que* j'ai écrit bien gros pour ne pas fatiguer les yeux de mon bon ange. Oh! que ce *parce que* est spirituel! et je pourrais bien une autre fois m'émanciper jusqu'à finir cette cinquième page. Il ne faut pas cependant abuser de la bonté du bon ange, car il ne tient qu'à lui de devenir un malin esprit. Mais les amants sont si gourmands! et le bon ange a une physionomie qui inspire tant de confiance!... Sur le tout, ma Sophie, donne à ta fille, je te prie, un autre maître à écrire que le tien.

Pourquoi est-ce que tu maigris? je ne veux point cela. Dors-tu? je veux toujours, à tout jamais, savoir tout, dans la plus exacte vérité, sur ta santé et celle de ta fille. J'ai ta charmante bourse que je baise et presse chaque jour sur mon cœur. J'envoie une feuille oubliée dans les poésies érotiques, et j'indique où elle doit être placée.

XXVI

29 décembre 1778.

Ma Sophie, je n'aime pas du tout le ton vague et léger dont tu me parles de ta santé. Tu as souffert et tu souffres; tu as eu la fièvre à la suite d'une incommodité très-grave; tu as été saignée (ce qui est très-bien fait) et tu persifles, et tu ne me donnes point de détails! Sophie, je ne suis pas content. Tu sais ce qu'est mon imagination, organe trop ardent d'un cœur extrêmement sensible; tu sais que ta santé est ce

qui m'importe et m'inquiète le plus au monde : tu sais ou tu dois savoir que mes connaissances assez étendues en médecine ne sont guère bonnes qu'à multiplier mes inquiétudes et à les rendre plus aiguës; et tu ne me dis ni ce que tu as, ni ce que prétend le médecin, ni ce qu'il se propose, ni à quoi il attribue ton dérangement. Est-ce une suite de tes palpitations? sont-elles ou moindres ou plus fortes? as-tu quelque autre dérangement? Est-ce à ton amant, à ton époux, que tu dois cacher toutes ces choses, quand tu es malade ?... Mais un autre voit tes lettres... Eh! qu'importe? Cet autre est sage, prudent, marié: il sait notre histoire, il voit notre tendresse, s'il ne l'approuvait pas, nous ne nous écririons pas; il s'intéresse à nous, au moins il nous le prouve : que crains-tu de lui ? Tu ne saurais croire quelles peines tu me causes, et tu serais trop punie si tu les concevais... Mais je t'ai parlé légèrement de ta santé... D'abord cela n'est pas : je t'en ai parlé même trop sérieusement; ensuite cela est tout à fait différent. Les maladies de ton sexe causent bien d'autres ravages que nos incommodités. Si j'avais une maladie grave il me serait impossible de t'écrire aussi longuement que je le fais. Il n'est donc question que d'un délabrement de santé dont je ne saurais te noter toutes les variations comme celles d'un thermomètre : d'ailleurs il est assez simple, et par conséquent moins inquiétant, que je me porte mal : 1° je suis accoutumé à une vie on ne saurait plus active, et je ne me suis soutenu contre mes prodigieuses études (régime toujours très-malsain) que par le mélange de l'exercice et du travail : ainsi ma situation actuelle est absolument contre nature ; 2° tu es assez heureuse pour que le célibat ne te soit pas à charge, et tu sais si je puis le supporter. C'est un avantage de ton tempérament qui m'est absolument refusé ; 3° les peines de l'âme ont toujours al-

téré ma constitution mille fois plus que les maux physiques : autre inconvénient attaché à ma nature ; 4° enfin, j'ai abusé de mes forces et de ma jeunesse. J'ai donné dans tous les excès, le libertinage seul excepté ; mais, pour cela, je n'en ai pas été plus réservé sur les plaisirs. Je ne suis sage que depuis que je te connais, et cette sagesse-là a encore été assez jeune. Voilà bien des causes qui doivent t'expliquer le dérangement de mon être, et te rassurer un peu, parce que la plupart de ces causes cessant, les effets cesseront aussi. Au lieu de tout cela, tu es très-jeune, de la meilleure constitution possible : à plus de vingt ans tu n'avais encore rien perdu de la source de la vie : tu es accoutumée à une vie sédentaire : tu es d'un sexe qui a moins besoin d'exercice, tu peux en prendre plus que moi, tu travailles moins, tu as plus de distractions. Que de raisons n'ai-je pas de compter sur ta santé ! La lime du chagrin t'use comme moi sans doute ; mais elle a bien plus d'étoffe à mordre avant d'attaquer ta vie. Ma Sophie, je te donne ma parole d'honneur de te dire tout ce qui surviendra d'essentiel à ma santé ; mais je sais ce qui est essentiel, et toi tu ne le sais pas. Dis-moi donc tout, absolument tout, relativement à la tienne, dans le plus minutieux détail, ou tu me tueras. En vérité, mon fardeau est assez lourd : ne l'aggrave pas, ô mon amour si cher ! et songe que nous sommes des siècles sans recevoir des nouvelles l'un de l'autre. Rien n'est empiré chez moi ; au contraire, j'avais des suffocations très-violentes qui sont passées. Pendant quelques jours elles ont été jusqu'à l'évanouissement, avec des battements de cœur inconcevables. Je me suis bourré de fleur d'orange et de gouttes d'Hoffman ; enfin, de très-fortes nausées s'étant déclarées le jour même où je t'écrivis, je me décidai à l'ipécacuanha. Le chirurgien, qui convenait de la nécessité, me dit qu'il en allait apporter. Dans l'intervalle il me survint une

fonte de bile qui me soulagea; et comme, outre la répugnance pour les remèdes violents, je n'avais pas une très-grande confiance en la main qui me l'administrait, je n'en voulus plus. Les palpitations sont passées à peu près, les suffocations tout à fait; mais les digestions sont toujours très-mauvaises et extraordinairement difficiles; et cela parce que l'estomac absolument débilité refuse fonctions, et qu'en outre je mange beaucoup trop vite, n'ayant pu supporter de la vie l'ennui des repas solitaires. Il est certain que l'on me tuera, si l'on me laisse ici; mais il y a encore de la marge. Pour mes yeux, ils empirent considérablement. Voilà la vérité: elle est dure mais exacte. Sois aussi franche, et que je puisse compter sur l'engagement formel que j'exige, que rien ne me soit caché. . . . .

. . . . Tiens, Sophie, je te battrais si je pouvais, quand tu lâches la bride à ton fol enthousiasme au point de dire de si grosses bêtises. As-tu bien le front de comparer mon style à celui de ce Rousseau, l'un des plus grands écrivains qui fût jamais, dont l'éloquence toujours entraînante, toujours appuyée de la plus ingénieuse dialectique, est guidée par un goût si exquis, et n'exclut jamais la correction la plus sévère, si ce n'est dans son Héloïse, où il a affecté des négligences ? O Sophie ! Sophie! où est ta raison, ton tact et ta justice? *Il y a des choses excellentes dans son Emile,* dis-tu. Eh quoi donc n'y est pas excellent? ordonnance sublime; détails admirables; style magnifique; raison profonde; vérités neuves; observations parfaites. Sais-tu bien que tu parles d'un des chefs-d'œuvre de ce siècle? Sais-tu que cinq ou six tragédies de Voltaire, une partie de sa Henriade, l'Esprit des Lois, l'Histoire naturelle de Buffon, celle des deux Indes de Raynal, et Emile, sont les titres dont nous nous enorgueillirons envers la postérité ?... Et tu compares un enfant à un tel

homme, à un homme aussi grand par ses vertus que par son génie ! Il eut la sagesse admirable de ne se montrer qu'après trente ans d'étude ; aussi chacun de ses écrits fut un grand pas vers la gloire. Et moi, moi qui à vingt ans ai osé me faire imprimer, qu'ai-je fait ? Une mauvaise brochure où se trouvent quelques vérités, des tableaux fortement coloriés peut-être, qui décèlent une âme haute et noble, et du feu dans la tête ; mais encore une fois ce livre est détestable : oui, Sophie, détestable ; car les détails ne font point un livre ; c'est un tissu de lambeaux unis sans ordre, empreints de tous les défauts de l'âge auquel j'écrivais; il n'y a ni plan, ni forme, ni correction, ni méthode. Voilà mon titre unique ; le reste est dans mon portefeuille, et n'en sortira peut-être jamais. Je sais, Sophie bien bonne, ce que j'aurais pu valoir ; je le sais, parce que chacun a la conscience de son talent, et surtout parce qu'on a cherché à m'avilir. Sans doute j'ai un cœur droit, une âme forte, peut-être de la verve, des vues et assez de connaissances pour un homme qui, très-exactement, n'eut jamais de maître. Mais, bon Dieu ! quelle distance de là au génie mâle, profond, créateur et sublime de Rousseau ! O Sophie ! Sophie, tu me fais honte de moi-même. Non, mon style n'a rien de commun avec le sien, quoique d'autres que toi l'aient prétendu aussi. Mon style est passable, parce qu'il est à moi ; parce que communément j'ai le ton de la chose que je dis ou que j'écris, attendu que je ne dis et que je n'écris que ce que je pense : c'est là, je crois, le grand secret. Suivre son caractère propre, la tournure naturelle de son esprit et les inspirations du sentiment. Ah ! oui, Sophie, surtout sentir. Mais mon corps et ma tête croulent sous les coups réitérés d'une infortune trop longue. Mes fleurs sont fanées ; mes fruits avortés avant d'être mûrs. Il faut verser une larme sur les couronnes que j'aurais pu obtenir, et qu'un

tyran envieux et impitoyable m'enlève, avant que j'aie pu les atteindre; mais il faut aussi y renoncer, puisqu'elles sont hors de ma portée. Ah! j'en conviens, tendre et aimable Sophie, les louanges sont un délicieux plaisir pour Gabriel, lorsqu'elles sortent de la bouche de son amante ; mais ne les exagère pas jusqu'à me faire rougir; tâche de me tromper en cela seul. Je suis, je serai toujours bien loin de croire les mériter toutes; mais il m'est si doux de me voir bien dans l'opinion de celle qu'entre tous les êtres de mon espèce j'aime et j'estime plus que tous les autres ! Peut-être en tirerai-je encore un autre fruit, ma chère vie. Ce charmant hommage, dont je ne me crois pas digne, m'encourage et me presse d'acquérir ce qui me manque, de dompter mes défauts, plus peut-être pour justifier ton choix et conserver ton estime, que pour m'honorer à mes propres yeux. Hélas ! les infortunés sont toujours dans le doute : toutes leurs conjectures leur semblent des réalités; tous les possibles leur paraissent probables, et ils sont trop portés à changer les événements qu'ils ne peuvent s'expliquer, en froideur ou en négligence, surtout de la part de ceux dont l'estime et l'amour sont tout leur bien et toute leur ressource. D'ailleurs, tout sûr que je suis que mon incomparable Sophie ne variera jamais dans ses sentiments et ses principes, sa tendresse m'est si nécessaire qu'il m'est bien permis de douter du moins si je mérite les sacrifices qu'elle m'a faits, ceux qu'elle m'a promis, et d'examiner sévèrement mes sentiments, mes pensées, mes conjectures, mes projets, mes occupations, et le faible prix que je vaux.

Je t'abandonne *Héloïse,* pourvu que tu conviennes que cet ouvrage irrégulier, incorrect, peut-être mal conçu et souvent négligé, étincelle pourtant de beautés; qu'il arrache des transports d'admiration, et fait couler de douces larmes. Cent

fois j'ai voulu critiquer l'*Héloïse*, et cent fois j'ai pleuré, admiré, lu, relu, et j'ai plaint ceux qui pouvaient être plus sévères que moi. Voltaire, ce Voltaire que son propre génie mettait si au-dessus de l'envie, comme il a outragé le plus vertueux des hommes, dont il n'avait reçu que des éloges, qui était malheureux, pauvre, persécuté, qui ne travaillait point dans son genre, et qui, osons le dire, lui était supérieur dans le sien! Voltaire, immortalisé à tant de titres, Voltaire qui, plus que tout autre peut-être, mérita l'admiration et le mépris de ses semblables, fut au théâtre un génie du premier ordre, dans tous ses vers un grand poète, dans l'histoire de l'homme un phénomène; mais dans les ouvrages historiques et philosophiques, il n'a été le plus souvent qu'un bel-esprit, tandis que Rousseau, digne de tous nos respects par ses mœurs, son noble et inflexible courage, et la nature de ses travaux, est le dieu de l'éloquence, l'apôtre de la vertu, nous l'a toujours fait adorer, et ne prostitua jamais ses talents sublimes, ni à la satire, ni à la flatterie.

Quoi, grosse bête, tu n'avais pas trouvé à toi toute seule que c'était une absurdité de faire lire ou apprendre par cœur des fables à des enfants! Mon amie, quand j'ai médité quelques heures sur Bacon ou sur Newton, j'ouvre La Fontaine que je sais par cœur, et j'y découvre des beautés nouvelles que je n'y avais pas aperçues. Voilà l'homme que tu croyais l'instituteur des enfants.

. . . .

Grâces, grâces te soient rendues, à toi, à tous ceux qui nous servent si bien... Ma fille se porte bien : j'ai tes cheveux, ta bague charmante : je les baise, je les suce, je les mange.... Mon amante, mon bonheur, ma vie, mon tout! quand donc est-ce que je cesserai de t'aimer chaque jour davantage? C'est à l'instant que je reçois ce précieux envoi : ah! comme il fait

battre mon cœur ! Je comptais t'écrire encore un peu.... mais laisse-moi savourer mon bien. *Addio, mio dolce sostegno. Addio, sposa amata, che a me sola par donna. Conservati fedele. Mia vita, ben mio, addio.*

GABRIEL.

Sophie, demande tes étrennes; car pour moi j'ai tant demandé que je n'ose plus, de peur de fâcher le bon ange à qui nous donnons des volumes à lire. Vois, méchante Sophie, que, pour te rassurer, j'ai obtenu qu'on te remît tout de suite ma dernière; et moi j'ai attendu vingt-quatre jours la tienne. O ingrate ! que de dettes il te faudra me payer.

Tes bagues sentent l'ambre. Cela est détestable pour les nerfs, et d'ailleurs très-superflu pour une *veuve*. Je te l'interdis absolument. Soigne bien ta santé, et dis-moi tout, tout.... Tais-toi, que je baise mes bagues, ton billet, et ma fille.

XXVII

Ma Sophie ! mon ignorante Sophie ! moque-toi encore de mon algèbre et de ta géométrie. Avec tes phrases douces et tendres, tu crois tourner toutes les têtes comme la mienne.... Eh ! non, non : ces messieurs de là-haut (ou plutôt de là-bas, car hélas ! je suis logé bien plus haut qu'eux) sont accoutumés aux cajoleries des belles dames : tes *ange*, tes *bon ange* ou rien, vois-tu, c'est la même chose. Mais moi, le savant moi,

oui *moi*, Madame, j'écris : *De 1778 à 1779 incontestablement un an; donc je n'ai pas reçu de lettres depuis un an...* Aussitôt toute la hiérarchie céleste, qui sait sur le bout du doigt la géométrie transcendante, appointe ma requête : et le lendemain je reçois une lettre de papier qui ressemble beaucoup aux griphes égyptiennes ou à la cédule du sabbat; mais mon cœur devine tout ce griffonnage, et il fait du bien à mon cœur, et je suis heureux, content, et je baise mon trésor, et je remercie le messager céleste... Mais imagine-toi bien, ma pauvre Sophie, que, de tous les anges et archanges du ciel, il n'y a que Gabriel de galant, et que tes gentillesses sont perdues pour tout autre. — Amour si bonne, tu te portes donc bien, car tu le dis et ce serait un crime de tromper ton ami. Tes maux n'ont donc pas été si forts que je me le figurais. Hélas! sur ta propre description, ils l'ont été beaucoup trop; mais je t'avoue que, malgré mes compliments sur ta *frigidité*, je crois qu'il pourrait bien y avoir un reste de jeunesse dans tes *bobo;* ce qui ne serait pas précisément inconcevable à vingt-quatre ou vingt-cinq ans dont tu es chargée *manco male,* Madame; je ne saurais avoir une très-grande pitié de tes souffrances. Prends patience, Sophie; je la prends bien, et j'y ai assurément plus de mérite que toi. Point, absolument point de pavot; du camphre et des bains, s'il te fallait sérieusement des calmants. — Ce n'est pas du tout un avantage que les dents se développent lentement. Les huit incisives, quatre au-devant de chaque mâchoire, se forment ordinairement les premières, et elles sont communément sorties à la fin de la première année. Je suis venu au monde avec deux molaires, ce qui est assez singulier, mais cependant pas très-rare. Gabriel-Sophie se porte bien, et, comme tu dis, voilà l'essentiel. Ne sais-tu pas quel est le médecin ou le chirurgien qui la verra, en cas d'accident? et peux-tu lui parler?

Il est trop vrai que les trois premières années de l'enfance sont très-orageuses. J'espère que ma fille n'est pas avec d'autres enfants : tu peux me dire cela. Les maladies contagieuses, auxquelles on est trop sujet à cet âge, ne s'évitent qu'en les élevant séparément. Est-ce qu'elle ne bégaye pas encore, cette demoiselle ? Il me semble qu'elle pourrait bien se donner la peine de t'appeler, peut-être.

> Dans un affreux néant tout me semble abîmé,
> Et pour moi la nature est un livre fermé.

Hélas ! ma Sophie, tu y seras encore, et je t'y retrouverai, et tu me serreras dans tes bras, et tu m'aimeras toujours ; mais les roses de ton teint et le feu de tes regards, leur expression tendre et touchante, ne charmera plus mes yeux, n'adoucira plus mes malheurs. Je sentirai ton âme, mais je ne la verrai pas. O tyran impitoyable, c'est là ton ouvrage ! mais, si jamais je recouvre ma liberté, c'est au pied du trône que je porterai ta cause et la mienne : je m'y ferai conduire, et là je dirai au jeune souverain, qu'on rend, à son insu, complice d'une injustice si barbare... « Sire, vous voyez devant vous une des infortunées victimes des surprises faites à votre équité. Vous voyez un jeune homme accablé de maux et privé de la vue par de longues et d'intolérables douleurs qu'il n'a point méritées. Mes pères vous ont bien servi plus de cinq siècles, et j'avais hérité de leur ardeur. J'aurais donné avec joie mon sang pour vous qui êtes le père de ma patrie. Vous êtes le mien, Sire, et vous l'êtes avant le barbare qui a empoisonné la vie que j'ai reçue de lui ; car c'est sous la protection de votre autorité que les nœuds qui m'ont donné l'être ont été formés. Eh bien ! Sire, on m'a ôté à vous, à mon pays, à ma famille ; on a étouffé mes plaintes ; on a osé

soustraire les lettres que j'adressais à Votre Majesté pour réclamer votre justice et votre bonté. Sire, je ne puis plus en saisir l'expression sur votre front auguste, mais je sais que chaque instant de votre règne a décelé votre âme paternelle. Apprenez donc de moi ce que vous ne saurez jamais de nul autre. — Tenez, voilà le fruit de mes veilles et de mes larmes : du sein d'une odieuse prison, j'ai payé ma dette à vous et à ma patrie, autant qu'il est en moi, vu la faiblesse de mes talents et le dénûment absolu de secours. Voyez quelles iniquités s'exercent en votre nom, et malgré les plus vertueux de vos préposés : foudroyez ces tyrans subalternes qui vous font perdre la plus belle de vos prérogatives, celle de vous réserver les trésors de clémence dont vous êtes l'unique dispensateur, et de laisser la sévérité sur le compte des lois. Lisez, Sire, et cherchez la vérité qu'on vous dérobera, si vous ne la cherchez pas vous-même. Je n'ai pas trop payé de la perte de la vue, de la santé et de la moitié de ma vie peut-être, ce moment où je puis vous la dire et vous la montrer, si les suites en sont aussi heureuses pour mes concitoyens que je dois l'espérer de votre bienfaisance et de votre équité... »

Au reste, ma Sophie, j'ai pris à peu près mon parti, et si bien, que je m'occupe actuellement plus d'une heure par jour à apprendre à écrire les yeux fermés, afin de pouvoir t'écrire encore de ma main, lorsque je serai aveugle ; et j'y parviendrai. Je plie une feuille de papier en autant de petits réglets que je veux faire de lignes, et je suis chacun de ces réglets, posant mon doigt sur la fin de chaque mot, pour faire une séparation convenable. Cela est lent, et il faut de la patience; mais il m'en faudra bien davantage encore, si j'en viens à la cécité. Ce que je crains le plus, c'est l'excès de la méditation, dont je n'éprouve déjà que trop les inconvénients avec la facilité de me distraire par la lecture. Chaque idée, et tu en es

toujours l'occasion ou l'objet, chaque idée m'arrête. Je la suis, je la pousse aussi loin qu'elle peut s'étendre. Je médite, mes mains portant ma tête, les yeux fixés sur ma table et ne voyant rien. J'ai été longtemps que les heures s'écoulaient dans cette position stupide. Quelque bruit soudain me réveillait : j'allais à ma lucarne. J'y restais collé. Tout ce qui se passait me rappelait quelque chose de relatif à toi, mais le plus souvent des souvenirs douloureux. Tu ne saurais croire combien cette manière d'être épuise et est pénible ; je ne m'en suis sauvé qu'en m'abîmant de travail, et j'y ai perdu les yeux. On me dit : *travaillez moins*... Eh quoi ! vaut-il mieux devenir fou qu'aveugle ? Je me souviens qu'un jour machinalement, et sans savoir ce que je faisais, je me mis à chanter le beau monologue de Tom-Jones : *O toi qui ne peux m'entendre, toi dont le crime est d'être tendre* (Tu sais que depuis longtemps, depuis que j'adore Sophie, cet opéra-là est mon favori. Lorsque madame de Changey me tourmentait pour chanter, elle disait : *Surtout quelque chose de Tome-Jones*). Jamais, jamais je n'ai mieux senti combien cette musique est belle et vraie, énergique et assortie à la passion ; puisque c'est au milieu de la plus profonde méditation que je me suis mis à la chanter, pour exprimer ce que je sentais. Sans doute la nature choisissait les accents les plus analogues à ce qu'elle éprouvait. Tu t'es aperçue cent fois que mes yeux se mouillaient quand je chantais quelque chose de tendre : pour cette fois je me suis mis à sangloter, et sans doute mon expression n'en a été que plus parfaite. Enfin je me suis aperçu que quatre ou cinq personnes s'étaient arrêtées et m'écoutaient. Je cessai bien vite, de peur de contrevenir à la *règle* qu'on nous jette sans cesse en guise de bâillon. Mais je fus bien étonné de me surprendre chantant ici : je te le répète, ce chant-là était le cri de l'âme ; mais juge

donc quel chemin faisait mon imagination. Si je ne deviens pas fou, mon aimable amie, il faut que ma tête soit beaucoup meilleure que je ne croyais.

O toi, qui me fais aimer la vie que j'ai tant de sujets de haïr, toi qui me fais résister à tant de maux, la récompense est dans ton cœur. Conserve-le-moi pur, tendre et fidèle. Réserve-toi pour vivre et mourir avec ton Gabriel : aime-le toujours ; aime-le comme il t'adore, et confie au temps et à la constance le soin de notre bonheur. O charme de ma vie ! je patienterai dans l'espoir de te revoir : mon âme qui s'élance sans cesse du fond de ces sombres voûtes pour te chercher, te rejoindra enfin, et reposera encore une fois sur tes lèvres. Ah ! Sophie ! un instant, un seul instant... Je donnerais ma vie pour un instant... Je la donnerais pour qu'un de mes songes pût se réaliser... Mon cher tout ! ne sois donc plus si poltronne ; et surtout plus d'esprit, ou je me fâcherai tout rouge, car ton esprit me suffoque aussi bien que tes *vous*. Ah ! que tu dus être bien honteuse en voyant mes audacieux *tu* arrivés à bon port ! Que tu dus regretter la cargaison de *vous* que tu m'avais dépêchée ! Je crois que ce *G.* te parut aussi pouvoir être allongé... Mais bête, bête, tant bête, comment as-tu pu croire qu'un *tu*, sous ta plume, dans une lettre adressée à moi, pût étonner ? Est-ce d'avoir un enfant de moi, ou de me tutoyer, que les plus sévères aristarques eussent pu te faire le reproche ? O ma Gabriel-Sophie ! ta mère n'est jamais bête que lorsqu'elle veut faire de l'esprit ; mais elle l'est bien alors. Dis-lui cela, entends-tu ? bien respectueusement, mais dis-le-lui. Ce qu'il y a d'excellent, c'est que, dans toutes tes premières lettres, tu ne faisais de déclaration d'amour qu'à ta fille ; mais c'était *parce qu'elle me ressemblait* : tu conviendras que la gaze était claire. J'espère que tu t'aviseras quelque jour d'un autre détour ; c'est

ta fille que tu feras parler : ainsi tu pourras écrire les mots d'*amour* et de *tendresse* en tout bien et tout honneur; mais pour conserver le costume, il faudra, entends-tu bien, y joindre du très-*profond respect*, de la *vénération*, et c'est tout au plus ma main que tu prendras la liberté de baiser. Et moi, je souffletterai la mère et la fille, parce que je n'entends point les affaires, et que tant d'esprit m'humilie. Je ne veux pas qu'on en ait plus que moi dans ma famille, entendez-vous, *péronnelles?* — A propos d'esprit, assurément tu n'es pas dans ton jour, et tu abuses de la permission que je t'ai donnée de n'avoir pas le sens commun. Quoi ! parce que je t'ai dit qu'il était cruel d'être mort pour son pays, avant l'âge de trente ans, la *fureur guerroyante* m'a repris ! car on ne peut faire pour son pays que la guerre apparemment. Oh! la bonne logicienne ! Mais puisque ceci t'inquiète, il faut parler sérieusement. Sans doute j'ai une grande passion pour mon métier : cela est assez simple. Élevé dans le préjugé du service, bouillant d'ambition, avide de gloire, robuste, audacieux, ardent et cependant très-flegmatique, comme je l'ai éprouvé dans tous les dangers où je me suis trouvé, ayant reçu de la nature un coup d'œil excellent et rapide, je devais me croire fait pour le service. Toutes mes vues s'étaient donc tournées de ce côté, et quoique mon esprit, affamé de toutes sortes de connaissances, se soit tourné vers tous les genres, cinq années de ma vie ont été consacrées presqu'entières aux études militaires. Il n'est pas un livre de guerre dans aucune langue morte ou vivante que je n'aie lue; je puis montrer les extraits raisonnés, comparés et commentés, et des mémoires de moi sur toutes les parties du métier, depuis les plus grands objets de la guerre, jusqu'au détail du génie, de l'artillerie, des vivres même. Tu sens bien qu'on ne renonce pas volontiers à de telles avances, et qu'elles attachent encore aux pro-

jets qui ont fait entreprendre tant de travaux. Mais, outre que je n'ai qu'une passion à qui tout dans ma vie est, et sera, et doit être subordonné, il y a longtemps que mes idées sont changées sur ce sujet. 1° Je crois que les hommes, et par conséquent les rois, ne peuvent donner que ce qu'ils possèdent, le droit de faire et de commander des actions justes, conformes à l'ordre et aux lois immuables de la nature. Un homme vertueux doit donc être le seul juge de la légitimité de la guerre qu'il s'agit de faire ou de ne pas faire. Cette philosophie, qui est et sera la mienne, n'est pas compatible avec un uniforme. 2° Les troupes réglées, les armées perpétuelles, n'ont été, ne sont et ne seront bonnes qu'à établir l'autorité arbitraire, et à la maintenir; or, je ne suis pas de ces mercenaires qui, ne connaissant que celui dont ils reçoivent la solde, ne se rappellent jamais que cette solde est payée par le peuple; qui s'honorent de servir un homme, tandis qu'ils devraient se croire uniquement destinés à la défense de leur patrie; qui volent aux ordres de celui qu'ils appellent leur *maître* (mot infâme, injurieux au roi et à la nation), sans penser qu'ils se réduisent à porter une livrée plutôt qu'un uniforme, sans savoir que le plus vil, le plus odieux, le plus détestable des métiers est celui de satellite d'un despote, de geôlier de ses frères : le service ne me convient donc pas. 3° Enfin, depuis que j'ai vu que mon père ne voulait pas m'acheter quoi que ce soit, et ne songeait qu'à me fermer toutes sortes de carrières, je me suis replié sur moi-même, et j'ai approfondi d'autres études, qui m'ont attaché à leur tour. Peut-être suis-je devenu aussi propre aux affaires étrangères que je l'étais à la guerre dans mes plus beaux jours; à plus forte raison aujourd'hui que ma vue est excessivement affaiblie. Tu vois, Sophie, que tu étais très-loin d'avoir deviné mon secret, et qu'il ne faut pas juger tout à fait Gabriel

comme les autres hommes. Je suis maintenant, et par principes et par goût, très-revenu de ce que tu appelles très-bien *la fureur guerroyante;* ce qui n'empêche pas que, comme le premier besoin, et l'un des premiers devoirs est de recouvrer sa liberté, si je n'avais que ce moyen, je le tenterais. Mais le *philosophe* qui me disait stupide à quinze ans, qui, quand il entendit un de nos meilleurs hommes de guerre parler de moi, après la campagne 69 de Corse, comme d'un planton très-distingué dans la pépinière de nos jeunes officiers, dit qu'en effet cela paraissait être mon unique talent, et qui finit aujourd'hui par assurer que j'ai de l'esprit comme tous les diables; d'où il suit que je suis un infernal scélérat incapable de résipiscence, et que d'ailleurs mon esprit est une suite de lueurs, d'étincelles, incapable d'un travail et d'un raisonnement suivi (sans doute parce qu'en deux ans j'ai poussé les mathématiques au delà du calcul intégral et différentiel); ce philosophe ne veut, ni n'entend d'aucune manière que je sorte de mon tombeau, encore ne veut-il point payer le linceul. Rassure-toi donc sur la guerre. Pour mon *honneur,* crois, je te prie, qu'il est très-indépendant du service. Sans avoir jamais conçu, à beaucoup près, l'indigne manie du ferraillage, j'ai eu le malheur de faire assez complétement mes preuves de cette qualité simple et vulgaire que l'on appelle *bravoure,* et jamais homme, me regardant en face, ne mettra en doute ma fermeté. — Je ne sais, en vérité, où est ton esprit, et je ne vois pas comment il est si difficile de comprendre que la fille d'un homme est la petite fille de la mère d'un homme, et que cette mère, qui abhorre tant les amies de cet homme, peut avoir cependant, indépendamment de la *détestation,* fait donner l'assurance de sa bonne volonté pour sa petite fille à cet homme, laquelle bonne volonté peut valoir beaucoup d'argent à la petite fille.

Dieu me pardonne! tu me mettrais en colère; mais, pourvu que le bon ange ne s'y mette pas, il n'y a pas de mal... Rayez, Monsieur, rayez si cela vous déplaît; mais autant de lettres rayées autant de lettres vous me devrez; et une page de plus à celle-ci seulement pour l'intention. Tenez, ne vous jouez plus à moi, je sais trop bien calculer.

. . . .

Madame, si tu ne veux pas de mes cheveux, renvoie-les-moi, je les brûlerai aussi bien que deux sacs pleins, pesant à peu près deux livres, que j'ai la bonté de te garder, et que je n'ai point destinés à ta très-honorée fille... Pauvre enfant! hélas! si elle fût née dans nos beaux jours, le sein de sa mère l'eût allaitée : elle aurait fait notre bonheur, et nous eussions fait sa force. Élevée sous les auspices de l'Amour et nourrie dans ses bras, elle eût puisé la vie à sa véritable source, et nos baisers lui eussent soufflé sans cesse la santé. Mais hélas! à peine a-t-elle ouvert la paupière qu'elle a été malheureuse de l'infortune de ses parents; nos soins, nos caresses lui sont refusés : puisse l'Amour nous la rendre. C'est lui qui la fit naître, c'est à lui de la conserver. Ah! si elle n'est pas indigne de Sophie, le bonheur d'être née d'elle, de la voir, de l'entendre, de la servir, la dédommagera avec usure du préjugé qui lui coûte tant de biens d'opinion. Tous ensemble ne valent pas une jouissance du cœur... Il faut te rendre justice, tu n'es pas incorrigible. Pour cette fois, ce sont mes *pauvres* et non pas mes *beaux* yeux; mais le *b* était commencé, et tu as eu bien de la peine à en faire un *p*. Tu ne me parles pas non plus, depuis deux ou trois courriers, de ma ressemblance avec la parfaitement belle Gabriel-Sophie; c'est de peur, sans doute, de lui attirer la petite vérole. Franchement cependant la C. a été plus que jolie, et elle me ressemble beaucoup. Mais, à l'âge de ta fille, on ne ressemble à rien. Ce n'est qu'à cinq ou six

ans que les traits prennent une forme. Au reste, je ne lui demande pas son titre de légitimité, et c'est toi très-décidément que je veux qu'elle me retrace. Mais celui de nous deux qui la verra le premier, devinera sûrement, dans sa physionomie, celle de l'autre, parce qu'on devine toujours ce qu'on souhaite, quand la crainte n'est pas à côté du désir. Adieu, ma tendre amante, adieu, mon bonheur et ma vie. Crois, ah! crois à jamais que l'amour, à qui j'ai livré tout mon être, fait et fera ma destinée. Je t'adore, ô mon amie si chère, et ne veux qu'être aimé; mais je veux l'être, ah! je veux l'être toujours.

GABRIEL.

Je connais de M. de R. une dissertation sur la méridienne, fort bonne, car elle endort. Peux-tu me procurer la fable allégorique? Des vers et M. de R. ne vont pas ensemble dans ma tête.

Tu crois bien que tes deux bagues et les trois cœurs ont été bien mangés. Oui, oui, ils dureront. Mais il y a longtemps que je conserve dans ma boîte les débris de la tresse qui suspendait ton cœur; et chaque fois que j'ouvre cette boîte, il s'en perd. Avare que tu es, ne pourrais-tu donc pas m'en envoyer une autre?

Je t'avertis très-sérieusement que la première fois que tes quatre pages au moins ne seront pas pleines, je te répondrai en vedette, *Madame*, au beau milieu d'une page, *je suis avec un très-profond respect*, etc. Sur l'adresse à *Marie-Thérèse*, et pas autre chose. Qu'est-ce donc, s'il vous plaît, que des intervalles de six doigts de blanc? Je parie que le bon ange essaie toutes les encres sympathiques de l'univers pour les déchiffrer.

As-tu encore les manchettes que tu m'avais destinées? Elles

sont très-inutiles à mes poignets, mais elles feront du bien à mon cœur. Ne travaille pas trop à cet ouvrage : il peut affecter ta poitrine.

Ne t'avise pas de me faire de cordon de montre, ce serait peine perdue; on ne m'a pas donné la mienne : le pourquoi? je n'en sais rien : il ne peut être que fort ridicule; mais ce sont *des secrets d'État*, et je m'en moque; mais ce dont je ne me moque pas, c'est qu'on m'a refusé aussi mon étui de mathématiques, qui me serait souvent utile et nécessaire, et notamment pour ton commentaire d'Ovide. Telle explication, où il me faut quatre pages, serait faite en quatre lignes avec une figure. J'aurais bien pu en parler à M. L. N. quand j'eus le bonheur de le voir; car, non-seulement il ne m'a rien refusé, mais encore il m'a prévenu sur des choses auxquelles je ne pensais pas; mais j'en avais de plus essentielles à lui dire, et j'ai toujours peur d'être importun. Il est certain que cette privation en est une réelle pour moi, et n'est pas fondée sur une seule raison qui ait le sens commun. Mais crois-tu que tu sois la seule qui possèdes le privilége de n'en point avoir?

Quelle *perte de bien* envisages-tu? Il s'en faut d'un million que *le philosophe* n'ait un sou de bien libre, indépendamment de ses dettes. Il n'est qu'usufruitier de ce qu'il possède; j'en suis l'unique propriétaire, et il a fait disparaître pour plus de 500,000 liv. de ces substitutions Personne au monde ne peut m'ôter le bien de madame de M***. Mais je n'en veux, ni n'en voudrai; son bien est à elle, puisqu'elle n'a plus d'enfants, puisque je la méprise, puisque je ne veux plus vivre avec elle. Mais cela ne peut s'appeler perte, c'est *don et pur don.* Reste le bien de la femme du philosophe, mais elle est plus que jamais dans l'intention de n'avoir d'héritier que *son scélérat de fils aîné.* Cette *damnable* obstination rend M. le che-

valier assez difficile à marier; et comme il ne tient qu'à lui d'avoir sans cela 50 à 60 mille livres de rente, indépendamment de ce que pourra faire pour lui son oncle qui sera bientôt, s'il ne l'est pas, *grand-prieur,* je t'avoue que je ne le plains pas amèrement. Si ce sacrifice était absolument nécessaire à cette mère infortunée, pour recouvrer sa liberté, ah! comme je le conseillerais; mais...

Le bon ange, vois-tu, Sophie, tremble des licences que je prends, et il prévoit déjà une septième page : mais rassurez-vous, bon ange, j'ai coupé la demi-feuille exprès, pour m'en ôter le moyen. Rassurez-vous aussi sur les blancs, ô mon bon ange : quand vous voudrez, je vous donnerai une encre sympathique (la recette s'entend) que ni vous, ni le diable qui est plus malin (car vous, vous êtes plus bon, plus indulgent que malin, et vous savez fermer les yeux) ne découvrirait pas. Mais l'ignorante ne connaît pas cette encre; et moi, je n'ai jamais de ruses avec ceux que j'aime, et à qui je dois; au lieu que les femmes sont toujours femmes par quelque endroit, et bien nous en prend, bon ange.

Voici des vers, sur la mort de Voltaire, dignes d'être retenus :

O Parnasse! frémis de douleur et d'effroi!
Pleurez, Muses, brisez vos lyres immortelles!
Toi, dont il fatigua les cent voix et les ailes,
Dis que Voltaire est mort! pleure, et repose-toi.

Je ne connais point de vers plus beau que ce dernier.

XXVIII

13 février 1779.

Ta lettre, que je reçus hier au soir, m'a fait verser des larmes d'amour, de joie, de reconnaissance et d'indignation. En un mot, je ne sais quels mouvements elle ne m'a point fait éprouver. Mon émotion était si forte, ma tête est si faible, mon cœur et ma santé si bouleversés, que je remis à te répondre aujourd'hui, et dix volumes ne contiendraient pas tout ce que je voudrais te dire. O Sophie! tendre amante, amante unique entre toutes les femmes, explique-moi, si tu le peux, l'effet inconcevable, et toujours plus fort et toujours nouveau, que produit en moi tout ce qui vient de Sophie.... Mais tâchons de nous calmer, et tâchons de te faire entendre (car je ne puis te dire) quelles obligations nous contractons chaque jour. Cet homme, dont tu oses presque te plaindre; cet homme qui avait écrit, sur cette enveloppe, ces quatre mots que tu veux absolument m'attribuer; cet homme que je ne vois point, hélas! mais qui m'a fait pleurer d'attendrissement et de gratitude, t'avait justifiée avant que tu l'eusses entrepris, et cela sans m'écrire, sans me dire un mot. O ma Sophie-Gabriel! il est des procédés qui n'appartiennent qu'aux âmes délicates, tendres, généreuses, sensibles, qui obligent plus profondément que les services les plus essentiels. Il est une confiance qui ne se trouve que chez les honnêtes gens. Eux seuls croient à la vertu, parce qu'eux seuls en sont capables : eux seuls sont compatissants et tendres; d'autres peuvent être sensibles; il ne faut pour ceci que des sens et de

l'imagination; mais pour être tendre il faut un cœur, un cœur qui s'affecte profondément et durablement, au lieu que la sensibilité toute seule n'est, le plus souvent, qu'une impression passagère... Que te dirai-je? Le plus aimable des hommes est celui qui joint à la bienfaisance l'esprit nécessaire pour l'exercer. Nous avons trouvé deux de ces hommes-là... et Gabriel, l'heureux Gabriel, si aimé et si digne de l'être, du moins par la vérité et l'énergie de sa passion, Gabriel, qui a reçu ses *poésies érotiques*, sans qu'on ait suivi le barbare conseil que tu oses donner aujourd'hui, sans qu'on ait voulu prendre des précautions humiliantes, affligeantes, qui, peut-être, eussent lié les mains, Gabriel sait que tu n'étais pas coupable, que tu es la plus tendre des amantes, la plus adorable des femmes, comme aussi la plus adorée, et qu'il fut un ingrat de t'imputer l'ombre d'un retard. Toi, qui connais mon cœur, toi qui sais quel compte je tiens de la seule envie de m'obliger, juge quels droits acquiert sur moi celui qui la prouve... que dis-je? qui la réalise si bien. Ah! je le lui écrivais, il n'y a que deux jours : qu'il croie à mon honneur. Ma conscience, ce consolateur caché qui crie plus haut que la multitude et la renommée, et qui, sans compter les suffrages, l'emporte seul sur tous les avis, ma conscience m'apprend que je mérite cette opinion; et, si c'est la sienne en effet, il est bien sûr d'avoir en moi un ami dévoué à la vie et à la mort. Reçois mes plus tendres remercîments, mes plus sensibles caresses, les brûlants transports de mon âme, l'hommage de tout mon être : lis en moi tout ce qui s'y passe; car pour moi, comment l'exprimerais-je? à peine puis-je suffire à le sentir.... Mais n'oublie jamais que je ne m'accoutumerai point à t'entendre dire posément que tu m'aimes, que je n'ai aucune notion de réserve en amour, soit qu'on la décore du nom de prudence ou de toute autre

locution, et que j'aimerais mieux la mort qu'une lettre froide de ma Sophie.

. . . .

Ma promenade est augmentée : elle le sera encore, et je m'engage à te rendre ton Gabriel. Rassure-toi donc, ô mon amour, je t'en supplie; mais si tu veux contribuer de ton côté à me guérir, il faut nécessairement que ta santé soit meilleure, et ton régime plus sage. Qu'est-ce que se coucher après onze heures pour ne pas dormir, et se lever à six? Sophie! ma Sophie-Gabriel! hélas! un mot de ta dernière lettre m'avait fait soupçonner que tu travaillais pour vivre : je rejetai cette idée avec horreur, et je ne voulus pas même te le demander, de peur de paraître ridicule, ou pétri d'animosité contre les R. Mais je n'avais que trop bien deviné, et mon cœur saisi de douleur bout d'indignation. Mais pour qui me prends-tu donc, ô mon épouse? Quoi! j'aurai de l'argent, et tu en gagneras! Hélas! hélas! ne t'ai-je donc pas assez coûté? et veux-tu que les remords se joignent au chagrin pour me tuer? Ah! je te l'ai dit bien des fois : Sophie, ma Sophie! tu auras bientôt sur ton Gabriel cet avantage qu'aucun autre que lui ne pourra se dire ton époux. Que je paierais cher une telle félicité! Oui, mon amie, j'en atteste l'amour et l'honneur, je voudrais en ce moment, j'aurais voulu dans tous, être réduit à l'état le plus obscur, dénué de toute fortune, obligé de bêcher la terre pour en arracher notre subsistance, et me voir à toi, entièrement à toi par des nœuds indissolubles. Sûr que Sophie serait heureuse avec moi dans une cabane, je me croirais le plus riche, le plus fortuné des mortels. En entrant sous mon humble chaume, je trouverais la tranquillité et la tendresse; je couvrirais de caresses mon épouse adorée, et l'enfant qu'elle porterait à son sein ; comblé de ses plus délicieuses faveurs, je dirais, en baisant ses yeux chargés de

voluptés : Non, il n'est de bonheur que dans l'amour; il n'est de richesse qu'auprès de Sophie.... O mon amie, ce serait là mon triomphe et ma félicité; mais ton sexe, ton éducation, les préjugés....

. . . .

Ma chère bonne, j'espère bien que tu auras profité de ce beau temps pour beaucoup marcher. J'ai maintenant trois heures et demie de promenade, et j'en aurais davantage sans l'ordre, ou plutôt le désordre ridicule de cette maison. Si je n'en étais privé que pour les autres, cela me ferait plaisir, bien loin de m'affliger; mais les autres n'en sont pas plus heureux. Combien j'ai été touché de l'idée que tu as eue, relativement à nos promenades solitaires! Puisse-t-elle t'engager à les multiplier! Hélas! je ne vois pas un beau temps que je ne me dise : Ah! si Sophie et moi respirions ce même air, combien il serait plus pur! Je n'aperçois pas une fleur que je ne t'en désire l'odeur, et que je ne gémisse de ne pouvoir la placer sur ton sein! O ma Sophie-Gabriel! nous avons éprouvé de tout, et nous savons bien qu'il n'est rien que la présence de ce qu'on aime n'embellisse. Combien pour des amants vulgaires notre vie eût été triste à Amsterdam! Combien pour une autre femme toutes les privations auxquelles tu étais condamnée, et que tu endures, hélas! encore aujourd'hui, sans dédommagement et sans consolations; combien cette vie disetteuse que tu soutenais avec tant de douceur et de gaîté, à laquelle même tu n'aurais peut-être pas daigné penser, si ton Gabriel ne l'eût partagée; combien tout cela eût été cruel! Ah! Sophie seule sait aimer. Mais hélas! la perfection de sa tendresse, le tact exquis de sa sensibilité est en ce moment la mesure de son infortune. Plus on aime, plus on a besoin d'aimer, plus le cœur est actif, et plus ses peines sont aiguës; et, quelque féconde et souple que soit

l'imagination qui mêle, par le charme de l'espérance, quelques gouttes de volupté dans le calice amer de la douleur et de l'absence, ses compensations sont bien faibles pour tant de maux. O chère amante! je le dis comme Tibulle : la passion que nous sentons semblera une fable, un roman à la plupart des hommes : mais qui n'aimerait mieux le ridicule qu'on peut attacher à notre amour, que le sort des dieux sans amour? — Chère amante, tu ne t'occupais guère autrefois du calendrier, que pour compter les larcins de l'amour; mais oublieras-tu cette fois, comme l'année passée, qu'il est un patron de Gabriel, fêté, renommé, et qui règne le 24 de ce mois? Hélas! c'était tous les jours ma fête, quand j'étais auprès de toi : chaque jour, chaque heure m'apportait en offrande tous les dons de l'amour. Dieux! que mon sort est changé! et que ce pauvre Gabriel est déchu! Quand tu fêtais si bien le client, comment n'aurais-tu pas eu le droit de passer sous silence le patron? Mais à présent que l'un et l'autre ne sont plus que dans ta pensée, je crois que saint Gabriel, si tant est qu'un ange soit saint, serait très-piqué que tu ne lui fisses pas une commémoration très-agréable; et, comme les anges s'entendent ensemble, j'espère que le mien négociera cette affaire avec celui de M. B. Hélas! c'est ce borgne d'*inséparable* qui profitera le mieux de ton souvenir. Pour toi, tu es une réprouvée qui n'a pas la plus petite place dans le ciel, et je serai obligé de passer sous silence ta sainte tutélaire, à moins que tu ne prétendes que, dans le mois prochain, ou en octobre, je ne transforme Sophie en *Marie* ou en *Thérèse*. Mais non, tu gronderais; et moi, je ne veux, sous aucun prétexte, métamorphoser Sophie avec laquelle je compte bien me damner ou me sauver sans l'intercession de personne. Mais le jour où je t'ai connue, et celui où je te fus uni par des liens indissolubles, voilà mes plus grandes fêtes, voilà

ces jours sacrés pour moi. Oui, ma Sophie; et je crois notre amour égal et mutuel; c'est au nom de ta fille et de ta tendresse, et de tes délicieuses faveurs, que je t'en conjure, aime-moi; ose me le dire : sois toujours vraie, naïve; sois toujours ce que tu fus, ce que tu es, et reçois mon encens, mes vœux, mes adorations, mes baisers, mes transports; et, si tu m'aimes, que t'importe que mon amour et le tien soient connus de tout l'univers? que tout ce qui respire sache que tu brûles d'une flamme plus pure, plus sainte que celle qu'on allume sur les autels.

Gabriel.

Je t'envoie une feuille de vers, et tu en recevras autant chaque fois. Je te prie de me répondre nettement à cette question : Quel est le moment où Orosmane est le plus malheureux? Est-ce celui où il se croit trahi par sa maîtresse? est-ce celui où, après l'avoir poignardée, il reconnaît qu'elle était innocente? Prends garde que je ne considère que l'espace de temps qui s'écoule entre le moment où Orosmane reçoit le billet de Nérestan, et celui où il se donne la mort. — La C. M. P. L. était première chanteuse de l'électeur de Bavière; et, il faut en convenir, la deuxième ou troisième de l'Europe pour l'habileté, c'est-à-dire que la Gabrielli a plus de réputation, vu la beauté de son organe, mais certainement moins de science musicale, et infiniment moins de talent pour l'*adagio* qui, sans contredit, est le dernier effort du musicien. — La charge du capitaine des levrettes est assez ridicule; mais elle donne les entrées. — Je te rends mille tendres actions de grâces pour la relation intéressante que tu m'as donnée de ton genre de vie. Ah! crois-tu qu'il y ait quelque détail relatif à toi qui ne m'importe pas? — Ne nomme du tout point M. de Rougemont; dis seulement *Cerb.*

XXIX

20 février 1779.

Ce n'est point moi qui t'ai priée de m'écrire *bien vite;* vraiment je n'ai garde de te gêner; c'est M. B. à qui je dois autant de remerciements que je te dois peut-être de reproches. Voilà ta lettre; ainsi tu es pardonnée ; mais aussi voici mon histoire qui prouve que j'ai quelque mérite à cette indulgence. Une méprise très-simple pour les indifférents, et très-cruelle pour moi, fait que je reçois, aujourd'hui 20, une lettre que M. B. m'avait destinée vendredi 5 février, et envoyée le samedi matin; mais il s'est trouvé que cette lettre était la tienne du 10 décembre, à laquelle j'ai répondu le 25 du même mois. Aussitôt mon imagination impétueuse, qui toujours porte à l'extrême ce qui intéresse mon cœur, s'est mise en mouvement. Je t'ai crue... que sais-je moi? morte, malade, ou mourante! J'ai imaginé que, par une vaine pitié qui ne fait que rendre les tourments plus lents et plus cruels, on avait voulu me tromper pour gagner du temps; cela était d'autant plus probable que j'avais demandé de tes nouvelles dès la fin de l'autre mois. M. B. pouvait seul éclaircir l'histoire de cette transposition : on aurait dû lui écrire, et sûrement il eût réparé sur-le-champ, autant qu'il était en lui, cette petite erreur; mais on a voulu le joindre, et, comme dans les plus petites choses aussi bien que dans les plus grandes, dans les faveurs les plus précieuses comme dans les concessions de rigoureuse équité, tous les hasards

sont toujours contre moi, en dépit de ceux qui me veulent du bien, on ne l'a trouvé que le mardi 9, parce que le roi et la reine étaient venus le lundi 8 à Paris essayer de faire cent couples d'heureux, tandis que tant d'autres couples d'innocents gémissent dans les fers. (Et voilà comme les rois sont bons... comme on trompe jusqu'à leur générosité !) M. B. a avoué, avec la plus charmante bonté, son erreur, et t'a écrit ce même jour 9 de me tirer d'inquiétude. Tu t'es *hâtée*, et je reçois, ce matin 20, ta lettre. Or le 25 décembre tu m'envoyais mes bagues, le 27 je les avais; j'ai cent mille raisons de te croire auprès de Paris; et je haïrais si je te savais à Salles. J'ai vu un million de motifs de ne pas imputer au très-excellent M. B. une prolongation de délai qui a semblé lui coûter presqu'autant qu'à moi. A qui donc veux-tu que je me prenne d'avoir été dix jours et onze nuits dans les agonies de la douleur et de l'incertitude? Je ne sais si c'est à toi; mais si tu traites déjà si légèrement l'infortuné qui, du lever de l'aurore au lever de l'aurore, est entièrement, uniquement occupé de toi, rêve de toi, pense à toi, parle de toi, écrit à toi, pour toi; si quelques raisons que ce puisse être, autres que l'impossibilité, te font ménager si peu les inquiétudes, les craintes, les illusions, les délires même de cette imagination que toi seule embrases, de ce cœur où tu règnes si despotiquement, de ces sens qui se survivent à eux-mêmes pour brûler encore à ton souvenir de tous les feux de l'amour, Gabriel est plus malheureux qu'il ne croyait.

Ta lettre cependant, ta charmante lettre, chère Sophie, est d'une tendre amante : elle m'était bien nécessaire pour remettre du calme dans mon cœur assombri par un nuage très-noir qui enveloppe les faibles et précieux débris de notre bonheur. J'ai craint... Mais pour cette fois du moins je me suis trompé. O sort rigoureux! ô perplexité cruelle ! t'appesan-

tiras-tu longtemps encore sur mon être qui croule? Je te l'avoue, ma Sophie, je suis déchiré par des mouvements qui jusqu'ici m'étaient inconnus. Je dirais volontiers comme Oreste : *Mon innocence enfin commence à me peser.* Il n'est de repos avec mes implacables ennemis, il n'en sera que dans la tombe. Aucune pitié ne saurait pénétrer dans leur âme pétrie de fiel : aussi barbares qu'injustes, ce que leur iniquité refuse, leur commisération ne l'accordera jamais. C'en est trop, c'en est trop! Je ne sais si, proscrit par un destin supérieur, par cette nécessité fatale qui laisse triompher le crime et gémir l'innocence, je suis destiné à mourir de désespoir, ou à mériter mon sort par un crime; mais trop longtemps la peine le précède : je sens des transports d'indignation, de haine, de rage, qui jamais n'avaient eu accès dans mon âme. Tu ne saurais concevoir avec quelle infâme persévérance on m'écrase de mépris et de barbaries. Souffrant, exténué, presqu'aveugle, le plus infortuné des hommes, si tu ne m'aimais pas, croirais-tu que les plus simples secours, ceux qu'on ne refuse pas à un laquais dans un hôpital bien administré, me sont déniés par mon père? Croirais-tu qu'il spécule sur ma santé; qu'il propose des abonnements; qu'il ose bien dire tout haut qu'on le trompe (*on,* c'est-à-dire le commandant, le médecin, le chirurgien, l'oculiste, M. Lenoir, M. B., presqu'aussi indigné que tu le seras toi-même, M. Am. qui a écrit très-fortement); que je me porte bien; que je dois bien me porter; que je suis trop heureux? Enfin son mot le plus doux est que je suis un *pauvre fou.* Croirais-tu que je ne puis, à mes frais, me procurer un domestique, du linge et des effets? qu'il faut que l'autorité s'en mêle pour que mes médicaments soient payés; lesquels médicaments montent, depuis six mois, à 14 ou 1,500 livres; et avec 600 il faut que je m'habille, m'entretienne, etc., et tout ce qui n'est pas nour-

riture et santé : aussi suis-je nu, parce que j'aime mieux l'être, et avoir quelques livres; et il n'y a que vingt mois que je marche nu-pieds dans mes souliers. Hélas! hélas! du moins ceux à qui nous devons tout ne se reprochent pas les mouvements de pitié qui les ont intéressés en notre faveur; il ne me manque que ce dernier malheur. Mais celui-là me tuerait; et certes je ne le mériterai pas; et je leur dis à tous qu'ils ne savent pas quel cœur ils déchirent, quel homme ils dédaignent, et qu'ils n'en connaîtront jamais le prix... Excuse, excuse, ô ma bien-aimée! ces plaintes indiscrètes. Hélas! la douleur m'étouffe : et pourquoi ne l'épancherais-je pas dans ton sein? Tu me l'as tant ordonné. O chère moitié de moi-même; tout le monde, peut-être, me hait, excepté toi, et je me haïrais moi-même si tu ne m'aimais pas. Mais hélas! où te conduira ce fatal amour? Ne m'as-tu donc pas assez sacrifié? ne t'ai-je pas assez accablée de mes maux? Je t'entraîne dans un abîme sans fond, et cette idée qui m'est toujours présente ajoute cruellement à mon infortune. Elle n'a point de bornes : elle n'en aura point. Veux-tu que j'attende ma liberté de celui qui me refuse mes plus pressants besoins? Eh! qui ne sait combien les méchants vivent plus que les bons?... Ah! quelle que soit sa cruauté, je ne me familiariserai jamais avec l'idée de n'attendre du repos que de la mort d'un père! Pourquoi donc t'acharnes-tu à te lier à mon sort?... Adorable amante, je ne te persuaderai pas plus que je ne veux te persuader. Nous voir est notre unique bonheur; nous aimer est notre vie : nous ne renoncerons à l'espoir de nous unir, nous ne sentirons éteindre notre amour qu'en exhalant notre dernier soupir.

Che fato crudel
Che attendono i rei.

Dagli astri funesti,
Se i premi son questi
D'un alma fedel?

Quel destin! et quel sort est donc réservé aux coupables, si tel est le prix de l'innocence et de la fidélité. — Tes *bobos* ne sont pas des *bobos*, tant que les palpitations durent et tant que tu ne dors pas, or c'est ce que tu me caches en vain vers la fin de ta lettre; je l'ai fort bien aperçu. Je voudrais savoir en détail quel est ton régime. Peux-tu prendre des bains? Si tu le peux, fais-le; et, encore mieux, monte à cheval, s'il est possible, ce que je ne crois pas. Ne lis pas, n'écris pas tard; obstine-toi à trouver le sommeil, fût-ce dans mes bras: reste beaucoup dans ton lit: ah! Sophie, Sophie! soigne ma vie. Pourquoi te faire arracher une dent qui n'était que creuse? Crois-tu donc qu'elles reviennent? D'ailleurs tous ces charlatans, qui ne font point de mal, n'opèrent pas cet effet que vous estimez tant, vous autres femmes (excepté dans une seule occasion), par leur sorcellerie, mais par des poudres qu'ils cachent, et qui souvent ébranlent toutes les dents et les déchaussent. Ma Sophie, ta personne est à moi comme ton cœur; je te supplie de n'en pas disposer si légèrement: tu n'en as pas le droit. — Je n'aime point les nouvelles vagues et non détaillées de mon enfant. Pourquoi n'en as-tu pas plus souvent? Je ne connais personne qui ait plus de droit que toi de te moquer du babil des femmes; car je n'en ai jamais vu une plus silencieuse et dont le parler soit si réfléchi. Certes, les observateurs vulgaires, qui, ne sachant de ton histoire que ce que tout le monde en sait, s'attendent à trouver en toi de l'impétuosité, de la fougue, de la volubilité, en un mot une tête à grands mouvements, sont un peu surpris de n'y apercevoir que la douceur, la modestie, la pudeur d'une vierge. Pau-

vres gens ! qui ne savent pas que l'amour ne naît, ne germe, ne s'exalte que dans une âme honnête, forte et concentrée ; qu'aucun sentiment n'est aussi chaste que l'amour, aucun plaisir plus décent que la vraie volupté et ses jouissances ; que les têtes les plus vigoureuses et les cœurs les plus ardents sont ceux qui, se repliant sur eux-mêmes et se nourrissant de leurs propres forces, n'ont aucun besoin des émotions extérieures et étrangères, et ne s'exhalent jamais en vains discours.

. . . .

Hélas ! ma Sophie, j'ai bien peur que, jusqu'au bout, notre devise soit : *di memoria nudrirsi, più che di speme.* Quand la diminution de ses forces, de ses facultés, de ses avantages est lente et insensible ; quand c'est par une succession infinie de moments que l'existence s'est dégradée, on ne doit s'apercevoir que très-médiocrement du changement, ou du moins ne point s'en étonner ; et je conçois fort bien cet homme qui, se retrouvant avec une ancienne maîtresse qu'il n'avait pas vue depuis trente ans, disait bien bas : *Mon Dieu, qu'elle est changée !* sans penser que les trente années avaient fait sur sa propre tête les mêmes ravages. La décrépitude ne doit donc pas être un aussi triste et douloureux état que nous le croyons, nous autres jeunes gens, parce que les sensations diminuent avec les forces : ainsi tout se compense. Cependant, mon amie si chère, je crois que la vieillesse pourrait bien, dans certaines âmes, ne pas éteindre l'activité du cœur ; car enfin, si son énergie tenait à celle des autres sens, il me semble que, dans ces moments où je suis comme anéanti, je ne devrais sentir que bien faiblement mon amour. C'est tout le contraire, chère amante ; avec tant de raisons de haïr la vie, je m'applaudis de vivre encore pour aimer encore. Je t'aime avec ma tendresse accoutumée, aiguisée par la crainte de t'être ravi avant

l'âge; et cette tendresse est bien indépendante de mes sens, lorsque j'ai à peine la force de soulever mon bras pour faire courir ma plume. Je le crois donc, mon enfant, si nous parvenions à la vieillesse, elle nous trouverait encore amoureux. Ainsi cet âge a aussi ses jouissances. Cette saison glacée peut être réchauffée par l'âme; et la fable de Philémon et de Baucis est une illusion poétique, née d'un sentiment pris dans la nature : mais se sentir dépérir et dissoudre si vite sous les coups du malheur, n'est-ce pas une situation bien triste? Ah! Sophie! Sophie! du moins ne partage pas celle-là. J'espère, j'espère encore qu'il ne m'abandonnera pas, ce maître si chéri, quoique quelquefois si cruel : cet amour à qui j'ai voué ma vie, et que je recevrai encore de ses charmantes leçons. Il revivifiera tout mon être. Ah! oui, ma Sophie, ne fût-ce que par tes regards, quand il le laisserait fané jusqu'au moment où tu pourras le cultiver. Te souviens-tu de ce je ne sais quoi, que ton imagination charmante comparait à une sensitive?... Mais non, ma Sophie, tu n'es qu'une bête, la comparaison est très-mauvaise : si tu approchais une sensitive, si tu lui tendais la main, elle se replierait en elle-même, et se cacherait; et ces plantes consacrées à l'amour, dont le cœur est chez nous l'unique jardinier, croissent, reverdissent et se montrent, dans toute leur beauté, au souffle de l'objet aimé, jusqu'à ce que, surchargées d'amour, épuisées par les pleurs que leur arrachent l'union des âmes et son inexprimable volupté, elles succombent et s'anéantissent dans le sein du plaisir... Ma bonne, bonne Sophie, que les souvenirs et l'espoir te soutiennent, comme ils me relèvent et m'encouragent. Hélas! on t'abandonne bien à tes propres forces! L'épreuve est terrible; mais mon amante en sortira victorieuse. Je dis comme Damon : *je suis sûr de mon amie.* Tu sais cette histoire, elle est le triomphe de l'amitié; et l'amour,

qui l'emporte tant sur elle, ne doit pas lui céder. Deux amis, Damon et Pythias, unis par les liens de la plus tendre affection, s'étaient juré un dévouement inviolable. Ils furent mis à une épreuve bien délicate. Pythias est condamné à mort par Denys, tyran de Syracuse : il demande, pour toute grâce, un intervalle pour aller en Grèce arranger ses affaires, et Damon se constitue prisonnier pour caution de son retour. Le temps s'écoule : tout Syracuse est dans l'attente de ce combat entre l'amitié et la nature. Le temps approche : le jour arrive : tout le monde plaint Damon ; on lui reproche sa généreuse crédulité : *Je suis sûr que mon ami reviendra*, dit-il, et il revient. Nous ferions plus, nous, ô ma Sophie-Gabriel, nous ne nous quitterions pas, et nous mourrions ensemble. Mais nos tyrans ne feront pas ce que fit Denys. Touché d'un si bel exemple d'attachement, il sentit que toute sa puissance ne lui procurerait jamais le bonheur d'un aussi fidèle ami. Il fit grâce à Pythias, et demanda pour toute récompense, aux deux Grecs, d'être admis en tiers de cette amitié. Ainsi leur magnanime tendresse toucha le cœur même d'un tyran. Pour nous, ô ma Sophie, notre amour est notre crime. Plus il est courageux et constant, et plus ils s'en irritent. Il faudrait être ingrat, vil et traître, pour leur plaire. Je le crois vraiment, nos sentiments sont la plus sévère critique des leurs. Mais non, nous ne serons point parjures, dût-il nous en coûter la vie. Je te l'ai dit cent fois ; je crois à ta fidélité comme à la mienne. Je crois à ta vertu comme au jour qui m'éclaire : j'accuserais l'univers entier avant de soupçonner ma Sophie ; mais je suis susceptible, inquiet (par le mal-être de ma situation), et surtout jaloux, et tu dois me le pardonner. Oui, je le suis : pourquoi ? je l'ignore. C'est sans doute une faiblesse inséparable de l'amour. De qui ? d'aucun objet déterminé, et de tous. Je dirais volontiers comme l'Amour disait à Psyché,

qui lui demandait : *Des tendresses du sang peut-on être jaloux?*

Je le suis, ma Psyché, de toute la nature :
Les rayons du soleil vous baisent trop souvent
Vos cheveux souffrent trop les caresses du vent;
Dès qu'il les flatte, j'en murmure;
L'air même que vous respirez,
Avec trop de plaisir passe par votre bouche :
Votre habit de trop près vous touche.

Ce ne sont point là des phrases : ce n'est pas de l'esprit : c'est un sentiment inexprimable, incompréhensible pour tout autre qu'un amant, dont La Fontaine a donné l'équivalent par des images charmantes. J'ai été presque jaloux de mon portrait que tu pressais contre tes lèvres et ton cœur avec trop d'ardeur; je l'ai été très-réellement de tes amies et de tes frères, tant que je les ai crus estimables; je l'ai été d'une femme dont tu me parlais dans tes premières lettres, et tu me fis un grand, un vrai plaisir, lorsque tu m'écrivis, sans que je t'en eusse parlé, cette phrase délicieuse : *Elle est de mon sexe; elle m'inspire un intérêt très-tendre, et mes lèvres ne reçoivent pas les siennes sans répugnance; je fuis ses caresses; je crains presque que ce ne soit un vol fait à l'amour*. Ah! oui, oui, ma Sophie, conserve toujours cette délicatesse charmante. Tu n'as qu'un ami; qu'il n'y ait pour toi qu'un homme au monde et qu'un objet de tes plus légères, de tes plus simples faveurs, comme des plus grandes : ah! pour les moindres, je donnerais encore mille vies. Je ne t'ai jamais déguisé toute l'étendue de ma faiblesse en fait de jalousie, c'est parce que tel que je suis, et non pas meilleur que je suis, je veux être aimé; je n'ai jamais cherché à la

vaincre, parce que je ne la crois pas coupable, parce que je suis certain qu'elle tient à ma tendresse. Me l'oserais-tu reprocher? Ne l'ai-je pas vue inquiète et jalouse, toi, mon bien suprême! toi, ma vie! ne t'ai-je pas vue jalouse de l'amant le plus tendre et le plus ardent qui fût jamais? — Il est bien aisé d'annihiler un testament en en refaisant un autre, quand on le peut; mais le peux-tu? et tarderas-tu un seul instant à assurer, par toutes les voies possibles le sort de ton enfant? Ah! tu l'aimes, sans doute, tu l'aimes. Tu l'as dit si bien et si tendrement, *que c'est le père qu'une amante aime dans son enfant.* Hélas! je l'avoue, ou, si l'on veut, je m'en accuse; il n'y avait pas la plus petite comparaison entre ce que je sentais pour mon pauvre fils et ce que je sens pour ma Gabriel-Sophie; cependant je l'aimais, je l'aimais beaucoup; mais à quelle distance il était de sa sœur! cela est inimaginable; et comme il n'avait sûrement aucun tort envers moi, comme je le croyais vraiment *mien*, ce qui n'est sûrement pas vrai de celui qui a pensé le suivre, il faut bien que cette différence infinie provienne de la différence de mes sentiments pour les mères. Il est si doux de se voir reproduit par ce qu'on aime! Il est si délicieux d'avoir doublé ce qu'on adore, outre le bonheur de sentir ses liens resserrés si étroitement, si indissolublement! Quel amant ne serait pas enivré du plaisir de rechercher dans les traits de son enfant tous les vestiges de ceux de son amante; de suivre, dans cette âme naissante, les progrès du développement de celle qui a parlé à la sienne? Oui, chère Sophie, je te l'ai déjà dit cent fois, et ce n'est point une exagération de l'enthousiaste amour; je t'aime infiniment davantage que je ne t'aimais. Il s'est passé quelque chose d'indéfinissable en moi, qui a centuplé ma tendresse, ou étendu les facultés du sentiment, puisqu'il me presse avec plus d'énergie. Puisses-tu,

mon adorable épouse, éprouver le même effet ! Tu ne me le dis pas. Hélas ! peut-être n'oses-tu pas me le dire : peut-être aussi, pour rétablir quelque égalité entre nous, la nature a-t-elle voulu que je fusse plus sensible, comme tu étais plus aimable. Ce partage est juste, et je ne me plains pas : c'est à moi d'adorer sans mesure. Ah ! je remplis bien mes devoirs à cet égard.

. . . .

Je te quitte au moins pour quelques heures, car je souffre, et ne puis supporter la position où il me faut être pour t'écrire. Je reprendrai la plume, pour te rassurer tout à fait sur cette petite bouffée de douleur (d'ailleurs je dois une pénitence au *bon ange*, et j'écrirai au moins deux pages encore). Hélas ! toi dont les beaux yeux devenaient si tristes, lorsque le moindre mal attaquait ton Gabriel, lorsque seulement tu me soupçonnais du moindre dérangement de santé, tu es bien inquiète ! Ah ! l'amour est trop ingénieux à se tourmenter. Mais ceux qui sont incapables de le sentir, et nous croient malheureux d'en éprouver les inquiétudes, sont des gens à qui il manque un sens, et qui en veulent juger par le rapport des autres sens. Ce sont des aveugles, qui nient l'éclat des roses, parce qu'ils en sentent à tâtons les épines, ou des hommes privés d'odorat, qui disputent qu'elles répandent une odeur suave. Adieu, pour cette fois, adieu l'unique passion de mon cœur.

GABRIEL.

J'ai dormi trois heures, pour la première fois, depuis cinq jours. Je suis beaucoup mieux. Je me trouve en verve ; il faut que j'écrive ; n'est-il pas vrai, mon bon ange ? Et une autre fois vous ne vous méprendrez plus. Madame remarquera

que ces trois heures de sommeil ne retardent pas de trois secondes le départ de ma lettre.

. . . .

La liberté de la presse : ah! oui, vraiment t'y voilà. Eh! ne vois-tu pas que tous les visirs et demi-visirs, sultanes et soubrettes de sultanes, agioteurs titrés, valets décorés, voleurs protégés, monopoleurs privilégiés, etc., et deux milliards d'etc. croiraient ou diraient que le roi n'est plus roi, s'il voulait profiter des lumières publiques au lieu de les étouffer. Un certain Œnomaüs jeta au milieu des prêtres qui expliquaient les oracles un livre intitulé : *Les fourbes découverts;* voilà à jamais le crime des philosophes. Or, je t'ai montré comment ces honnêtes gens de ministres et ces honnêtes gens de prêtres sont des charlatans de même espèce; ainsi mets-toi bien dans la tête que *le despotisme et le bon plaisir* sont les plus sains des régimes, parce qu'ils constituent la méthode la plus simple et la plus rapide de gouverner. Or, tu sens bien que le despotisme peut et doit toujours être équitable, car les rois ont tous été, sont et seront tous les pères de leurs peuples, et leurs préposés furent, sont et seront infailliblement, et jusqu'à la consommation des siècles, d'honnêtes gens; et ces nouveaux Argus ont eu, ont et auront assez d'yeux pour tout voir; et aucun Mercure n'a pu, ne peut et ne pourra endormir ces yeux; et il a existé, existe et existera une race d'hommes impassibles, infaillibles, parfaits, tout exprès pour servir un despote parfait; et des générations angéliques succéderont à ces êtres angéliques! Tout cela est indubitable; qu'avons-nous donc besoin de la liberté de la presse? Pauvres imbéciles que nous sommes! laissons-nous mener; il *n'est pas bon* que des esclaves y voient si clair.

. . . .

Je te fais mon compliment sur la conquête *au très-révérend*

père. Connais-tu beaucoup de miracles qui ne soient pas *prétendus et absurdes?* Pour moi à qui on expliquait, à huit ans, que Dieu ne pouvait pas faire les contradictoires, par exemple un bâton qui n'eût qu'un bout, je demandais si un miracle n'était pas un bâton qui n'eût qu'un bout. Ma grand'mère ne me l'a jamais pardonné. Il est vrai que je ne dirais pas mieux aujourd'hui.

Pourquoi donc ferais-je maigre? Te moques-tu de moi?

Sais-tu le nom des *Lettres* symboliques de chaque monnaie? c'est une partie intéressante de *l'art numismatique*.

Sur mon honneur, tu n'as pas un nez à lunettes : crois-moi, n'en porte pas, ou j'en mordrai bien la trace. Eclaire-toi avec des lampes et de l'huile.

XXX

1er avril 1779.

Chère et tendre amante! O ma vie! O mon bien! Que ta lettre respire bien tout ton amour! Qu'elle est ingénue! Qu'elle est brûlante! Que tu rends heureux ton Gabriel, et que tu en es adorée! O Sophie! que serais-tu pour moi si nous vivions ensemble, toi qui, loin de ton amant, es pour lui dans sa sombre solitude l'univers entier. Oh! que ne puis-je à tes genoux répandre les douces larmes que le plaisir fait couler de mes yeux presqu'éteints! Tu daignerais imprimer tes lèvres de rose sur la trace de ces pleurs amers

qu'ils ont trop longtemps versés... Et moi, je te dirais : mon amour; alors tu pleurerais et j'essuierais tes joues avec mes ardents baisers, et tu m'en laisserais prendre sans nombre de ces tendres baisers que moi seul dois cueillir : nous pleurerions ensemble sur notre bonheur, sur notre infortune passée, sur les bienfaits de ceux qui nous auraient sauves et réunis. Nos larmes et nos soupirs, et nos gémissements, nos âmes se confondraient..... Illusions enchanteresses! O vœux impuissants de deux cœurs affamés et consumés d'amour!..... Dieux! qu'ils sont infortunés les amants qu'un amour malheureux, qu'une captivité terrible, et l'absence plus cruelle tourmentent et déchirent!... Mais qu'ils seront heureux le jour qui les réunira, le jour où l'amour les caressera d'un souffle favorable! — Pourquoi me grondes-tu, mon adorable amante? pourquoi me reproches-tu de négliger ma santé, dans le moment où je lui donne plus de soins que je n'ai jamais fait, et que je n'aurais même cru pouvoir faire de ma vie? Elle est bien meilleure, je t'assure; j'ai ajouté au régime que je me proposais le vin d'absinthe. Enfin je digère péniblement encore; mais je digère, et, si mes maudits yeux ne me tracassaient pas plus maintenant que mon estomac, je me croirais tout à fait exempt d'infirmités. Mais, ma Sophie, porte-toi bien, si tu veux que cet heureux retour soit durable. Tu me dis un mot sur ta poitrine, qui m'effraie. Chère amie, dors, je t'en conjure : force-toi à dormir : lutte contre l'insomnie : obstine-toi : repose-toi du moins, et ferme tes beaux yeux.

. . . .

Ce que tu proposes aux Valdh. est fort bien; ce que tu veux pour ta fille est fort bien, quoiqu'il me soit dur de lui voir ce nom; mais si tu avais vu mes premières lettres tu saurais qu'après bien des réflexions, c'était mon avis; et,

puisque c'est celui de M. Lenoir, il n'y a pas à balancer. Je ne t'ai jamais dit que je regardasse le décret comme une bagatelle. En lui-même il l'est ; par le tapage qu'en fait mon père, il ne l'est pas, ce qui n'empêche point que personnellement je n'aie d'autres raisons de vouloir couper court à tous ces procès, que, 1° ton intérêt et celui de ta fille, qui est d'étouffer cette affaire ; 2° l'envie que j'ai d'être désormais paisible et désoccupé de toute autre chose que de mon amour et de ma reconnaissance. On me disait, il n'y a pas longtemps, que j'étais fait pour jouer un rôle. Oui, j'ai été fait pour cela, et certes je le sais mieux qu'eux, qui ne connaissent de moi que la raboteuse surface d'un jeune homme longtemps fougueux, et aujourd'hui cabré par l'infortune. Mais ils n'ont pas voulu de moi quand j'ai voulu d'eux ; eh bien ! qu'ils aillent au diable. Je ne vivrai désormais, si toutefois je reviens à la vie, que pour mon amie, mes bienfaiteurs et moi... Ta patrie !... il n'en est point dans un pays esclave. Ta réputation !... Je m'en moque et dis avec la Fontaine :

> C'est assez, jouissons...
> Hâte-toi, mon ami, tu n'as pas tant à vivre ;
> Je te rebats ce mot ; car il vaut tout un livre.
> Jouis... je le ferai... mais quand donc? dès demain...
> Eh ! mon ami, la mort peut te prendre en chemin...
> Jouis dès aujourd'hui, etc...

Eh quoi ! ma Sophie, me parleras-tu toujours de mes lettres et jamais des tiennes ? ou plutôt calomnieras-tu toujours celles-ci ? Ce charme invisible, ce je ne sais quoi qui manque si souvent à la belle, et qui, quelquefois, pare la laide ; cette grâce naturelle qui nous touche d'autant plus

qu'elle nous surprend davantage, et qu'elle semble tenir à des qualités intérieures plutôt qu'aux dons extérieurs, eh bien ! ma Sophie, c'est le caractère de ton style comme celui de ta personne. La physionomie de ma Sophie-Gabriel promet beaucoup d'esprit; mais sa modestie l'enveloppe si bien ! Il ne se montre que lorsque l'âme ou l'imagination sont émues : alors il ne coûte rien : il n'a point d'apprêt : il est trouvé et non recherché, et son effet est mille fois plus agréable : il est mille fois plus saillant, et semble ne s'être caché que pour paraître. Oh ! que ce talisman magique, qu'Homère a sans doute voulu peindre en décrivant le Ceste de Vénus, embellit mon amante ! Combien elle devient plus jolie et de bien plus de manières qu'on ne le soupçonnait ! Les grâces naissent à chacun de ses mots et de ses regards. La naïveté de son esprit en pare la finesse, et cet art de plaire si délicieux, quand il n'est pas l'enfant et le complice de la vanité, lui donne ce charme qu'elle ne soupçonne pas, qu'elle ne cherche pas, et qui, par un pouvoir invisible, attire le cœur et commande l'amour. Voilà Sophie, et voilà ses lettres. Son style n'est jamais paré, mais il est toujours celui qui convient à la chose qu'elle dit, parce qu'elle a toujours senti ce qu'elle dit. De là le mot propre et l'inimitable délicatesse, et l'énergique simplicité qui va au cœur, et le fait palpiter de joie, de volupté et de tendresse. De là encore ce nouveau prix que la réflexion me découvre dans tout ce que tu écris, lorsque mes premiers transports sont amortis, et mon jugement revenu ; car ce mérite si rare de la simplicité éloquente, de l'esprit du sentiment nu et pur ne lui échappe pas ; ainsi tu serais une amie aussi précieuse qu'une adorable amante ; ainsi tu me serais toujours chère et bien plus chère que ne l'est ma vie, quand tu ne voudrais être que ma sœur !...

. . . .

Tes projets sur l'enfance de la petite me font grand plaisir ; mais prends bien garde qu'on ne l'élève monastiquement. Je t'en demande pardon, mais j'ai vu sortir bien peu de bons sujets des couvents. Au reste, je ne mets presque pas en doute qu'avec l'intercession de M. Lenoir, tu n'obtiennes, même de madame R..., de l'avoir dès l'âge de trois ans. Je ne vois pas à cela le plus petit inconvénient, d'autant qu'elle peut être avec toi, c'est-à-dire dans le même couvent, sans être à toi. — Je t'ai dit que j'exigeais, et non pas que je te demandais que tu fisses ton histoire. La manière dont je l'ai traitée (en dialogue) jette assez d'intérêt et de vie dans le récit ; mais exclut beaucoup de détails. Sans entrer dans de nouvelles discussions de style, l'unique raison que tu aies de te refuser à ma prière, c'est ta paresse ; je ne la reçois point. Je veux absolument que tu écrives tout ; mais je dis tout, dans le plus grand détail. Songe que tu ne travailles que pour moi ; c'est-à-dire pour toi ; qu'il n'est question ici de littérature ni d'amour-propre, mais de sentiment ; que tu n'as qu'à laisser courir ta plume au gré de ton cœur ; qu'enfin je me suis fait de cette idée un plaisir délicieux ; qu'ainsi tu dois la réaliser ; et que, si tu le veux, ce manuscrit ne sortira de tes mains que pour passer immédiatement dans les miennes. Ah ! ma Sophie, pourquoi voudrais-tu m'empêcher de voir tracés de ta main les monuments de nos amours ? Ce sera le charme de ma vie, la consolation de mes maux, et leur plus digne prix, après le bonheur de me réunir à toi. Ne me résiste plus, ou je croirai que tu rougis de m'avoir tant aimé.

. . . .

Cependant, espère, travaille, projette, essaye, mais rien avant le temps. Il est des occasions où l'on se recule beaucoup en se hâtant. Ce qui m'importe, c'est que ma fille soit

auprès de toi, ou dans des mains sûres, en attendant le calme; c'est que Sophie-Gabriel m'aime toujours comme je vois qu'elle m'aime, et qu'elle apprenne à Gabriel-Sophie à m'aimer; c'est qu'elle soit sûre que ma tendresse est à l'épreuve du sort et du temps; que jamais rien ne pourra me rendre ni lâche ni infidèle... Ah! tu es de même, je le sais; et tes vertus sont les garants de mon éternelle constance. Puisses-tu n'être belle que pour moi! Et puisse cependant le charme qui te suit nous conserver nos amis, et nous en acquérir! Mais sois heureuse avec Gabriel, ô mon tout, et ne cherche jamais le bonheur avec un autre... Tu ne le trouverais pas. Que l'espérance, crédule peut-être, mais nécessaire à la vie, nous soutienne, nous console, nous préserve. Que, dans nos jours d'angoisse et de détresse, elle nous promette un heureux lendemain... Ah! tu le dis comme moi! un jour, un seul jour, serait un dédommagement incomparable, et qui ne nous laisserait pas de regrets : *Addio, amore unico, sposa cara, amante fedele... Non ho trovato un solo baccio nella tua lettera.*

GABRIEL.

Je écris pas davantage, parce que je t'envoie cette fois beaucoup de pièces fugitives, pour ne pas arriérer les nouveautés. Travaille, puisque tu le veux, mais modérément, et aux conditions que je t'ai imposées.

Ma fille est fort bien en nankin; mais je voudrais qu'elle eût beaucoup de linge, afin que l'on n'eût pas de prétexte pour la tenir mal propre. Je voudrais aussi que l'on intéressât par quelques douceurs, de temps à autre, la nourrice à en avoir bien soin; et qu'elle pressentît que cet enfant peut lui faire du bien un jour.

Je te remercie de tes pauvres nouvelles. — Ne force pas

sur le filet ; cette position est mauvaise pour la poitrine ; et en général travaille moins, et surtout moins assidûment. Marche beaucoup, je t'en supplie. — Peux-tu douter que je ne sois très-content et très-reconnaissant que tu n'aies pas voulu voir cette petite *maritorne* de chanoinesse ?

. . . .

Es-tu folle de craindre qu'un nom ou un autre, un son ou un autre, diminuent ou augmentent ma tendresse pour ta fille ? Je doute d'ailleurs qu'elle pût jamais porter mon nom quand tu serais ma femme. Un enfant naturel peut, avec le consentement de son père, porter son nom, sa livrée, ses armes ; mais un enfant adultérin ne le peut pas ; du moins, je le crois.

XXXI

20 février 1779.

Je ne te cacherai point, mon adorable amie, que ta lettre m'a d'abord agité. Le tableau de ton inquiétude et de tes combats, dans un moment où ton esprit aurait dû être calme, puisque tu ne balançais pas, était fait pour pénétrer le cœur, trop sensible peut-être, de ton ami. Aussi te répondit-il une lettre brûlante où, rendant toute la justice possible à tes intentions, il condamnait ta perplexité, la conduite de tes amies, les conseils d'un homme de mauvaise foi, qui ne se donne

pas même la peine de raisonner, et surtout l'importance que tu donnais à toutes ces enfances, et qui allait jusqu'à affecter ta santé. Monsieur le bon ange se trouve scandalisé de ma lettre; et ce qui est fort plaisant, et ce qui, cependant, ne m'a pas du tout fait rire, il se donne les airs, non de se ranger du parti de tes conseils (je ne lui pardonnerais de ma vie), mais de te défendre contre moi. *S'il était*, dit-il, *aussi amoureux que je le suis, et qu'il l'a été, il croirait n'avoir que des remercîments à faire sur les sentiments que l'on m'a fait connaître.* Je veux que l'amour me punisse si, à cet égard, je te faisais autre chose. J'observerai de plus que celui qui dit *j'ai été amoureux*, ne doit pas prétendre l'avoir été comme moi, car, si cela était, il dirait : *je suis*, et non *j'ai été*. Les amours qui finissent ne sont pas les nôtres. J'observerai enfin qu'on aura de la peine à me convaincre que je te doive des remercîments pour n'avoir pris, pendant vingt-quatre heures, qu'un bouillon; et pourquoi? parce que l'on t'a obsédée et ennuyée d'absurdités et d'avis aussi lâches que fous, et de contes aussi peu vraisemblables que peu décents. Mais je dois beaucoup de remercîments à ce sévère aristarque pour n'avoir point laissé passer une lettre où *je paraissais douter de tes sentiments, et élever des questions sur un objet répondu*; je lui dois, dis-je, autant de remercîments que je me devrais de reproches, s'il avait raison; car assurément je n'eus jamais une intention si cruelle, et une ingratitude si noire n'a pu naître dans mon cœur. Il faut donc jeter toute la faute sur mon esprit, sur l'impropriété de mes expressions, et le bon ange a, dans cette supposition, bien fait de les proscrire. Je ne saurais convenir de même qu'il ait raison de trouver *que la lettre à laquelle j'ai répondu serve de réponse à celle que j'écris*. Ma lettre, quoique très-empreinte de mon amour, était toute pleine de discussions et de

raisons. Je n'en trouve pas une seule dans la tienne. La pureté de tes sentiments, l'immutabilité de ton amour, si je puis parler ainsi, s'y font sentir sans doute, puisque c'est Sophie qui l'a écrite ; mais elle a absolument perdu la tête, et elle ne sait qu'aimer et se désespérer. Gabriel, au contraire, reprenait pied à pied chacun des plats arguments de M. de Mar., chacune de ses fictions grossières, et montrait que son conseil n'était pas plus raisonnable qu'honnête. *L'on voit de sang-froid que je puis reposer en paix au sein de la fidélité.* Mes sens très-enflammés ont vu aussi cela; mais ils ne reposeront jamais en paix, lorsque je lirai: *O Dieux! les cruelles femmes me feront mourir. De tout le jour je n'ai pris qu'un bouillon*; *il est minuit.* Hé! pourquoi cette terrible agitation? pour la cause la plus futile, pour des espérances infiniment et trop légèrement conçues, sur-le-champ démenties, pour des rabâchages qui ne peuvent qu'exciter l'indignation ou la pitié; pour les tons importants d'un homme de mauvaise foi, dont on n'a que faire, qu'on ne connaît pas, et qui, dans l'instant, montre le bout de l'oreille qu'il avait un moment caché.... Oui, *bon ange! je relirai ces caractères chéris*; mais je ne serai pas plus *satisfait qu'inquiet.* Car pourquoi serais-je satisfait? Je sais depuis longtemps *les dispositions où l'on est;* et ce n'est pas pour rien que j'ai aimé et que j'aime comme j'ai fait et comme je fais; mais, pour répéter mes propres expressions, je suis inquiet et nullement satisfait des pleurs, des combats, des terreurs, du délire, parce que je dis qu'un *non* décidé est court, et tout à fait à l'abri des débats, des amphibologies, des circonlocutions, des répliques; tout cela ne dit pas que je doute du cœur : je serais mort, si j'en doutais.

Enfin on ne veut pas que j'entre dans ces discussions; je n'y entrerai point, et je répète que l'intention qui a présidé à

cette défense doit te plaire et exciter ta reconnaissance; mais je te répéterai aussi un seul mot de ma lettre, qui t'importe. Je te sais incapable de déférer, sous quelque prétexte que ce puisse être, au conseil que l'on t'a donné; mais si mon amante et mon épouse, si celle à qui j'ai donné tout mon être, avait jamais la faiblesse de se faire passer pour m'avoir sacrifié, je ne la reverrais jamais. Voilà une résolution sur laquelle je ne varierai point. Ton cœur suppléera à mes raisons, et te révélera mes motifs. Je te les exposais peut-être avec trop d'énergie; si ma lettre devait te coûter une larme amère, on m'a beaucoup obligé de la soustraire. Ma Sophie! si tu me demandais ma vie, ah! je te la donnerais avec transport; mais ne me demande jamais le moindre de mes droits sur toi. Je les ai réduits à la fidélité et à la constance que tu m'as jurées. Sois l'arbitre de mes jours, de mes plaisirs, de ma destinée; mais, si tu me laisses la vie, laisse-moi ton amour. Il m'est permis, sans doute, de te rassurer, du moins sur des terreurs très-déraisonnables; de te dire que la crainte du refuge de Besançon ou de Sainte-Pélagie est absurde; qu'il est impossible que l'on y fasse mettre, quelques années après l'éclat, une femme que son mari outragé n'a pu faire enfermer au moment de la conviction. Je t'apprendrai aussi, et tu sais que je ne suis point un homme à chimériques espérances, je t'apprendrai, dis-je, que, selon toutes les apparences, l'étoile de l'*Ami des hommes* pâlit; qu'on l'attaque de bien des côtés; que son égide tombe en lambeaux; que sa réputation croule; que sa tête baisse; que ses manœuvres se dévoilent; qu'encore aujourd'hui on *m'invite à l'espoir*, et surtout que l'homme qui chicane ma lettre ne chicane pas mon avis. Attendons, chère amante, patientons, ne nous lassons point, peut-être au moment où nous voyons le terme. Après tout, ton amant ne te prêche qu'une morale dont il te

donne l'exemple. Mais surtout, ah! surtout, calme-toi. Ta santé si robuste te manque toujours, chère amante, quand il te faut lutter contre les peines du cœur. Au fond, cela seul m'inquiète. On t'agite, on te trouble, on t'obsède, on te fait craindre de manquer, par une opiniâtreté inflexible, l'occasion de me servir. Ah! tu n'as pas cru, tu ne croiras pas sans doute que je veuille l'être à tout prix. Mais plus de ces enfances cruelles, de cet abandon.... j'ai presque dit criminel. Quoi! tout un jour sans manger! et tu veux que je me soigne! et le bon ange veut que je te remercie, toi qui me refusais jusqu'aux dons de l'amour, s'il te plaisait de voir quelque chose d'extraordinaire dans ma physionomie! Tu as pour toi ta conscience et Gabriel, et les rumeurs des autres te tourmentent! donne-leur donc tes yeux, si tu veux qu'ils voient comme toi! donne-leur cette âme céleste et tout aimante, que je n'ai connue qu'à toi seule. Cueille des fleurs sur un arbuste, et n'y cherche pas des fruits. On t'a tendu un piége, tu y as donné; je n'en suis ni étonné ni fâché; mais ce qui me chagrine, c'est que tu t'en désespères, comme s'il t'avait fait faire un faux pas. Chère amie! ma Sophie-Gabriel! je récris bien rapidement cette lettre, au milieu de la nuit, quoique assez malade, afin de ne pas différer davantage un envoi déjà trop retardé par ma faute. Tu ne me trouveras donc point aimable aujourd'hui; mais, comme tu ne m'en aimeras pas moins, ne me laisse pas longtemps dans l'état d'anxiété où je suis; car je vais, jusqu'à la première lettre, te voir continuellement comme tu étais le 18. Et voilà le terrible fardeau de l'absence! Tout va-t-il bien? Oui, cela était vrai tel jour; mais aujourd'hui? Le jour était-il orageux? on le voit toujours de même, et l'on ne jouit du retour du beau temps que lorsqu'on peut le croire passé.

. . . .

Repose tes yeux, je le veux absolument; point de pommade. je le veux encore. La fumée du marc de café reçue par tes yeux, la tête enveloppée, des bains d'urine, souvent de l'eau et de l'eau-de-vie, point de travail au grand jour, et tes yeux ne m'inquiéteront plus. Ne brusque pas non plus tes rhumes, parce qu'il faut toujours se méfier de ce maudit lait, quand on l'a repoussé contre nature. Mais, au nom de toi-même, couvre-toi très-peu ou point la tête, lorsque tu seras guérie; je ne connais que ce moyen de n'avoir point de fluxions. — Ce que tu me dis de la religieuse, à qui tu veux confier mon enfant, me plaît. Puisque cette pauvre petite, malheureuse, dès avant sa naissance, ne peut être sous les yeux de son excellente mère, c'est du moins une espèce de bonheur qu'elle ne tombe ni dans des mains suspectes, ni dans celles d'une cagote ou d'une caillette. Le grand art de cette première éducation est de ne rien montrer, mais rien du tout, et d'instruire l'enfant par les choses auxquelles il faut obéir malgré qu'on en ait, et non par les mots qu'il n'entend pas. C'est ce que le sage et grand Rousseau appelle éducation négative, qui tend à perfectionner nos organes, instruments de nos connaissances, avant de nous donner ces connaissances, et qui prépare la raison par l'exercice des sens. L'éducation négative, dit-il, n'est pas oisive; tant s'en faut. Elle ne donne pas la vertu, mais elle prévient les vices; elle n'apprend pas la vérité, mais elle préserve de l'erreur. Elle dispose l'enfant à tout ce qui peut le mener au vrai, quand il est en état de l'entendre, et au bien, quand il est en état de l'aimer. Au lieu de cela, l'éducation positive, qui tend à former l'esprit avant l'âge, et à donner à l'enfant la connaissance et les devoirs de l'homme, énerve le corps, fausse l'âme et fait avorter l'esprit. Mais dans le temps, je te parlerai à fond sur cet intéressant sujet. Je voudrais que ce fût bientôt qu'on la tirât

de ce village; cependant pas encore : qu'elle tète aussi longtemps que les dents la tracasseront. D'ailleurs, il n'y a que du bien à ce que les enfants deviennent un peu paysans; mais ce costume est, comme tu sens, moins longtemps convenable aux filles.

. . . .

Hélas ! ma Sophie, la triste Sophie est au moins vierge, si ce n'est martyre... Chère amie, tu me trouves bien fou. Mais c'est sur tes yeux, sur ta bouche, sur ton cœur, sur tout toi qu'erre ma raison. Rends-la-moi; ou laisse-moi la reprendre avec mes lèvres brûlantes. *So dolce mente 'l cor m' innamora ! pel soco ond io tutto m'infiammo dammi de' baci senza conto.* A propos de cette mauvaise petite sainte, je m'occupe d'elle, je t'assure; mais qu'elle attende. — Reçois mes plus tendres remercîments pour ta charmante complaisance. Tu ne conçois pas le plaisir que me fait l'idée de voir tracés par ta plume naïve et touchante nos amours, et nos plaisirs, et nos malheurs; de chercher, dans tes simples et tendres aveux, la trace des progrès que je fis sur ton cœur, et les combats que tu ne m'as point avoués, et les tendresses que tu m'as dérobées, et les larmes que te coûtèrent tes rigueurs et mes gémissements; et la marche lente, mais si délicieuse et si tendre, des sentiments et des réflexions qui te conduisirent à m'accorder le bonheur et la victoire. Ta tendresse est si silencieuse, ta générosité si modeste, tes procédés si rares, et tes manières si simples; tes sensations si douces, et cependant si rapides; ton amour si ingénu et si décent, si brûlant, si réservé, toutes les fois qu'il faut ménager la tête ou le cœur trop actif de ton Gabriel; ma Sophie est un composé si rare et si admirable pour qui sait la sentir et l'étudier (car il faut ces deux facultés pour te connaître), qu'il n'y a que ta candeur et ta voluptueuse délicatesse qui puissent dé-

voiler tant de replis dont les grâces, les charmes et la vertu ont enveloppé ton innocence et ta tendresse naturelle. J'ai éprouvé que mon pinceau trop vigoureux, et guidé par l'impétuosité d'une passion la plus ardente qui fut jamais, ne pouvait saisir les nuances fugitives. Que te dirai-je? la tête me tourne, quand je m'occupe de ce travail; tu es là; je te vois, je te sens, tu m'embrasses, et le travail y perd autant que la santé. J'ai bien prévu qu'il était impossible que ces mémoires, exécutés comme je les demandais, fussent vus par un tiers; ce serait te forcer à la circonspection, resserrer ton cœur, glacer ton imagination, et ôter tout le charme de l'ouvrage. Je te promets donc ce que tu demandes, excepté les corrections. Je reverrai l'orthographe. Mais me préserve l'amour de toucher d'une main profane à ce qu'il t'aura dicté! Au reste sache-moi gré de ma patience, ô mon tout! car, outre que ce n'est pas ma vertu, je fais de ces mémoires, tels que je les conçois, le bonheur de ma vie. Ah! j'avoue que je t'attends au 13 décembre, et à la terrible scène de chez Mauvais : et grâces te soient rendues, je te le répète encore une fois.

. . . .

Ma Sophie-Gabriel! mon tout! mon amour! mon bien! ma vie! soigne ta santé! élague toutes ces épines du moment; je te réponds de tout, pourvu que tu m'aimes, que tu sois conséquente, et que la belle âme que je te connais ne soit pas capable de former des vœux contraires. *Addio, cara sposa! O come ti stringo! coglio di tuo spirto in sulle labbia soave fior; e ti giuro che tu hai piu d'una lingua in tua bocca.*

GABRIEL.

Je sais gré à ta mère de ta décision sur sa pension. Il était révoltant que tu pensasses à diminuer ton ordinaire; mais

on ne t'a pas accoutumée à tant de générosité. Au reste, il faut convenir que, dans ta famille, ce n'est pas à elle qu'est départie la vile avarice, et je n'ai point vu d'elle des calculs sordides.

Ma nourriture est bonne: pour le vin, il n'y faut pas penser; on en change tous les huit jours; il est factice et détestable, il m'achèverait en six mois.

Pourquoi avais-tu parlé notaire? — Je te croyais plus habile sur l'article de *mes plaisirs*. Je te conseille de trouver d'autres nouvelles quand tu voudras y contribuer. Mais tu sens bien qu'il me faut dire les suites de cette sotte aventure dans les plus grands détails. — Je n'aime point qu'on essaie d'*égayer* les matières qui touchent l'honneur; c'est dire fort clairement aux gens qu'on les croit très-légers et très-frivoles. — Je suis persuadé que madame de Chang... m'obligerait. — Je n'ai plus l'honnête homme de la Ch... — Il est retiré. Tu sais que madame de Chantemerle, fille aînée de madame de Changey, est intime amie du prince de Conti; mais point de démarches par là. — Garde-toi de t'abîmer l'estomac par des narcotiques; il faut rafraîchir le sang et non l'appesantir, dormir et non s'engourdir.

Pourquoi donc recouvrer le bon ange? Nous ne l'avons jamais perdu. Au contraire, je l'ai prié de se fâcher quelquefois, et tu l'en prierais aussi: comme il a bonne grâce quand il revient! Le vrai est qu'il n'a jamais que plaisanté, et que nous lui devons trop pour lui donner jamais le moindre sujet de plainte.

Ta lettre est écrite bien large.

Tu remarqueras que ces trois premières pages sont, mot pour mot, celles de ma dernière lettre, et que les trois premières étaient infiniment plus chaudes et plus tendres. Et voilà ce qui devait t'offenser...! Ah! bon ange, bon ange,

ne dites plus que vous avez été amoureux; et si vous voulez l'être, venez à notre école.

XXXII

9 mai 1779.

Chère amie ! que ta lettre est douce et touchante ! que ton amour et ta générosité y sont profondément empreints ! Ah ! Sophie ! crois que ton Gabriel, si inférieur à toi dans tout le reste, possède au même degré ces deux sentiments, dont l'un est la vie de son âme, et dont l'autre fut, dans tous les temps, l'instinct de mon cœur. Mais est-ce envers Sophie que Gabriel peut être généreux ? lui qui a tout reçu d'elle ! lui qu'un de ses baisers, un de ses regards eût rendu heureux, et qui a été comblé des dons de sa tendresse ! O amante incomparable ! ô délices éternelles d'un cœur bouillant d'amour et de reconnaissance ! quand je ne t'aurais pas tout coûté, réputation, fortune, liberté ; quand au printemps de tes jours, je ne les aurais pas flétris, ah ! dis-moi, dis-moi, la vie la plus longue, consacrée toute à l'amour, et embellie de tout ce que le hasard pourrait encore nous donner, m'acquitterait-elle envers toi ? Non, Sophie, et je le sens bien ; mais j'ai senti aussi que ma liberté était ton premier intérêt : que la recouvrer était le seul moyen de me mettre en état de payer la moindre partie de ma dette, de cette dette immense qui me plaît ; car, selon ton expression charmante, la reconnaissance est une

jouissance pour nos cœurs; et il m'est doux de penser qu'une chaîne indissoluble et sacrée m'unit à toi, plus encore, s'il est possible, que tu ne l'es à Gabriel; et que, tandis que ta constance est un bienfait continuel qui augmente chaque jour les obligations que m'imposent l'honneur et l'amour, tu tiens mon cœur autant du devoir que de la passion. Un expédient spécieux, plausible, et même d'accord avec nos idées, s'est offert à moi; mon cœur y a répugné, et le tien sent trop pourquoi. Mais je te devais, je devais à ma fille, à moi, de ne pas repousser à l'aveugle, et seulement par un premier mouvement, ce qui pouvait me rendre l'existence. J'y ai réfléchi, et chaque fois que j'y pensais, je trouvais plus de probabilités; que ce parti qui, au fond, n'est point malhonnête, était encore le moins long, ce qui n'est pas peu, et le plus sûr, ce qui est beaucoup. Mais ne crois pas, ne crois jamais que, ma lettre de rappel, eût-elle été sur ma table, j'eusse décidé tout seul.

. . . .

Que tu es aimable d'engraisser et de prendre des bains! Voudrais-tu priver à jamais ton Gabriel de toute sa tranquillité, en altérant ta santé? Voudrais-tu lui interdire, sous peine de craindre pour ta vie, et peut-être d'y attenter, le délicieux plaisir, l'inestimable bonheur de donner un frère à Gabriel-Sophie? Voudrais-tu même ne pas lui rendre ta fraîcheur et ta beauté; et cette gorge d'albâtre que Vénus eût enviée, et ces bras charmants qui tant de fois l'ont enlacé des seules chaînes dont l'amour eût dû le charger? Ma santé est intercadente; mais j'imaginais que tu n'ignorais pas qu'il est un régime auquel il est impossible de me plier. Ah, Sophie! comment penser à toi et à notre bonheur passé, sans être brûlé de tous les feux de l'amour? Au reste, je suis veuf en ce moment. Le cercle de ma boîte s'est fendu, je ne sais

comment, et j'ai envoyé la petite Sophie au bon ange, avec ordre de lui donner un baiser de sœur et pas davantage. La pauvre enfant sera assez fâchée d'avoir été absente aujourd'hui; car les jours où je reçois de tes lettres sont pour elle des jours de fête; mais elle me retrouvera, et bientôt; et tu sais si Gabriel sait se dédommager de ses pertes et célébrer les retours.

. . . .

La tresse que tu m'as envoyée est trop jolie, car un tel présent n'a pas besoin d'être embelli; je l'ai sucée, mangée, baisée, arrosée des larmes de la volupté et de l'amour. J'ai remis dans mon dépôt l'autre, qui est en loques. Je t'envoie beaucoup de mes cheveux; mais ce n'est pas tout pour toi... Comment, monsieur, pas tout pour moi?... Non, madame, pas tout pour vous; vous voudrez bien me faire, avec les plus longs, une tresse dans le genre de ma bague qui, par parenthèse, se défile toute; vous la tiendrez aussi longue et un peu plus large que le sinet d'un petit in-quarto. Vous voudrez bien l'arranger aux deux extrémités, de manière qu'on puisse l'attacher d'un côté fortement à quelque chose, et de l'autre y attacher quelque chose. — Mais pour qui tout cela, monsieur?... Madame, vous saurez que, quand il pleut, je me promène dans les galeries de l'enceinte du donjon, où il y a un peu de vue. Vous saurez, de plus, que j'aperçus hier à la fenêtre d'un cabinet de toilette, séparé de moi seulement par un long et large fossé, une fort jolie personne, qui me fit à peu près les yeux doux pendant une demi-heure... Eh bien, monsieur?... Eh bien, madame, ce n'est pas pour elle. Vous saurez de plus que madame de R., qui est une brune, fort brune, m'a envoyé de l'eau d'odeur et de fort jolies choses... Eh bien, monsieur?... Eh bien, madame, ce n'est pas pour elle. Vous saurez que madame F. est fort jolie, que la belle-sœur de ma-

dame de R. est jolie; qu'il y a au château une Provençale passable, et deux fort jolies filles d'avocat... Eh bien, monsieur, que concluez-vous de tout cela ? Eh bien, madame, ce n'est pas pour elles. Mais si j'ai quelque temps le château, avant de rentrer dans le monde, ce qui ne sera pas, je ne serai point désœuvré... Mais, monsieur, vous m'impatientez... Mais, madame, j'en suis bien fâché; vous êtes trop curieuse et vous ne saurez pas pour qui sont mes cheveux. Toujours est-il que vous ferez ma tresse, s'il vous plaît, et me l'enverrez le plus tôt que vous pourrez, sans attendre un nouvel avis, car cela me presse... Boude-moi, gronde-moi, bats-moi, tu en passeras par là ; ainsi fais vite. — Comment, tu hais les francs-maçons, qui me gardent jusqu'à trois heures du matin ? Tu dois convenir du moins qu'ils finissent leurs assemblées par des avis très-agréables aux dames, et que je me suis toujours efforcé de les suivre le plus à la lettre que j'ai pu. Je crois, comme toi, que tel qui parle fort haut, baisserait le ton si j'étais libre. Au reste, je sortirai d'ici fort froid, fort modéré, fort circonspect, mais ferme et peu plaisant. Quand je dis je sortirai, c'est-à-dire, si j'en sors. Mon père est beaucoup trop infirme pour se remarier. Il est très-probable que ma mère lui survivra ; mais quand j'aurais le malheur de la perdre, avec quoi voudrais-tu que mon père prît une femme ? Il ne sera pas l'héritier de ma mère, et il n'a pas un sou de bien libre.

. . . .

Je voudrais bien savoir quelle diable de raison a ce puant de moine de trouver extraordinaire que tu ne *t'apprivoises* point avec lui ? Il me semble que c'est le contraire qui serait fort *extraordinaire*. — Le mot du logogriphe est *fleur*, grande sotte, jolie laide, bête, bête ! Sois tranquille, je viens de demander pour une vingtaine d'écus de livres au bon ange : il

me sert avec toute la bonté et l'utilité possible; car il est le roi des libraires. — J'ai déjà copié les dialogues pour toi. Ne néglige pas tes mémoires : où en es-tu? Ce que je fais pour toi ne te regarde pas. Je n'ai point coupé mes cheveux, et j'en puis tirer dix et vingt fois autant, de ceux qui me sont tombés, et que je te garde. — C'est moi qui te dois *tanto di baci di colomba,* que ta longue lettre m'a fait de plaisir, et que toi-même voudras m'en donner. Cependant, pourquoi encore du blanc?

XXXIII

16 mai 1779.

J'ai reçu ta charmante lettre, ô mon amie! je l'ai reçue, ô la bien-aimée de mon cœur! et le mien est très-soulagé. Mais où as-tu donc vu que je te croyais indécise? *Agitée* ne veut pas dire *indécise*. Jamais je n'ai cru que tu pusses balancer sur un devoir évident et sacré. Mais j'ai aperçu d'un œil triste et presque inquiet qu'il t'en coûtât, pour le remplir, des combats fatigants et douloureux. Tu n'avais que faire d'apologie, ô mon tout! mais j'avais bien besoin de te savoir ferme et tranquille, et je t'en remercie : ah! je t'en remercie du plus profond de mon cœur. Le bon ange, tout aimable, tout attentif, tout bon, m'a fait passer aujourd'hui 16 ta lettre; encore était-elle ici le 15, et son intention était sûrement qu'elle me parvînt sur-le-champ. Tu vois que je l'ai très-peu ou point attendue. C'est, de sa part, une faveur d'autant plus marquée,

que, depuis ma dernière lettre, j'ai reçu des consolations, et une grâce très-signalée. Mais mon bon ange a bien pensé que tout ce qui n'était pas toi ne pouvait entrer en balance avec toi dans mon cœur. Connais les nouvelles obligations que nous avons contractées : que ton cœur palpite de reconnaissance; qu'il s'ouvre à l'espoir; qu'il rende grâce à l'amitié, et se voue sans crainte à l'amour.

. . . .

Oui, oui, mon amante, nous nous reverrons : oui, tendre épouse, oui, amie incomparable... et un moment de bonheur, *un solo bacio di colomba*, un seul *je t'aime*, t'acquittera envers moi; mais ma vie entière ne pourra te payer ma dette. Oui, Sophie, tu sentiras que l'infortune et la douleur n'ont qu'augmenté ma passion, et que, si tout est soumis au temps, il faut en excepter mon amour... O ma Sophie-Gabriel! comme à ces doux pensers *la saetta dirizzi amor, come in mezzo il cuor mi tocca*... Hélas! hélas! quand cesserons-nous de nous repaître d'illusions? Quand l'amour, par ses douces fatigues, donnera-t-il le change à cette ardeur dévorante qu'il souffle si longtemps dans nos cœurs sans daigner les réunir? — Non, ne me revoilà point malade, mais incommodé, et incommodé par ma faute. Le petit-lait et les bains m'avaient fait du bien; mes jambes enflaient et enflent encore les soirs; mais cette enflure est toujours ferme, luisante et douloureuse; les orteils sont enflammés et brûlants; en un mot il était et il est tout au plus question d'une velléité de rhumatisme, et rien ne doit inquiéter dans ce symptôme très-clair et très-connu; mais j'ai voulu trancher du jeune homme, manger de la salade que j'aime beaucoup, des raves qui ont été longtemps ma nourriture d'été, du beurre qui ne m'a jamais fait de mal; et, comme tous ces essais sont les premiers depuis deux ans, ils m'ont absolument démontré que la saison des fantai-

sies était passée pour moi. J'eus hier une fonte de bile, qui ne se fit pas sentir moins de dix-sept fois en cinq heures. Aussitôt je me suis mis au thé, à la tisane, à la patience ; et, rentrant bien modestement dans la conviction de mes infirmités, j'ai résolu de me purger après-demain : ce que j'aurais dû faire après le petit-lait, et ce que je n'avais pas voulu faire, me croyant revenu à vingt-neuf ans, au lieu que j'en ai soixante, excepté pourtant quand je pense à Sophie, qui n'a pas tout le tort de vouloir être *mon médecin*.—Tu vois bien, mon tendre amour, que ce n'est qu'à tes folies qu'il me faut imputer les dérangements de ta santé. Bon Dieu ! que cela était donc bien imaginé de ne point dormir ! et le beau dommage que tu sois un ou six mois de plus à copier mes cahiers, comme si j'attendais après ! Cela est si peu nécessaire que je ne t'en enverrai point de quelque temps : 1° parce que j'ai travaillé à autre chose, que tu verras avant le jugement dernier, mais que tu ne copieras point; 2° parce que, te sachant après tes mémoires, je me suis senti le besoin irrésistible de finir et de recopier mes dialogues, afin de m'occuper des mêmes idées que toi, et de réaliser, presque au même instant, de si délicieux souvenirs ; car je ne doute pas que *l'inséparable* ne soit quelquefois en tiers de ton travail; 3° parce que je ne puis pas continuer de suite, en ce moment, mon essai sur la littérature, attendu que je n'aurai tout au plus que dans trois mois les livres qui me seraient nécessaires. Ne te hâte donc pas. Occupe-toi plutôt de ce charmant travail qui fera le bonheur de ma vie ; mais surtout promène-toi, ô mon amie, et dors : dors longtemps ; et, lors même que tu ne pourrais pas dormir, repose-toi dans ton lit. Ne discontinue plus le lait. Parle-moi de cette toux, mais pour me dire qu'elle n'est pas revenue; et plus de ces équivoques qui, dans le fait, sont autant de parjures.

L'as-tu trouvé joli, mon petit dessin? Ce n'est pas encore trop maladroit pour un aveugle; mais aussi, comme je le disais au bon ange, c'est un vrai miracle de l'amour qui en fera peut-être encore quelques-uns. — Eh bien! ma Sophie, je la rechercherai, ma raison, je la cueillerai, je la ravirai là où elle est déposée, éparse, cachée. C'est alors qu'il te faudra te venger, si tu trouves que je te calomnie; c'est alors qu'il faudra me prouver que je ne sens pas tout seul, de même que je n'aime pas tout seul.... Ah! chère amante, qu'il me serait doux d'être vaincu par toi, au moins une fois, en amour! Mon cœur ne le sera jamais, ma Sophie; et je t'atteste, si la victoire ne fut pas toujours à moi. Crois-tu que je m'en vante? crois-tu qu'il me soit si doux de le penser? crois-tu qu'il soit un plaisir que je ne voulusse pas partager avec toi? Crois-tu, ingrate et froide Sophie! que, même au milieu d'une félicité sans bornes, il ne soit pas amer d'imaginer qu'on est seul heureux? — Je ne puis encore croire que la famille de M. de M. aït l'infamie de voler ta dot? Cependant, rien ne m'étonnera d'eux; et, grâces au ciel, le moment d'imposer silence à toute cette race, ou de réparer leurs indignités, ce moment qui permettra à Gabriel de te montrer enfin quel il fut, quel il sera toujours pour toi, viendra en dépit d'eux tous. — Ils ne doivent rien à cette petite fille; certes voilà une étrange morale! Songez, madame, que ce ne sont pas des mots que je veux; qu'une partie de ma pension t'attendra toujours; à ce prix, je te promets de me servir reste, et j'ai déjà ébréché ce quartier pour liquider et finir tous mes comptes avec M. de R.

. . . .

Chère et tendre amante, la vérité et l'ingénuité de ta passion toucheront toujours les honnêtes gens, et voilà ce que me vaut encore mon amante, de précieux amis... Oh! puissé-

je bientôt payer tous tes bienfaits! puissé-je te dire, et te prouver sans réserve tout mon amour!... Ma Sophie, n'es-tu pas comme moi? Il me semble qu'au temps de mon bonheur, j'ai oublié mille choses : il me semble que mes expressions n'étaient point assez tendres, ni mes caresses assez variées. Je crois que j'en inventerais maintenant mille nouvelles.... Ah! Sophie! as-tu jamais vu se refroidir mes fougueux désirs! as-tu jamais vu les yeux de Gabriel moins étincelants. et sa voix moins attendrie, et ses baisers moins brûlants?... Non, non, sans doute; mais je te connais, je te dois davantage chaque jour, et, chaque jour, je t'adore davantage. Oh mon épouse et mon bien! mon bonheur et ma vie! je te l'ai dit souvent, tu n'as jamais lu jusqu'au fond de mon cœur : tu ne sauras jamais ce que tu vaux : tu ne sais donc pas comme je t'aime! Chère amie, j'attends de toi une réponse décisive.

GABRIEL.

Madame, je ne veux point une lettre de quatre pages, et deux pages de nouvelles en supplément. Vos trois dernières lettres avaient cinq pages. Passe alors pour la sixième en nouvelles; mais ne me mande que les anecdotes que tu trouveras; car je sais les grands événements plus tôt que toi.

. . . .

Je n'ai point choisi la méthode suttonienne pour l'inoculation; je me suis abstenu au contraire de décider; je t'ai laissé le choix entre deux procédés différents, et je préfère même l'autre pour ma fille, en ce que tu n'auras pas sous ta main des artistes distingués, et que tout le monde ne sait pas inoculer comme Sutton. — Ni moi non plus, je ne vois pas trop clairement quelles vues portent les R. à te renvoyer à Pontarlier; mais je leur demanderais volontiers, à ta place, s'ils y répondraient de ta vie.

Tu donnes bien hardiment des baisers à un auteur anonyme...; mais, mon amour cher, je t'en promets autant que tu dormiras de secondes; vois comme tu es intéressée à bien dormir. Ma Sophie, je t'en conjure, soigne ta poitrine, et, sous quelque prétexte que ce soit, ne veille jamais; je t'en demande ta parole. Prends toujours du lait, et marche beaucoup.

Hais de tout ton cœur le bon ange : il est franc-maçon.

XXXIV

1er juillet 1779.

Que veux-tu que je te dise sur tes lamentations, jérémiades et complaintes? Apparemment que le bon ange n'aime pas les belles dames. Pour moi, qui ne suis qu'un gros tout laid, je lui ai demandé une lettre pour le 30 juin; elle était ici hier 30 juin, et ce n'est pas sa faute si je ne l'ai qu'aujourd'hui. Pour cette fois, et sans conséquence, je veux donc bien l'excuser, et te prie de lui pardonner, quoiqu'au fond il ne vaille pas grand'chose, et je le sais bien; mais il y en a de plus mauvais, et je le sais encore.

. . . .

Mon père n'est pas vieux; il n'est que de 1715, mais tout le monde dit qu'il n'a pas un jour de santé. Hélas! il est bien difficile de tourmenter les autres sans se tourmenter soi-même. Cet homme aurait pu et dû être heureux. Il jouissait

d'un nom connu, qu'il avait su rendre illustre, d'une grande fortune, d'un grand crédit. Il avait des enfants presque tous susceptibles d'aller au bien et peut-être au grand. Je n'en excepte pas la C. (1), dont l'esprit a une étendue et une sagacité peu communes, même chez les hommes les plus distingués par leurs talents, et qui avait, avec tout l'éclat de la plus brillante jeunesse, les yeux noirs les plus éloquents, la fraîcheur d'Hébé, cet air de noblesse que l'on ne trouve plus que dans les formes antiques, et une taille comme je n'en ai point vu depuis d'aussi belle; qui avait, dis-je, avec tout cela, cette souplesse, cette grâce, cette magie de séduction qui n'appartient qu'à ton sexe. Quelque dépravées que j'aie trouvé depuis son âme et sa raison, je persiste à croire qu'à dix-sept ou dix-huit ans, cette perversité était encore à une profondeur immense; et je ne doute point qu'un homme d'honneur et sensé, amoureux d'elle, n'eût pu contenir sa tête et redresser son cœur; car son imagination est bien l'unique théâtre de ses opinions, de ses sentiments et peut-être aussi de ses sensations; mais son impétuosité, sa mobilité, sa fécondité prodiguaient alors les ressources. Cette femme étonnante était susceptible de générosité par amour-propre, de sensibilité par illusion, de constance, de fidélité même par opiniâtreté. Tout cela fût devenu habitude; et l'habitude, même pour les génies les plus actifs, devient une chaîne bien difficile à briser. Mon frère, né avec beaucoup d'esprit et de gentillesse, était fait pour prendre à la cour, si une éducation détestable, une longue perte de temps, et l'inconcevable sottise d'enterrer son adolescence au *Saillant*, ne l'avaient rendu crapuleux. Son cœur était bon, sa tête peu forte (mais qui sait ce qu'elle eût été?), son caractère

(1) Madame de Cabris.

facile; on en pouvait tirer parti. La du S. (1) n'était, n'est et ne sera bonne qu'à faire des enfants. La religieuse avait certainement beaucoup de vigueur de tête, on l'a prise pour de la folie, parce que ses sens, qui n'étaient rien moins que faits pour meubler un couvent, l'ont exaltée. Je crois qu'un mari en eût fait une femme susceptible d'un grand rôle. Pour moi j'étais né avec le germe de tous les talents militaires, quelqu'esprit, beaucoup d'audace et une âme très-énergique; avec cela on trouve sa place. Qu'a fait mon père? Sa lésinerie d'abord, sa dureté enfin, ses préjugés après, son avarice et ses haines ensuite, nous ont tous défigurés, mutilés, perdus. Sa femme l'a adoré longtemps; elle l'eût aimé toujours, s'il eût voulu. Il était assez facile de la mener; il a prétendu la subjuguer, parce qu'il est impérieux, tyran, et qu'il la haïssait. On ne subjugue point les caractères forts et entiers, et les imaginations chaudes. Ma mère a couru à sa perte, et son mari l'a bientôt consommée. Mon oncle a l'âme et les vertus d'un héros. Il avait les plus grands projets pour sa famille, et la fortune a montré qu'elle les voulait seconder, puisqu'il a vécu, et qu'il est et sera très-riche. Mon père n'a pensé qu'à puiser, au jour le jour, dans sa bourse; qu'à l'entourer, l'obséder, le garrotter. Avec un esprit très-vaste, il n'a eu que des idées mesquines pour sa maison. Avec du crédit, il n'a rien fait pour elle. Avec de l'ordre, il l'a ruinée, sans tenir ni son état ni son rang; il s'est isolé au milieu des siens; il a tapissé de remords les avenues de son tombeau, et creusé celui de son nom. Je te jure, mon amie, que je le plains plus encore que je ne m'en plains. — Je conviens, ma chère amie, que l'exécution en effigie est une insolence difficile à digérer; mais je ne conviens pas que M. de Valdh...

(1) Madame du Saillant.

soit un si grand tueur que tu le supposes possible. Je ne crois point aux tueurs qui ont tort, et enfin on ne m'a point encore tué. Mais le vrai est que je ne ferai probablement jamais à ce polisson l'honneur de me couper la gorge avec lui. Il m'a fait abattre le cou; il ne faut que lui casser les bras. Mon père a un moyen très-certain et très-court de le faire terminer, lequel je ne t'ai j'amais dit, parce que nous n'avons pas encore été assez près du dénoûment pour m'en occuper. Le prince de Condé a été, je crois, son protecteur à Metz, et mon père a un très-grand crédit à l'hôtel de Condé. Tu ne doutes, je crois, pas plus que moi, que, sur un ordre du prince, ou seulement l'assurance de son désir, tout ne fût bientôt terminé. Au reste, je n'ai pensé et ne pense à cela que pour toi; car, pour moi, je me suis moqué, me moque et me moquerai d'eux; mais je crois que quand, escorté de mon père, ou peut-être tout seul, je dirais au prince de Condé : Votre Alt. S. sent bien que, malgré toute l'envie que j'ai de passer beaucoup à son protégé, je ne puis fermer les yeux sur un outrage de cette nature qu'autant que l'accommodement de madame de Mo. me sera, dans le public, l'apologie et le motif de mon indulgence; je crois, dis-je, que le prince trouverait que j'ai raison. Je t'avoue que je pense que ce grand personnage dont madame de R. parle à M. de Marv., pourrait être le gouverneur de la province, suscité par mon père. Le temps nous l'apprendra.

. . . .

Madame Sainte-Sophie ne t'a pas tout dit. Imagine-toi que ce petit démon (c'est ma fille dont je parle), en voyant mon homme, commença par l'examiner très-sérieusement avec deux grands yeux qui ne finissent pas ; qu'après cela elle se familiarisa avec lui de tout son cœur ; mais que, dans le temps qu'elle était sur ses genoux, ayant aperçu mademoiselle Thé-

rèse, sa sœur de lait, qui prenait une chaise, elle sauta à bas, courut à Thérèse, la souffleta, prit la chaise et la mit où elle voulut. La pauvre petite souffre-douleur laissa faire l'enfant gâté; mais lorsqu'elle l'eut vue se remettre sur l'homme qui la visitait, elle alla en prendre une autre. Autre saut, autre course, autres soufflets : puis mademoiselle Gabriel-Sophie prend les deux chaises, les traîne et les apporte à son monsieur. Cette idée m'a paru unique. Voilà de ces détails dont le bon ange ne me parlera pas, et qui sont délicieux pour un père et pour une mère. Du reste, elle était très-bien tenue, fort propre, fort grasse, et blanche comme un lis. On la fit déshabiller. La petite dévergondée fit sa toilette devant un homme. Elle n'a pas un bouton sur son corps, pas une tache de piqûre sur son linge; en un mot, elle se porte à merveille, et ses courses éternelles, sa vivacité excessive en font foi mieux que les serments de la nourrice. Ce petit lutin a étonné par sa pétulance un homme qui m'a beaucoup connu. Juge, c'est mon portrait vivant; dis-moi comment tout cela se fait? dis-moi aussi comment elle peut être jolie? Pour moi, malgré ce titre d'illégitimité, je commence à croire tout de bon que c'est ma fille, et je t'en remercie. — Tu as très-bien fait de relever avec vigueur le mot *aveuglement;* il faut être fou ou pis pour proposer à quelqu'un de transiger aveuglément sur l'honneur, la liberté et l'existence de soi, de son amant et de sa fille. Pour moi, quoique madame de R. ait fait à mes yeux ses preuves depuis longtemps, elle a encore le secret de m'étonner. Tu t'imagines bien que tu peux te dispenser de rien statuer pour moi, si je redeviens libre.

. . . .

J'ai très-bonne opinion de ta Sainte-S. L'amitié qu'elle a conçue pour toi, les circonstances et les suites de cette amitié, ce qu'on me dit d'elle, ce que tu m'en fais entendre, m'in-

téresse infiniment pour elle, et je lui voue un attachement sincère. — O ma Sophie ! que tu dis bien ! il n'est réalisé qu'à moitié, notre projet chéri !... Mais pourquoi à moitié? Avare que tu es ! pourquoi borner ainsi tes dons ? Ah ! mon ange ! crains-tu que les gages de ton amour n'altèrent ta beauté ? et quels charmes vaudront jamais les enfants d'une épouse chérie ? — Je ne vois d'autre inconvénient pour te faire avoir ta fille, que l'attente continuelle d'un accommodement qui ne vient jamais. Encore cette enfant pourrait-elle être une pensionnaire étrangère dans le même couvent que toi ; mais elle n'est pas encore sevrée : voyons clair à nos affaires, d'abord. As-tu déjà demandé à M. Lenoir la permission de la confier à l'hospitalière ? Elle ne retourne qu'en octobre dans sa maison : cela nous donne au moins quatre à cinq mois, et les choses peuvent bien changer d'ici-là. — Je ne sais pas si tu remarques que je t'ai envoyé huit ou neuf tresses de cheveux, pesant deux ou trois livres. Gardes-en un peu pour ta fille. J'ai encore une bague toute neuve. Quoi, ma Sophie ! tu deviens grise ! O mon amour bien cher ! tu me prouveras, je pense, à ma première réquisition, que tu n'as pas encore soixante ans. Je veux, ma chère mimi, une petite bourse de ce que tu voudras, mais sans or ni argent, pour porter sur mon cœur, tout plein de choses que j'ai à toi, et que je ne sais où mettre. Fais les cordons en cheveux, dans le genre de ma petite tresse. Remarque bien, ma fanfan, que tous les cheveux que je t'ai envoyés sont tombés. Vois quelle perte c'est pour moi, si tu fais jeter les tiens. Il faut, tout bonnement, les mettre dans un sac. Les perruquiers les tirent un à un, et les assemblent tous. — Qui est ce V., qui citait tant de gens de qualité offensés que ta fille portât ton nom ? serait-ce ce Vèse* ? Hélas ! je leur demande bien pardon qu'un Mir* ait encanaillé les R. Ces gens-là ne sentiront-ils donc jamais

qu'ils n'ont qu'un titre de noblesse, je veux dire, une fille qui les renonce du fond du cœur? — Je croyais que tu m'avais dit autrefois que les substitutions de la famille Mon* étaient aux garçons, et que les filles sans garçons partageaient. Explique-moi cela. Quoi qu'il en soit, je les tiens quittes de la part de ta fille, que d'ailleurs nous ne pouvons engager, pourvu qu'ils te traitent convenablement. Accorde tout pour l'abolition de l'arrêt, excepté ta dot, ton retour à P. et la personne de ta fille. Engage-toi à ne plus porter le nom, dont tu n'es pas infiniment curieuse, et que, dans aucun cas, tu ne porteras longtemps; à rester au couvent du vivant du marquis : on ne peut, après un accommodement, t'en disputer la sortie à sa mort. Rien pour ta fille, sa personne sauve; rien pour moi, moi libre. — J'approuve très-fort ta conduite avec le *rév. père*. Il faut beaucoup d'honnêteté, mais le tenir à la plus grande distance : cette vermine monastique ne cherche jamais à s'insinuer dans la confiance que pour en abuser, tromper, trahir, intriguer et se rendre nécessaire de tout côté. Peut-être les pensionnaires qui t'ont précédée l'ont gâté, et tu fais fort bien de le dégâter. Cependant ménage-le, ne fût-ce que pour avoir cette espèce de caution auprès de madame de R., qui aura besoin d'être attachée, si je redeviens libre. — Ma tendre Sophie! je ne puis pas m'empêcher de te dire, pour l'acquit de ma conscience et l'honneur de ma bonne foi, que tu es infiniment trop confiante, si tu n'es point jalouse de celle à qui la tresse que tu m'as faite est destinée, ou du moins si tu crois que ma passion pour elle a des bornes. Non, mon amie, je l'idolâtre : son temple est dans mon cœur; son trône est dans mon imagination; et tout elle, sans cesse dans ma pensée. Veillé-je? elle veille avec moi; elle me suit dans le sommeil; elle est l'objet de mes rêves, de mes vœux, de mes désirs, l'arbitre de ma destinée, de mes plaisirs, de

ma vie. Belle comme Vénus, tendre comme Psyché, mais, hélas! moins capable des émotions des sens que de celles de l'âme, je crois qu'elle partage, sinon mon ardeur, du moins ma passion. Je ne respire que parce que je le crois; je n'aspire qu'à en recevoir l'assurance et la preuve; en un mot, je vis pour elle, par elle... S'il n'y a pas là de quoi te rendre jalouse... à la bonne heure; mais je jure par toi-même, et par ma fille, et par l'honneur, que tels sont pour elle mes sentiments; qu'ils ne mourront qu'avec moi, et que je n'en échangerais pas la plus petite partie pour le trône du monde. Pardonne-moi, si tu me forces à déclarer si naïvement ce que je sens et ce que je projette; mais, sans rancune, ou rancune tenante, donne-moi, avec cette indiscrétion dont tu m'avertis si charitablement, ces baisers de colombe qui pompent mon âme et l'unissent à la tienne... Eh! ma Sophie! ne vois-tu donc pas que c'est parce que je te connais si indiscrète que je m'en rapporte à ta discrétion? *Addio, sposa adorata.*

XXXV

Le bon ange me manda, il y a quelques jours, qu'il avait eu la bonté de faire venir chez lui ma fille, pour s'assurer de son état. Il la trouva très-blanche, grasse et pas trop, pourvue de presque toutes ses dents, fort familière, et tellement qu'elle pissa dans son bureau, sans lui en demander la permission. Quelle dévergondée! Il ajoutait qu'il te laissait le plaisir de

me faire les détails; et tu ne m'en fais point! Est-ce que ta lettre serait antérieure? C'est ce que je ne puis plus vérifier, la sienne n'étant point ici. Mande-moi donc à cet égard ce que tu sais. Ah! mon amie, je vis dans cet enfant. Le bon ange ne me parle ni de sa figure, ni de son bavardage; mais, à coup sûr, elle est jolie, puisqu'elle est ta fille, et bavarde, puisqu'elle est la mienne. — Notre ami me mandait hier qu'il était d'avis que je persévérasse, quoiqu'il n'eût pas été de celui de m'envoyer cette lettre : qu'au reste je pouvais et devais croire que mes intérêts n'étaient pas négligés d'un autre côté, et qu'une ville attaquée par deux issues avait bien de la peine à ne pas se rendre. Ce qu'il y a de certain, c'est que je ne compte que sur M. Lenoir et sur lui, et que je m'applaudirai, dans tous les temps, de ne devoir qu'à eux.

. . . .

Oh! oui, ma mimi, Gabriel-Sophie est à moi, et de plus, le fruit du plus tendre amour. J'en suis plus sûr que de mon existence, et cette certitude est le soutien de ma vie. Chère enfant! que je serais malheureux sans cela! en vérité, je suis trop agité, trop ballotté par le sort et ma santé. Dis-moi donc ce que j'éprouverais de pis, si j'étais vieux et infirme. Peut-être serais-je imbécile et dévot, ce qui ne laisserait pas que de me distraire et de m'occuper. Au lieu de cela, j'ai une imagination qui me consume, une âme qui use son enveloppe, un cœur uniquement plein d'amour, et d'un amour tellement malheureux, que ce sentiment, si consolant et si doux, lorsqu'il n'est pas tout à fait sans espoir, nous a offert une infinité de ronces et d'épines. Eh! qui sait si le groupe aigu et douloureux que je m'efforce de percer ne cache pas un précipice, où je me hâte, sans le savoir, de m'engloutir? Quelqu'un me conseillait, il n'y a pas longtemps, d'*essayer* de la dévotion. La proposition te paraîtra bizarre. Je répondis sim-

plement : je n'ai point de crimes à expier. Pourquoi rechercherais-je l'ennui des pratiques religieuses, et favoriserais-je cette absurde et dangereuse opinion qu'elles raccommodent tout. Je n'ai qu'un plaisir, qu'un intérêt, qu'une passion juste, honnête, sacrée, immortelle ; le joug religieux serait pour moi sans profit ; et, en vérité, ce n'est pas la peine de se mentir à soi-même pour rien. J'espère, ma Sophie, que tu ne seras jamais dévote tant que tu seras fidèle et constante, parce qu'avec autant d'esprit que tu en as, tu ne saurais être dévote que par commodité, pour sanctifier tes infidélités, et te purger de tes crimes. Jusque-là si pure, si chaste, si passionnée, qu'as-tu besoin de t'étourdir par des superstitions ? Pourquoi te faire un être fantastique pour en obtenir un pardon de fautes que tu n'as pas commises ? Pourquoi te ranger sous l'obéissance de pieux réconciliateurs, pour parvenir à une réconciliation dont tu ne sens ni le besoin ni le désir.

GABRIEL.

Souviens-toi que ta lettre m'a paru beaucoup trop courte et trop hâtée. — Je ne conçois pas ce que tu pourrais me dire relativement au bon ange, et que tu ne me dis pas. Rien de ce qui me fait plaisir ne l'ennuie, et le *beaucoup de choses* m'aurait fait grand bien.

Adieu, ma bien-aimée. Demande mes cheveux au bon ange, et bats-le, s'il les a jetés au feu, d'autant qu'il porte perruque, quoique jeune. Il t'en doit six tresses, dont une énorme que j'envoie. *Dam mi un bacio infiammato che non mai finisca.*

XXXVI

30 juillet 1779.

Que tu es heureuse que ce bon ange ne soit pas de ton sexe ! quel rival il serait pour toi ! Je lui demandai hier ta lettre ; il me l'envoie aujourd'hui (*pour le 1er août*), cette charmante lettre, si triste, si tendre, si courte, mais si charmante et si digne de l'*incomparable Sophie* ; c'est ainsi qu'il te nomme. Ah ! oui, tu l'es, tu l'es en amour, en générosité, en vertus ; si d'autres en sont capables, toi seule as subi des épreuves qui te placent à une distance infinie de celles qui ne font que sentir le courage d'y résister.

. . . .

Je sais que M. Lenoir me croyait un diable ; on le lui a tant dit ! il n'en croit plus rien : assurément nous en avons la preuve. Je suis prodigieusement impatient dans les petites contrariétés, et fort maître de moi dans les grandes. J'aime à te voir me rendre cette justice, parce que ma conscience confirme ton témoignage. Je ne crois pas avoir frappé deux fois dans ma vie à tort, et en général j'ai trop de respect pour moi-même, et pour la qualité d'homme, pour être battant. La vivacité de mon élocution me fait croire emporté à ceux qui ne me connaissent pas. Je le suis beaucoup à l'intérieur ; mais, comme tu dis, moi seul en souffre. Le vrai est que madame de Mir... et compagnie ont trouvé qu'il était fort commode de me donner cette réputation, et il faut qu'ils y

aient étrangement réussi, pour qu'on ait pu me soupçonner de te battre..... Te battre, bon Dieu ! toi dont un regard me brûle et m'attendrit ! toi qui ne me donnes jamais un baiser sans me plonger dans tous les délires de l'amour ! toi dont une larme déchire mon cœur !..... Te battre ! mais comment peut-on croire qu'un homme qui n'est ni sans bravoure, ni sans générosité, batte une femme ! Cet attentat du sexe fort sur le sexe faible m'a toujours inspiré la colère la plus profonde. Je n'ai jamais vu insulter une femme, même inconnue, sans la défendre ou la venger. Cependant madame de Mir... a reçu un soufflet de moi ; tu sais le pourquoi ; il me fallait ou la chasser de chez moi ou me mettre dans mon tort à mon tour ; et mon premier mouvement, qui n'est jamais méchant, me porta à ceci plutôt qu'à un éclat ignominieux et irréparable. Cette femme m'a dit une fois : Je sais bien que vous finirez par me faire enfermer..... Non, lui répondis-je d'un ton calme, je vous tuerais plutôt..... Je ne doute pas qu'elle n'ait trouvé ce mot atroce ; pour moi je le soutiens honnête et naturel. Je savais bien que l'on avait dit *que je te battais ;* mais je ne me doutais pas que l'on prétendît que *nous nous battions ;* ah ! oui, nous nous battions ; et fort souvent, et de toutes nos forces.

Tu te défends bien sérieusement sur les lettres, et beaucoup plus sérieusement que je ne t'avais attaquée. Tu dois convenir qu'autrefois les courtes lettres étaient ton péché mignon ; je sais et me souviens avec reconnaissance que tu t'en es corrigée ; mais cependant, depuis ta conversion, j'en ai fréquemment reçu de deux pages et demie, trois, trois et demie, et tout cela est trop court, beaucoup trop court pour mon cœur. Quoique le bon ange nous serve avec toute la complaisance possible aujourd'hui, il est certain que nous nous écrivons trop rarement pour nous écrire des billets ; et

tu compteras comme tu voudras, mais je t'adresse dix fois autant que tu m'envoies ; cependant je suis aveugle. Tu as eu dans ta vie des lettres de moi de neuf ou dix pages, tellement minutées, que quarante des tiennes ne tiendraient pas ce qu'il y a dedans ; quand as-tu fait paroli ?

. . . .

Il faut bien que j'en fasse maintenant, des remèdes, malgré toute ma belle répugnance. Je me vois forcé de rafraîchir cette poitrine qui me fait sentir autant de chaleur que si je n'étais pas le plus flegmatique des hommes. Mais le malheur est que mon diable d'estomac ne veut point s'accoutumer aux émulsions. C'est une chose embarrassante que d'avoir affaire à ces deux ennemis. Ton amoureux, M. Dorat, a fait une épître à son estomac ; car il est sujet à se distinguer par ses titres, ce cher homme : et il a raison de le quereller ; car c'est un importun compagnon quand il sert mal ; mais il faut se résoudre à ces petites tribulations, quand on veut absolument avoir cinq maîtresses. Hélas ! je n'en ai et n'en aurai qu'une, et *je ne l'ai* même pas. C'est donc bien gratuitement et bien injustement que je subis le sort du petit-maître Dorat ; et cependant je ne chante point mes malheurs ; je n'adresse point la liste de mes indigestions à tout l'univers ; mais les grands hommes savent, au moyen des graveurs, intéresser tout l'univers même à leur chaise percée.

. . . .

Adieu, mon tendre et unique amour, adieu celle qu'entre toutes les femmes j'adore et révère. Ne me fais plus de mauvaises querelles, et crois que lorsque je t'ai attristée de quelque chose, ce n'est jamais humeur, mais chagrin. Quoi que ce soit qui m'ombrage, et quelque futile que te paraisse cet objet, parce que tu le vois de près, entre dans beaucoup de détails ; c'est le moyen de soulager mon cœur à l'instant,

parce que j'ai toute confiance dans ta tendresse et ton honnêteté. Adieu, mon épouse et ma vie; je suce tes lèvres de roses, et te donne mon âme, mais seulement pour la tienne.

GABRIEL.

J'avais signé mon nom de famille par mégarde; mais je ne veux porter que celui de ton époux.

D. P. n'a point du tout insisté pour que j'écrivisse à madame de Mir...

D. P. m'a paru amoureux de toi; mais il dit que tu es une indiscrète d'aller publiant tes faveurs, et que tu ne devais pas me dire que tu lui avais écrit. Il m'a reproché assez vivement d'avoir perdu une si excellente femme. Je lui ai répondu que tu étais la seule en droit et en état de m'absoudre et de me condamner. Il sera bon que tu t'expliques avec lui sur cela; mais ne lui écris rien que nous ne l'ayons consulté nsemble, et pour cause : je crois ta mère plus de sa connaissance que nous ne pensons, au moins par mon père. Cependant regarde-le à tout jamais comme incapable d'abuser de tes lettres, et en général de tout ce qui serait le moins du monde malhonnête.

Il n'a point écrit à madame de Vence, parce qu'elle est absolument brouillée avec madame de Mir... Je le crois; cela est plus que naturel.

L'histoire de mes cheveux paraît devenir singulière. Le bon ange me dit aujourd'hui qu'il est sûr d'avoir reçu les huit tresses, de les avoir envoyées, et que c'est là ce qui l'inquiète, dès que tu ne les as pas reçues, parce qu'il ignore s'il n'y a pas joint quelques lettres ou billets. Vois à éclaircir si tout t'est remis fidèlement et sois très-ferme sur cela. Tu peux l'être *en toute sûreté*. — Je te dis de tâcher d'avoir ton

hospitalité; m'entends-tu? Cela ne t'engage à rien, et nous donne des moyens de dépayser la petite. — L'intérêt, l'AMITIÉ de MADEMOISELLE D. doivent être de belles choses! et les grands mots en sont assurément; que ne disais-tu aussi *ses bontés?* — Ma santé serait bonne, si tu me laissais dormir; mais tu me brûles encore plus, s'il est possible, de loin que de près; parce qu'alors tu éteins de temps à autre le feu, et qu'ici tu ne fais que le souffler. — Vous êtes plaisantes, vous autres femmes! Vous nous dites toutes : *Je veux bien que vous soyez jaloux, c'est une marque d'amour; mais ne le soyez que quand vous avez sujet de l'être....* Or, à votre avis, nous n'avons jamais sujet de l'être; donc, etc., etc. Adieu, SOTTE MARIE-THÉRÈSE.

Sophie-Gabriel, veux-tu *un bacio di colomba?*

Je voulais joindre ici la copie d'une lettre forte et chaleureuse que je viens d'écrire à Dupont; mais, mon amie, voici la trente-troisième page que j'écris depuis hier matin, et je n'ai pas voulu manquer de t'envoyer *le pouvoir de l'harmonie,* qui n'est pas sans quelque mérite.

J'ai dit naïvement à D. P. que mon projet était d'être très-sage, deux occasions exceptées, l'une desquelles était purement de la faute de mon père, qui pouvait aussi parer l'autre, c'est-à-dire que l'auteur de l'exécution en effigie devait mourir sous le bâton, ou toi avoir le plus favorable arrangement; et que si l'on voulait que je me tinsse en repos, il fallait que l'on t'y laissât au couvent. Il a topé.

XXXVII

16 juillet 1779.

Le bon ange me fit passer hier ta lettre, chère et tendre amie; ta lettre tout aimable comme toi, et qui n'a à la vérité que six pages à lignes bien ouvertes; mais enfin ce n'est plus quatre, et si c'est peu pour moi, c'est tout au moins beaucoup pour ce pauvre ange que j'écrase d'écritures, qui prend sur ses nuits pour me répondre et expédier mes affaires, et qui joint à tout l'enchantement de l'amitié tous les procédés de la bienfaisance. Il me sert continuellement, et toujours avec les mêmes attentions et le même zèle; mais je doute que ceux sur qui j'ai bien plus de droits, le secondent avec autant de zèle et de bonne foi : aussi ce bon et sage ami me ménage-t-il d'autres ressources. Il me demande la patience d'un *saint*. Je ne suis ni ne veux être un *saint;* car, comme je le lui dis, c'est un sot métier; mais j'ai la patience du courage, et c'est quelque chose. Je commence d'ailleurs à voir assez clair à mes affaires pour sentir que, quand je serais sujet à ce défaut, ce ne serait pas le moment de se décourager.

. . . .

Je ne puis encore te parler de l'inoculation; car le bon ange ne m'en a pas dit un mot; cependant cela me presse et m'inquiète. Parle-lui-en, et prie-le d'arranger que la nourrice puisse être avec elle; cela est juste et sage; mais cela sera cher. Crois-tu que madame de R.. paiera cela? — Dupont ne

m'a point vu faire de coups de tête; mais c'est un ton de philosophe que de parler de ma tête; et ce ton lui plaît. — Moi je le conçois très-bien que je n'aie point pensé à écrire à M. de Mari.. 1° C'était si à contre-cœur que j'écrivais, que certainement je n'étais pas empressé de deviner; 2° M. de Mari. a eu la dureté, sur ma première lettre écrite d'ici, d'obtenir un ordre pour que je n'écrivisse pas. Crois-tu que ce procédé me dictât des avances envers lui? — Je te renvoie la lettre de D. P.; elle est honnête, et il y a longtemps que je sais que le beau sexe adoucit son style et son austérité. Mon amie, la justification que tu daignes faire de moi, au sujet de ce prétendu précipice où je t'ai *immolée;* car les grands mots ne coûtent rien pour arrondir une période; cette justification, dis-je, est charmante, et je voudrais que tu l'eusses écrite, avec cette naïveté, au philosophe Dupont. Je me rappelle une phrase plus touchante que tu m'écrivais un jour à ce sujet: *Un homme nous donne un magnifique palais; s'en prendra-t-on à lui, si l'on y est tué du tonnerre?* Il est certain, mon adorable amie, qu'il est fort injuste de censurer notre conduite respective, quand on ne peut pas apprécier notre passion, car celui qui ne sait point quel maître et quelle excuse est l'amour, ne peut juger aucune de nos démarches, aucun de nos sentiments, aucune de nos pensées; nous parlons une autre langue, nous habitons un autre univers. O amie, amie de mon cœur! combien il est vrai que leurs brillants hochets ne leur donneront jamais la moindre partie de notre bonheur! Esprit, philosophie, succès, gloire, renommée, qu'êtes-vous auprès d'un baiser de Sophie? qu'êtes-vous auprès d'un de ses regards? Et que me sont la postérité, la rumeur publique, la fortune et le temps, quand je ils dans ses yeux son amour, et que ses mélodieux accents enchantent mon âme enivrée de délices? O jouissance! jouissance!... que de vies je donnerais

pour toi ! Mais ce qui te précède, et surtout ce qui te suit, cette douce langueur, ce tendre épanchement de deux cœurs qui se pénètrent, cette inaltérable confiance, cette union des âmes qui seule produit et prolonge la volupté !... oh ! c'est là le bonheur, c'est là le bonheur suprême, et c'est là ce que je retrouverai toujours auprès de Sophie !

. . . .

Eh bien ! si tu n'aimes pas que j'écrive 33 pages en cet instant, aime-moi donc bien peu ; car. depuis cinq jours, je n'ai pas quitté la plume que bien avant dans la nuit. Mes yeux et ma poitrine n'y suffisent pas trop; mais patience. — Moi, j'aurais *porté ton deuil en Suisse !...* J'aurais cru que Sophie ne me soupçonnait pas de pouvoir le porter nulle part. — Oui, madame, oui, *Maria Angela* est un très-joli nom ; et quand j'étais jaloux de quelqu'un (ce qui ne m'arrivait pas bien souvent, car j'étais fort tiède), elle lui disait des injures, ou le souffletait, ou me proposait gravement, en brave Italienne, de le poignarder. Moi, pauvre Français, je la poignardais de mon mieux pour prix de cet amour un peu corse, mais cela ne me touchait pas infiniment; et cela m'aurait effrayé, si par nature je pouvais l'être ainsi. Je ne te la donne pas pour modèle, et il faut bien que je m'en abstienne; car si tu poignardais tous ceux dont je suis jaloux, nous ne serions bientôt plus que nous deux sur la terre. — Je te renvoie la lettre de D. P. ; garde-la, aussi bien que tout ce que l'on t'écrit d'essentiel sur toi ou sur moi, et alors conserve une copie de tes réponses. — Songe à écrire tout de suite à M. L. N., dès que c'est l'avis du bon ange, ce que tu veux pour ta fille. Subordonne, comme de raison et de droit, ta lettre à celui-ci ; et fais-le une fois parler clair sur l'article de l'inoculation, que je lui ai proposé, comme un sot, de faire faire à Paris, tandis que cela est défendu, et sur la possibilité

ou impossibilité de te donner ta fille à G. Si tu la mettais à Saint-M., il faudrait écrire à M. de Monbourg, grand-vicaire du diocèse de Sens, et M. L. N., qui le connaît, ne dédaignerait peut-être pas de lui en parler. Si tu ne la veux pas là, vois donc où tu veux la mettre ; car je ne la veux pas, passé le mois de janvier, à la Barre. Je ne l'y veux pas, dis-je, pour mille et mille raisons. Je ne sais du tout point si D. P. voudrait l'emmener à G., et je ne le crois pas. Cette démarche serait beaucoup trop publique et remarquée. Tu as mal réfléchi à cet égard. Mademoiselle Diot et la nourrice seraient tout ce qu'il te faudrait pour ce petit voyage, lequel se ferait en deux jours par le coche d'eau ; mais, encore une fois, je ne m'en flatte pas.

Il faut finir, ma tendre amie; il faut finir, car je tue le bon ange, et je me tue. Or, tu ne laisses qu'à toi le droit de me tuer. Ah ! mauvaise ! cela t'est fort aisé, et tout aussi aisé de me rendre la vie. Je ne connais point de Thessalienne plus habile dans cette sorte de métamorphose. Adieu, chère fanfan; adieu, la bien-aimée de Gabriel. Chaque jour tu m'enchaînes par de nouveaux liens de reconnaissance et d'amour. Ah ! il y a longtemps que j'en suis tellement chargé, que je ne puis plus t'échapper. Mais augmente ce doux fardeau ; augmente cette inacquittable dette, et crois qu'il m'est doux d'avouer que je suis dans l'impuissance de la payer. Adieu, mon épouse et mon amante..... Tu me fais une mauvaise querelle, et tu le sais bien. — Jamais tu ne reçus un seul baiser de l'avide, de l'insatiable Gabriel; et tu ne crois pas que deux ans de veuvage, d'un cruel veuvage, l'aient rendu moins tendre et moins ardent. Dis-moi si ta fille a déjà bien de l'esprit.

XXXVIII

29 août 1779.

Je la reçus hier au soir ta lettre que j'ai mangée de caresses, jusqu'à t'en rendre jalouse. Ce n'est pas que je n'y trouve beaucoup à redire à cette lettre, chère amante! car, pourquoi en consacrer une grande partie à m'y copier des lettres qui, tu le sens bien, ont nécessairement passé dans les mains du bon ange et dans les miennes ? Le bel-esprit Dupont, et même le bel-esprit *toi*, quand tu n'écris point à *moi*, ne m'intéressent du tout point assez, pour que j'aime mieux lire leur rhétorique que ta simple et naïve tendresse, dont la certitude fait mon bonheur, mais dont l'impression réitérée m'est plus précieuse que tout le reste, ta présence exceptée. Quand je t'envoie des copies de lettres et de réponses, c'est que tu ne peux les avoir que par moi, et que je te veux en tout, et dans tous les temps, pour mon guide, mon témoin et mon juge; mais ce qui de toi me revient ou me reviendra toujours, pourvu que tu l'enjoignes une fois pour toutes à D. P., ne peut pas me remplacer les assurances de ton amour... Voilà sans doute un singulier début pour une lettre qui devrait être toute consacrée aux plus tendres remercîments; mais je te les ai déjà faits. En recevant la réponse de D. P. à tes éloquentes et généreuses lettres, tu as reçu aussi quatre marges de moi, griffonnées bien menues, où je me livrai, dans le premier moment de mon émotion et de mon amour, à tous

les sentiments que tu m'inspires sans cesse, mais que l'admiration de mes amis exaltait en ce moment. Le bon ange aura ri de ma niche; tu m'en vengeras en lui en faisant une nouvelle, c'est-à-dire en répondant à ce fragment de lettre : ainsi, tu vois qu'en toute conscience, je puis bien te gronder; car je t'ai remerciée et caressée auparavant, et tu n'es pas embarrassée de l'être après, ni même pendant mon sermon; car, comme tu me le disais fort bien un jour, tu en es quitte pour me fermer la bouche par un baiser, que tu prolonges jusqu'à ce que l'envie et la force de parler me passent..... Et voilà comme les vengeances de Sophie sont implacables et redoutables!..... Mais tu sais bien que j'ai l'humeur au moins aussi vindicative que toi. Tu n'en seras donc pas si légèrement absoute de ton crime, et voici une pénitence que je t'impose. Il y a longtemps, ma coupable amie, que je vois avec frayeur et regrets que tu vises à l'impénitence finale. Mauvaise petite mondaine! le démon de l'amour t'obsède, et tu sembles avoir fait un pacte avec lui. Résolu de faire ton salut à tout prix, et de te faire rentrer dans les voies du salut pour rentrer moi-même en grâce auprès de ta très-chère, et très-honorée, et très-pieuse mère, j'ai consulté divers casuistes; j'ai feuilleté les Conciles et les Pères; j'ai recherché quels étaient les plus puissants exorcismes; et j'en ai fait un recueil religieux, saint, salutaire, dont j'espère ta conversion. Le bon ange, ému des mêmes sentiments que moi, touché de mon zèle, désireux lui-même de contribuer à la conquête d'une si belle âme à Dieu, s'est chargé de te faire passer cette espèce de rituel; et, comme il se trouve épais et volumineux, je crois que tu peux l'attendre incessamment par le carrosse ou la messagerie; car le paquet est bien gros pour la poste. Lis, chaque matin, et même chaque soir, une de ces antiennes; médite-la, pénètre-t'en, et je ne désespère pas de

toi. Tu verras que son titre est : *Heures de Sophie.* Ce t'est un témoignage bien évident, un monument durable de la sainteté de mes intentions, de la pureté de mes vœux qui tendent tous à ton bonheur éternel que je te souhaite au nom de l'amour..... Voilà, ma bonne amie, la pénitence et la capucinade que je te préparais. J'avais bien pensé à y joindre une petite discipline ; mais le relieur a oublié de l'attacher, et je te l'envoie à part, pour réparer sa négligence, et seconder avec ferveur mes pieux projets. — Je n'ai plus rien à te dire sur le beau projet que tu avais conçu : il est vraiment noble et digne de ton âme ; mais c'est loin de jouer jeu sûr. Je t'ai dit au long toutes mes raisons, et je n'ai point balancé à être de l'avis de D. P., d'autant que c'était celui du bon ange (*adresser à une femme vulgaire une pareille lettre*), qui n'en a pas moins senti toute la dignité et la délicatesse de ta démarche. O ma Sophie ! tu étonnes les autres, mais tu n'étonneras plus ton Gabriel, ton époux..... Il te connaît trop bien ! Écris seulement à D. P., pour le presser d'attaquer directement madame de Mir... Ses délais à cet égard me sont nuisibles, et ne peuvent jamais m'être bons à rien. Si on la laisse se rengourdir dans l'égoïsme qui lui est naturel, on la remuera difficilement par une seconde secousse. Je sais bien qu'au bout de tout je puis sortir sans elle ; mais, outre ces longueurs, ce parti a aussi ses dangers. Je ne reverrai plus D. P. qu'à la fin de septembre. Harcèle-le jusque-là ; les importunités des femmes sont aimables ; celles de notre sexe donnent de l'aigreur, et s'en ressentent quelquefois. D'ailleurs, c'est du moins le faire souvenir de pousser mon père ; et il est à même.

J'insiste pour que l'on sache dans le public que tu es mère ; ton silence peut faire un très-fâcheux incident dans le procès de ta fille. Ne cabre pas cependant madame de R. que tu ne

saches si tu l'auras. Ce serait cependant une bizarre raison pour te la refuser, que d'alléguer que tu es notoirement sa mère. — Il me semble que mademoiselle de la R. se connaît peu en amour. Comment demande-t-on à deux gens, qui prétendent avoir une passion l'un pour l'autre, ce que l'un des deux ferait si l'autre se noyait devant lui? Le doute, en pareil cas, est plus outrageant pour celle qui l'a conçu, que pour celle à qui on l'adresse. — Tu me parles si souvent de *dévotion* depuis quelque temps, que je crois que tu as réellement conjuré avec le bon ange pour me rendre un *saint.* Tu vas en juger par ma profession de foi, que tu m'as déjà demandée deux fois, et que je n'ai jamais eu le temps de te faire, parce que toutes ces discussions, immenses à faire, difficiles à résumer, n'apprennent, après tout, qu'un gros rien, si l'on veut être de bonne foi. Un ancien philosophe, interrogé par un roi sur l'essence de la divinité, demanda du temps pour y répondre. Le délai expiré, il en demanda un autre. Enfin pressé de s'expliquer, Simonide dit à Hiéron : *Plus j'examine cette matière et plus je la trouve au-dessus de mon intelligence.....* Je crois que Simonide a bien dit. — Veux-tu de grands et de beaux mots? Racine te dira en parlant de Dieu : *L'éternel est son nom, le monde est son ouvrage.* — Et voilà un admirable vers, mais une mauvaise définition. Veux-tu quelque chose de plus grand et de moins vague? lis cette inscription que Plutarque dit avoir été gravée sur le temple de Saïs : *Je suis tout ce qui a été, qui est, et ce qui sera; et nul d'entre les mortels n'a encore levé mon voile...* En effet, on ne peut faire un aveu plus sublime d'une invincible ignorance. Je t'entends bien d'ici, toi qui marches pas à pas, et ne crois point sur parole. Il faudrait, dis-tu, sans doute, prouver qu'il y a un Dieu, avant d'expliquer ce que c'est que Dieu. Peut-être l'un n'est-il guère plus facile que l'autre; car te

démontrer l'existence de Dieu, en faisant attention à la nature de l'être infiniment parfait et à ses attributs, c'est-à-dire par une démonstration directe, par des raisonnements tirés de la nature même du sujet, c'est supposer l'idée de l'infini qui est inconcevable; c'est mettre en fait ce qui est en question, et ces sortes de preuves sont tout au moins insuffisantes. — Démontrer l'existence de Dieu par celle du monde et de l'univers, c'est-à-dire indirectement, c'est une tâche bien difficile; car les lois simples qui dérivent de la forme imprimée à la matière nécessitent bien un premier mouvement : mais ce premier mouvement sera-t-il Dieu? Il faut convenir que cette première cause est très-inconnue, très-obscure, et par conséquent de nulle application, de nulle utilité dans les choses humaines. Nous ne connaissons point de cause générale, si l'on entend ce que l'on doit rigoureusement entendre par ces mots, à savoir, *une loi qui s'observe dans tous les phénomènes*. La cosmologie, ou la science du monde ou de l'univers, en tant qu'un être composé, est jusqu'ici une science trop bornée, trop dépourvue de faits et de principes, pour embrasser la nature sous un seul point de vue. (Ce mot de *nature* demanderait une dissertation.) Eh! que valent les démonstrations tirées des lois générales de l'univers, aussi longtemps qu'elles seront si incomplétement connues? Cependant les preuves sensibles valent cent fois mieux en ce genre que les discussions métaphysiques, où tout est sujet à dispute, où l'on s'abîme sans s'entendre; et si, ce que je ne crois pas, l'existence de Dieu est un jour irrécusablement prouvée, ce sera sans doute par les phénomènes généraux. Les expliquerons-nous jamais? J'ose dire que non. Nous ne connaissons, nous ne connaîtrons que des phénomènes particuliers. — Si l'on ne sait pas évidemment qu'il y a un Dieu, juge des efforts de ceux qui prétendent connaître sa nature.

Les anciens supposaient la matière éternelle, parce qu'il est évident que, puisque quelque chose existe, quelque chose a toujours existé. La matière et la forme, principes simples et généraux de toutes les choses, composaient, selon eux, certaines natures simples qu'ils nommaient *éléments*, des différentes combinaisons desquelles toutes les choses naturelles étaient formées. De là à faire de la nature, du grand Tout, **Dieu**, il n'y a pas loin assurément; et c'est, à mon avis, ce qui est au moins aussi raisonnable que le reste.

L'argument du consentement unanime des nations, en faveur de l'existence d'un Dieu, dont on parle tant, ne prouve rien, mais rien du tout; car 1° ce consentement unanime n'est pas prouvé, et c'est une question de fait parfaitement insoluble; 2° il faut peser et non pas compter les suffrages dans une matière qui exige tous les efforts de l'esprit humain. Eh ! qui le pourra jamais ? 3° on sait comment la superstition s'est introduite chez la plupart des hommes; et il est plus qu'évident et unanimement convenu que tous les cultes sont de fabrication humaine, car toutes les nations n'exceptent que leur croyance particulière.

Mais enfin que penses-tu, me dira peut-être Sophie? Y a-t-il un Dieu ? n'y en a-t-il pas? Se mêle-t-il des affaires de ce monde? ne s'en mêle-t-il pas? Ici, je te répondrai naïvement ce que je t'ai répondu et ce que je te répondrai bien souvent : *Je n'en sais rien :* ce sont quatre grands mots; crois-moi. Je n'en sais rien, et peu m'importe, parce que je suis assuré qu'il m'est impossible d'en savoir plus que j'en sais, et que ma bonne foi, mes sentiments, mes intentions, ne sauraient déplaire à l'être infiniment juste, s'il en est un. Je ne sais ni s'il existe, ni comment il existe; mais je sais que le bien moral, utile, et même nécessaire à l'homme, indispensable à l'organisation et au maintien de la société, est

obligatoire pour tout être raisonnable, et même assez fréquemment inspiré à tout être sensible par son institution, dont il faut bien se garder de négliger les inspirations. Je sais que, s'il est un Dieu, l'homme juste et bon lui sera agréable. Je sais que, s'il n'en est pas, l'homme juste et bon sera souvent le plus heureux et le moins agité, et qu'alors même qu'il sera persécuté et malheureux, le témoignage de sa conscience adoucira ses maux que des remords envenimeraient, comme ils empoisonnent sans doute la prétendue félicité des méchants. Je sais que j'en serai mieux avec moi-même, et plus aimé de mon amante, quand j'aurai été vertueux : cela me suffit pour idolâtrer la vertu ; et ces sentiments droits et simples, ces opinions estimables et salutaires ne peuvent jamais faire de mal, ni à moi, ni aux autres..... Ne va pas croire que cette longue morale soit une antienne de ton gros rituel. Non, il est plus gai ; mais je te la devais une fois, et sûrement je n'y reviendrai de ma vie, que je ne radote ; car j'ai tout dit.

. . . .

Souviens-toi que je n'entends à aucune composition pour ton sommeil. Je ne veux pas, sous quelque prétexte que ce soit, que tu travailles la nuit. En tout repose-toi, je t'en supplie, et songe que tu n'auras pas toujours vingt ans.

Sûrement le silence de M. Bouch... calomnie ta fille. Elle a de l'esprit plus que les quarante académiciens de Paris, qui, disait Piron, *en ont comme quatre ;* elle sait déjà toutes les langues, et a beaucoup de talents, mais elle a la malice ou la modestie de les cacher. Patience : tu juges bien que F... va me dire très-exactement si elle me ressemble.

Je ne sais pas ce que diable tu me rabâches avec tes bandes ; quelquefois le bon ange me les envoie, et je les garde sans scrupule pour les baiser ; d'autres fois, comme ces deux der-

nières, il ne me les envoie pas, et je m'en console. En général je sais combien les *bandes* et toutes leurs propriétés intéressent le beau sexe; pour moi, je n'en suis guère tourmenté... Adieu, belle amie; il fallait bien que je finisse par des polissonneries cette lettre où je t'ai fait deux sermons : ma gravité m'eût étouffé. Je finis plus tôt que je ne comptais, parce que D. P. et mon estomac m'ont arriéré, celui-ci en me prenant une heure, celui-là, qui n'est pas en très-bon ordre, grâces aux pêches et aux melons, en me rendant impossible, par les chaleurs qu'il fait, d'écrire la première heure après mon dîner. Il faut d'ailleurs que j'écrive encore un mot au bon ange, quoique je lui aie écrit une longue lettre ce matin, et je veux que ceci parte demain bon matin, afin que notre bon ami ait le temps de le lire et de l'expédier mardi, le tout pour t'annoncer mon rituel, que tu baiseras comme une relique; entends-tu? Une diable de brune, qui n'est ni ne sera ma maîtresse, me l'a fait emprunter, et je n'ai pu refuser. Le bon ange prétend *qu'il reconnaît là ma galanterie pour le beau sexe;* ainsi, pour ma consolation, je suis persiflé.

Adieu, mon cher et tendre amour. Ne me copie plus des lettres dans les tiennes; envoie-moi celles de D. P. seulement, et ordonne-lui de montrer tout au bon ange et à Gabriel, et ne vole plus ton époux, ton tendre époux, qui t'adore de toutes les forces de son âme, et ne connaît de bonheur que dans l'amour, ses projets, ses espérances, ses dons, ses faveurs, sa fidélité, sa constance.

XXXIX

9 septembre 1779.

Oui, en vérité, tu l'entends bien, et voilà une belle *complaisance* qui me vaut un *supplément* de deux pages et demie bien petites, bien courtes, écrites bien large... Et à quoi un supplément, je te prie? Il y a dix-neuf jours que je n'ai eu de lettres de toi; c'est donc une lettre qu'il me fallait, et non un supplément. Et ce M. l'ange que tu prétends que nous occupons, nous la donne belle, de substituer des billets à des lettres; en vérité il n'y a dans tout ceci que nous *d'attrapés*, et tu comptes fort mal. Ce n'était pas la peine de me faire attendre quatorze jours, du 25 août au 7 septembre, un petit billet assez doux, mais qui ne vaut rien du tout pour un amant affamé. Je le crois bien, que tu es contente, toi qui venais de recevoir une longue lettre de Gabriel; c'est alors que les cadres étaient un supplément; mais moi, je prends ta lettre pour rien du tout; elle me donne la soif de Tantale, et voilà tout ce que j'y gagne. Si ce monsieur avait tant de plaisir à relire nos lettres, il nous en ferait écrire davantage; mais c'est de l'eau bénite de cour dont il t'asperge; et tu deviens, ce me semble, facile à endormir.

. . . .

J'ai maintenant assez envie de laisser sans réponse ton billet, car sa brièveté me choque la vue. Cependant il faut que je te parle de ta fille. L'idée de la faire inoculer par F. . m'est venue avant toi. Le bon ange l'a adoptée, et a autorisé sa visite à la Barre; car il faut bien examiner un sujet avant que

de le soumettre à cette opération. La petite est très-bien portante, d'une constitution très-saine, de la plus belle carnation possible, et assez vigoureuse ; mais sans cet excès qui est plus dangereux que désirable. Elle sortait d'un dévoiement venu à la suite de ce que la nourrice appelle petite vérole volante, et qui n'est qu'une ébullition, germe, ou symptôme de germe de dents. Elle n'en a que seize : les alvéoles sont gonflées, et elle va en faire; c'était une raison sans réplique pour suspendre l'inoculation. C'en est une aussi pour ne pas penser à la tirer de chez sa nourrice qu'elle tète encore, ce qui me fait et me fera grand plaisir jusqu'à l'inoculation inclusivement. F..... la reverra en octobre; mais nous voulons que la dentition soit, sinon parfaitement finie, du moins absolument suspendue, avant que d'aller en avant. Je te dirai maintenant ce que tu cherches des yeux; demeure longtemps; ta fille est très-jolie, donc elle ne me ressemble pas; aussi ne me ressemble-t-elle pas plus qu'au grand mamamouchi. Mais en revanche, connais-tu ce mauvais petit morceau d'ivoire que j'ai tant baisé, et que je baise encore? eh bien! ce petit morceau d'ivoire est en très-laid le portrait de ta fille; ce qui ne m'étonne point, parce que cette image frisée ne te ressemble aussi qu'en laid. Bref, la ressemblance est frappante, dit F...; et si frappante, qu'entre mille enfants il l'eût reconnue. Mais comme je suis à peu près son père, elle a d'autres rapports avec moi, et les voici : elle est turbulente, méchante et bruyante comme dix légions de diables, tape des pieds, crie, tempête, je crois même qu'elle jure..., boit du vin, et en oit si bien que F..... a été obligé de lui ôter son gobelet, qu'elle avait à moitié vidé; dit sans cesse : *je veux, je veux, je veux... panpan, pan...* Ne voilà-t-il pas une riche langue? Elle y ajoute *papa, maman;* embrasse fort familièrement les hommes; appelait F..... *son papa de pays;* le battait lui et la pe-

tite Thérèse, s'il caressait la petite Thérèse, etc., etc., etc. Ne voilà-t-il pas un charmant sujet? Somme toute, elle est espiègle, maligne, vive comme une salamandre, mais bonne enfant, donnant tout d'elle-même, mais aussi prenant ce qui lui convient, même des brioches grosses comme elle; c'est la loi de la nature. Elle s'est laissé très-paisiblement examiner sa petite mâchoire, et son joli petit corps, qui est blanc comme la neige, et où il n'y a pas un bouton. Sa taille est très-droite et bien prise; ses sourcils et ses cils noirs, ceux-ci fort longs; une forêt de cheveux châtain foncé qui seront bientôt noirs; de fort jolis traits, puisque ce sont les tiens, et plus réguliers; mais des yeux qui ne sont ni les tiens ni les miens; car s'ils ne sont pas petits, ils sont encore moins grands. C'est assez bête à elle. F... trouve que c'est une charmante enfant, et je le crois bien, puisque c'est ta fille; mais jusqu'ici, ne t'en déplaise, ma paternité est assez mal prouvée... Ah! Sophie, pardonne-lui de te ressembler : mes vœux sont comblés, et elle me sera bien chère. Eh! comment le plus tendre amant eût-il été un mauvais peintre?

Je crois tout comme toi que ce serait fort bien fait de nous mettre en même cachot, et peut-être quelque jour le proposeras-tu à madame de R... Penses-y; crois-tu qu'elle y tope? elle ferait fort bien, car nous lui laisserions après tripoter tout ce qu'elle voudrait... Mais les péchés...? les péchés! nous ne ferions guère que réaliser ceux de notre imagination; ainsi il n'y aurait pas grande différence; s'il y en a, elle serait à l'avantage de notre salut; car maintenant nous désirons de toutes nos forces d'en commettre, et si nous étions ensemble, nous aviserions aux moyens d'éteindre un peu ces désirs criminels. Pour moi, si l'on veut me donner cette compagne de captivité, je consens à ne demander de ma vie ma liberté. Te sens-tu le même courage?

Je désire plus que je ne l'espère, que tu tires quelque parti du voyage de M. le conseiller d'Etat. Tu es aisément la dupe de son jargon ; mais tu ne le seras plus, du moins sur les choses essentielles, et le reste s'arrangera. Mais je serais fâché que tu oubliasses l'explication que tu te proposais d'avoir sur ses perfides instructions, et aussi sur la ridiculité avec laquelle on t'accorde, comme une grâce, ton droit indiscutable d'écrire aux gens en place. Je te prie aussi de tirer au clair l'histoire de la Do... Certainement il y a du dessein à ce silence, et il serait dangereux de ne pas éventer ce dessein.

Le départ de madame de Sainte-S... n'est rien moins que sûr; mais ma fille nous donne du temps. Je doute fort que l'on nous fasse à tous deux tant de plaisir que de la mettre entre nos mains. Madame de R... hurlera, et l'emportera. Il faut même éviter à M. Lenoir des importunités à cet égard, pour peu que le bon ange te dise que cela n'est pas faisable. Nous la placerons, d'ailleurs, le mieux que nous pourrons. L'inoculation se fera *incognito;* mais on la saura assez tôt pour la payer.

Adieu, tendre amante. *Indépendamment du certificat de santé que me donne D. P.*, tout chez moi se porte à merveille, excepté mes yeux, qui périssent et si bien et si vite, que je ne prends plus la peine de les ménager ; car à quoi bon ? Quoique je me trouve aujourd'hui déjà beaucoup trop généreux envers toi, c'est *d'avance* que je te prodigue tous les tendres baisers que tu comptes bien prendre quelque jour, et moi donner quelque jour ailleurs que dans mes lettres. Celle-ci serait plus longue, si je n'avais pas voulu t'envoyer le très-beau dithyrambe aux mânes de Voltaire, qui vient de remporter le prix de l'Académie française. Il m'a tué mon temps et mes yeux, et ma lettre...

Mais en mérites-tu davantage? Non, et ce n'est que pour faire pénitence que je t'embrasse.

Dis donc au bon ange qu'il est un fripon.

XL

11 septembre 1779.

Je te prie très-fort et très-distinctement de laisser bouder ton moine, et de n'en souffrir aucune visite particulière, pas plus qu'aucun dîner commun.

Mais que tu es bonne de souffrir les caresses que je fais à tes lettres! J'espérais recevoir des stances bien attendrissantes sur mon infidélité... Ah! Sophie! tu sais bien que je n'aime que toi; que je ne caresse que ce qui en vient, ou que tu m'ordonnes de caresser. Ton amant n'est qu'un outil dans tes mains. Tu as son âme; elle est tout une avec la tienne. Tu diriges sa volonté seulement en lui montrant ton opinion; et il ne peut pas plus se séparer de tous ces sentiments, que s'isoler de lui-même. Tu commandes à ses sens; tu régis son âme; tu animes son cœur. C'est en toi qu'est son être, comme c'est à toi qu'il est consacré.

Le bon ange ne m'a point fait passer le dessin de M. Lenoir, et c'est sûrement oubli de sa part; car il ne saurait y avoir d'inconvénient que j'aie dans ma chambre l'image de celui que je porte dans mon cœur. Ne puis-je pas acheter son estampe comme tout autre, et faire un dessin d'après cette

estampe ? D'ailleurs ce n'est point un don de M. Lenoir; ce n'est qu'un désir de ma reconnaissance, satisfait par ta tendresse.

Je crois que M. Bou... aura encore plus ri du tour qu'il nous a fait, que de celui que nous lui préparions. C'est un juif qui a bu toute honte. Imagine-toi, chère Sophie, qu'il veut me faire passer ton billet pour une lettre. Il n'ose pas le dire; mais il agit tout comme.

O mie! mie bonne! serais-je assez heureux pour que tu eusses enfin hérité de mon humeur vindicative? Hélas! je t'ai trop longtemps trouvée douce comme un mouton, et douce jusqu'à la tiédeur. Tu te dis femme de feu... Toi... Je n'ai jamais vu que ton cœur brûler.

Cet ange de ténèbres aura-t-il encore été perdre mon sinet, comme ces deux ou trois livres de cheveux, que je laisse sur sa conscience, et qui sûrement ne contribueront pas peu à le faire damner? C'est cependant lui qui a choisi la relique qui est au bas du sinet; ainsi il doit le protéger.

. . . .

Tu sens bien, ma généreuse et tendre amie, que quoique je me réserve en effet toutes les cordes qui peuvent m'aider à me sauver du naufrage, j'aurais été aussi fou que dénaturé, de me refuser à m'attendrir aux signes du retour de mon père, je ne crains plus d'être désapprouvé de toi.

Il est certain qu'il faut avoir l'âme très-élevée pour aimer sincèrement à entendre dire ses vérités. L'amour-propre se roidit contre tout ce qui le choque; il séduit d'abord le cœur, et quand celui-ci est affecté, gare la raison. J'ai eu toute ma vie, avec mes amis, l'innocente ruse de me taire sur les points trop délicats qui ne leur importaient pas infiniment. Mais je n'ai jamais pu dire à qui que ce soit ce que je ne pensais pas, et j'ose dire u'on me doit quelque indulgence pour

ma rustique véracité ; car j'ai toujours courageusement accueilli la vérité.

Eh ! quel mérite ai-je donc aux procédés dont tu te loues pendant les neuf mois de mon bonheur? A-t-on bien de la peine à jouir paisiblement de la félicité ? Quelle société plus douce que la tienne! Que d'âme et d'esprit tu as montré pour embellir mon sort, et me payer d'avoir bien voulu être heureux ! Crois-tu que j'ignore que tu aies apporté dans notre union infiniment plus de douceur, d'égalité, d'aménité que moi ? Tu es aussi sensible que ton époux, et, par un assemblage unique, jamais humeur et caractère ne furent si inaltérablement doux que les tiens... Je faisais donc un furieux effort de bien vivre avec toi? Non, Sophie, non : ce n'est pas là ce dont tu dois me savoir gré, mais de t'avoir assez bien appréciée, assez tôt connue pour ne pas trembler de mettre ma destinée à ta merci. Si tu n'eusses été qu'une femme ordinaire, j'aurais été le plus malheureux des hommes. Mais mon cœur devina le tien, et voilà mon mérite, mon bonheur et ma gloire. Expression délicieuse ! *Nous ne sommes pas quittes envers la fortune...* Oh ! non, ma Sophie ! nous ne le sommes pas ; je ne le serai jamais. Quoi donc pourrait valoir le bonheur de t'aimer et d'être aimé de toi !

. . . .

Je t'ai dit très-précisément que ma fille ne me ressemblait pas, mais qu'elle ressemble comme deux gouttes d'eau à un mauvais petit nez retroussé que j'ai quelquefois trouvé et baisé sur mon chemin, et qui, je ne sais comment, a attenté à mon honneur, au point de me faire un enfant. Sais-tu qui c'est? En vain la renierais-tu, ma chère Sophie; c'est ton image trait pour trait; c'est ton teint, ta physionomie, et, en un mot, toi jusque dans les plus petits détails. F.... l'a trouvée fort ressemblante à ton portrait, et à un point frappant,

mais beaucoup mieux, parce qu'en effet le portrait ne te ressemble qu'en laid. Mais moi, dont l'amour guidait le pinceau; moi, qui travaillais sur un tant joli canevas, j'ai bien mieux peint qu'Auvert. Je t'ai déjà dit que si tu ne voulais pas t'attrister de mon bonheur, il fallait me féliciter de ce qu'elle te ressemblait et t'en réjouir. Oh! pourquoi veux-tu m'envier d'avoir deux Sophies?

Mon estomac est trop bon; tout moi trop bon; ah! beaucoup trop bon, et assez pour m'attirer de fâcheuses et insipides histoires. Excepte de ce qui est bon en moi, mes yeux, qui sont très-mauvais.

Je n'ai point vu le bon ange à la fête de Vincennes; il est invisible.

Il me semble que tu aurais pu te dire la mère de ta fille, sans en prévenir ta mère, qui va te faire des scènes. Si tu parles du couvent, parle-lui de Saint-M..., où il y a, lui diras-tu, et cela est, beaucoup d'autres enfants, et où tu connais une religieuse. Enfin qu'elle consente à un couvent; car, très-décidément, je ne veux point que ma fille soit une paysanne, et c'est pour cette fois que nous aurions querelle.

Adieu, ma tendre amie; je suis pressé de t'envoyer ceci, parce que le R... te l'a déjà trop retardé, parce que je dois chanter la palinodie de mon supplément, où je t'ai grondée bien malgré moi et contre mon opinion; parce que je veux te faire passer la lettre de D. P., parce qu'enfin, et surtout, je veux te donner du plaisir, et que tu daignes toujours en prendre à me lire. Ah! que ne puis-je t'en donner un plus doux, celui de m'entendre t'appeler ma bien-aimée, mon épouse, mon amante, mon bien suprême et l'unique fin de mon être!

GABRIEL.

Serait-il donc impossible que ton Émilie nous peignît en pastel ton enfant, maintenant qu'elle a un visage.

Je ne t'envoie point de pièces fugitives, parce que je n'en ai point de jolies, pas plus que de temps; ce sera pour la première fois.

XLI

24 septembre 1779.

Gronde, gronde, charmante amie; c'est à ton tour; et tu devrais plutôt encore nous persifler que nous gronder : car le conte borgne dont tu te défends n'a pas l'ombre du sens commun; mais si je ne te trouvais pas plus jolie quand tu grondes que quand tu es douce, je ne voudrais pas être querellé; car, au fond, je n'ai jamais cru cette histoire; et, quoique je ne puisse rien répondre à la relation formelle de D. P., mon cœur disait *non*; mais comment oser accuser ou même soupçonner un frère de la plus vile des bassesses, sans en avoir la preuve la plus constante? En vérité, j'en suis encore à concevoir comment l'idée d'une telle fable entre dans l'esprit sans indigner le cœur, et comment un homme est assez pervers pour oser s'avouer à lui-même le projet de nuire à un infortuné dont il n'a reçu que des services, et à qui il est uni par les liens les plus étroits du sang; et tu voulais que j'eusse l'idée de le lui imputer? Je me perdais moi-même dans la foule de pen-

sées contradictoires qui m'agitaient; mais le bon ange peut me rendre témoignage que le premier mot de ma lettre, en recevant celle de D. P., a été : *Ne jugez point Sophie sans l'entendre, mon cher ami.* J'ajoutais dans cette même lettre : *Je parierais ma tête que ce n'est point elle que le chevalier a vue; je parierais aussi, mais moins cher, qu'elle ne lui a point écrit;* mais, mon amie, tout le monde ne te connaît pas comme moi; et, en t'écrivant ainsi, je pouvais te faire croire que je te suggérais un mensonge; il valait mieux laisser venir l'éclaircissement et t'écrire dans le sens de tout le monde. Moque-toi donc de D. P.; mais ne te moque pas de moi, pas même du bon ange, quoiqu'il ait cru bien sérieusement cette fadaise. Mais veux-tu savoir comme il répare son erreur? en m'envoyant en quatre jours deux de tes lettres. En vérité, à ce prix, je voudrais qu'il eût à réparer tous les jours. Cela me rappelle la manière dont les sénateurs de Venise punirent une fois le célèbre et immortel Galilée. Dans le cours d'une visite de l'université de Padoue, par les trois procurateurs de Saint-Marc, qui forment un tribunal spécialement établi *per la riforma dello studio di Padoa,* un des collègues de Galilée qui était jésuite et jaloux, l'accusa en pleine assemblée, lui présent, d'entretenir une fille à Padoue, une autre à Gambarata, où il allait passer les jours de congé, et une troisième à Venise, où il faisait de fréquents voyages. Interpellé par le magistrat de répondre à cette accusation, il dit simplement qu'il avait des besoins, que ces besoins lui étaient communs avec son accusateur, et qu'il ne s'était jamais embarrassé de la manière dont son accusateur les satisfaisait. Sur cet aveu, les *riformatori* en ayant conféré, le président prononça que, vu l'insuffisance des appointements de l'accusé pour fournir à ses besoins, la république les doublait, en l'exhortant à en faire bon usage.

Qu'est-ce donc que cette brûlure, chère fanfan ? Pourquoi brûles-tu tes beaux bras ? Pourquoi gâtes-tu la plus belle peau que l'amour ait formée ? Ne néglige pas cela, je t'en prie. Ces bobos ont quelquefois des suites longues, douloureuses, et que trop d'insoin peut rendre dangereuses.

Le bon ange a raison. Il m'écrivait hier que les querelles de mots étaient très-bien entre les mains des femmes ; qu'il fallait te laisser t'escrimer avec D. P., et que tu avais si beau jeu que c'était un meurtre de te priver d'une victoire sûre et facile. En conséquence, je suis neutre ; tu juges bien quelle neutralité sera la mienne. Sois honnête, parce qu'il faut toujours l'être ; ne lui fais point de plaisanteries à deux sens, puisqu'il les prend mal, et va ton train ; car j'aime mieux que ce soit toi qui le harcèles que moi, et il a besoin de l'être. J'espère qu'il n'insistera pas sur la demande d'une parole que je lui ai donnée cent et cent fois, et à laquelle je n'ai mis de restriction que celle que le bon sens tout seul et la justice dictaient évidemment ; mais comme il est paresseux, et s'aperçoit un peu tard de ses lenteurs, et que je pense au commentaire que tu en feras, il cherche des prétextes pour les motiver. Quand je lis ses lettres divisées comme un sermon, je me rappelle une autre anecdote ancienne, dont j'ai presque été témoin. Des écoliers padouans, après avoir passé une partie de la nuit au *qui va là?* dont ils tourmentent toute la ville, fondirent, vers les deux heures du matin, chez un vieux professeur d'humanités, se firent ouvrir la porte, et envoyèrent à son lit deux députés, pour lui représenter toute l'université prête à se couper la gorge, s'il n'avait la bonté d'entendre les deux partis, et de donner sa décision sur une question importante qui les avait divisés. Le professeur se lève, endosse la robe doctorale, et vient siéger sur un banc de pierre, qui était à côté de sa porte. Là, l'orateur de l'un et de l'autre parti

prononça une longue harangue toute en lieux communs, sur le bien de la paix, de l'union, de l'harmonie dans les compagnies savantes, et sur les maux que portent, dans toute société, la dissension et la discorde. Il fut amplement péroré sur la confiance de l'université dans les lumières et le zèle d'un professeur qui lui sacrifiait les jours et les nuits; on l'accabla d'éloges et on vint enfin à la question, qui était de savoir si l'un des mots les moins honnêtes de la langue italienne (*cazzo*) devait s'écrire avec un *z* seulement, ou avec deux. *Écrivez-le avec trois mille,* répondit le professeur furieux, *et que le diable vous berce, canaille maudite. Scrivetelo con tremila e più, che il cancaro vi pigli, canaglia matesetta.* Tu ne ressembles pas précisément à un vieux professeur d'humanités, mais tu analyserais à peu près ainsi les lettres de ton ami D. P.

. . . .

En vérité, j'ai tort; oui, j'ai tort de trouver mauvais que l'on m'envoie deux pages et demie, tandis que j'envoie des volumes. Et pour se justifier du fait, on me met en parallèle d'exigence, etc., avec M. D. P. Tu fais bien de ne m'en paraître pas autrement amoureuse, car ce parallèle-là m'aurait assez complétement déplu.

Hélas oui! mon amie, il se passe bien des horreurs sous l'égide du secret; moins sous cette administration que sous l'autre, je veux le croire, mais toujours infiniment trop; ce qui est nécessité par la nature même du ressort qu'emploie le gouvernement. T'ai-je conté que j'avais vu, au château d'If, un ancien armateur de nos colonies américaines, âgé de soixante-douze ans, criblé de vingt coups de fusil, aimé, estimé et employé par mon oncle? Ce vieillard, pour prix de ses travaux et de son sang, était détenu à la réquisition de sa fille, qui avait représenté que son père scandalisait le public

par ses fréquentes ivresses; que d'ailleurs il pouvait se tuer en tombant, et qu'il fallait l'enfermer pour qu'il ne tombât pas; en effet, ce pauvre homme, à qui j'ai connu encore un esprit très-sain, des vues, de l'audace et des connaissances étonnantes, accumulées par l'expérience, et enfouies dans un peu d'abrutissement, aimait le vin et l'eau-de-vie en déterminé marin. Il n'aimait pas autant les prostituées, et sa fille en était une. Un subdélégué la protégeait. Le père avait eu l'imprudence de menacer, et on l'avait prévenu. Je t'ai dit l'histoire de madame de Launay. Tu as pu entendre parler de celle d'un nommé Rivière. En 1766, il avait été soupçonné plutôt qu'accusé, lui et son père, d'un assassinat. L'un et l'autre, arrêtés en vertu d'un ordre du roi, furent conduits à Bicêtre, où l'infortuné vieillard est mort de chagrin et de misère, et où le fils a langui neuf ans. Ses parents, qui s'étaient approprié son bien, affectaient, comme cela se pratique, des alarmes très-vives sur son sort, et leur honneur, si on le laissait juger. Des Essarts le connut, et publia un mémoire à consulter en sa faveur. Rivière a obtenu, en 1775, la permission d'être transféré dans les prisons de Bayeux, où son procès lui ayant été fait, sa liberté lui a été rendue. Il vaut mieux tard que jamais; mais tout le monde n'a pas la force ou la faiblesse d'être esclave dix ans. Je recueillerais facilement un volume de telles anecdotes. Pense que la seule affaire du jansénisme a fait décerner 80 mille lettres de cachet. Mais ce à quoi on ne songe point assez, c'est que dans les prisons de cette terrible inquisition civile, exercée par les ordres arbitraires, il se fait sans cesse un odieux alliage d'innocents et de coupables, de corruption et de simplicité. Une seule haleine empestée infecte toutes les autres, si les prisonniers se communiquent; s'ils sont enfermés à part, ils deviennent sombres, atroces. insensés.

Le bon ange et moi, nous avons été un peu enfants pour te plaire. Je ne pouvais te laisser Tibulle écrit de main; j'y avais consacré plusieurs dessins, plusieurs estampes; il fallait donc les faire copier nettement. Cette copie est devenue plus chère que nous ne pensions; mais enfin je suis au courant; du moins si j'en crois le bon ange, qui pourrait fort bien mentir pour me faire plaisir, et m'inquiéter moins. Je suis bien aise que tu sois contente de l'habillement de tes heures; tu le seras encore plus des oraisons, du moins je l'espère; et ce petit amour qui forme le nez, qu'en dis-tu?... Mais que je suis donc bon de t'envoyer ainsi un consolateur, qui partage ta solitude! ma foi, ma foi, n'en attends de moi qu'en peinture. Je suis fâché que le format soit si grand; peut-être t'en serviras-tu difficilement pour prier Dieu à l'église. Cependant je sais que c'est là le théâtre ordinaire de tes pieuses lectures. J'ai connu une très-grande dame qui lisait l'*Aloisia,* dans les travées à Versailles, avec un air de componction fort touchant. Tu ne sais peut-être pas ce que c'est que ce livre-là; c'est celui à propos duquel J. J. Rousseau disait si plaisamment à l'archevêque de Paris : Monseigneur, ne craignez pas pour vos prêtres mon Héloïse; ils ont, pour contre-poison, l'*Aloisia*.

XLII

Je veux te conter aujourd'hui, ma bonne amie, quelques anecdotes que j'ai trouvées dans un assez mauvais recueil où il y a cependant des choses curieuses. L'une m'a fait un

grand plaisir, parce que c'est une haute preuve d'amour qu'a donnée un de mes très-proches parents, et que je suis bien aise de t'apprendre comment on sait aimer dans ma famille quand on s'en mêle. Le marquis de Grille était très-amoureux d'une belle demoiselle, qui mourut de la petite vérole. M. de Grille, au désespoir, fut se cacher dans l'église des Jacobins de Toulouse, où elle fut enterrée. Le soir un frère qui avait soin de mettre de l'huile dans les lampes, fut extrêmement surpris de voir ce pauvre amant, qui lui présenta une bourse avec 400 louis, à condition qu'il lui ouvrirait le tombeau de mademoiselle Daumelat, et de l'autre un poignard dont il menaça de le tuer, s'il refusait d'ouvrir le tombeau. Le moine était seul ; les portes de l'église étaient fermées : quel parti prendre ? Il s'avisa de tendre à mon pauvre cousin un piége dans lequel il donna, soit qu'il fût fort bête, soit qu'il eût perdu l'esprit. Le frère lui dit que la pierre qui couvrait le tombeau était trop pesante pour qu'il la pût lever tout seul, et l'assura qu'il allait chercher quelques religieux de ses amis. Toute la communauté survint, saisit l'amant désespéré, et le ramena de force chez lui. Mais quoiqu'on le gardât à vue, il trouva le moyen de se jeter du haut de sa maison dans la rue, et se brisa sur le pavé. Tu conviendras, chère Sophie, que celui-là savait aimer. Eh ! que faire au monde quand on n'y voit plus son amante ? N'est-ce pas un crime de lui survivre ? Une autre anecdote, que je vais te raconter, est celle des moyens qu'employa une religieuse pour se sauver de son couvent avec son amant. Il me semble que toutes ces inventions-là, quelles qu'elles puissent être, ont droit de nous intéresser. Non-seulement cette religieuse voulait fuir avec son amant, mais elle voulait le mettre à l'abri des recherches. Voici ce qu'elle lui inspira. Elle dit à son amant de se procurer de bons chevaux à une certaine distance

du couvent, et se chargea du reste, sans vouloir lui apprendre les moyens qu'elle avait trouvés pour dérober à tout le monde la connaissance de son évasion. On avait enterré ce jour-là une de ses compagnes, et comme la tombe n'était pas encore refermée, elle entra dedans pendant la nuit, porta la morte dans sa cellule, la coucha sur son lit, et y mit le feu; ensuite, à la faveur d'une échelle dont elle connaissait la retraite, elle franchit les murs du jardin, et joignit son amant. L'incendie ayant mis l'alarme au couvent, on courut à sa cellule; et comme la religieuse morte était dans ses habits et à demi brûlée, on ne douta point que la fugitive n'eût été victime des flammes. On pria beaucoup pour elle, qui sûrement se portait fort bien, et employait son temps à autre chose qu'à prier. La substitution du cadavre me paraît fort difficile; mais l'invention du feu est très-bonne. L'histoire est vraie, et, ce qui t'étonnera bien, c'est la conduite de cette bégueule après un coup si heureux et si hardi. Les deux amants furent en pays étranger; ils se marièrent; l'homme s'appliqua au commerce et y gagna beaucoup de bien. Ils eurent plusieurs enfants; mais la femme, ayant perdu son mari, se retira dans un couvent, où elle fit une confession qui ruina ses enfants. Elle déclara qu'elle avait été religieuse, ce qui rendait bâtards les pauvres malheureux; et la famille du mari s'empara du bien. Cette barbare folie te gâtera bien la première partie de son histoire. Je ne puis lire de ces histoires-là sans penser qu'il n'y a que nous d'assez infortunés pour être repris après la plus heureuse fuite. Mais je remarque surtout quelle différence il y a de ma Sophie à tout le reste de son sexe, et combien elle est supérieure à toutes les légèretés méprisables ou aux faiblesses des autres femmes! Et puis quels autres sacrifices n'as-tu pas faits à ton amant? On voit tous les jours des religieuses briser les odieux liens des cloîtres, et,

plus enflammées de l'amour de la liberté que de la tendresse que leur inspire un amant, fuir dans des lieux où elles ne trouvent plus ni grilles ni ennuyeuses pratiques. Mais qu'ont-elles à perdre? rien ; elles ne peuvent que gagner. Au contraire, ma Sophie a tout quitté pour voler dans les bras de son amant, pour partager son sort, pour embellir sa vie... O mon amie! quel salaire tu as reçu pour tant de dévouement et d'amour ! Hélas ! je meurs de douleur en y pensant... Pardonne, ah ! pardonne, chère amante ! Devais-je refuser ma félicité, que tu m'assurais devoir être la tienne? Pouvais-je prévoir toutes les horreurs du sort qu'on nous destinait? Qui m'eût dit que ces frénétiques se déshonoreraient pour nous perdre, et que le droit des gens serait violé dans un pays qui passe pour l'asile de la liberté?... Ah! de telles raisons ne peuvent me justifier peut-être... Mais que mes larmes t'attestent du moins ma douleur et mon amour, et méritent ta pitié!

XLIII

9 octobre 1779.

Puisque tu as un bon graveur et les armes de mon père, ne pourrais-tu pas me faire graver un cachet de cuivre ou d'acier? car il est assez ridicule que je n'aie pas mon blason. Observe qu'il ne faut point y mettre le cordon et la plaque de *Vasa*, mais pour support deux anges couverts d'une robe d'azur, parsemée de fleurs de lis d'argent. Je t'enverrai ce

que cela te coûtera; et, à ce propos, comme ta maladie peut et doit t'avoir arriérée, ne demanderas-tu donc pas quelque chose au bon ange? Tu as bien mauvaise mémoire, et tu oublies bien vite nos conventions.

Ma bonne Sophie, ne t'étonne point de ce que j'écris inégalement et si mal aujourd'hui. Je suis à la belle étoile, et il fait une bise que le diable souffle, je crois. Je me suis obstiné à dire que le temps se réchaufferait, et à ne pas vouloir me retirer dans les galeries où le bon ange m'a ménagé un asile, et où je puis faire faire du feu. Le dessein de M. de Roug... était de me forcer, par ses refus de toute retraite, à me renfermer dans ma chambre, où je me serais remis à mon train ordinaire de lire et d'écrire sans cesse, et où, par conséquent, je serais devenu bientôt aveugle. Il a manœuvré en conséquence de toutes ses forces; mais il n'a ni n'aura le crédit nécessaire pour me priver des bontés de M. Lenoir, tant que j'aurai auprès de celui-ci un ami qui, à beaucoup de sagesse et une humeur très-conciliante, joint toute la sagacité nécessaire pour apercevoir les cornes de la bête, lors même qu'elle les cache.

Les raisonnements de ta mère au sujet de ta fille ne sont pas très-déraisonnables; mais c'est qu'elle la croit mieux qu'elle n'est. F... a enfin été la voir. Il l'a trouvée à peu près remise d'une fièvre rouge dont elle a été fort mal. Elle n'avait plus de fièvre, mais était triste et remplie d'humeur; ce qui est toujours, surtout dans un enfant aussi vif, un symptôme de mauvaise santé. Il a fait de vifs reproches à la nourrice de ce que son mari n'allait pas tous les quinze jours, selon l'ordre de M. B..., lui rendre compte de l'état de cet enfant, et de ce que dans cette occasion, entre autres, on n'avait pas été le moins du monde averti. Elle a donné d'assez mauvaises raisons, mais a juré *sa part du Paradis* que

personne ne lui avait donné d'ordres contraires. Elle a reçu de F... un petit écu que le bon ange voudra bien lui rendre. Il a examiné la brûlure de l'enfant; c'est le plus grand bonheur que sa main gauche n'ait pas été estropiée; car c'est précisément sur le nerf extenseur qu'a été la plaie, dont elle portera toute la vie la marque. Tu vois ce que c'est que de mettre des enfants en nourrice. Insiste donc avec douceur, mais instances fondées sur des raisons, pour que cet enfant ne reste pas plus longtemps qu'il ne sera absolument nécessaire dans ce chenil. A propos de F..., il me dit qu'il est très-probable que tes grandes sueurs viennent d'un mouvement de fièvre qui se dérobe à ton chirurgien, parce qu'il te prend la nuit; que si tu es sûre du contraire, ce qu'il faut absolument vérifier, ce n'est qu'une extrême faiblesse; qu'il faut manger peu à la fois et souvent, prendre pour aliment des viandes légères et bien cuites; mieux que cela, du beau et bon poisson bien cuit, que la Loire doit aisément te procurer, et surtout boire jusqu'à parfaite santé de l'excellent et très-vieux vin. Soigne ces sueurs qui ne lui plaisent point, chère amie; ne te crois point guérie avant de l'être; songe qu'il y va du tout pour ton amant, et que ces restes de levain négligés produisent souvent des rechutes plus sérieuses que la maladie. O ma bonne Sophie ! si tu pouvais concevoir et nombrer la moité des mauvais moments que m'a fait passer le dérangement de ta santé, tu y veillerais comme sur la prunelle de ton œil. Je ne connais que cette sorte d'inquiétude et de douleur qui m'abatte, me consterne, et me rende une vraie femmelette insupportable à moi-même. Il m'est infiniment, infiniment moins dur de souffrir en moi.

Je ne crois pas, mon cher amour, que ta mère s'attende beaucoup à ce que tu changes tes opinions relatives à Pont..., parce qu'elles tiennent à ta tendresse pour moi; et qu'elle a

enfin appris par une triste expérience que, quand l'amour est passion, rien n'est si constant qu'une femme. Je crois bien que son cœur tout seul ne lui aurait pas fait deviner cela, car elle n'a jamais eu de passion que pour sa chère réputation ; l'amour n'a été pour elle qu'un goût, et il est certain qu'avec cette manière d'être, une femme est le plus léger de tous les êtres : car alors elle n'a plus ce trouble, et ces combats, et cette douce honte, et ces délicieux souvenirs qui gravent si bien le sentiment dans l'âme ; il ne lui reste que des sens et de l'imagination, des sens gouvernés par des caprices ; une imagination qui s'use par son ardeur même, et qui en un instant s'enflamme et s'éteint, de sorte qu'il est assez facile, avec un peu de manége, d'arranger tout cela avec les convenances. Ah ! mon amie, le désir général de réussir et de plaire est un sentiment très-frivole, très-vain, et nullement tendre et profond ; il dessèche l'âme ; il étouffe la sensibilité. L'amour-propre, toujours calculant, toujours mesurant, vit de tout, dit M. Thomas, s'irrite de tout, et se nourrit même de ce qui l'irrite. Voilà pourquoi, ma chère Sophie, il absorbe tout et détruit tout. Il est absolument incompatible, quoi qu'en ait dit ce la Rochefoucault qui ne croit à aucune vertu, avec ce sentiment qui demande tant d'énergie dans l'âme, de profondeur et de ténacité dans le caractère ; avec cette union sainte qui, par une espèce de culte, consacre tout entière une amante à son amant, qui transforme deux volontés en une, et fait vivre deux êtres de la même vie. O amie ! ô épouse ! ô cher tout ! telle est notre passion, née tout à coup, nourrie dans le silence, irritée par le combat, devenue plus ardente par la persécution. Sûrs de notre conquête, nous avons eu plus de tendresse que d'orgueil ; mais, attachés l'un à l'autre par nos sacrifices mutuels, cet orgueil naît au souffle infect de la ca-

lomnie. Nous savons ce que nous sommes, ce que nous nous sommes, ce que nous nous devons... Va, crois-moi.... ils ne nous vaincront pas... O amie! que je meure le jour où je te donnerai un conseil que je croirai mauvais! Notre situation est bien délicate; elle est compliquée par mille et mille circonstances. J'admire ton courage: ah! le courage est la base de toute vertu, et c'est des vertus que naissent tous les plaisirs; elles lui sont même supérieures pour le bonheur. Mais ce courage, je ne le guiderai plus; on me soupçonne, on m'accuse presque de mêler des vues d'intérêt personnel aux inspirations de mon amour; moi, qui n'eus jamais qu'un intérêt et qu'un désir, celui de ce que j'ai aimé.... L'on veut que toi, qui ne sens rien qu'avec excès, toi, ma Sophie, tu eusses été la proie et le jouet d'un vil égoïste; ou plutôt on veut, à tout prix, rompre les nœuds sacrés qui nous lient; on t'isole de tout ce qui est moi. Ah! c'est auprès du berceau de ton enfant, c'est dans les souris et les baisers de ta fille, que tu lisais ton devoir.... Tu n'as pas, tu n'auras pas sous tes yeux ce doux spectacle... Eh bien, cherche dans ton âme brûlante et passionnée le vrai guide de ta conduite; pour moi, je ne te dirai plus rien, je t'ai tout dit, et le jour qui changera chacune de mes actions, chacun de mes sentiments en actions de grâce, en actes de reconnaissance et d'amour, pour l'amante à qui je reconnais devoir tout... ce jour n'est pas encore venu.

Adieu, mon amie; adieu, mon tout. Adopte le régime que te prescrit Font..., recouvre ta santé, ta beauté; conserve ton amour, et trouve toujours quelque prix à celui de ton Gabriel.

Tous tes cheveux vont tomber; ma chère Sophie, garde-les-moi. Pourquoi m'oublies-tu toujours quand tu fais ta toilette? Je te dirais volontiers comme Renaud disait à Armide:

« Tourne, ah! tourne sur moi tes regards qui portent dans mon âme l'ivresse du bonheur! c'est dans mon cœur que tu verras ton image; l'amour d'un trait de flamme l'y grava bien mieux que ne la rend cet infidèle miroir... Cruelle, tu me dédaignes; un vil mortel est indigne de fixer tes yeux et ta pensée : ne contemple que le ciel qui s'embellit de tes charmes, et ces astres jaloux qu'efface ta beauté. »

. . . . Volgi. . . deh volgi,
A me quegli occhi, onde beato sei :
Che son, se tu nol sai, ritratto vero
Delle Bellezze tue gl' incendj miei.
La forma lor, le meraviglie appieno,
Più che'l cristallo tuo, mostra il mio seno.
Deh; poiché sdegni me, com' egli è vago
Mirar tu almen potessi'l proprio volto :
Che'l guardo tuo, ch'altrove non è pago,
Gioirebbe felice in se rivolto.
Non puo specchio ritrar si dolce immago;
Nè in picciol vetro è un paradiso avvolto.
Specchio t'è degno il cielo, e nelle stelle
Puoi riguardar le tue sembianze belle.

XLIV

24 octobre 1779.

Non, ma tendre amie, non, madame de V.... n'a point tort; c'est toi, qui, dans ceci, l'as tout entier, et qui es contrevenue formellement à ton engagement. Ce n'est que par hasard, et parce que j'ai l'oreille fine sur tout ce qui te regarde, que F...

m'apprit, sans le vouloir, que tu étais malade. Je lui lisais quelque chose de ta lettre du 31 qui était relatif à ta fille ; il me croyait instruit de ta maladie, et me dit : *Madame la marquise est donc mieux ?* Je ne lâchai pas prise, comme tu crois, et je découvris la vérité. Ce n'est pas seulement de l'avoir tue que tu dois te reprocher, c'est d'être assez folle pour écrire jusqu'à deux heures du matin avec la fièvre. Cette madame de V.... dont tu te plains a beaucoup adouci mon inquiétude, en me faisant donner de tes nouvelles plus souvent que je n'aurais pu en demander au bon ange, ou que tu ne lui en aurais adressé. Puisque tu es mieux, je puis te gronder, et te prier très-sérieusement d'être scrupuleusement fidèle à tes engagements, et de ne pas te dire bien portante quand tu souffres. Ménage beaucoup ta convalescence, chère amie ; elle ne tombe pas dans une bonne saison ; en général, prends un genre de vie plus sage et moins renfermé. Ma bonne Sophie ! tu es d'une constitution vigoureuse et sanguine qui, dans un état de contradiction morale et physique, ne peut qu'être sujette à de dangereuses explosions. La théorie des tempéraments est fondée sur la diverse texture des solides, et les différents degrés de consistance des humeurs, ou, pour mieux me faire entendre, la santé dépend d'une certaine proportion entre les fluides, et le calibre des vaisseaux dans lesquels ils doivent circuler. Le tempérament sanguin, qui se fait reconnaître par une figure pleine, des membres charnus et fermes et un teint fleuri, exige des solides d'une texture spongieuse, et un sang riche et délié qui puisse y couler librement. Si tu le forces à la stagnation par une vie studieuse et sédentaire, tu contraries les vues de la nature, et tu te mines à plaisir. Cela même peut porter sur le moral ; car enfin il est un caractère affecté à chaque tempérament. Aussi voit-on que ceux qui possèdent le tempérament sanguin,

qui est celui où les fonctions s'exécutent avec le plus de facilité, sont ordinairement fort gais, décidés et francs, tandis que l'exercice pénible et difficile de ces fonctions, comme dans le tempérament flegmatique, réduit à un état d'indolence et de timidité, qu'on porte dans la conduite ordinaire de la vie. Un homme flegmatique est presque indifférent, parce qu'il sent qu'avec des organes sans consistance il ne peut presque rien : car les parties aqueuses qui les humectent continuellement, leur ôtent le ressort et la force nécessaires aux grands mouvements. Il ne me serait pas difficile d'étendre cette hypothèse très-ingénieuse, qui est de Stahl, à tous les tempéraments et à tous les caractères; quoique je ne donne pas, comme Montesquieu, tout à l'influence des climats (opinion féconde et spécieuse qui n'est pas de lui, mais d'Hippocrate) : mais je suis convaincu, par mon expérience propre et mes études, que nos goûts et nos humeurs sont, jusqu'à un certain point, subordonnés à la disposition physique de nos organes. Vois, ma Sophie, combien il est important de ne pas les altérer. Ah ! que sais-tu si Sophie cacochyme et maladive aimerait avec autant d'énergie ce Gabriel que Sophie bien portante adorait? En général, les humeurs des femmes ont un plus grand degré de fluidité que celles des hommes. Un sang bien constitué tel que le tien, mis en jeu par les forces multipliées de cette innombrable quantité de petits vaisseaux qui forment la substance solide des tempéraments sanguins, doit naturellement avoir un cours facile et uniforme, et former ces teintes admirables d'albâtre et de rose, qui te rendent si belle, et auxquelles on tente vainement de suppléer par le plus grossier de tous les artifices. Ton tempérament est le plus favorable à la beauté, et le plus approprié à ta sensibilité, à ton imagination brillante, à ton aimable gaîté. Vois si tu veux me voler tous mes trésors?...

Mon amie, tu me fais une sortie très-vive sur la supposition gratuite que je t'ai priée de retourner à Pont....; *gratuite*, dis-je, car je ne t'en ai point parlé; et tu dois croire que je ne te le proposerai jamais que je ne voie des avantages incomparables aux inconvénients; et, aussi, que je ne sois convaincu que ceux-ci n'attaqueront ni ta santé, ni ta vie, ni ton amour. Tous nos amis ne pensent pas sur ce sujet comme nous deux, parce qu'ils ne connaissent ni le local, ni le personnel de nos ennemis. D'ailleurs personne n'a encore répondu à cette question simple, laquelle coupe toute discussion : *M. de M... t'a-t-il redemandée ?* Tant qu'il ne le fera pas, il y aurait de la démence à aller se présenter chez lui; quand il le fera, nous en raisonnerons. Quant à la procédure, je suis, par ma probité et mon amour, si au-dessus de tout soupçon d'intérêt personnel, que je vais t'en parler nettement. Un détachement d'Anglais, débarqué sur les côtes du continent de l'Amérique, ayant été massacré par les Caraïbes, un jeune homme, longtemps poursuivi, se jeta dans un bois, où une Indienne sauva ses jours, le nourrit, et le conduisit secrètement sur les bords de la mer. La chaloupe l'attendait; sa libératrice voulut le suivre. Dès qu'ils furent arrivés à la Barbade le monstre vendit celle qui lui avait sauvé la vie, qui lui avait donné son cœur, avec tous les sentiments et tous les trésors de l'amour. Yariko qui aimait l'abominable Ynkel, s'écria: *Moi, qui suis enceinte !... moi !...* Ah! ce cri sublime est celui de la nature. Ce moi renferme tout à la fois et les reproches les plus amers, et les représentations les plus pathétiques qu'elle eût pu faire à son amant. J'ai lu une imitation en vers du conte où Gellert a tracé cette histoire, où, pour l'emporter sur l'original, on ajoute à ces paroles un long discours sur la vertu; ils te conseillent en longues et grandes phrases académiques un

crime, tandis que ton cœur te crie... *Moi, la mère de sa fille, je le sacrifierais !...* Eh bien, que ta bouche n'en dise pas davantage, et malheur à qui ne t'entendra point !

XLV

19 novembre 1779.

Rien n'est si tendre que ta lettre, et tes espérances, et tes illusions même. Chère amante, tout sentiment que produit ton âme respire la vertu, la tendresse et la douceur ; et je suis encore à concevoir comment, avec cette souplesse d'imagination et de sensibilité, si je puis parler ainsi, tu peux avoir autant de force, d'énergie, de ténacité. Ah ! je l'ai écrit il y a longtemps, ton âme est sortie des mains de la nature dans un moment de magnificence. Je me garderai de détruire tes espérances, que je partage ; mais je voudrais voir plus clair que je ne vois à la conduite de D. P... que je crois beaucoup plus concertée avec le Bignon qu'il n'est convenable, dès qu'il ne me le dit pas.

. . . .

Tu as très-bien fait de soutenir ton amie. Voilà de ces occasions où le respect humain n'est le frein que des mauvais cœurs. N'est-ce pas une grande horreur qu'on ait choisi les premiers jours d'une attaque d'apoplexie pour rechercher les preuves de l'imbécillité d'une femme de soixante-seize ans,

qui, quinze jours après, est comme devant? Voilà bien l'âme infernale des dévots.

Le champ de mes armes est d'azur, la barre est d'or; la *demi-fleur de lis* (et non fleur de lis) est d'argent, aussi bien que les vases. La devise est *juvat pietas ;* les supports comme je te l'ai dit. Tâche qu'ils soient pittoresquement arrangés et vêtus. Je n'ai plus d'yeux, sans quoi je t'enverrais un croquis. Les gens de qualité prennent tous une couronne de duc, parce qu'il n'est point de procureur qui ne porte celle de comte ou de marquis. Cette croix de chevalier que tu vois au cachet de mon père, est la plaque de grand commandeur de Vasa.

Je t'ai trop alarmée sur ta fille. J'ai vu depuis que le mauvais bon ange avait su sa maladie aussitôt, y avait envoyé Charles, et y aurait envoyé son médecin, pour peu que cela fût devenu sérieux. Il n'en est pas moins vrai qu'il faudra la sevrer après son inoculation; mais es mois courent, et nous apporteront quelque chose de nouveau.

Ne doute point, ma tendre amie, que dans toutes les occasions où mes conseils te seront nécessaires, je ne te les donne avec tout le zèle d'un amant, et la naïveté d'un bon frère ; mais il est inutile que je m'appesantisse à te répéter des choses que tu sais aussi bien que moi, et sur lesquelles nous ne pouvons pas avoir deux sentiments et deux principes. La tolérance du bon ange est très-grande, parce qu'il est notre ami ; mais je ne veux ni ne dois oublier qu'il a une place qui ne peut pas être à l'unisson de son cœur. Voilà pourquoi je néglige quelquefois d'appuyer sur des faits ou des personnes, dont assurément je ne puis que penser et dire la même chose. Toi, ma douce Sophie, toi qui daignes m'appeler ton guide, et que je regarde comme mon témoin et mon juge, ne doute jamais de la franchise de mes moindres actions, de

mes moindres discours, surtout quand ils ont trait à toi. Tu sais qu'en général je puis me taire, mais non pas me déguiser. J'ai de plus fait serment de penser toujours tout haut avec toi. Ah! ce commerce est si doux; nous n'avons qu'une âme! Nous sentons, nous sentirons toujours de même, et c'est mon bonheur, et c'est ma gloire. Adieu, ma tout aimante Sophie, qui te vantes de ne pas savoir plaire, et qui, par un charme irrésistible, subjugues même sans y penser, et malgré toi-même, tout ce qui te connaît. Adieu, chère amante. Je t'ai déjà vue donner des sens à la vieillesse, de la sensibilité à l'indifférence, et de l'activité à la paresse: mais ce que je ne verrai jamais, c'est quelqu'un qui t'aime comme ton époux.

GABRIEL.

Je t'envoie quelques pièces fugitives ; je t'envoie de plus un conte que j'ai imité de Ferrante Pallavicino, qui a noyé quelques jolies idées dans un prodigieux amas de concetti, de platitudes et de grossièretés. Dis-moi comment tu trouves le mien ?

Au nom de l'amour, soigne ta santé et ce maudit rhume. C'est ta poitrine surtout que je te recommande et tes nerfs. Use beaucoup des gouttes d'Hoffmann et du lait.

Renvoie-moi mon conte quand tu l'auras copié.

XIVI

1er décembre 1779.

Je ne sais quelles galanteries tu as tant dites à D. P., qu'il te croit si contente de lui. De ton naturel cependant, tu n'es pas plus adulatrice que moi, et nous pensons tous deux que flatter, c'est faire un outrage à la vérité, et se rendre coupable d'une lâche et basse trahison. Mais D. P. est si content de lui-même, qu'il imagine aisément que l'on en est satisfait. Sans doute il faut tenir un milieu entre le flatteur et le misanthrope, comme entre la trop grande confiance et la trop grande méfiance en soi; mais trop de complaisance, surtout quand elle peut paraître intéressée, est plus lâche que trop d'amour-propre n'est ridicule; et si D. P. imagine que parce que j'ai ou semble avoir besoin de lui, je lui passerai tout, il a tort. Je serais plus indulgent, et surtout moins susceptible, si mon indépendance était bien évidente. Mais je n'aspirerai jamais plus que toi à ce caractère qui n'en est point un, avec lequel, dit-on, on plaît à tout le monde. Eh comment ose-t-on se vanter de savoir se métamorphoser ainsi selon que l'intérêt personnel le demande, et de changer d'esprit et de principes dans chaque maison où l'on entre? Sérieux avec ceux qui le sont, gais avec les personnes enjouées, mais jamais malheureux avec ceux qui le deviennent, ces prétendus hommes aimables ne sont très-précisément bons que pour eux; et La Fontaine n'a point fait de vers plus frappant que celui-ci: *Tout flatteur vit aux dépens de celui qui l'écoute.* Cependant

le monde n'est rempli que de gens que ce caractère séduit, parce qu'il n'y a point de maladie de l'esprit plus agréable et plus étendue que l'amour de la flatterie; et dans ces États esclaves et despotiques où une longue domination a entraîné l'esprit de servitude, les hommes en viennent promptement vis-à-vis les uns des autres à cette bassesse qui nous fait mettre, même dans les choses les plus simples, le faux à la place du vrai. La société civile n'offre plus qu'un commerce de tromperies, où l'on se prodigue mutuellement des louanges sans sentiment, et même contre sa propre conscience. Savoir vivre dans de tels pays, c'est savoir flatter, c'est savoir feindre, déguiser, contrefaire ses affections; et les pères et les mères, et les éducateurs, et les amis conseillent ce trafic indigne, comme la base de tout succès!..... O mon amie! quand serons-nous à tous deux notre univers!..... Ce serait un bel ouvrage à faire que le recueil des maux que la flatterie a faits aux nations, et aussi des services que les favoris ont rendus à leurs maîtres! Et les imbéciles en sont toujours la dupe. Un des plus magnifiques morceaux, et peut-être le plus beau qu'ait écrit Thomas, c'est celui qui termine son admirable éloge de Marc-Aurèle. « Mais toi qui vas succéder à ce grand homme, « ô fils de Marc-Aurèle!.... songe au fardeau que t'ont imposé « les dieux; songe aux devoirs de celui qui commande, aux « droits de ceux qui obéissent. Destiné à régner, il faut que « tu sois ou le plus juste ou le plus coupable des hommes... « On te dira bientôt que tu es tout-puissant: on te trompera; « les bornes de ton autorité sont dans la loi. On te dira en- « core que tu es grand, que tu es adoré de tes peuples. Écoute: « Quand Néron eut empoisonné son frère, on lui dit qu'il « avait sauvé Rome; quand il eut fait égorger sa femme on « loua devant lui sa justice; quand il eut assassiné sa mère, « on baisa sa main parricide, et l'on courut aux temples re-

« mercier les dieux. Ne te laisse pas non plus éblouir par les « respects. Si tu n'as des vertus, on te rendra des hommages, « et l'on te haïra. Crois-moi, on n'abuse point les peuples; « la justice outragée veille dans tous les cœurs. Maître du « monde, tu peux m'ordonner de mourir, mais non de t'es- « timer... » Dieu! que ce mouvement est beau! *Écoute; quand Néron eut empoisonné son frère*, etc. Mais où sont les rois qui lisent?

. . . .

Je te remercie tendrement de la peine que tu t'es donnée d'expliquer mon affaire à ton graveur. Presse-le un peu.

Oui, chère amie, la confiance mutuelle est le seul garant de ta constance; car on change volontiers de situation quand on y est mal, et je ne connais rien de si pénible que la méfiance de ce qu'on aime. Chère Sophie! c'est en cela, comme dans tout le reste, que tu n'as rien laissé à désirer à ton amant; aussi sa vie ne lui est-elle pas plus indissolublement unie que son amour. Mais conserve-toi pour cet amour; tant que ta poitrine ne sera pas tranquille, je ne le serai point. Ne va pas, pour m'en imposer, te tuer à m'écrire de longues lettres; M. B..., qui est toute attention et toute bonté, a celle de nous faire passer plus souvent des lettres depuis qu'elles sont plus courtes; cela me dédommage un peu; ainsi, ne consulte, pour finir ou continuer une lettre, que ta situation dans le moment où tu écris. Ne te tue pas non plus à renvoyer tout de suite les miennes, quand elles sont un peu longues; copier fatigue plus que composer, et il ne faut s'adonner à cette occupation pénible qu'à fur et à mesure.

J'ai reçu tes deux charmantes gances que je m'attendais à trouver toutes grises, tant tu les dis vieilles. Ah! ma Sophie! l'amour et le bonheur nous rajeuniront.

. . . .

Je te supplie, ma bonne et charmante amie, de bien calmer ton imagination sulfureuse sur toutes les rêveries Marv... et Ruff... tout cela ne vaut pas la peine de s'en fâcher, et les personnes aussi sensibles que toi ne se fâchent pas sans se faire du mal. Rends à ta mère un compte pur et simple de ce qui s'est passé, et vois-la venir. Ménage tes expressions ; couvre de fleurs la rigidité de tes résolutions. Peu importe la forme douce et docile que l'on donne à ses volontés, pourvu qu'on ne se relâche en rien. J'ai vu des têtes légères comme des girouettes, employer des paroles de fer. C'est une duperie; on perd le mérite de sa facilité, et l'on n'en fait pas moins ce que les autres veulent. Tu es l'antipode de ces gens-là, ô ma Sophie! car rien de si doux et de si ferme que toi. Je sais bien que l'on s'impatiente à la fin; mais il ne faut pas prendre la plume dans ces moments-là. Il faut faire comme le cardinal de Retz. Il était ici : l'exempt qui le gardait voyait-il qu'il voulait travailler? il le forçait à se promener. *Mon Dieu! que vous me faites plaisir!* répondait l'éminence rusée; *l'étude me brûle le sang*. Oui! disait l'autre : eh bien, il fait trop de serein. *Ah! vous avez raison,* reprenait le cardinal; *le temps est affreux.* Ainsi il se moquait de ceux qui voulaient le faire mourir de chagrin, et l'on ne gagnait pas un iota avec lui, malgré toute cette urbanité. A ce propos, je te dirai qu'une des grosses injures que mon père me disait dans ma jeunesse, *c'est que j'étais ou serais un cardinal de Retz.* Certes il me faisait trop d'honneur; car c'était un grand et au fond un honnête homme.

XLVII

24 février 1780.

Je reçois ta lettre du 31, mon aimable amie, dans un instant où je croyais que le donjon de Vincennes survivait au reste du monde, et que toute la terre et ses habitants étaient engloutis. Depuis ta dernière lettre, je n'ai reçu de nouvelles d'âme qui vive, et ce n'est qu'aujourd'hui que le bon ange, avec son amitié ordinaire et ses douces expressions, m'envoie ton paquet, et y joint une lettre de D. P. et une de mon oncle. Dupont, qui depuis le 11 de janvier ne m'avait pas donné signe de vie, m'écrit en date du 7, que, depuis qu'il m'a écrit, il a été très-malheureux; qu'il a passé trois semaines au chevet du lit de son principal ami (M. Turgot); qu'il l'a tenu à trois reprises, deux de trois heures chaque, et une de sept heures, dans ses bras entre la vie et la mort; qu'abattu de chagrin, exténué de fatigue, et néanmoins surchargé de travail, il a mis le peu de temps qu'il a eu à faire face au plus pressé.

. . . .

Comment ne connais-tu pas la Tagnerette, qui a été souvent à Dijon; et sa mère, madame Dubut, qui y va souvent? Cette mère est une étrange femme, et de plus une dévote. Je ne serais point étonné qu'elle fût intime amie de ta mère; elle l'est d'Hocquart, beau-père de son frère. Le jeune homme qui, par des circonstances particulières, a été dans une haute faveur sous Louis XV, est plein d'esprit, et m'a paru avoir de

l'âme et de l'honneur. Il a des talents, et, de mon temps, toute la légèreté de son âge qui était excessive, n'empêchait pas de voir qu'il pourrait devenir un homme de mérite. Il était singulièrement esclave chez ses parents. Quand j'allais le chercher pour aller à l'Opéra : *Oui* me disait-il, *mais me réponds-tu que madame ma douce, ma chère mère ne me battra pas?*

Je crois, mon amie, que l'on pourrait engager les Vald.... à accepter et faire accepter à leur père un arbitrage, auquel tu trouverais de grands avantages, parce que des arbitres jugent les procédés, au lieu que les juges ne jugent que les faits et en vertu de la loi. J'ai un projet sur cela que je veux laisser mûrir, et discuter avec le bon ange avant que de te le proposer, mais qui pourrait changer la face de tes affaires, peut-être même celle des miennes. Il ôterait un état à ta fille, mais un état odieux; car dans la justice il ne lui appartient pas, et nous n'y tenons que pour t'assurer une ressource; mais il assurerait irrévocablement ta tranquillité et ton indépendance. Je te parlerai de cela avec détails la prochaine fois.

Tu as tort de croire que l'on te refuse le conseil de Chabans; cela n'est ni naturel, ni juste, et il est bien plus simple de penser que ce retard vient de lui et de ses affaires; au reste, je ne le crois pas un excellent conseil, et il me paraît plus procureur qu'autre chose. Ce que je voudrais, ma chère enfant, c'est que le tuteur de ta fille tirât seulement en longueur. Peut-être le temps nous amènera-t-il des ressources. Toujours est-il que je veux changer ton plan de guerre.

Je ne sais pas si je ne serai point accusé de luxe, mais je sais que je me coûte 137 livres 10 sous, et que je ne me le pardonne pas. Cependant que fallait-il faire? J'étais tout nu, et j'ai très-exactement porté tout l'hiver, comme le bon ange

l'a vu de ses propres yeux, des culottes de basin déchirées. Au reste, il va nous venir peut-être quelques ressources pécuniaires. Le bon ange a, à peu près, vendu mes *contes,* et si bien que j'ai rabattu de son prix. Les *Baisers de Jean Second* vont s'imprimer aussi. Mon bon et actif ami me procure à faire une traduction de Boccace, qui me vaudra passablement d'argent; et comme je fais quelque cas de mon Tibulle, je le vendrai assez cher. A propos de ceci, je t'envoie, ma tendre enfant, les sujets d'estampes que je compose pour mettre à la tête de chaque livre de cet ouvrage. J'espère que tu en seras contente. Je t'envoie aussi les trois premières élégies, telles que je les ai corrigées; et je te les enverrai successivement ainsi toutes. Le papier de ton manuscrit est assez fort pour supporter le grattoir; et la sandaraque, en l'en frottant, y donnera assez de consistance pour permettre les corrections; au reste, si tu aimais mieux me renvoyer ton livre, je le ferais corriger par mon copiste, et alors je tâcherais d'y faire insérer aussi les additions et corrections des notes : décide.

XLVIII

27 mars 1780.

Je fais très-agréablement mes pâques, ma belle et tendre Sophie, car le bon ange m'envoie ta lettre pour pénitence de tous mes péchés. A ce compte je pourrai pécher beaucoup encore, car cette pénitence me convient infiniment.

Ce que tu me dis du mariage de la veuve de Rousseau m'indigne tout comme toi, et je ne puis pas concevoir qu'une créature si vile ait inspiré à ce grand homme l'envie de l'associer à son sort. Hélas! ton compatriote Crébillon n'avait pas tort de répondre à ceux qui lui demandaient pourquoi il était toujours entouré de chiens : *c'est depuis que je connais les hommes.* Je t'assure, mon amie, qu'on aurait tort d'avoir plus mauvaise opinion de ton sexe que du nôtre. C'est une manie de tous les temps que je n'ai jamais approuvée. Poètes, orateurs, historiens anciens ou modernes, tous semblent conspirer à en faire la satire. Homère fait dire à Agamemnon que rien n'est plus méchant ni plus impudent qu'une femme. Il est vrai qu'Agamemnon avait de justes raisons de se plaindre de la sienne. Non-seulement elle lui avait été infidèle, tandis qu'il faisait la guerre aux Troyens, elle l'avait encore fait assassiner à son retour, et ceci est trop fort. Mais ce n'est pas Homère tout seul qui se répand en invectives amères contre les femmes; on les a traitées avec une impolitesse vraiment cynique. Un fondateur de secte, nommé *Sévère,* a poussé l'absurdité et la grossièreté jusqu'à dire que la femme était l'ouvrage d'un mauvais génie. Eh! mon amie, c'est nous qui faisons les femmes ce qu'elles sont; et voilà pourquoi elles ne valent rien. Ce sexe aimable est d'ailleurs encore notre bienfaiteur, en adoucissant et pénétrant un peu nos cœurs arides. Il est certain que, toutes légères qu'elles sont, elles ont plus de sensibilité que nous; et, sans sortir de l'exemple scandaleux que tu me cites, si les concitoyens de Rousseau n'avaient pas été assez durs pour le laisser mourir de faim, sa veuve aurait-elle commis une telle bassesse? J'ai appris deux anecdotes de Rousseau, qui augmentent mon respect pour lui. Il conservait soigneusement ce que lui rapportaient ses copies de musique, et s'en servait pour soulager

d'honnêtes gens dont il connaissait les besoins. C'est un secret qui n'a transpiré que depuis sa mort. Dans sa dernière retraite, il prenait soin d'une bonne femme de village, et l'on a trouvé cette pauvre paysanne, accablée de la mort de J. J. Rousseau, à gémir devant le tombeau de son bienfaiteur. On lui a demandé ce qu'elle faisait là. Hélas ! a-t-elle dit, je pleure et je prie. —Mais M. Rousseau n'était point catholique. — Il m'a fait du bien : je pleure et je prie. — On a eu beaucoup de peine à retirer cette bonne femme de son occupation. Ah ! cette âme simple et sensible connaît la vraie religion. Mais le voilà donc ce prétendu égoïste, cet homme dur, cet impitoyable misanthrope, que ses lâches ennemis déchirent plus que jamais après sa mort ! Trop bornés, trop faibles, ou trop corrompus pour s'élever par la pratique, par la spéculation même à la hauteur de sa vertu, ils tâchent de la flétrir de leurs mains impures !

Non, ma belle dame, non, je ne monte point à cheval par ce beau temps, parce que *ma cheval*, qui est *un jument*, est toute prête d'accoucher, et j'ai trop de respect pour son état et son innocent poulain, pour les tourmenter.

Mais, oui, je crois assez qu'il me serait très-possible de te rendre dévote, et que tu embrasserais sans répugnance mon ordre, qui au reste serait très-mitigé... O mon amie ! il y a longtemps que tu as prononcé tes vœux sur mon cœur : il les a payés de tous les siens. Nous sommes l'un à l'autre, à tous les titres, unis par tous les nœuds ; et ceux de la religion ne servent ordinairement qu'à relâcher les autres. Ne soyons donc pas saints, mais soyons toujours amoureux. Ah ! c'est de grand cœur que je renouvelle chaque jour le serment de l'être toujours de toi.

GABRIEL.

J'ai prié le bon ange, s'il avait touché quelque argent, de t'envoyer trois louis.

Mande-moi si tu as les deux premières élégies du second livre.

XLIX

8 mai 1780.

Mon amie, le tort que tu reproches à notre nation, et qui en est un bien réel, dont elle s'est rendue coupable envers presque tous ses grands hommes, tient à notre défaut absolu de caractère et d'énergie. Il faut traiter les légers Français, comme l'on traite ces estomacs faibles et délicats, auxquels on ne permet qu'une petite quantité d'aliments à la fois, et ne pas nous offrir ni trop de rapides succès, ni trop de titres à notre admiration, parce que nous savons nous engouer, mais non pas admirer. Nous ne voyons point par nos yeux, nous ne pensons point d'après nous; nous n'avons ni caractère, ni originalité, ni génie par conséquent; car l'empreinte et le sceau du génie est l'originalité, lorsqu'elle est accompagnée de raison et de goût. Je ne parle pas des individus; certes nous avons eu de grands, de très-grands hommes, et nous en avons encore; mais c'est le siècle et non le terroir qui a fait ces hommes-là : le terroir, dis-je, et je compte dans cette expression, pour la plus grande partie, le gouvernement. Nous n'offrons aux artistes, et le plus souvent aux gens de lettres, pour

prix de leurs veilles, que des applaudissements de mode ou d'habitude, fruits passagers d'un vain caprice. Ceux que le plus grand talent ne tourmente pas resteront toujours médiocres; les autres seront toujours malheureux. Certainement la beauté en tout genre tient beaucoup aux mœurs et aux circonstances. La beauté physique elle-même n'est-elle pas soumise aux caprices des sens, du climat et de l'opinion? Mais, en poussant ce raisonnement, on anéantirait *le beau* dans tous les genres possibles. Un art tait des progrès lorsque ses moyens s'augmentent, que sa carrière s'étend, que ses objets s'agrandissent; et nous nous rappetissons sans cesse. Les productions d'un art sont d'autant plus belles, qu'elles atteignent à un but plus reculé, plus important, plus difficile, et qu'elles donnent le sentiment du beau à des hommes plus exercés et plus délicats, pour qui l'énergie, la variété, la chaleur n'auront jamais rien de capricieux ni d'arbitraire. Chez nous, tout est mode et caprice. Comment veux-tu que les arts et les sciences n'y dépérissent pas?

Pour les femmes, peu d'hommes les connaissent mieux que moi, et je sais combien de mal il y a à en dire; mais ce mal, nous en sommes les promoteurs; et, après y avoir bien pensé, je dis, à très-peu près, comme le cardinal de Bernis :

D'un sexe digne qu'on l'adore,
N'exagérons pas les travers;
Sans lui, l'homme serait encore
Farouche au milieu des déserts :
Oui, les femmes qu'on déshonore,
Même en voulant porter leurs fers,
Sont les fleurs qu'amour fit éclore
Dans le jardin de l'univers.

Au reste, ne t'en prends qu'à toi si je ne puis pas juger sévèrement le sexe qui t'a produite.

Pour moi, chère Sophie, tu as réduit ma philosophie et ma profession de foi à ceci : *Tout n'est qu'erreur, hors les sentiments que tu m'inspires ;* voilà ce qui me console dans les fers, voilà ce qui fera mon bonheur au sein de la liberté, voilà ce que j'ai juré pour jamais *sur un autel*, où, comme tu dis si bien, *on ne fait point de faux serments*. Adieu ; je t'adore, ô ma bien-aimée! Donne-moi bientôt de tes nouvelles, je veux dire de celles de ta santé, très-détaillées.

L

28 mai 1780.

Mon amie, le moment est venu de me prouver la force et l'étendue de ton amour. Certes j'en ai déjà reçu des preuves sans nombre et bien chères ; et cependant tu n'as point encore été soumise à une épreuve si délicate. Tu le sais, ô mon amante! la tendresse de Gabriel est sans bornes, mais elle a tous les caractères d'ardeur et de fidélité qui composent son être. Rassuré par la ferme conviction que mon cœur n'exige que ce tribut qu'elle paie, je me croirais peu aimé, si je ne l'étais pas uniquement, si quelque objet dans la nature pouvait te distraire de ta passion, ou te rendre difficiles les plus grands sacrifices... Mais, mon Gabriel, doutes-tu donc qu'un sacrifice, quel qu'il soit, quand il t'est offert, me soit une jouissance?... Voilà ce que me répond tout bas ma tendre Sophie, en lisant ceci... Non, mon épouse, non, bonheur de

ma vie! idole de mon cœur, je ne doute pas de ton courage, je sais qu'il ne coûte rien à ton amour; et cette idée a soutenu le mien dans ce moment où il me faut te demander ce dont j'ai à peine la force de te donner l'exemple.

Chère amie! loin de nous les ménagements des âmes pusillanimes... Notre enfant n'est plus! eh bien, je te reste : tu m'aimais en elle; rends-moi tout l'amour que tu lui portais, et que ton affection jusqu'ici divisée se concentre en un seul objet... O mon tout! ô mon bien! je vois tes douleurs, et tu sais si je les partage... Hélas! je ne puis de même mêler mes pleurs aux tiens!... L'amour ne peut imposer silence à la nature, mais il peut et doit la consoler; il peut et doit obtenir qu'un découragement funeste ne nuise pas à ses plus chers intérêts, à ta santé, à ta vie. Fais-moi donc le sacrifice, non pas de ta douleur, mais de ses égarements. Verse des larmes; répands-les dans mon cœur; épanche tes regrets; mais n'en aiguise pas la pointe, déjà trop acérée, par une opiniâtreté qui t'arracherait à tes devoirs, désespérerait ton ami, et lui ferait prendre en horreur la vie avec laquelle tu dois le réconcilier. Tu le peux seule, ô mon ange! Un crêpe affreux voile à mes regards le bonheur; toi seule, qui le soulèves toujours, peux le soulever tout à fait. Tu vois quel est mon sort! tu vois à quelles épreuves j'étais destiné! Veux-tu que ma seule consolation, la conviction d'être infiniment aimé m'échappe encore? Oui, je croirais être aimé faiblement, si la mort d'un enfant, auquel, hélas! nous ne comptions pas survivre, mais que nous savions cependant né de la condition des mortels, te rendait sourde à ma voix, à mes consolations, à mes caresses... Je sais quel bonheur tu te promettais de cet enfant, et quel plaisir c'était pour toi que de projeter le sien... Mais oserais-tu dire ou croire qu'il n'est plus de bonheur pour dans le monde, quand tu peux tout pour le mien; quand

j'existe, quand je vis pour toi, quand je touche peut-être au moment de t'être rendu?... O mon amie! nous sommes déjà trop payés pour regarder la mort comme la plus belle invention de la nature. A combien de maux peut-être elle a dérobé ta fille! C'est donc sur nous qu'il faut pleurer; et les pleurs que commande l'amour de soi ne doivent pas longtemps prolonger la douleur, quand un sentiment plus tendre et plus noble lui ordonne de se calmer.

Hélas! ma Sophie, je te disais il y a quelques mois ces paroles touchantes d'un ancien : Les funérailles des enfants sont toujours prématurées, lorsque les mères y assistent. Cette idée est vraie et touchante. Mais combien de mères se désolent sur leurs enfants vivants! et dis-moi si tu pouvais, loin de l'être, t'arrêter sur la limite de l'existence et du néant, et lire au livre des destinées? Réponds-tu qu'en voyant la longue liste des maux qui t'attendaient, tu voudrais exister? Non, si l'on te l'offrait sans le dédommagement de notre amour. Eh bien, cet amour te reste; cet amour me console d'une vie tissue d'alarmes, de périls et de douleurs. Que dis-je? il me les fait oublier en me ramenant à toi, à toi dont je n'étais pas digne, et que je n'aurai jamais trop chèrement payée... Sophie, ma chère Sophie! je te conjure, et j'espère que tu ne refuseras pas au plus tendre des amants, à qui tu n'as jamais rien refusé, de mettre un terme à tes regrets, et même d'apporter dans ceux qu'il faut bien t'accorder, une modération qui calme mes inquiétudes sur les suites qu'un si fatal événement pourrait avoir pour ta santé.

Tu me plaindras sans doute d'être obligé de te donner cette cruelle nouvelle. Hélas! si j'eusse pu te le dire en te serrant dans mes bras, nos cœurs, en s'unissant, se seraient mutuellement fortifiés; mais l'absence aigrit tout. J'ai balancé si je te dirais sitôt quelle perte nous avons faite; mais la crainte

que tu ne reçusses ce coup d'une autre main qui ne saurait pas te l'adoucir, ma confiance en ton courage, la haute opinion que j'ai de ta tendresse, et qui ne me laisse pas douter que la mienne ne supplée suffisamment à cette privation terrible, m'ont engagé à te parler sans détour. Ah ! Sophie ! ton ami n'est pas moins malheureux que toi lorsqu'il s'occupe de tes chagrins.

Je serais inconsolable si tu n'étais qu'une amante vulgaire. Hélas ! me dirais-je, voilà un de mes liens, et le plus sacré de tous, rompu. Mais je te ferais injure de penser ainsi. L'amour et l'honneur nous unissent indépendamment de tous autres motifs, de tous autres devoirs, de tous autres objets ; et il n'est au pouvoir ni des humains, ni de la nature, de relâcher nos nœuds, aussi longtemps qu'elle nous laissera la vie. Si nous sommes destinés à presser dans nos bras de nouveaux gages de notre amour, nous pourrons porter sur eux un regard plus serein. Un certain nombre d'enfants doit payer tribut à la mort : elle a frappé le premier fruit de notre tendresse; nous pouvons espérer qu'elle épargnera les autres.... O mon amie ! nous avons éprouvé de plus grands malheurs ! C'est sur nous-mêmes, et une partie détachée de nous, que l'infortune s'est exercée quand elle nous a arrachés l'un à l'autre. L'amour, l'espoir et nos bienfaiteurs ont cicatrisé cette plaie profonde; ta nouvelle blessure doit être encore plus facile à guérir.

Ah ! ma généreuse Sophie, ne m'accable pas du nouveau tourment de tes souffrances ou de tes dangers ; ne nous punis pas tous deux de notre infortune; n'augmente pas tes propres maux. Pleure, mon enfant, pleure ; mais non pas sans modération et sans mesure; que ta douleur soit douce et tendre comme toi. Tu n'as pas joui de la douceur de voir longtemps ta fille, de la tendresse de ses embrassements,

des caresses de son enfance... Hélas ! que regrettes-tu là ? tu n'en serais que plus malheureuse ; et si je t'envie le plaisir de l'avoir embrassée, c'est que je voudrais avoir autant de motifs de regrets que mon amie.

Si les pleurs fléchissaient le destin, je te dirais : Chère amie, pleurons ensemble, pleurons des larmes de sang ; que tous nos jours se passent dans le deuil, toutes nos nuits dans la tristesse et l'insomnie ; notre douleur est utile à ce que nous aimons. Mais les gémissements ne raniment pas les morts ; il ne faut donc pas se laisser emporter pour eux à une violence nuisible à ceux qui leur survivent. Ne nourris pas ton chagrin trop amer, trop naturel, mais qui ne durera qu'en proportion de ce que tu sentiras le plus vivement ; or j'espère, et je crois, et je demande, en te couvrant de mes baisers et de mes larmes, que ce soit ton amour pour moi que tu sentes et que tu veuilles sentir le plus vivement... Oh qu'ils sont durs et insensés ces parents, qui, au lieu de se hâter de jouir de leurs enfants, de se livrer à eux sans délai, d'épuiser réciproquement toute leur tendresse mutuelle, au lieu de profiter du moment présent qui leur appartient à peine, les vouent, les oppriment, et se réservent, pour un avenir qu'ils ne verront pas, des réparations dont la fortune ne leur laisse que le projet vain et déchirant !.., Eh bien ! les enfants de ces êtres-là vivent pour souffrir, et ceux des mères tendres sont moissonnés au berceau !...

Ce n'est pas le moment de te parler affaires, ô mon tout ! Ces intérêts si médiocres, si tièdes auprès des grandes affections de l'âme, ne me touchent pas plus que toi. Je dois cependant t'ôter un de tes chagrins, qui paraît t'avoir vivement émue au moment où tu écrivais ta dernière lettre. Mon ami, M. B..., qui partage vivement notre perte, m'avait écrit avant que de la savoir : « Ne prenez point à la lettre

« les précautions que je vous ai demandées sur notre corres-
« pondance. *Laissez-vous confier tout,* ne répondez que ce
« que la prudence pourra vous dicter ; longez sur les points
« importants et délicats qui font connaître votre touche. Je ne
« vous dis là que ce que vous savez aussi bien que moi ; et ce
« que vous-même avez pratiqué. » — Ces mots pleins de douceur, de sagesse et d'amitié, doivent t'ôter tout soupçon que l'on veuille te priver du secours de mes avis. Au reste, tu n'en as que trop perdu le besoin, puisque la seule propriété qui te restât, et qu'encore, au mépris de la justice et de la nature, on te disputait, t'est enlevée par le sort... Je te supplie de ne point écrire dans ces premiers moments à ta mère. Elle ne peut pas partager ta douleur ; et toi, tu ne peux pas sentir assez cela : mais, mon adorable amie, la douleur même doit être décente, et il ne faut pas aigrir des maux déjà trop dévorants.

O mon amie ! ce n'est pas toi que le regret de ce que tu n'as plus peut rendre injuste pour ce qui te reste. Envisage ton amant, et songe combien la fortune t'a épargnée même en te maltraitant, et tu avoueras qu'il te reste plus que des consolations. Voilà, ô mon tout ! ce qui m'a fait supporter ma douleur, et ce qui me donne la force de t'écrire peu d'heures après avoir reçu une nouvelle qui a serré mon cœur au point de m'inquiéter ; car tu me fais aimer la vie. J'ai beaucoup pleuré depuis, et voilà ma poitrine soulagée ; mais mon âme ne le sera que quand j'aurai ta promesse de tout sacrifier à l'amour, et de chercher dans son sein le remède à tes maux, sans m'en cacher la profondeur ou l'activité. Écris-moi bientôt, ma Sophie-Gabriel ; je te répondrai à l'instant, et M. B... voudra bien te faire passer ma lettre. Hélas ! tu recevras toujours trop tôt celle-ci ; mais je n'aurai jamais la tienne assez vite.

Adieu, ma bien-aimée : montre-moi ce courage que j'attends de ta grande âme. Elève-la au-dessus du deuil où elle est plongée, et ne pense qu'à l'amour éternel et inviolable que mon cœur t'a juré, que mes tendres caresses te répètent, et sur lequel nul bras ne peut attenter.

GABRIEL.

Ta fille n'a pu résister aux convulsions de dents. Ta nourrice est, dit-on, inconsolable. Je prie M. B... de lui donner le peu que je puis en cette triste occasion. Ceux qui ont aimé notre enfant ont tous des droits sur nous... Hélas ! tu ne verras que trop que c'est la main appuyée sur ma plaie que je cherche à guérir la tienne.

LI

7 juin 1780.

Je reçois, mon tendre enfant, ta lettre du 2 juin, qui calme un peu mon extrême inquiétude, et met du baume dans mon sang. Je connais ton noble courage, et j'espérais bien qu'il ne se démentirait pas dans un instant où l'amour le soutenait, non sans avoir lui-même un grand besoin d'appui. Je ne t'ai jamais dû une plus tendre reconnaissance, que dans cette funeste occasion où tu prends assez sur toi-même, pour m'épargner des douleurs plus longues et plus aiguës.

Hélas ! l'amour paternel est un instinct bien réellement fondé sur la nature, puisqu'il nous est commun avec les brutes, avec cette différence que dans elles il tient uniquement au physique, et que dans nous il peut être fortifié tout comme affaibli par la réflexion. Mais s'il n'est pas un devoir plus naturel que celui de chérir ses enfants, il en est de plus sacrés ; et tels sont ceux que nous avons l'un envers l'autre. La réflexion doit donc ici combattre notre douleur, au lieu de l'aggraver ; car il certain que nos pleurs, inutiles à celle qui n'est plus, nuiraient à nous qui restons... Ah ! du moins, la nature n'a nul reproche à nous faire. Ce n'est pas nous, ce sont nos tyrans qui ont rejeté et méprisé ses dons, qui ont tari pour notre enfant la source de vie qu'elle lui avait ouverte, qui l'ont livré à une mère empruntée et mercenaire. Hélas ! elle fut plus tendre qu'eux, et l'on dit qu'elle pleure amèrement notre fille... Elle devait périr, et l'on n'échappe point à sa destinée.

Ah ! j'en conviens avec toi, ce sont les fruits d'un amour si tendre qui devraient croître et mûrir. Que l'on regrette des enfants qui, nés d'un commerce indifférent, n'ont peut-être jamais excité dans leur père aucune émotion de tendresse ; j'avoue que je ne plains guère que la vanité d'un tel homme. Je suis très-porté à croire que ses enfants ne flattaient que son despotisme, qu'il ne voyait en eux que des sujets qu'il pouvait dominer en maître, et que sa famille n'était pour lui qu'un royaume où il voulait régner en monarque absolu ; mais nous qui ne voulions que le bonheur de notre fille, qui le voulions pour elle, et qui en faisions une des plus précieuses parties du nôtre... ah ! nous avons droit de la pleurer.

LII

10 juin 1780.

Je vais te faire un cadeau, à toi qui n'as pas les goûts frivoles, c'est de te donner une notice d'un plan manuscrit de législation pour la Pologne, par J. J., que m'a donné D. P. Ce grand homme, retiré dans sa vieillesse du commerce de tous les hommes, et même du commerce de son génie, des Polonais sont venus lui demander un plan de législation dans sa solitude. Toute son âme et tout son génie se sont ranimés pour répondre dignement à cette demande. Cet ouvrage m'a paru aussi beau que les plus belles productions du même auteur. Mais quel caractère étranger à nos mœurs et à nos idées! On croirait que le philosophe sort d'un entretien avec Numa dans les forêts des Sabins, ou avec Lycurgue sur le mont Taigète. Le premier conseil qu'il donne aux Polonais, c'est de rompre presque toute communication avec le reste de l'Europe. Il ne veut point pour cela de remparts semblables à celui qui a été si inutile pour séparer le Chinois du Tartare ; il veut que ce soit le caractère national qui élève cette barrière. Mais comment le former, ce caractère national? *Par des jeux d'enfants*, répond le grand homme ; par des cérémonies publiques, majestueuses et touchantes, par des fêtes. Deux législateurs de l'antiquité ont imprimé ainsi l'image de leurs âmes et de leur caractère dans les hommes qui ont reçu leurs lois, Lycurgue et Numa : et il est encore aujourd'hui des hommes qui portent ces images sacrées dans leurs caractères et dans leurs âmes. Des Spartiates de-

venus sauvages vivent encore libres aujourd'hui sur les montagnes de la Laconie, d'où ils insultent au despotisme du Grand-Turc; et sous la domination du Pape, les Transteverins montrent souvent le caractère de ce peuple romain qui régnait dans les comices. Imitez ces législateurs et leurs institutions, dit Rousseau à la Pologne. Faites-vous des spectacles nationaux et des fêtes qui vous dégoûtent à jamais du bonheur des autres peuples; faites en sorte qu'il vous soit impossible d'être autre chose que des Polonais, et vous le serez pour l'éternité. Des voisins plus puissants pourront vous vaincre, ils ne pourront vous conquérir; les Russes pourront vous *engloutir*, ils ne pourront vous *digérer*. En les séparant ainsi de toute la terre, ce nouveau Lycurgue semble en effet préparer aux Polonais un bonheur qui ne s'est jamais trouvé parmi les hommes : des mœurs et presque point de lois. La raison pour le premier code des magistrats; des citoyens qui soient tous législateurs, pour qu'il n'y en ait aucun d'esclave; des laboureurs se rendant dignes d'être, au besoin, les défenseurs de la patrie, par des exercices et des fêtes militaires, qui seront le délassement de leurs travaux rustiques; les récompenses toutes en honneur, aucune en argent; l'argent presque proscrit, comme faisant circuler les vices et les crimes avec plus de rapidité encore que les richesses; tous les rangs également accessibles à tous les citoyens, qui les rempliront successivement, en croissant par degrés en vertus et en talents comme en grandeur, le trône même rempli par des citoyens qui auraient appris, dans tous les États qu'ils auraient parcourus, les besoins et les devoirs de tous les États; le bonheur enfin toujours modéré, parce qu'il s'use lorsqu'il est trop vif, et que l'homme trouve bientôt l'ennui et les dégoûts dans les voluptés immodérées... tel est le tableau du gouvernement que le citoyen de Genève voulait donner à la

Pologne. Il a bien prévu qu'on lui dirait qu'il n'y a pas un très-grand mérite à renouveler les romans politiques de Platon; qu'on essaierait de le combattre par le ridicule, parce que le ridicule est l'unique ressource des esprits faibles, contre tout ce qui porte le caractère de la grandeur et de la force; qu'on lui opposerait le goût de tous les peuples modernes pour les jouissances du luxe, et la corruption de leurs mœurs, pour lui prouver qu'il faut leur laisser leur luxe et leurs mœurs corrompues : c'est en combattant ces objections qu'il déploie cette éloquence invincible qui triomphe souvent de nos dégoûts ou de notre effroi pour les mœurs antiques; ou qu'il fait voir cette souplesse d'esprit qui aperçoit les moyens de se servir de nos vices mêmes, pour nous conduire, par degrés, aux vertus que nous n'osons plus envisager. Les changements, il ne veut pas les faire comme Dieu par sa parole; il prend les instruments de l'homme, le temps et les sages précautions. Il présente à la fois un dessin pur et général; mais il voit bien qu'on ne peut l'exécuter que par parties. Il ne dit point : donnez-moi des anges, et je les ferai vivre en sages : donnez-moi un pays où il n'y ait aucune institution, et j'y établirai des institutions parfaites; il dit : donnez-moi la Pologne et les Polonais, tels qu'ils sont aujourd'hui, et je ne crois pas impossible de leur donner la législation et le bonheur dont je leur offre l'image. On oppose toujours les passions des hommes comme un obstacle invincible à toutes les réformes, et l'on ne voit pas que, pour celui qui sait les manier, elles sont aussi les moyens les plus sûrs et les plus puissants; on peut s'en servir même pour les détruire toutes; et, s'il y eut jamais un véritable stoïcien, son stoïcisme a été l'ouvrage de ses passions.

J'ai cru te faire quelque plaisir, mon aimable amie, en te donnant cette faible idée de ce bel ouvrage.

Mon cher amour, je prie M. B. de t'envoyer dans ce moment l'argent qu'il peut avoir à moi, indépendamment de ce qu'il me faut payer en fait d'avances à mon porte-clefs. Je sens combien tu dois être gênée; mais j'espère que la mort de ta fille te vaudra du moins un peu plus d'aisance. Hélas ! c'est l'acheter bien cruellement; mais ainsi va le monde; on y paie les moindres biens et les plus grands au-dessus de leur valeur.

On me parlait l'autre jour d'un exemple touchant de la force de l'affection. La comtesse d'Harcourt a perdu son mari en 1769. Cette tendre épouse, entièrement livrée à sa douleur, s'est appliquée à imaginer tous les moyens de l'entretenir. Elle a fait élever à Notre-Dame, à la mémoire de son époux, un riche mausolée de la composition de Lemoine, et s'y est fait représenter elle-même dans l'attitude la plus douloureuse. Non contente de ce lugubre tribut, elle a fait jeter en cire la figure en grand du comte; elle l'a fait revêtir de la robe de chambre dont il se servait, et l'a fait placer dans un fauteuil à côté du lit où elle a coutume de coucher. Plusieurs fois chaque jour, elle va s'enfermer dans ce triste lieu, pour s'entretenir avec cette image muette, et de la constance de son amour, et de la vivacité de ses regrets.

O mon amie ! il en est que nous n'éprouverons jamais, longtemps du moins !... Mais c'est vivre qu'il nous faut pour nous aimer, et nous payer mutuellement le prix délicieux de tant d'amour.

Gabriel.

Voici l'épitaphe de ton amoureux Dorat.

De nos papillons enchanteurs
Émule trop fidelle,
Il caresse toutes les fleurs,
Excepté l'immortelle.

LIII

12 juillet 1780.

Il y a une histoire récente plus tragique que celle de la comtesse d'Harcourt. Je n'en sais pas encore tous les détails. C'est une fille de condition devenue enceinte, et qui avait concerté sa fuite avec son amant. Le jour même où elle était résolue, l'oncle de la demoiselle appelle en duel le jeune fou. qui n'a pas la force de refuser, du moins pour cette journée; il joint à la faiblesse d'accepter le rendez-vous, celle de l'avouer à sa maîtresse. Leurs projets n'en subsistent pas moins les mêmes, et l'heure est prise à onze heures et demie du soir, sur le Pont-Royal, où la demoiselle devait se rendre en paysanne, et le jeune homme en carrosse. Il a la démence de dire à cette infortunée : Si, à onze heures sonnantes, je ne suis point arrivé, c'est que je serai mort; elle perd assez la tête pour le croire, arrive à onze heures, attend la demie dans les plus affreuses angoisses, et se précipite par-dessus le parapet, lorsqu'elle sonne; le jeune insensé arrive un instant après..., et il ne l'a pas suivie !

Mon amie, c'est moi qui t'ai donné ton enthousiasme pour Rousseau, et je ne m'en repens pas. Ce ne sont point ses grands talents que j'envierais à cet homme extraordinaire, mais sa vertu, qui fut la source de son éloquence et l'âme de ses ouvrages. Je l'ai connu, et je connais plusieurs personnes qui l'ont pratiqué. Il fut toujours le même, plein de droiture, de franchise et de simplicité, sans aucune espèce de faste, ni

de double intention, ni d'art pour cacher ses défauts, ou montrer des vertus ; on doit pardonner, peut-être, à ceux qui l'ont décrié, de l'avoir mal connu. Tout le monde n'était pas fait pour concevoir la sublimité de cette âme, et l'on n'est bien jugé que par ses pairs. Quoi qu'on pense ou qu'on dise de lui pendant un siècle encore (c'est l'espace et le terme que l'envie laisse à ses détracteurs), il ne fut jamais peut-être un homme aussi vertueux, puisqu'il le fut avec la persuasion qu'on ne croyait pas à la sincérité de ses écrits et de ses actions. Il le fut malgré la nature, la fortune et les hommes, qui l'ont accablé de souffrances, de revers, de calomnies, de chagrins et de persécutions ; il le fut avec la plus vive sensibilité, pour l'injustice et les peines ; il le fut enfin malgré des faiblesses que j'ignore, mais qu'il a, dit-on, révélées dans les mémoires de sa vie. Il arracha mille fois plus à ses passions qu'elles n'ont pu lui dérober. Doué peut-être de l'âme incorruptible et vertueuse d'un épicurien, il conserva, dans ses mœurs, la rigidité du stoïcisme. Quelque abus qu'on puisse faire de ses propres confessions, elles prouveront toujours la bonne foi d'un homme qui parla comme il pensait, écrivit comme il parlait, vécut comme il écrivait, et mourut tel qu'il avait vécu.

Adieu, ma chère et unique amante ! adieu, le bonheur et la vie de mon âme ; je ne te ferai pas attendre des nouvelles bonnes ou décisives, quand j'en aurai ; tu peux m'en croire. Je t'adore, et je crois que cette passion si éprouvée, si justifiée, si légitime, peut défier le sort.

GABRIEL.

Réponds honnêtement à Dupont ce que tu voudras.

Je t'adresse mon premier volume de *Boccace*, et les sujets d'estampes : tu me renverras le tout ; je n'ai que cette copie,

et mon informe brouillon ; mon homme est trop occupé pour t'en faire une, et celle-là ne te reviendra-t-elle pas avec tout moi !

LV

août 1780.

Et toi aussi, ma douce Sophie, tu aurais, ce me semble, quelque envie de gronder le bon ange : mais ne t'en avise pas, quoiqu'il le mérite bien : car je l'ai déjà tout autant criaillé, pour ma part, que si j'en avais tous les droits du monde. Voici pourtant ta lettre jointe à une de madame du S..., presque plus tendre que la tienne. Raillerie à part, sa lettre est très-bien, très-douce, très-affectueuse, très-empressée même, et cela me fait d'autant plus de plaisir, qu'assurément elle a été vue de mon père. Elle se hâte, dit-elle, de me servir au moment où je lui en donne le droit; en conséquence elle écrit à mon oncle, à sa belle-sœur, etc. Enfin il n'y a pas jusqu'à M. du S... qui fait les plus belles protestations du monde, offre sa maison pour *lieu d'épreuve* et *sa présence pour caution ;* ceci m'a paru un peu sot et un peu maladroit. Je commence à être vieux pour avoir des mentors et de tels mentors. Mais enfin tu vois que tu as tort et grand tort de prendre ce moment-ci pour voir en noir. Tout va bien pour moi : pour toi, tire en longueur, consulte, louvoye, et tout ira bien aussi. D. P. s'est chargé de faire finir

tes affaires par mon père; et, si celui-ci s'en mêle, je te réponds que les R... ne mettront pas un mot entre deux. Ce sera notre ouvrage de septembre; mais je crois, et ce ne sera pas l'avis de madame de R..., que le premier pas est que je sorte d'ici, parce qu'il est évident que les Valdh... comprendront à ma première apparition que la faveur n'est plus de leur côté; et tu sais s'ils sont trembleurs et rampants. Dupont veut qu'ils te donnent 4,000 livres de rente. *Basta cosi,* si l'on peut y réussir; mais j'en doute. Toujours tiendrai-je la main à ce que tu sois dans l'indépendance pécuniaire la plus complète, même de moi ; de cela, et de ta liberté du veuvage, tu peux compter que je ne m'en départirai pas. Tu vois que j'espère que tu n'imiteras pas les veuves du Malabar, et que l'envie ne te prendra point de mourir le même jour que M. de Mon... Il me paraît, au succès de la veuve du Malabar (très-mauvaise tragédie nouvelle), que ce fanatisme ne sera jamais contagieux dans notre France : je serais piqué, je l'avoue, que tu en donnasses l'exemple : et je t'avertis, pour t'en dégoûter, qu'il ne prendra point parmi les Européens. Quelle bêtise que de vouloir que le mariage, institué pour la population, serve à dépeupler le monde ! et puis, vois-tu, il me semble que j'aimerais mieux mourir que d'y être condamné ; car c'est en avoir la peine sans en avoir le mérite. Où est d'ailleurs la justice de faire répondre à une femme de la santé qu'on va perdre peut-être hors du ménage? Quand le mari meurt d'inconstance, il faudrait que la femme mourût de fidélité ; assurément cela n'est pas juste. Pour moi, qui trouve le mariage toujours un peu triste, je t'avoue que la perspective du bûcher ne me paraît pas du tout propre à l'égayer. Va, mon amie, nous autres hommes, nous tenons trop à la politesse, et vous autres femmes, trop à l'humanité, pour que cette loi passe jamais parmi nous. Ainsi sois tran-

quille ; après tout il faut avoir pitié des moribonds; et en vérité les maris sont quelquefois si las de leur ménage, quand ils partent pour l'autre monde, que leur proposer de faire route avec leur femme, ce n'est pas, à beaucoup près, là de quoi adoucir l'ennui du voyage. Au reste, si tu me demandes comment une tragédie que j'appelle très-mauvaise a pu tant réussir, je te répondrai que la meilleure raison que Dupont ait pu tirer des femmes de Paris, est celle-ci : *Ah ! si vous voyiez comme Larive enlève la Sainval !* Il faut te dire qu'il y a une scène où l'on arrache la veuve du bûcher. L'acteur est vigoureux, l'actrice légère; cela se fait en un tour de main, et les dames, qui concluent très-vite du connu à l'inconnu, et qui aiment beaucoup tout ce qui ressemble à de la *vigueur*, trouvent ce coup de théâtre l'un des plus intéressants qui existent... Mais voilà assez de folies.

Tu m'ennuies avec tes rabâchages éternels, *que je me refuse, que je me refuse ;* je m'accorde le plus grand de tous les plaisirs en ton absence, celui de te donner tout ce que je puis, c'est-à-dire presque rien; mais enfin ce presque rien est la borne de mon pouvoir. Mes abonnements vont leur train, et je reçois de temps en temps quelques autres volumes; de quoi te plains-tu donc? Je ne puis pas tirer de sommes un peu fortes, tant que les ouvrages ne sont pas en train d'imprimer, et, sitôt que j'aurai quelques louis d'avance, j'achèterai quelques livres dont j'ai besoin. Jusque-là tu toucheras toujours une partie de mon quartier prochain qui, j'espère, sera le dernier.

Je t'envoie aujourd'hui mon troisième et quatrième volume de Boccace, dont je suis plus que payé, puisque tu en es contente, les estampes du troisième (celles du quatrième ne sont pas encore faites) et un petit manuscrit de Dupont : c'est un compte-rendu du dernier sallon à madame la margrave ré-

gnante de Baden. Tu me le renverras; je lui ai demandé les deux premiers morceaux qu'il a faits en ce genre, afin que tu en eusses la collection.

LV

PAQUET CACHETÉ (sans date).

Papiers déposés entre les mains de M. Boucher, *qui en connaît la destination, et qui est prié de ne les ouvrir qu'après ma mort.*

Honoré - Gabriel - Riquety,
comte de MIRABEAU, fils.

A MA SOPHIE.

Il est arrivé le moment d'une séparation éternelle, ô ma tendre Sophie ! Les illusions de l'amour nous ont longtemps abusés ; mais la nature ne perd pas ses droits. Le poison lent de la douleur a consumé ton ami : il va mourir... O trop infortunée moitié de moi-même ! qui t'adoucira ce coup terrible, plus cruel cent fois que celui qui m'atteindra dans peu d'heures peut-être ? car enfin, je te quitte, et c'est une douleur bien amère; mais elle finira avec ma vie. Ce cœur où tu règnes encore, ne palpitera plus ni pour le chagrin, ni pour l'amour; et toi, tu resteras pour pleurer longtemps ton Gabriel... Ah ! Sophie, que je te plains ! je suis bien moins

malheureux que toi, puisque je n'étais pas destiné à te survivre.

Mais crois-tu être quitte envers moi ? non, Sophie, non : elle existe cette chère enfant que me donna ton amour. Elle vit pour t'adoucir ma perte, pour t'en dédommager autant que tu peux l'être. Elle n'a plus que toi ; toi seule es sa mère, toi seule es son père : tu lui dois l'amour de nos deux cœurs. Ah ! ma Sophie, que de devoirs te restent à remplir ! et que de consolations tu recueilleras en t'en acquittant !

Chère Sophie ! ô ma bien-aimée ! l'élue de mon cœur ! garde-toi bien d'outrager l'amour et la nature par le crime du désespoir. Souvent, dans les délires passionnés de ta tendresse, tu as juré de ne pas me survivre... Etais-tu mère alors, ô mon amante ? Non, tu ne l'étais pas ; et si tu te croyais obligée aujourd'hui par ce téméraire et coupable serment, tu serais aussi pusillanime amante que mère dénaturée.

Oui, ma Sophie adorée, je lègue à ma fille tous ceux de mes droits dont elle peut hériter : je lui laisse tous tes soins, toute ta tendresse ; et si je me méfiais du courage de mon amante, et de sa condescendance pour mes ardentes et dernières prières, je mourrais désespéré d'avoir donné le jour à un enfant pour qui je ne puis rien, et d'avoir ainsi, par une seule faute, immolé la mère et la fille à mon funeste amour. O Sophie ! Sophie ! voudrais-tu qu'une passion et si tendre, et si pure, et si fidèle, fût, à mon dernier soupir, une source de repentir cruel et de remords dévorants ? Vis, ô mon amante ! donne-moi cette preuve de tendresse : vis pour serrer dans tes bras ma fille, pour lui parler de son père, pour lui dire combien il t'a aimée, combien il l'aimait, combien il l'aurait aimée... Ah ! si dans le sein de la terre où je vais rentrer je pouvais conserver cette étincelle céleste, cette

âme sensible et tout aimante dont tu concentras les forces et l'énergie, j'espérerais un jour réunir dans mon sein mon amante et mon enfant... Je ne sais, ô ma Sophie ! je ne sais: j'ai peine à croire qu'aussi longtemps qu'il existera quelque parcelle de mon être, mon amour ne vive pas. Soit illusion, soit réalité, l'âme de Gabriel et celle de Sophie, leur incomparable tendresse, me semblent indestructibles. Cette idée est consolante ; elle nous promet un témoin qui juge nos cœurs, qui sait si nous méritâmes des traitements si barbares ; qui, plus indulgent que les hommes, pardonnera à nos faiblesses, et purifiera des sentiments qui ne blessent pas la vertu... O si, dans un séjour d'éternelle félicité, à l'abri des fanatiques, des calomniateurs et des tyrans, nous devions à jamais nous réunir pour nous aimer encore et t'adorer ! Dieu ! Dieu puissant ! rends-moi mon amante : pardonne-moi, pour prix de ses vertus. Ah ! si j'ai nié ta providence, c'était pour n'être pas tenté de te croire complice des méchants ! tu sais si j'étais de bonne foi : ta faible créature n'a pu t'offenser. Pourrais-tu t'irriter contre elle, et la punir de la faiblesse de son entendement? Jette, jette du moins un regard de clémence sur celle que mon erreur a séduite : éclaire-la, protége-la ; donne-lui la force de résister au sentiment de ma perte, de découvrir la vérité, de la montrer à ma fille, et de mériter d'être un objet de ta miséricorde...

Hélas ! ma Sophie, cette lettre est bien longue pour le moment où il te faudra la lire. Qu'ajouterais-je de plus? irais-je énerver ton âme, quand je te conjure de te raidir contre l'infortune?... Je me méfie de mon propre attendrissement, et je finis... pour jamais je finis. Ah ! pense sans cesse que celui qui mourra en prononçant ton nom, qui te chérit du plus tendre et du plus fidèle amour, qui ne manqua, dans aucun moment de sa vie, pas même en idée, aux sentiments qu'il

t'avait jurés, exige de ta tendresse, et, s'il ose le dire, de ta reconnaissance, que tu vives pour ta fille, qui est la mienne.

Gabriel.

J'ai conjuré M. Boucher d'obtenir de M. Lenoir la permission de te remettre tous ceux de mes papiers que j'ai jugé à propos de conserver, et ceux de mes livres que lui, M. Boucher, ne voudra pas. Tu donneras ton portrait, ce portrait jonché de mes baisers et couvert de mes larmes, et mes bagues, à ta fille. Tu porteras le *cœur* que j'avais reçu de toi, et qui n'a plus quitté mon cœur. Tu feras mettre sur ma boîte un médaillon qui contienne ton portrait et le mien : tu obtiendras de M. Boucher de l'accepter. N'oublie jamais ce que nous devons à notre bienfaiteur et à l'organe de ses bienfaits. C'est encore une dette qui nous est commune, et que toi seule pourras t'efforcer d'acquitter. Tâche de te réunir à ma mère, à ma tendre mère, et de lui rendre les soins que j'aurais voulu lui donner. Je lui ai rappelé ce qu'elle avait daigné me promettre pour ma fille, et j'ai tenté tous les moyens de lui assurer les secours qu'elle ne peut plus espérer de moi. Tu ne publieras jamais l'ouvrage *sur les lettres de cachet et les prisons d'État*, sans la permission de M. Lenoir. Je le lui ai promis, en le suppliant de te faire remettre ce manuscrit recopié de ma main. L'unique motif de cette demande a été de te procurer cette consolation, d'avoir tout ce qui reste de moi. Il y est entré si peu d'amour-propre, que j'ai brûlé mes mémoires, qui contenaient une apologie trop forte de ma conduite, et tout ce qui n'était qu'ouvrage purement littéraire, si ce n'est *Tibulle*, que tu aimes trop pour t'en priver, traduit et écrit de ma main. J'ai conservé une partie de l'histoire de nos amours, parce que tu l'as dé-

sirée; l'ouvrage sur les lettres de cachet, etc., parce que je le crois utile; quelques morceaux et pensées détachées, où tu glaneras quelques idées pour ma fille; enfin tous les fragments ou ébauches que je t'ai successivement envoyés, parce que tu aimeras mieux les conserver de mon écriture que de la tienne. Tout le reste a été livré aux flammes. Tu me pardonneras ce sacrifice, que plus d'une raison exigeait de moi.

A LA MÊME LIBRAIRIE

CHEFS-D'ŒUVRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

Format grand in-18 jésus à 3 fr. le vol.

THEATRE COMPLET DE RACINE, avec des remarques littéraires et un choix de notes classiques par M. FÉLIX LEMAISTRE. 1 fort vol. de plus de 700 pages.

ŒUVRES COMPLÈTES DE MOLIÈRE. Nouvelle édition, accompagnée de notes tirées de tous les commentateurs, avec des remarques nouvelles, par M. FÉLIX LEMAISTRE, précédée de la Vie de Molière par Voltaire. 3 forts vol.

LETTRES CHOISIES DE MADAME DE SÉVIGNÉ, accompagnées de notes et précédées d'observations littéraires par M. SAINTE-BEUVE. . . . . 1 vol.

ROMANS DE VOLTAIRE, suivis de ses Contes en vers. . . . . 1 vol.

ŒUVRES CHOISIES DE DESCARTES, 1 vol.

LETTRES ÉCRITES A UN PROVINCIAL, par BLAISE PASCAL, précédées d'un Essai sur les *Provinciales*. 1 vol.

DISCOURS SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE, par BOSSUET. . . . . 1 vol.

AVENTURES DE TÉLÉMAQUE, par FÉNELON, suivies des *Aventures d'Aristonoüs*, 8 gravures. . . . . 1 vol.

DE L'EXISTENCE DE DIEU. *Lettres sur la Religion*, *Lettres sur l'Eglise*, etc., par FÉNELON, précédées d'observations par le cardinal DE BAUSSET. Nouvelle édition, revue d'après les meilleurs textes. . . . . 1 vol.

LES CARACTÈRES DE LA BRUYÈRE, 1 vol.

ŒUVRES COMPLÈTES DU COMTE XAVIER DE MAISTRE, nouv. édit. avec une préface par M. SAINTE-BEUVE. 1 vol.

CORINNE OU L'ITALIE, par Mme DE STAEL. Nouvelle édition, précédée d'observations par Mme NECKER DE SAUSSURE et M. SAINTE-BEUVE. 1 fort vol.

MES PRISONS, suivies des Devoirs des hommes, par SILVIO PELLICO; traduction nouvelle par le comte H. DE MESSEY, revue par M. le vicomte ALBAN DE VILLENEUVE, 6 gravures. . . . 1 vol.

FABLES DE LA FONTAINE, avec des notes philologiques et littéraires, par M. FÉLIX LEMAISTRE, et illustrées de 8 grav.. . . . . 1 vol.

CONTES ET NOUVELLES DE LA FONTAINE, nouvelle édition, revue avec soin et accompagnée de notes. 1 vol.

JÉRUSALEM DÉLIVRÉE, traduction en prose par M. V. PHILIPPON DE LA MADELEINE; augmentée d'une description de Jérusalem, par M. DE LAMARTINE. 1 vol.

ŒUVRES DE RABELAIS, nouv. édit., revue sur les meilleurs textes, éclaircie quant à l'orthographe et à la ponctuation, accompagnée de notes succinctes et d'un glossaire, par LOUIS BARRÉ. 1 fort vol. de 650 pages.

CONTES DE BOCCACE, traduits par SABATIER DE CASTRES.. . . . . . 1 vol.

DE L'ÉDUCATION DES FEMMES, par madame de RÉMUSAT, avec une préface par M. Ch. DE RÉMUSAT. . . 1 vol.

L'HEPTAMÈRON. Contes de la reine de Navarre. Nouvelle édition. . . 1 vol.

LES CENT NOUVELLES NOUVELLES, texte revu avec beaucoup de soin sur les meilleures éditions et accompagné de notes explicatives. 1 vol.

CONFESSIONS DE ROUSSEAU. 1 vol.

JULIE OU LA NOUVELLE HÉLOISE, par J. J. ROUSSEAU.. . . . . . . 1 vol.

HISTOIRE DE GIL BLAS DE SANTILLANE par LE SAGE, précédée des jugements et témoignages sur le Sage et sur Gil Blas. . . . . 1 vol.

ŒUVRES DE MILLEVOYE, précédées d'une Notice de M. SAINTE-BEUVE. 1 vol.

ŒUVRES DE GRESSET, précédées d'une appréciation littéraire par LA HARPE. . . . . 1 vol.

...ILS AINÉ, IMPRIMEURS RUE BLEUE